

Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste-Geneviève-Marcellin (1778-1846). Essais sur les isles Fortunées et l'antique Atlantide, ou Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries : cryptogamie. 1995.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ESSAIS

SUR

LES ISLES FORTUNÉES

ET L'ANTIQUÉ ATLANTIDE,

OU

PRÉCIS

DE l'Histoire générale de l'Archipel des
Canaries,

PAR J. B. G. M. BORY DE ST.-VINCENT,

OFFICIER FRANÇAIS.

PARIS.

BAUDOIN, Imprimeur de l'INSTITUT NATIONAL, rue de
Grenelle-Saint-Germain, n° 1131.

GERMINAE AN XI.

Celui qui aime les avis aime la science; mais celui qui hait
les réprimandes est un insensé.
L'homme sage, qui est tel dans le cœur, reçoit les avis qu'on
lui donne.

SALOMON, *Proverbes*, chap. XII, v. 1; chap. X, v. 8.

A U C I T O Y E N
J O U R N U A U B E R,
S É N A T E U R.

Du port nord-ouest de l'île de France, le 1^{er}
messidor an IX (1).

*Voici les prémices de ma plume; je
t'offre ce faible hommage de ma tendre
amitié: je ne puis la prouver autrement
à celui qui m'éleva avec ses enfans, et
que je révérai toujours comme un père.*

*Que ta grande modestie ne te fasse pas
illusion sur ton mérite au point de n'attri-*

(1) Cet Ouvrage était terminé depuis près de deux ans; mais des circonstances m'ont empêché jusqu'à présent de le livrer à l'impression.

buer cette Dédicace qu'à ma seule reconnaissance. En t'offrant mes essais, je recherche le suffrage qu'il me serait le plus flatteur d'obtenir.

Ton affectionné neveu,

BORY DE ST.-VINCENT,

Officier français.

ESSAIS

SUR

LES ISLES FORTUNÉES.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. <i>INTRODUCTION. Des principaux écrivains qui ont parlé des Canaries. Description géographique de ces Iles,</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Climat des Canaries. Par quel peuple les Européens les trouvèrent habitées. Mœurs de ce peuple,</i>	35
CHAP. III. <i>Donation des îles Canaries à Louis de la Cerda, infant d'Espagne, par le pape Clément VI. Conquête de ces îles par divers aventuriers pour la cour de Madrid. Destruction totale des Guanches,</i>	123
CHAP. IV. <i>Des îles Canaries dans leur état actuel et sous les rapports commerciaux,</i>	195
CHAP. V. <i>Sur l'histoire naturelle des Canaries, et particulièrement sur celle de Ténériffe,</i>	266
CHAP. VI. <i>Si les Canaries nous offrent les Iles Fortunées, les Champs Élysées, les Hespérides, et le vrai mont Atlas de l'Antiquité,</i>	375

CHAP. VII. *Si les Canaries et les autres îles de l'océan Atlantique offrent les débris d'un continent,* 427

CHAP. VIII. *De l'origine des Guanches; leurs rapports avec les premiers peuples connus,* 463

Fin de la table des Chapitres.

A V I S A U R E L I E U R .

Indication des Cartes et Planches de cet ouvrage.

Carte des Iles Canaries,	N° I, page 19
Carte de Ténériffe,	N° II, p. 226
Carte conjecturale de l'Atlantide,	N° III, p. 427
Vue de la pointe de Nago ou d'Anaga, et de celle de Teno,	planche I, p. 27
Diverses choses à l'usage des anciens Guanches,	pl. II, p. 77
Vue du volcan de Chahorra,	pl. III, p. 296
Clavaire du laurier,	pl. IV, p. 303
Varec perforé, conferye pâle,	pl. V, p. 305
Doradille à larges feuilles,	pl. VI, p. 311
Mocan,	pl. VII, p. 327

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

*Des principaux Écrivains qui ont parlé des
Canaries. Leur description géographique.*

No quiero Yrme con la coriente del uso, ni supplicare casi con las lagrimas en los ojos, como otros hazen, letorio, que perdoneis ò dissimules las fallas, que en este mi hijo vieres.

CERVANTES, Préf. de Dom Quich.

EN parlant de la Sicile, un homme instruit (1) a dit que ce pays, l'un des plus intéressans de l'univers, était peut-être l'un des moins connus, malgré les nombreuses relations qu'on en a données. On pourrait dire la même chose de beaucoup d'autres lieux, et en tirer pour conséquence que les endroits les plus fréquentés ne sont pas toujours ceux sur lesquels on a le plus de

(1) Dolomieu, Voyage aux îles de Lipari. *Avant-Propos.*

données certaines. Sans sortir de nos contrées, nous voyons tous les jours des observateurs actifs faire des découvertes dans les sciences et dans les arts. L'agriculture, l'histoire naturelle, et particulièrement celle des côtes, sont encore, sous certains rapports, des objets absolument neufs dans quelques-uns de nos départemens. Si l'on étend la sphère des recherches, si l'on quitte notre sol pour se transporter dans des terres lointaines, même les plus fréquentées, que de découvertes viennent s'offrir de toute part, que de doutes à éclaircir, que d'erreurs à démentir ou à rectifier!

Parmi les colonies européennes les plus anciennement établies, avec lesquelles notre continent a le plus de rapports, à cause des relâches qu'elles offrent aux navigateurs qui s'appêtent à de plus longs voyages, les Canaries, presque ignorées encore, appellent l'attention des observateurs. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ces îles, et qu'on en ait donné plusieurs relations, nous n'en savons que fort peu de chose; nous sommes bien loin d'avoir à leur égard une série de notions justes et complètes: ce qu'on en a rapporté de vrai, dispersé dans des ouvrages écrits en diverses langues, et dont peu sont lus, mêlés de faits hasardés, d'exagérations ridicules ou d'erreurs grossières, a besoin d'être réuni sous un jour nouveau, et réduit à sa juste valeur.

Choisi par le Gouvernement pour remplir l'une des places les plus flatteuses dans l'expédition de découvertes, qui maintenant continue ses recherches, j'ai cru

ne pouvoir donner à ceux qui m'en ont jugé capable, une preuve de reconnaissance qui leur montrât mieux que si mes talens étaient au-dessous des fonctions que je remplissais, mon zèle pouvait ne pas m'en rendre indigne. J'ai tâché de prouver ce zèle en donnant sur le premier lieu que nous avons visité, et dont l'histoire étrangère à notre voyage eût été déplacée dans sa relation, le résultat de mes recherches et de mes travaux.

Sous les rapports de l'histoire, du commerce et des sciences naturelles, les îles Canaries m'avaient toujours intéressé, et j'avais long-temps désiré qu'un homme instruit, jetant un regard sur cet archipel presque ignoré, le fît connaître sous le point de vue qui lui est particulier; les circonstances m'ayant mis à portée de me convaincre que l'opinion que j'avais à ce sujet était fondée, j'osai me livrer à ce travail qui, sans paraître bien difficile, au premier aspect, est peut-être beaucoup au-dessus de mes forces et de mes lumières.

Pour écrire sur un sujet aussi délicat que l'histoire philosophique du plus petit des lieux du globe, il faut l'avoir observé dans toutes les situations, avoir acquis par un long séjour l'expérience nécessaire pour rejeter ou admettre ce qui a été dit par tous ceux qui s'en sont occupés. Pour moi, qui suis si loin d'avoir les connaissances qui peuvent résulter d'une grande érudition, de l'expérience, et de beaucoup de faits acquis, qui n'ai demeuré que peu de temps aux Canaries, qui n'ai pu apporter que du zèle dans mes recherches, et à qui le temps a presque toujours manqué, je ne hasarderais

qu'en tremblant cet ouvrage, si plusieurs personnes instruites ne m'avaient aidé de leurs conseils, et n'avaient donné quelques éloges à ces essais.

Je saisis cette occasion de publier ma reconnaissance pour ceux qui ont bien voulu me secourir et me faire part de leur savoir : parmi eux, sont M. Bernard-Cologan de l'Orotava, et MM. Murphy, frères, négocians de Sainte-Croix. Le premier de ces insulaires a pour les Français l'attachement que sa famille leur a voué depuis long-temps (1) : je lui dois particulièrement les plus grands détails sur la dernière éruption volcanique de Ténériffe ; et à MM. Murphy, des notes importantes sur le commerce et les productions des Canaries. M. Broussonnet, commissaire des relations commerciales de notre gouvernement, a eu pour nous toutes les bontés imaginables. Nous aurons plus particulièrement occasion de parler de lui quand il sera expressément question de l'histoire naturelle, science dans laquelle ce savant a une grande réputation méritée.

Précis
de l'ouvrage.

Nous avons tâché, dans ces essais, de réunir tout ce qui pouvait avoir été dit d'intéressant sur l'archipel dont nous allons nous occuper ; nous y avons apporté

(1) Labillardière, avant nous, avait eu à se louer de cette aimable famille : M. Cologan, dit-il, prévenu par le consul français de notre projet de voyage, nous fit inviter à descendre chez lui au port de l'Orotava. . . . Il était cinq heures du soir quand nous arrivâmes à l'Orotava, où M. Cologan nous reçut on ne peut mieux. La cave de M. Cologan devait bien exciter notre curiosité, car le commerce de ce riche négociant s'étend particulièrement sur tous les vins de l'île. (*Voy. à la recher. T. 1, chap. 1.*)

la critique la plus saine qu'il nous a été possible ; nous avons consulté un grand nombre d'auteurs ; et quand nous n'avons pas craint que la narration fût trop souvent interrompue par des renvois , nous avons toujours cité nos autorités , afin de ne pas demeurer responsables du moindre fait qui ne serait pas suffisamment appuyé. Je ne me dissimule cependant pas l'imperfection de mon travail , n'ayant pas eu sous la main tous les ouvrages que j'aurais désirés , et dont j'ai été obligé d'appeler plusieurs à mon secours sur ma seule mémoire.

J'ai d'abord essayé de donner une idée exacte de la géographie de l'archipel des Canaries , d'après les autorités les plus recommandables ; j'ai dessiné moi-même avec le plus grand soin les cartes et les planches de l'ouvrage.

Pour peindre d'une manière plus vraie les Guanches , ancien peuple des Canaries , qui m'a paru digne de l'attention des lecteurs , j'ai remonté aux sources ; j'ai puisé dans divers ouvrages espagnols peu connus qui traitent du pays , et dont rien n'avait encore été traduit en notre langue : le commerce , les productions , et l'histoire naturelle m'ont ensuite occupé. Je conviens que j'ai dit bien peu de chose en comparaison de ce qu'il y aurait encore à dire.

J'ai terminé en jetant un regard sur le passé , et alors , il faut l'avouer , je parais quelquefois m'éloigner de mon sujet ; mais l'homme judicieux qui portera quelque attention à ce que j'ai écrit , reconnaîtra que je n'ai

pas fait une digression dont je ne tire quelque conséquence et qui n'ait trait au fond de ces essais.

Je ne me dissimule pas que la dernière partie de mon travail pourra ne pas satisfaire tout le monde, puisqu'il y est question de choses qui frondent plusieurs opinions reçues, et fort vieilles; mais les bornes de mon sujet ne permettraient pas de plus amples éclaircissemens: si j'y réussis, on les trouvera un jour dans un ouvrage dont les trois derniers chapitres de celui-ci ne sont, pour ainsi dire, qu'un fragment, et pour lequel je ramasse des matériaux depuis ma première jeunesse. Je prie donc ceux qui auront assez de temps à perdre pour me lire, et qui n'adopteront pas mes manières de voir, de ne pas se hâter de me blâmer, et sur-tout d'être assez généreux pour remettre leur critique à un autre temps. Mais on pourrait croire que c'est une préface que j'écris; comme ce dessein est fort loin de moi, et que je ne veux pas qu'on me dise:

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander-grâce;
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.

BOILEAU, *Sat. IX.*

Je m'empresse d'entrer en matière, en parlant de ceux qui ont déjà écrit sur les Canaries, et des voyageurs qui s'y sont arrêtés.

Auteurs qui
 ont parlé des
 Canaries.

Le premier ouvrage qui me soit connu touchant ces îles, est la relation qu'en a donnée un certain Alusio Cadamosto, rapportée au troisième volume de l'*Histoire*

des Voyages de l'abbé Prévôt. Cet aventurier, de Venise, faisant un voyage en Flandres, fut porté en 1454, par les vents contraires, au-delà des îles Canaries alors à peine connues; il y fit ensuite un voyage particulier en 1455, et visita Madère en passant: il fut très-bien reçu du gouverneur de Lancerotte don Diégo de Herrera. On accuse ce voyageur de ne pas avoir toujours dit la vérité; sa relation est très-imparfaite, car Ténériffe, Palme et Canarie n'étaient pas encore conquises.

L'*Histoire de la conquête des Canaries*, écrite sans doute avant la relation précédente par Fray Pédro Bontier, franciscain, et Jean Leverrier, prêtre, tous deux aumôniers de Bethencourt le conquérant, vaut beaucoup mieux que tout ce qu'a dit Cadamosto. Cet ouvrage fut trouvé néanmoins dans les papiers de la famille de Bethencourt, recueillis au parlement de Rouen, et imprimés à Paris seulement en 1630.

Cent ans après la conquête de Ténériffe, un Fray Alonzo Espinosa écrivit l'histoire de l'apparition et des miracles de l'image de Notre-Dame de Candélaría, où il traite, comme par épisode, de la guerre et des coutumes des anciens Guanches. Comme tout ce qui a été écrit dans ce temps-là, et sur-tout par les moines, est plein d'exagération, il faut être très-circonspect sur ce qui est rapporté dans l'ouvrage peu connu que nous citons.

Vint ensuite Antonio de Viana, qui prit la plume pour réfuter Espinosa; mais il l'a presque toujours copié, et écrit sur son pays une sorte de poème extraordinaire,

où, se livrant sans cesse à des idées gigantesques, il n'a gardé aucune règle.

Après ce dernier, J. Nemez de la Pena, en 1776, donna une *Description de las islas Canarias, etc.* Cet auteur sans critique a adopté beaucoup de traditions populaires; son histoire n'est que le résidu des archives de Ténériffe, habillé d'opinions insoutenables, et d'anacronismes qu'on prétend qu'il reconnut par la suite, et corrigea en marge de quelques exemplaires de son ouvrage; mais ces corrections, toutes louables qu'elles peuvent être, ne sont pas plus lues que le fond.

Un père Alonzo Garcia, jésuite, écrivit, étant aux Canaries, vers la fin du seizième siècle, un ouvrage intitulé *Historia natural y moral de las islas Canarias*, qui n'a jamais été imprimé; mais il est cité dans la bibliothèque du père Phelipe de Alegambe, qui fait suite à celle de Ribadeneira.

Dom Bartholomé Cairasio de Figueroa, qui a célébré, comme Viana, les Canaries en vers espagnols; et Christoval Perez del Christo, qui a fait un ouvrage intitulé : *De las excellencias de las illas Canarias*, sont des auteurs chez lesquels on trouve du vrai, que nous aurons occasion de citer, et qui sont presque ignorés comme tous les précédens.

Le meilleur ouvrage espagnol que je connaisse sur le même sujet, et qui m'a beaucoup servi, est celui de Joseph de Viera y Clavijo, imprimé en 1772 et suivantes, intitulé : *Noticias de la historia general de las islas Canarias*. Il renferme de l'érudition et une critique

assez saine, il est rempli d'un esprit de justice, qui le porte à dire la vérité même lorsqu'il est question des victimes de la cupidité européenne, les anciens insulaires.

Quelques voyageurs nous ont aussi donné des détails sur les mêmes îles ; tels sont Cook et Macartney, MM. Eveux de Fleurieu, Pingré et de Borda, l'excellent écrivain qui a rédigé le voyage de La Peyrouse, et la Billardièrè, dans la relation de l'expédition envoyée à la recherche de notre infortuné navigateur.

Dans son premier voyage autour du Monde, en 1769, 1770 et 1771, sur l'*Endeavour*, Cook, ayant relâché à Madère, aperçut, le 23 septembre de la première année, le pic de Ténériffe. Il décrit l'aspect de cette énorme montagne qui, par sa hauteur, était encore éclairée des rayons du soleil, tandis que les montagnes plus humbles de sa base étaient ensevelies dans les ombres de la nuit. A son second voyage en 1772, il reconnut l'île de Palme le 4 août à quatorze lieues en mer. Enfin, dans sa dernière expédition, ce navigateur relâcha à Sainte-Croix de Ténériffe le 1^{er} août 1776 ; il n'y demeura que quatre jours. M. Anderson, naturaliste employé dans ce voyage, profita de ce court espace de temps pour rechercher les productions de la partie de l'île qu'il put parcourir.

M. de Fleurieu relâcha à Sainte-Croix en 1768, et y demeura depuis le 19 jusqu'au 28 mars ; il y releva les points principaux de l'île d'une manière bien plus

Voyageurs
qui ont visité
les Canaries.

exacte que les géographes et les voyageurs qui jusque-là avaient donné des cartes des Canaries. On sait à quel point la position des îles de l'Océan Atlantique était incertaine avant MM. de Fleurieu, Verdun de la Crenne, Pingré et de Borda.

Ces trois derniers, en 1771, demeurèrent à Ténériffe depuis le 25 décembre jusqu'au 4 janvier. Dans le cours de leur voyage en différentes parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, ils n'ont cessé, par leurs recherches géographiques, de mériter la reconnaissance des nations.

Pour l'infortuné La Peyrouse, il mouilla à Ténériffe du 19 au 20 août 1785, et en partit le 30 du même mois : il débutait dans sa grande expédition par une entreprise digne d'elle. Plusieurs des savans de sa suite, après avoir parcouru l'île, tentèrent de mesurer le pic, et de fixer définitivement sa hauteur. Quoique par la mauvaise volonté des guides ils n'aient pu achever ce travail, entrepris par la voie des nivellemens, la seule qui n'eût pas encore été essayée, du moins la tentèrent-ils.

Dans son voyage de la Chine, depuis 1793 jusqu'en 1794, le lord Macartney, ambassadeur auprès de l'empereur, relâcha à Sainte-Croix peu après son départ d'Europe. Le rédacteur de l'histoire de son ambassade s'étend fort au long sur Ténériffe. Comme la première loi qu'un écrivain doit s'imposer est celle de dire toute la vérité quand elle peut être utile, de crainte que le rapport du voyageur anglais n'induisse en erreur ceux qui le

liraient, je suis forcé de déclarer que tout ce qu'il a écrit sur les Canaries est faux ou dénaturé. M. Cologan qui a eu la complaisance de lire avec nous les ouvrages que nous avons à notre disposition, et qui faisaient mention de son pays, afin de fixer le degré de croyance que nous devons accorder à chaque auteur, nous a assuré que si l'éditeur du voyage du lord Macartney n'avait pas mieux dit la vérité dans le reste de l'ouvrage qu'il ne l'avait dite de Ténériffe, il était inutile de lire sa relation autrement que comme un roman. Il y a lieu de croire que les fautes viennent du fond, et non du traducteur, qui les a rendues moins choquantes par un style correct et élégant. Au reste, il est facile de voir, au premier coup d'œil, que l'éditeur du voyage à la Chine n'est ni géographe, ni marin, ni naturaliste, qualités cependant indispensables à quelqu'un qui veut se faire imprimer sur une matière qui n'a de prix que par les lumières qu'elle répand sur l'histoire naturelle, la navigation et la géographie : il n'y a pour cela qu'à voir la première carte de l'ouvrage, qui est celle de Chine, *divisée et tracée par le grand Yu lui-même, il y a plus de 4000 ans*, pour se convaincre que le grand Yu n'était pas un grand géographe, non plus que celui qui a fait graver sa carte comme très-bonne.

Il en est de même de plusieurs autres voyageurs, tels que le chevalier Scory et Sprats, que nous aurons souvent occasion de réfuter, et d'un *History of the Canary island* d'un George Glat, cité dans Cook qui

eût sûrement, apprécié cet ouvrage à sa juste valeur, s'il n'eût pas été fait par un Anglais.

Ce George Glats était un aventurier écossais qui avait fait je ne sais quel commerce et quel établissement aux Canaries, et s'était fait mettre en prison à Ténériffe. Le Gouvernement anglais le réclama ; quelque temps après il fit une fin misérable et tragique.

Un père François Juan de Abreu Galindo, religieux de S. François, écrivit, il y a environ cent soixante ans, une Histoire des Canaries très-détaillée : elle existe aux archives du pays, mais passe pour suspecte, et n'a jamais, à ce qu'on m'a dit, été imprimée. George Glats s'en étant procuré une copie, la rapporta en Angleterre, et la publia littéralement traduite en anglais, en y ajoutant de son chef une description de cet archipel ; ce qui a fait dire à un écrivain espagnol, et, qui plus est, habitant des Canaries : *Las islas Canarias han visto con admiracion salir de Inglaterra en 1764, un libro con el titulo de Historia suya, y que George Glats que se dice su autor, producía en la Europa traducido casi literalmente aquel manuscrito que nuestros archivos encerraban* (1).

M. d'Entrecasteaux, dans son voyage à la recherche de La Peyrouse, par ordre de l'Assemblée nationale, pendant les années 1791, 1792, 1793 et 1794, relâcha à Sainte-Croix le 3 octobre 1792, et en partit

(1) Clavijo, Not. gén. etc. tom. I, prolog.

le 23. M. la Billardière, qui nous a donné une relation de ce voyage, nous apprend que plusieurs membres de l'expédition, du nombre desquels il était, entreprirent de gravir le pic, et y réussirent malgré la saison avancée. Nous avons vérifié plusieurs des faits qu'il rapporte, et trouvé beaucoup plus d'exactitude dans son ouvrage que dans Glats et Macartney.

Il est question des Canaries dans beaucoup d'autres ouvrages que nous aurons occasion de citer; mais comme ils n'en traitent pas particulièrement, il est inutile de grossir ces essais de leurs titres.

Quelques autres voyageurs fameux ont visité ces îles, et n'en ont rien dit. En 1492, l'immortel Christophe Colomb, partant pour la découverte du Nouveau-Monde, relâcha, au mois d'août, aux îles Canaries. Ténériffe n'était pas alors soumise, et il s'arrêta à Gomère, où il radouba et approvisionna ses vaisseaux.

En 1519, Magellan, partant pour le premier voyage entrepris autour du monde, toucha aux Canaries le 2 octobre (1). Pendant son séjour, il y fut joint par une barque qui lui fut expédiée, pour des motifs sur lesquels Herrera et Barros ne s'accordent pas dans leur Histoire générale.

Dernièrement, George Van Couvert, dans son voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, qui a duré depuis 1790 jusqu'en 1795, n'ayant pu

(1) Fray. Gaspar. *Hist. de la Conq. de las Islas Philip.*

relâcher à Madère, mouilla à Sainte-Croix de Ténériffe, dans la soirée du 28 avril, et en partit le 7 mai.

Les îles Canaries sont au nombre de sept, Lancerote ou Lanzarote, Fortaventure, la Grande-Canarie ou simplement Canarie, Teneriffe ou Ténérife, Gomère, Palme ou la Palme, Fer ou Hierro.

Il y a, outre ces îles, d'autres flots ou rochers qui ne mériteraient pas de nous occuper s'il n'était nécessaire de les faire connaître aux navigateurs, et s'il n'y avait quelques observations à faire sur leur position et leur nombre. Ce sont trois roches nommées de Nago ou d'Anaga, au nord-est de Ténériffe; Lobos, dans le canal formé par Lancerote et Fortaventure; Graciosa, Monte-clara ou Clara, Allegranza, roquette de l'est et de l'ouest, au nord de Lancerote.

Premier méridien de Ptolomée.

Ptolomée, qui a été si long-temps le plus grand des géographes, donna de la célébrité aux Canaries, en comptant sa longitude du méridien de l'île de Fer, la plus occidentale des Fortunées. Long-temps ces îles, ignorées des navigateurs, ne furent connues que de nom seulement, et par les hommes qui cultivaient la géographie.

Cette manière de compter la longitude avait été généralement adoptée, et elle fut même ordonnée par un souverain qui avait su sacrifier une folle vanité à l'intérêt de la géographie. Un édit de Louis XIII, rendu le 25 avril 1634, en la salle de l'arsenal de Paris, ordonne aux géographes français d'adopter pour premier méridien celui de Ptolomée, qui passe par la partie la

plus occidentale des Canaries. Ce point étant donc devenu très - important pour la géographie, le père Feuillé, si connu par son savoir, habile astronome et botaniste, fut envoyé, en 1724, aux Canaries pour en fixer strictement la position. Quoique quelques-unes de ses observations, vérifiées depuis avec des instrumens perfectionnés, n'aient pas été trouvées parfaitement exactes, il y en a sur lesquelles on s'en rapporte toujours à lui, et il mérite un grand tribut d'éloges.

Riccioli crut devoir changer le méridien de Ptolomée et le transporter à Palme, assurant que, d'après de nouvelles observations, cette île était plus occidentale que Fer (1). Mais ces nouvelles observations, comme nous allons le prouver, n'étaient rien moins que bien faites, et Palme est réellement plus orientale que Fer. Les Arabes, quand ils possédaient l'Espagne, et lorsqu'ils cultivaient les sciences avec succès, comptèrent leur longitude depuis Tolède; ensuite, Copernic, Regnault, Tycho et Kepler prirent leur premier méridien, l'un de Branweg, l'autre de Konisberg, les derniers d'Uranibourg (2); enfin, les Anglais ont adopté celui de leur observatoire de Greenwich; et les Hollandais, le pic de Ténériffe: ce dernier lieu étant comme un point que la nature semble avoir élevé exprès au-dessus de l'océan et au commencement du monde, pour servir à en évaluer l'étendue.

(1) T. XXIV, liv. XX, ch. IV.

(2) Lalande, Astr. tom. 1, liv. I.

Chez nous, Guillaume Delisle ayant supposé, en nombre rond, que le méridien de l'île de Fer était de $\frac{20}{360}$ de la circonférence de la terre à l'occident de Paris, quoiqu'il crût que cette différence n'était réellement que de $19^{\circ} 53' 4''$, établit le premier méridien par notre capitale, méthode qui, le calcul supposé juste, quoiqu'il ne le soit pas, ne différait que de $6' 56''$ de celle de Ptolomée; de sorte qu'il serait facile à tout le monde de déterminer la longitude d'un lieu quelconque du globe par rapport au premier méridien de l'île de Fer, quand on connaîtrait sa distance orientale ou occidentale de Paris; en ajoutant ou retranchant 20° en nombre rond; le résultat cependant s'éloignerait de la réalité, d'après la position de l'île de Fer que nous avons adoptée dans notre carte.

Pour excuser ces orgueilleuses innovations, on a objecté que Ptolomée lui-même avait compté quelquefois par le méridien d'Alexandrie; mais ce sont des cas rares et des exceptions qui ne tirent pas à conséquence. Des savans d'une autorité respectable, ont blâmé avec raison l'amour-propre mal placé des modernes, dont l'effet est certainement nuisible à la clarté de la géographie. Un des premiers philosophes de notre siècle (1) a répété ce que MM. Pingré et de Borda avoient dit à ce sujet: je ne m'étendrai donc pas, après des hommes d'un si grand mérite, sur une matière très-bien traitée, et qui cesse d'appartenir à mon sujet.

(1) Raynal, *Hist. phil.* tom. III, liv. IV.

Avant MM. de Fleurieu, Verdun, Pingré et de Borda, les Canaries n'étaient représentées fidèlement nulle part. L'abbé de la Caille, après avoir recueilli toutes les observations qui y avaient été faites, donna un mémoire à ce sujet : il y ajouta une carte générale de l'Archipel, trouvée manuscrite dans les papiers du père Feuillé (1). M. de Fleurieu en a fait usage ; mais la configuration des îles y est infiniment défectueuse, ainsi que dans tous les plans qui ont précédé la carte de 1776 (2) par M. de Borda.

Géographie
des Canaries.

La carte de 1776 est le résultat d'un second voyage entrepris sur la *Boussole* et l'*Espiègle*, par M. de Borda, pour déterminer enfin d'une manière précise la position absolue et relative de chacune des Canaries.

Il y a encore de très-belles cartes générales et particulières de l'archipel des Canaries et de chacune des îles ; ces dernières sur une fort grande échelle, données par Don Thomas Lopez, géographe espagnol, et postérieures à la plupart de celles que je connais. L'exécution des plans particuliers est très-belle : ces plans passent sur-tout parmi les Espagnols pour fort exacts, et nous ont été communiqués par M. Murphy.

En jetant les yeux sur leurs cartes, on sera sans doute surpris des différences qui se trouvent quelquefois entre les déterminations de M. de Borda et celles de

(1) Voy. *Mém. de l'Acad.* an. 1746.

(2) insérée dans le premier volume de l'Hydrographie française, au service des vaisseaux de la République.

Don Thomas Lopez, qui nous dit avoir travaillé depuis les recherches de notre géographe. Il était déjà difficile d'accorder les géographes prédécesseurs, tous cependant observateurs habiles, et chez lesquels les imperfections des résultats venaient du plus ou moins d'exactitude des instrumens et des méthodes dont ils s'étaient servis. N'ayant pu vérifier la position des lieux par nous-mêmes, nous prendrons le parti de ne rien prononcer entre des gens beaucoup plus habiles que nous, d'adopter pour la rédaction de nos cartes les gisemens des points les plus remarquables des Canaries, d'après les observations qui paraissent mériter le plus de confiance.

L'espace total qu'occupent les Canaries en latitude, depuis la pointe la plus méridionale de Fer par $27^{\circ} 39'$ jusqu'à la pointe nord d'Allégranza par $29^{\circ} 26'$ ou $29^{\circ} 26'\frac{1}{2}$, est d'un degré $47'$ ou $47'\frac{1}{2}$. Ptolomée avait fort mal déterminé la latitude des îles Fortunées : c'est le nom qu'on donnait alors à l'archipel qui nous occupe. Il les plaçait entre le 14^{e} et le 16^{e} degrés, ce qui semblait donner quelque poids à l'opinion de Barros. Cet historien portugais prétend que le géographe d'Alexandrie entendit par Fortunées les îles du cap Verd ; mais outre que les îles du cap Verd ne sont point entre le 14^{e} et le 16^{e} degrés, mais plutôt entre le 15^{e} et le 17^{e} passé, elles n'ont jamais eu aucun rapport avec ce que les anciens ont dit des Fortunées, qui, comme nous le verrons, convient très-bien aux Canaries ; et Barros n'eût pas voulu ôter à ces dernières l'honneur de leur beau nom, et du premier méridien, si, comme

les autres, elles eussent été des possessions portugaises, Le Camoens a été plus impartial, et l'on doit citer l'autorité de ce poëte :

*Pasadas tenhoja as Canarias ilhas,
Que tiveran por nome fortunadas (1).*

Quant aux différentes cartes dressées pour le dépôt de la marine, soit par Bellin, l'abbé Dikmare et autres, et à celles que le premier a insérées dans son Atlas maritime qui se trouve dans toutes les mains, elles sont reconnues pour être de la plus grande inexactitude. Nous ne devons cependant pas omettre de les citer pour donner sur la matière que nous avons entreprise, le plus de notions possible. La carte insérée dans l'Atlas de l'Encyclopédie par ordre de matières, est bien meilleure; elle a été rédigée d'après les observations de Feuillé, de M. de Fleurieu, de M. de Borda, et de Lopez, qui nous a le plus souvent servi de guide.

D É T A I L S G É O G R A P H I Q U E S.

Dans la plupart des anciennes cartes, les îlots qui sont au nord de Lancerote avaient été comme jetés au hasard. Dans celle de 1753, dressée par ordre de M. Rouiller, ministre de la marine, Allégranza est placée par le $29^{\circ} 19'$ de latitude, et s'étend du $15^{\circ} 46'$ jusqu'à $15^{\circ} 56'$ de longitude occidentale; Monte-

Islets au
nord de Lan-
cerote.

(1) Lusiad. cant. V, estam. 5.

clara, par $29^{\circ} 30'$ lat. et 16° long.; Graciosa, par $29^{\circ} 7\frac{1}{2}'$ de lat., et s'étend de $15^{\circ} 42\frac{1}{2}'$ à $15^{\circ} 50'$ long. On y désigne, sous le nom d'*Infierno*, une îlette qui doit être roquette de l'ouest, et Roqua de l'est se trouve placée entre Allégranza et Gracieuse, laquelle est portée à environ $5'$ est de Lancerote. Dans la quatre-vingt-treizième carte du tome III de son Atlas maritime, Bellin a disposé les îlettes de la même manière, en les portant dans le sud environ d'une minute, et un peu plus dans l'ouest. Feuillé, ainsi que d'autres cartes, avaient bien plus rapproché ces îles de l'équateur, et plaçaient la pointe nord d'Allégranza, par $28^{\circ} 50'$. M. de Fleurieu prenant des milieux entre les déterminations de Feuillé, les cartes du dépôt de la marine, et un plan de M. Desangles, pense que la longitude d'Allégranza et Graciosa est la même, c'est-à-dire, par 15° entre $28'$ et $37'$. Allégranza est $12\frac{1}{2}'$ plus au nord que Graciosa, qui est depuis $29^{\circ} 12'$ à $29^{\circ} 17'$ de latitude. Il place Roqua de l'est entre ces deux îles à peu près à égale distance de l'une et de l'autre, et Roqua de l'ouest entre Lancerote et Clara; il fixe cette dernière par $29^{\circ} 24'$ et $29^{\circ} 26'$ de lat., et $15^{\circ} 40'$ et $46'$ de long. Il s'en faut de beaucoup que ces déterminations soient véritables, et la disposition donnée aux îlots par Bellin, Feuillé et les cartes du dépôt, ne ressemble point à celle qui doit leur être fixée.

Dans la carte de 1776 de M. de Borda, à laquelle nous nous arrêterons, Allégranza est située par $29^{\circ} 25\frac{1}{2}'$ de lat. et $15^{\circ} 51'$ de long.; c'est-à-dire,

6' plus nord que dans la carte citée du dépôt, et plus d'un demi-degré que dans celle du père Feuillé, aussi plus dans l'ouest de quelques minutes. Graciosa oblongue s'étend du nord-est au sud-ouest depuis le $29^{\circ} 14'$ lat. et $15^{\circ} 52' 30''$ long., à $29^{\circ} 18'$ lat., $15^{\circ} 49'$ long.; ce qui, par la véritable position de Lancerote, rapporte sa pointe sud-ouest à 3' à l'occident de la pointe *del Rio*. Roqua de l'est, placée par $29^{\circ} 17' 30''$ lat. et $15^{\circ} 40' 30''$ long., ne se trouve plus ainsi entre Allégranza et Graciosa, dont elle est à 9' au moins plus est. C'est Clara qui est tout auprès, et au sud-ouest de Roqua de l'ouest, qui se trouve entre les deux îles, beaucoup plus rapprochée cependant de la méridionale, et par $29^{\circ} 19'$ lat. et $15^{\circ} 52'$ long. Au reste, la mer est très-saine entre toutes ces flettes. On assure que lorsqu'on se trouve entre elles, on est à temps de virer de bord à portée de pistolet de leurs côtes qui sont acores.

Dans toutes les anciennes cartes, Lancerote est beaucoup trop petite; on ne la croirait pas plus grande que Fer, dont elle est au moins triple. Sa forme est oblongue; elle s'étend du nord-est au sud-ouest, plus amincie avec une sorte de contour dans la partie septentrionale: elle peut avoir un peu plus de 14 lieues dans sa plus grande longueur, 7 et demie dans sa plus grande largeur et dans la direction du nord-ouest au sud-est, environ 2 lieues à la partie la plus étroite, et 38 de circonférence en suivant tous ses contours.

La pointe la plus septentrionale de Lancerote est

Lancerote.

Farailon, par $29^{\circ} 15'$ lat., $15^{\circ} 49'$ long. dans la carte de M. de Borda. Les autres cartes appellent Farailon une pointe plus ouest et plus méridionale de $2\frac{1}{2}$ environ, et qui est celle qui se trouve à l'entrée du canal nommé *El-Rio*. M. de Fleurieu place aussi la pointe plus nord par $29^{\circ} 15'$ lat., mais sa longitude est plus orientale de $3'$. M. Bellin la porte bien plus sud par $29^{\circ} 6'$ environ de latit., et $16^{\circ} 1'$ ou 16° seulement de long.; ce qui recule encore l'île de $11'$ à $12'$ dans l'ouest. Papagayo, le plus méridional des caps de l'île, est situé par $28^{\circ} 51'$ de latit. et $16^{\circ} 6\frac{1}{4}'$ de long. Comme jusqu'ici on n'avait guère donné que $15'$ environ de longueur à Lancerote, tandis qu'elle s'étend réellement sur $23'$ de latitude, M. de Fleurieu avait établi la pointe du sud par 29° . M. Bellin l'avait à peu près mise au même parallèle que nous; ce qui venait de la mauvaise position qu'il avait donnée à la pointe nord. Lancerote commence en longit. par $15^{\circ} 46'$; sa pointe la plus ouest est plus occidentale de $26'$. Comme on n'avait généralement donné jusqu'ici à cette île que $11'$ ou $15'$ du levant au couchant, malgré que la longit. de $15^{\circ} 42'$, qu'on avait assignée à la pointe orientale, ne s'éloigna pas beaucoup de la véritable, la pointe de Caseron était beaucoup trop dans l'est.

Téguise, ville capitale, est vers le milieu de l'île, un peu dans le nord-est par environ $15^{\circ} 53'$ long. et $29^{\circ} 4'$ lat. Le port de Naos et celui de l'Arécife, les meilleurs mouillages de Lancerote, sont contigus, et doivent être placés par $15^{\circ} 55'$ long. et $28^{\circ} 5'$ lat.

Fortaventure, beaucoup plus grande que la précédente, est d'une forme oblongue; à sa partie la plus méridionale et occidentale existe le prolongement de Handia; il s'avance beaucoup dans l'ouest, est d'une forme à peu près quadrilatère, et sa longueur est en longitude. On a jusqu'ici porté Fortaventure beaucoup trop au couchant, et sur-tout très-mal figuré la presqu'île de Handia, qui est très-petite en comparaison du reste de l'île, et qu'on a marquée au contraire plus grande ou presque égale. Du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire depuis la pointe de Handia jusqu'à Carraléjo, et dans sa plus grande étendue, l'île a au moins 27 lieues de longueur, et 8 lieues $\frac{3}{4}$ de l'est à l'ouest. La presqu'île de Handia peut avoir 2 lieues du nord au sud, et 7 d'orient en occident. En suivant tous ses contours, Fortaventure aura 66 lieues de circonférence. Le canal qui la sépare de Lancerote n'a pas plus de 3 lieues et demie dans sa plus grande largeur.

C'est dans ce canal qu'est Lobos, plus près de Fortaventure; elle commence par $16^{\circ} 8'$ de long., et gît par $28^{\circ} 46'$ lat. Par un milieu entre trois cartes vicieuses, et relativement à la position des autres îles, M. de Fleurieu la plaçait par $15^{\circ} 58'$ long. et $28^{\circ} 56'$ lat., ce qui l'éloigne de sa véritable position.

Carraléjo, le lieu le plus au nord de Fortaventure, gît par $28^{\circ} 46'$ lat. et $16^{\circ} 13' 30''$ long. Morogable et Baxa de Juan Gomez, ou Playa de Tarajaléjo au sud, sont par $28^{\circ} 3'$ et $4'$ de lat., depuis $16^{\circ} 39'$ jusqu'à $16^{\circ} 51' 30''$ de long.; et ce dernier point, qui

est Handia, est la partie la plus occidentale de l'île ; la plus orientale est par $16^{\circ} 10'$ ou $9'$. Les mouillages qu'on trouve sur la côte sont Tostons et Lopena au couchant, Loja à l'est, ainsi que Puerto des Cabras, que dans les anciennes cartes on place dans la partie occidentale.

Dans la carte de 1753, que nous avons citée, on place Castel de Fueste par $16^{\circ} 15'$ de long. comme la partie la plus orientale ; et une pointe de Gardia, qui est probablement celle de Handia, par $17^{\circ} 10\frac{1}{2}'$. M. de Fleurieu qui a déterminé la position de ces points par un milieu pris entre les cartes du dépôt, celle du père Feuillé, et celle de M. Desangles, a rapproché dans l'est Castel-Fueste de $8'$, et la pointe de Gardia à 17° lat. L'espace entier qu'occupent en longitude les deux îles dont nous venons de parler, et celles qui en dépendent, en partant de Roca de l'est, le point le plus oriental jusqu'à Handia est donc d'un degré $10'$, tandis que M. Bellin l'établit d' $1^{\circ} 28' 30''$, c'est-à-dire, $18\frac{1}{2}'$ de plus que la réalité. Pour la pointe nord de Fortaventure, M. de Fleurieu la place par $28^{\circ} 56'$ lat. et $16^{\circ} 5'$ long. Outre qu'elle est trop orientale, elle est trop méridionale de $7\frac{1}{2}'$. Il fixe celle du sud à $28^{\circ} 15'$ lat., ce qui diffère de l'estime de M. de Borda de $14'$. Bellin avait porté toutes ces positions plus au sud, la pointe du nord à $28^{\circ} 50'$, et les sept fontaines ou Morodelgale à $28^{\circ} 10'$ lat. Dans le plan de M. Desangles, la pointe de Handia, aussi appelée *Gardia*, est la plus sud de Fortaventure, ce qui n'est pas vrai. Le père Feuillé pense que l'île entière s'étend sur $53'$ à $56'$ de

de long, tandis que réellement elle n'en occupe que $42' \frac{1}{2}$.

En suivant à l'occident de Fortaventure, on trouve Canarie. Canarie, presque absolument ronde, à l'exception d'une flette réunie à l'île par un petit isthme au nord-est, et formant la saillie. La plus orientale des pointes de l'île, près de laquelle il y a un rocher détaché, est à environ 31 lieues en longitude de la pointe de Handia de Fortaventure, dans la direction du levant au couchant. Si l'on prenait cependant scrupuleusement cette direction, la pointe orientale de l'île se trouverait un peu vers le nord-ouest de la pointe de Handia. La carte du père Feuillé avait établi la distance des deux îles de 17 à 18 lieues; la carte du dépôt, de 11 lieues $\frac{1}{4}$; M. de Fleurieu, de 14 lieues. Quant au gisement, il diffère beaucoup dans tous les plans, et tous font Canarie trop méridionale relativement aux précédentes. L'île n'est pas tout-à-fait la pointe la plus orientale, c'est réellement Mélanada, par $17^{\circ} 43'$ longitude et 28° latitude. Arguinegni, la plus au sud, est par $27^{\circ} 45'$ latitude, et $17^{\circ} 59'$ longitude; Escojonada, la plus ouest, par $18^{\circ} 11'$ long. et $27^{\circ} 55'$; la pointe du Guanartème, par $28^{\circ} 13'$ lat. et 18° long. La pointe septentrionale de l'île est d'une demi-minute plus vers le nord que la dernière, et par $17^{\circ} 44' \frac{1}{2}$ de longitude.

Toutes les cartes, avant celle de M. de Borda, donnent à Canarie une forme très-défectueuse; elles la font oblongue du nord-est au sud-ouest, et très-étroite dans

sa largeur, en comparaison de sa longueur. La carte du dépôt, qui, comme les autres, établit la pointe Est de l'îlette pour la plus orientale de Canarie, et l'environne mal-à-propos d'îles désertes, au lieu de la petite roche que nous avons mentionnée, la place par $17^{\circ} 44'$ long. ; M. de Fleurieu, par $17^{\circ} 40'$. Arécusa, que jusqu'ici on regardait comme le cap le plus occidental, était marqué par $18^{\circ} 19'$, ou seulement par 18° . On faisait commencer l'île au nord par $28^{\circ} 15'$, ou $28^{\circ} 7'$ lat., et finir au sud par $27^{\circ} 40'$, ou $27^{\circ} 47'$ de latitude.

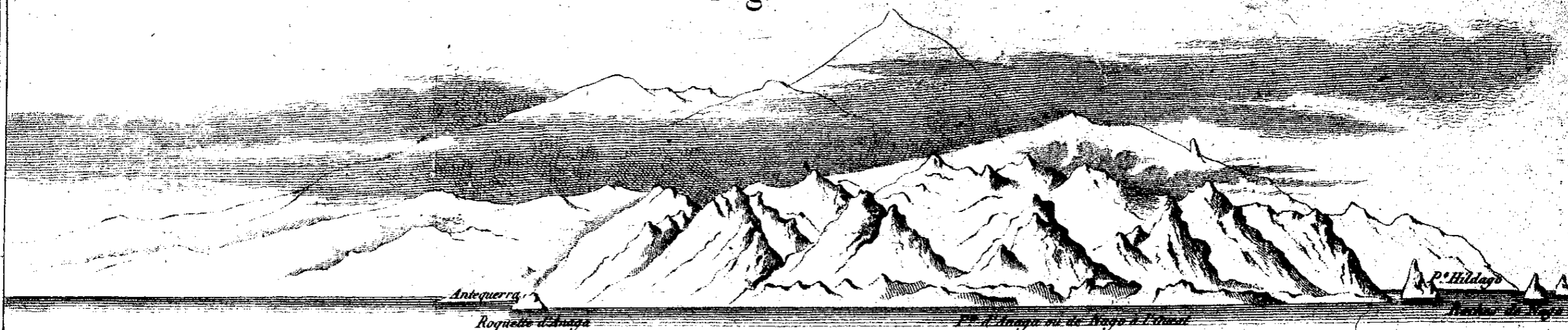
De la pointe du Guanartème à celle d'Arguinegni, Canarie a 14 lieues et demie ou un peu plus, et de l'Aldea San-Nicola à Mélanada 13 lieues de largeur ; en suivant ses contours, sa circonférence est d'environ 45 lieues. La véritable situation du port de *la Ciuita de las Palmas*, que M. Bellin porte avec le nom de la Lulz à 6' ou 7' plus nord, et qui cependant attient à la ville, est par $28^{\circ} 6'$ de lat. et $17^{\circ} 46'$ de long. Ces deux déterminations ne diffèrent chacune que d'une minute de celle du savant M. de Fleurieu.

Ténériffe.

Quant à Ténériffe, elle a toujours été plutôt défigurée que figurée dans les cartes qu'on en a donné. Le père Feuillé a fort bien déterminé la position de Laguna, et même de Santa-Cruz ; mais quant aux côtes, c'est à M. de Borda, et à l'espagnol Thomas Lopez, que nous en devons l'exact relèvement. La figure que ces deux géographes donnent à l'île ne laisse pas que de différer cependant un peu.

La position du pic est d'abord un point important à

Fig. 1.



VUE DE LA POINTE DE NAGO OU D'ANAGA, PRISE DE QUATRE LIEUES EN MER.

Fig. 2.



VUE DE LA POINTE DE TENO PRISE DE QUATRE LIEUES EN MER.

connaître : les Hollandais s'en servent pour compter leur longitude. Il peut servir pour déterminer exactement les gisemens des sept Canaries, qu'on distingue toutes de son sommet. Le pic est précisément à 19° de longitude occidentale de Paris, et par $28^{\circ} 17'$ de lat. M. de Fleurieu, d'après le père Feuillé, l'avait laissé plus dans le sud et dans l'est, par $28^{\circ} 12' 54'$ lat. et $18^{\circ} 52' 3''$ long. Bellin, au contraire, l'avait porté plus au nord par $28^{\circ} 33'$ environ lat. et $18^{\circ} 49'$ long. ; mais dans sa carte de l'océan occidental, de 1766, il l'a placé par 19° long., ainsi que Don Thomas Lopez, qui, en l'établissant par $18^{\circ} 47'$ ouest de Madrid, s'accorde avec Bellin et M. de Borda.

Les roches de Nago, que dans plusieurs cartes on a mal-à-propos mises en très-grand nombre, et qui ne sont réellement que trois, se trouvent à la partie la plus nord-ouest de l'île; la pointe de Nago ou d'Anaga est celle par laquelle on attaque généralement l'île en venant d'Europe. Elle est très-facile à reconnaître par ses trois roches, et sur-tout par le pic qui la domine dans le lointain quand il n'est pas enveloppé de nuages. (*Pl. 1, fig. 1.*) Nago gît par $18^{\circ} 26' \frac{1}{2}$ long. M. de Fleurieu l'avait portée $9'$ plus dans l'ouest; Thomas Lopez, au contraire, par $12^{\circ} 4'$ et quelques secondes, à l'occident de Madrid; ce qui revient à $18^{\circ} 17' 20''$ de longitude occidentale, comptée au méridien de Paris. M. Bellin et la carte du dépôt font de Nago la pointe la plus nord; quant à la plus Est, ils la placent par $18^{\circ} 25'$ long., ce qui n'est pas très-vicieux, non plus que leur latitude.

La pointe la plus au nord est celle de Hidalgo, gisant par $28^{\circ} 36'$ lat. et $18^{\circ} 40' \frac{3}{4}$ long. La pointe la plus occidentale est celle de Téo, par $19^{\circ} 17' \frac{1}{2}$ long. et $28^{\circ} 20'$ latit., par $28^{\circ} 18'$ lat. et $19^{\circ} 8'$ long. selon M. de Fleurieu, ce qui raccourcissait beaucoup trop l'île. Thomas Lopez porte la pointe Téo d' $1'$ plus dans l'ouest que M. de Borda, et sa latitude est plus sud de $2' \frac{1}{2}$. Quoique dans la carte de 1776 il y ait une vue de cette pointe, ainsi que de celle de Nago, nous pensons qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici (*Pl. 1, fig. 2*), plus en grand et plus détaillée.

Selon Thomas Lopez, Playa de las Galettas et Punta Roja seraient les lieux les plus méridionaux de Ténériffe, qu'il porte par $27^{\circ} 53'$ de lat., beaucoup plus au midi que ne l'ont fait la plupart des géographes. M. de Fleurieu établit las Galettas, qu'il regarde aussi comme le point le plus méridional, par 28° . M. de Borda place la pointe Rasca, qu'on reconnaît par une roquette, et qu'il croit la partie la plus au sud de Ténériffe, par $28^{\circ} 1'$ lat. : toutes les autres cartes s'éloignent peu de cette détermination.

La forme de l'île est très-irrégulière; sa plus grande longueur, qui est du nord-est au sud-ouest, est d'au moins vingt-quatre lieues; sa plus grande largeur, qui est de la pointe de Téo à celle d'Abona, c'est-à-dire, environ du nord-ouest au sud-est, peut être de 15 lieues: dans cette partie, l'île forme comme un rond, coupé dans le sens d'un diamètre; le côté convexe tourné au sud, la section, de Téo à Candelaria; mais depuis cette

ligne, en tirant au nord-est, existe un grand prolongement qui semble être formé par une chaîne de montagnes; il peut avoir 5 lieues de largeur moyenne. C'est sur ce prolongement que sont Laguna et Sainte-Croix: en suivant tous les contours de Ténériffe, cette île doit avoir 64 à 65 lieues de circonférence.

Les principaux points de l'île dont on a tenté de fixer plus exactement la position, sont Lorotave et son port, Santa-Cruz et la Lagune. Outre ces lieux, il faut encore connaître quelques mouillages qu'on trouve sur la côte, comme le port de Sausal, Guarrachico, Playa de Adexe, Puerto de los Christianos, Playa del Cofital, Puerto de Abona et Candelaria.

Dans toutes les anciennes cartes, en déterminant correctement la pointe la plus Est de l'île, on avait porté Santa-Cruz beaucoup trop vers le sud, et justement où est Candelaria; de sorte que des navires se fiant à des plans vicieux, sont venus attérir dans cet endroit, croyant arriver à la capitale. La véritable position de Sainte-Croix est par $28^{\circ} 28' 30''$ lat. et $18^{\circ} 36'$ long. M. de Fleurieu, qui le premier a remarqué l'erreur que nous venons de mentionner, lui donne la même longitude, et une minute seulement de plus en lat. Dans le voyage de la Peyrouse, on trouve ce gisement par $28^{\circ} 27' \frac{1}{2}$ lat. et $18^{\circ} 36' \frac{1}{2}$ long. Dans les anciennes cartes, on a marqué dans la baie de Sainte-Croix, qui est ouverte et demi-circulaire, une pointe très-longue qui l'abrite au nord et à l'est, et qui n'existe pas du tout. La véritable position de Candelaria est par $28^{\circ} 19' 40''$ lat., c'est-à-dire, au sud de la précédente, de $8' 50''$.

Laguna est à une bonne lieue de Santa-Cruz. Feuillé fixa sa situation en longitude, d'après plusieurs observations, sur des éclipses des satellites de Jupiter, par $18^{\circ} 39' 30''$; on ne doit rien changer à cette position. Quant à la latitude, il paraît qu'elle est la même que celle de Santa-Cruz, à quelques secondes près, qui portent la première un peu plus au nord. Sur diverses cartes, Lorotava est placée par $28^{\circ} 31'$ lat., et Laguna par $28^{\circ} 22'$; ce qui fait que celle-ci est plus méridionale que l'autre de $9'$: cependant c'est une chose absolument fautive. Les observations du père Feuillé démontrent évidemment le contraire. Ce géographe rapporte Laguna $6'$ plus au nord que Lorotava. Il faut, dans ce dernier lieu, distinguer le port et la ville, qui sont un peu éloignés l'un de l'autre. Le port de Laurotava ou de la Cruz gît par $28^{\circ} 25'$ lat., et $18^{\circ} 55'$ long. La ville est par $28^{\circ} 23' 40''$ lat., et $18^{\circ} 54'$ de longitude.

Guarrachico est par $12'$ environ plus ouest, et un peu moins que $4'$ plus sud que le port de la Cruz; Playa de Adexe par $28^{\circ} 9'$ lat., et $19^{\circ} 11'$ long.; Puerto de los Christianos, à environ $6'$ plus sud en suivant la côte au sud-est. Playa del Cofital est à l'ouest de Punta-rama et formée par elle; Puerto de Abona, par $28^{\circ} 8'$ lat., et par $18^{\circ} 47' \frac{1}{2}$ de longitude.

Relativement à la position respective de Canarie et de Ténériffe, la pointe d'Escojonada de la première est dans la direction sud-est du pic, et celle du Guanartème est dans la même direction par rapport à Santa-Cruz.

La position des trois îles qui sont à l'Est de Ténériffe

avait été regardée jusqu'ici comme la plus incertaine ; on croyait être plus sûr de celle des occidentales, et l'on va voir que celles-ci, comme les autres, étaient fort mal placées sur les cartes, malgré que Feuillé eût visité Fer.

Gomère, d'une forme absolument obronde, qui a 6 lieues dans son petit diamètre, c'est-à-dire, du nord au sud, et 7 lieues $\frac{1}{2}$ environ de l'est à l'ouest, peut avoir 20 lieues de contour ; elle est située au sud-ouest du pic de Ténériffe. La plus petite distance qui existe entre les deux îles est d'environ 7 lieues et $\frac{1}{2}$. Gomère commence à l'Est par $19^{\circ} 28'$ long., et finit à l'occident à $19^{\circ} 44'$; elle commence au sud par $28^{\circ} 1' 30''$ lat., et finit au nord par $28^{\circ} 13'$. On la figurait allongée du nord-ouest au sud-est ; Feuillé avait cru qu'elle commençait au levant par $19^{\circ} 14'$ long., et finissait à $19^{\circ} 30'$. Pour la latitude, il l'établissait de 28° à $28^{\circ} 18'$; ce qui portait l'île trop au nord et au sud, et lui donnait une dimension trop forte dans cette direction. Bellin descendait encore de $7'$ la côte méridionale, et faisait commencer l'orientale environ par $19^{\circ} 24'$ de longitude.

Gomère.

Fer est la plus petite de toutes les Canaries, d'une forme à peu près triangulaire, avec une profonde excavation sur le côté qui s'étendrait du nord-est au sud-ouest ; elle a dans sa plus grande longueur du nord au sud, un peu plus de 6 lieues, et, du levant au couchant, tantôt 1 lieue $\frac{1}{2}$, et 6 lieues de largeur. Son contour peut être de 19 lieues. Le père Feuillé place son bourg par $27^{\circ} 47' 20''$ lat., et $19^{\circ} 53' 45'$ long. Cette position a été adoptée généralement, quoiqu'elle soit réellement trop orientale, puis-

Fer.

que l'île ne commence que par $20^{\circ} 17'$ long., et finit par $20^{\circ} 30'$: elle commence en latitude par $27^{\circ} 39''$, et finit au nord par $27^{\circ} 50' \frac{1}{2}$. Bellin et les cartes du dépôt la faisaient s'étendre depuis $27^{\circ} 32'$ ou $33'$, jusqu'à $43'$ et $50'$ lat.

Fer est au sud-ouest de Gomère. Les pointes de ces îles qui se rapprochent le plus, sont, pour la première, Tamaduste, et pour la seconde El-becero ; elles sont distantes de 17 lieues et $\frac{1}{2}$. Palme est au nord $\frac{1}{4}$ nord-est de Fer, et a près de 20 lieues dans cette direction : c'est très-mal-à-propos qu'on l'a supposée plus occidentale. Cette erreur, qui s'est répétée dans plusieurs cartes, est d'autant plus condamnable, qu'entre le point plus ouest de Fer et celui de Palme, il y a au moins $8'$ de longitude en différence.

Palme.

Palme est d'une figure à peu près cunéiforme, sa pointe par le sud et sa base au nord ; elle a douze lieues environ dans cette direction, et en largeur 8 lieues et $\frac{1}{2}$, 7 l., 4 l. et moins : sa circonférence, avec tous les contours, est de 28 lieues. Punta-lana, à l'Est de l'île, est par $28^{\circ} 45'$ lat., et $20^{\circ} 4'$ long. La ville de Santa-Cruz, capitale, est dans une baie au sud de Punta-lana. Funcaliente, pointe la plus méridionale, est par $28^{\circ} 29' 30''$ lat., et celle du nord par $28^{\circ} 53'$. Punta-gorda, la plus à l'occident, est un peu plus au nord que Punta-lana, et par $20^{\circ} 22' 30''$ long. : cette île avait été non-seulement mal placée, mais jusqu'ici encore plus mal figurée que les autres. Outre la capitale, il y a encore un port à la partie occidentale, dont le mouillage est des

meilleurs : c'est celui de Tassa-Corte, qui gît par $28^{\circ} 38'$ lat., et par $28^{\circ} 18'$ de longitude (1).

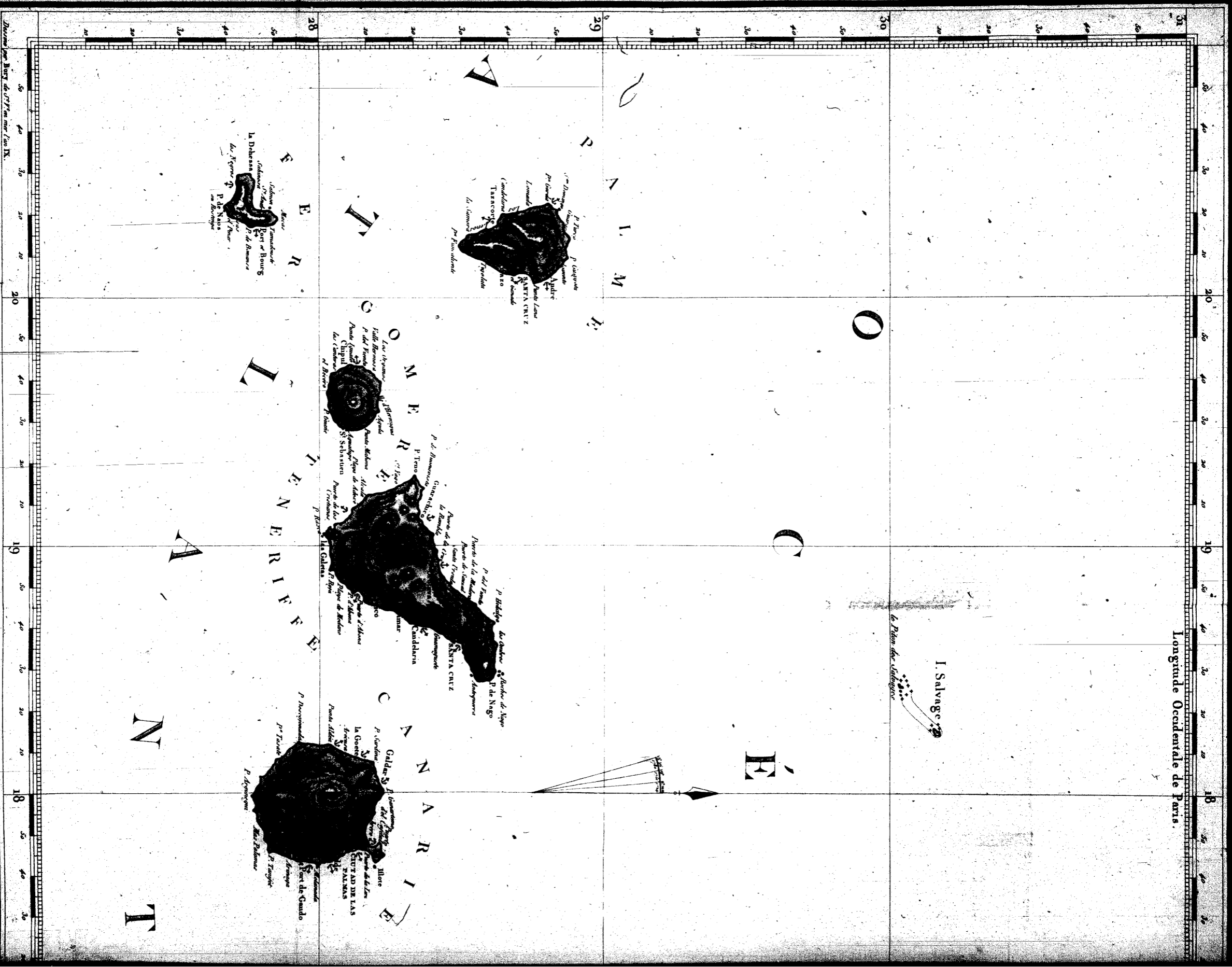
La longitude qu'occupe tout l'archipel, à partir de Roque de l'est par $15^{\circ} 40' 30''$, jusqu'à la Deessa, pointe ouest de Fer par $20^{\circ} 30'$, est de $4^{\circ} 49' 30''$. Dans les cartes antérieures à celle de M. de Borda, la partie Est de Gracieuse se trouve la pointe la plus orientale des Canaries, et l'on a beaucoup varié sur l'espace total que leur groupe entier occupe en longitude. Feuillé l'établit de $5^{\circ} 15'$; Bellin, dans sa carte de 1753, de $4^{\circ} 16'$, et de $4^{\circ} 30'$ dans sa carte de l'Océan occidental; dans celle des Canaries, et dans son Atlas maritime, il lui donne $4^{\circ} 18'$. M. de Fleurieu, bien plus voisin de la vérité, fixe à $4^{\circ} 34'$ la différence des méridiens extrêmes de l'archipel.

Espace en longitude et en latitude de l'archipel en entier.

La latitude n'avait pas été mieux déterminée. Feuillé suppose cette étendue de $1^{\circ} 2' 4''$. Bellin, dans ses cartes de 1753, l'augmente de $40'$ environ, et la porte à $1^{\circ} 45'$ dans son Atlas maritime. Par un terme moyen, pris entre les différentes cartes dont il s'est servi, M. Fleurieu la croit de $1^{\circ} 38'$. Nous avons vu qu'elle était réellement de $1^{\circ} 47'$ ou 47 et $\frac{1}{2}$.

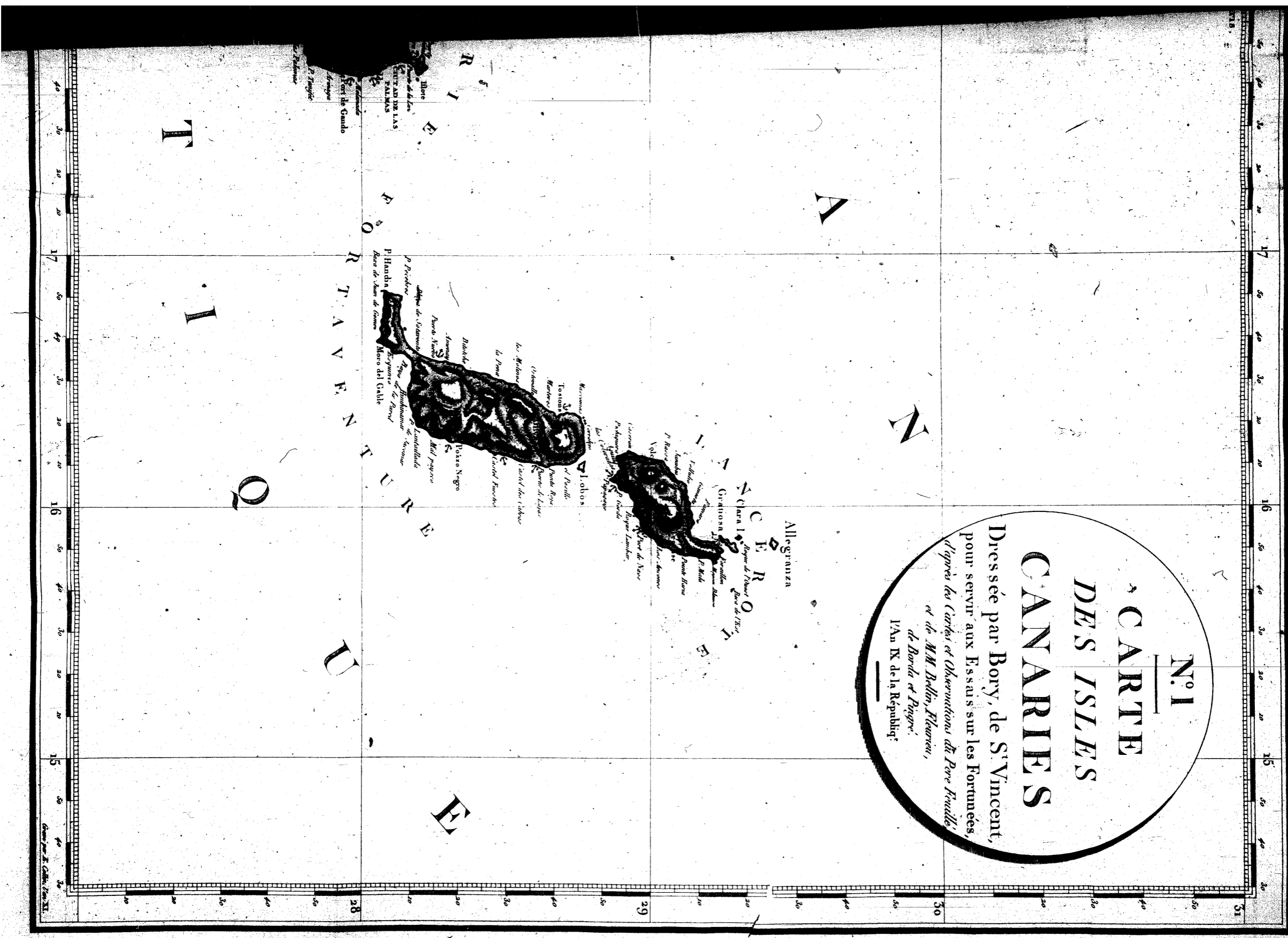
(1) C'est très-mal-à-propos que Corneille, dans son grand Dictionnaire géographique, au mot *Palme*, prétend que cette île est la plus septentrionale des Canaries.

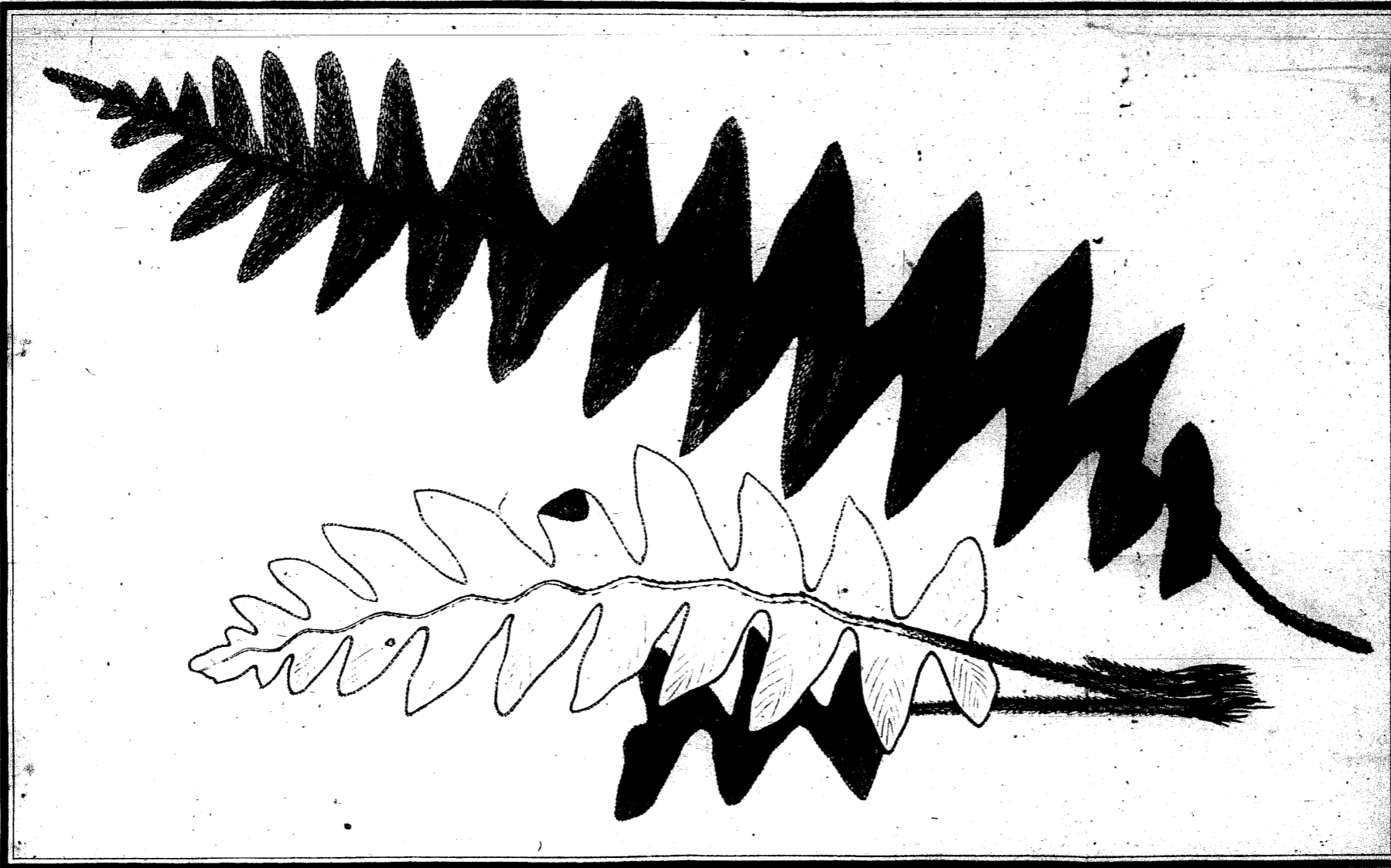
Longitude Occidentale de Paris.



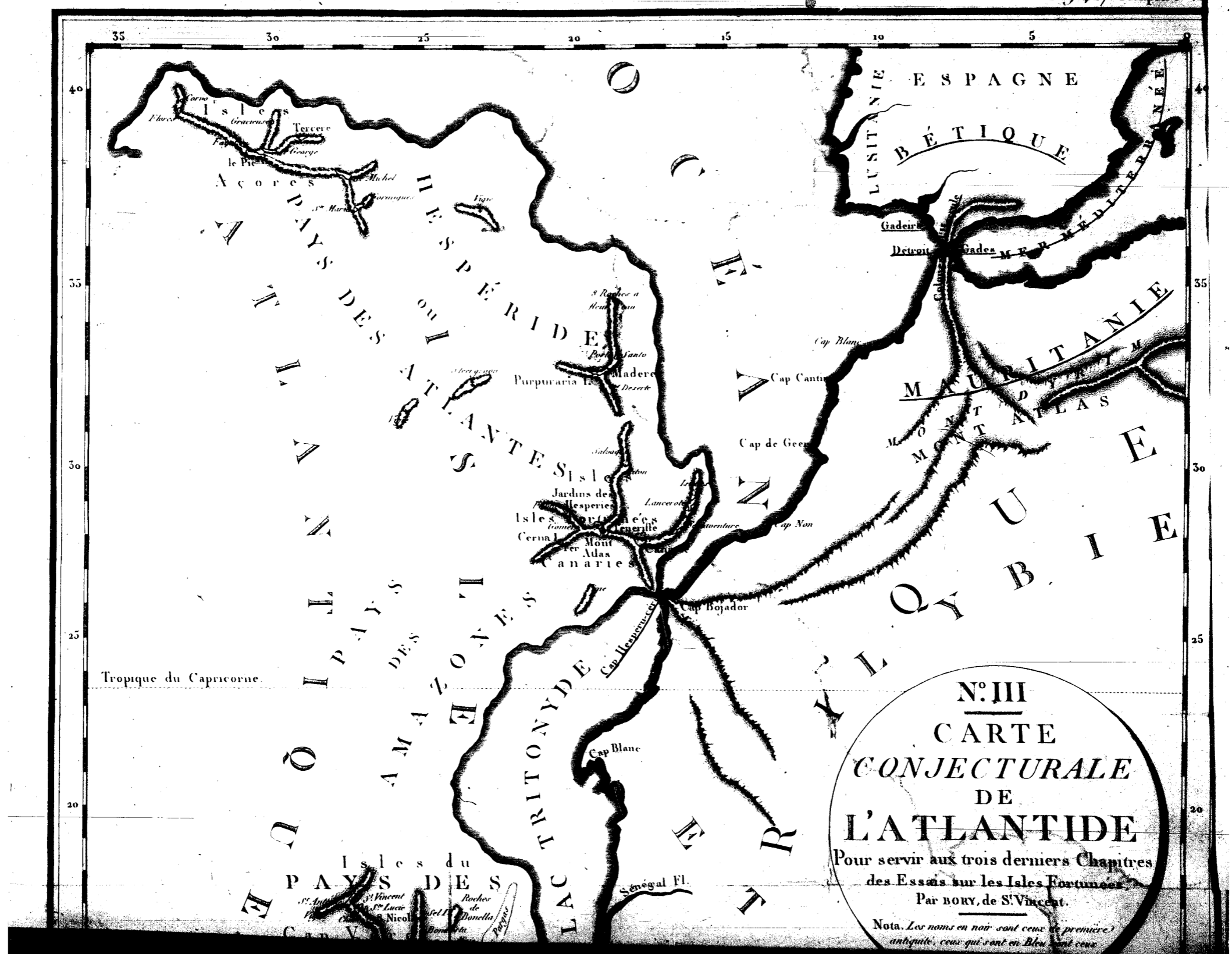
N^o 1
 CARTE
 DES ISLES
 CANARIES

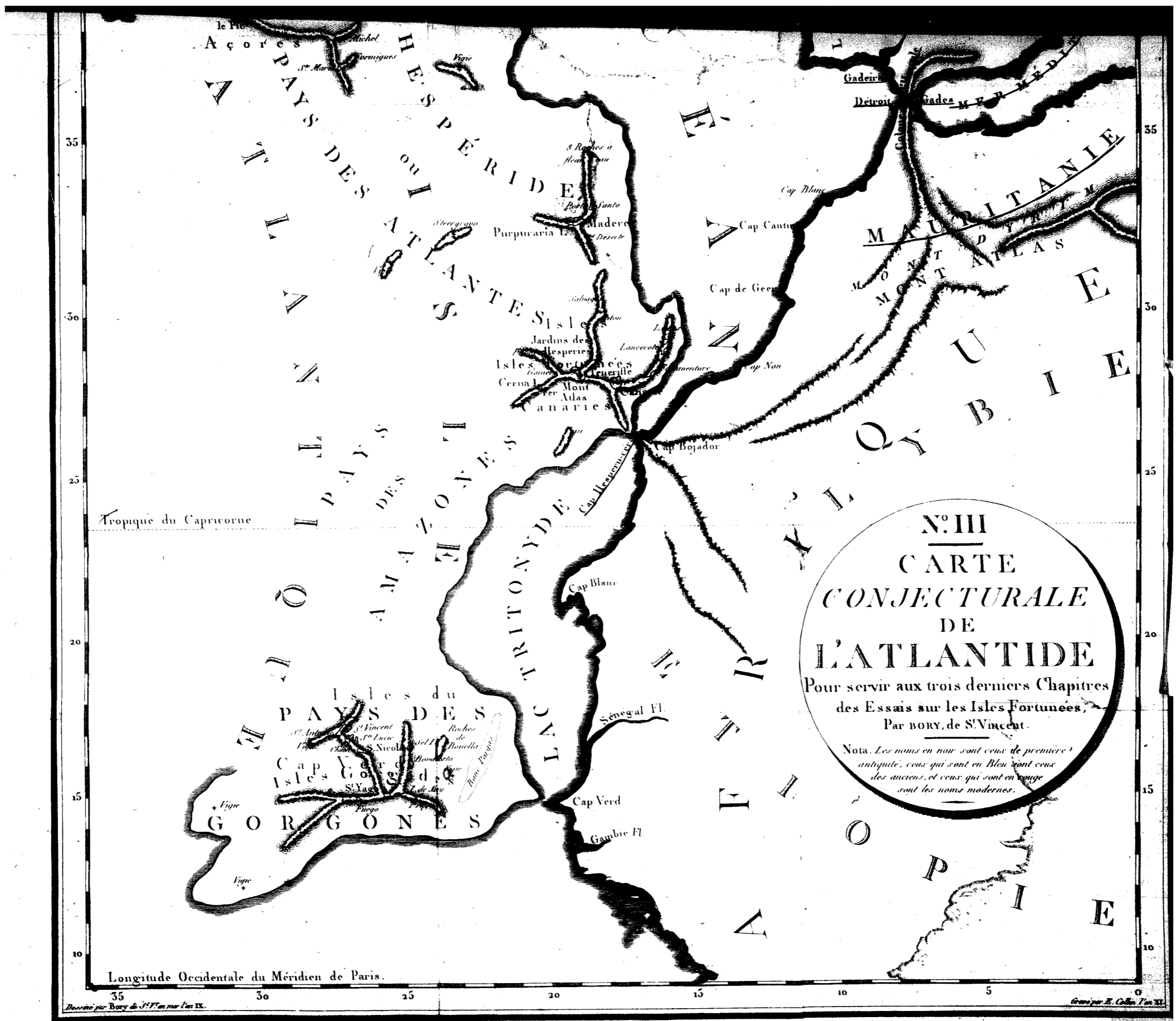
Dressée par Bory de S^t Vincent,
 pour servir aux Essais sur les Fortunées,
 d'après les Cartes et Observations de P^{er} Bouille,
 et de M^{rs} Bellin, Placem, et
 de Borda et Pingre.
 L'An IX de la Républ^{iq}.





DORADILLE A LARGE FEUILLES. N. 92.







CHAPITRE II.

CLIMAT des Canaries. Par quel peuple les Européens les trouvèrent habitées. Mœurs de ce peuple.

Toute nation sans lumières, lorsqu'elle cesse d'être sauvage et féroce, est une nation avilie ou tôt ou tard subjuguée.

HELVÉTIUS, Préf. de l'Esprit.

LES Canaries sont, comme nous venons de le voir par leur description géographique, dans cette partie de la zone tempérée septentrionale où l'on n'a jamais connu les glaces de l'hiver, et qui, au solstice d'été, a le soleil très-près de son zénith. Par le même parallèle que les plus heureuses parties de la Chine, du Mogol, de la Perse, et les fertiles campagnes qu'arrose le Delta, elles ont sur ces beaux pays l'avantage d'être entourées par la mer, asile des vents dont les souffles rafraîchissent une température trop ardente.

Climat.

Puisque nous voulons visiter cet aimable climat, laissons-nous conduire par le Tasse pour y arriver plus vite; suivons Ubalde, et le Chevalier danois. Déjà leur esquif léger, protégé par des mains toutes-puissantes, a franchi les barrières de l'ancienne navigation. Après avoir dirigé leur nef à l'ouest et vu disparaître le

soleil dans les eaux, après avoir cinglé vers le midi, ils aperçoivent dans le lointain, à travers les dernières vapeurs de la nuit, et aux premières clartés de l'aurore humide, une montagne dont le sommet est toujours caché par les nues :

« D'autres îles, d'autres montagnes, élèvent non loin
 » d'elle leurs têtes moins altières : ce sont ces îles où
 » l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disait-on
 » jadis, sous un ciel bienfaisant, la terre produit sans
 » efforts et sans culture ; la vigne, d'elle-même, y offre
 » des raisins à la main qui veut les cueillir ; jamais
 » l'olivier n'y trompa l'espérance que fit naître sa fleur ;
 » le miel y découle du creux des arbres ; les sources
 » d'eau vive y jaillissent du sein des rochers, et ser-
 » pentent avec un doux murmure entre des gazons tou-
 » jours verts ; les zéphirs et les rosées y tempèrent les
 » ardeurs de l'été : là enfin existe le séjour des ombres
 » fortunées (1). »

(1) *Ecco altre isole insieme, altre pendici,
 Scopriano alfin men erte, ed elevate :
 Ed eran queste l' Isole felici :
 Così le nominò la prisca etate,
 A cui tanto stimava i Cieli amici,
 Che credea volontarie, e non arate,
 Quì partorir le terre, e 'n più graditi
 Frutti, non culte gernogliar le viti.*

*Quì non fallaci mai fiorir gli olivi,
 E 'l mel dicea stillar dall' elci cave :
 E scender giù da lor montagne i rivi
 Con acque dolci, e mormorio soave :
 E zefiri, e rugiade, i raggi estivi
 Temprarvi sì, che nullo ardor v' è grave :*

On sent bien que ce tableau est exagéré; il est rendu par le pinceau du poëte, qui embellit tout ce qu'il ne lui est pas permis de créer. Cette description cependant a un fonds de vérité, et les Canaries méritaient bien de devenir le théâtre des amours d'Armide, après avoir été les Iles fortunées de l'antiquité et la demeure des ames justes.

Dès que le soleil, quittant le Capricorne, arrive à l'Équateur, que la nature, morte dans nos climats par l'éloignement de cet astre, renaît aux premières caresses du printemps; les pays voisins de notre tropique, qui

Saisons.

*E quì gli Elisj Campi, e le famose
Stanze delle beate anime, pose.*

Ger. Lib. C. XV, St. 25 et 26.

Ces vers du Tasse sont imités en vers espagnols par Don Bartholomi Cairasco.

*Otras islas se ven, que blanco velo
Las cinne en torno menos elevadas
Llomadas per su fertil cielo y suelo
La Antiguedad, las islas fortunadas:
Y tam amigo suyo estimo el cielo,
Que de sa voluntad no cultivadas
Las tierras, entendió das nobles frutos
Y las incultas vides sus tributos.*

*Siempre desea florecer la Oliva,
Destilar de las penas miel sabrosa,
Y cón murmurio blando la agua viva
Baxar del alto monte presurifa:
Templar el ayre la calor aestiva,
De suerte que ninguno sea enojosa;
Y enfin, por su templanza, lauros, palmas,
Ses los campos elyseos de las almas.*

n'ont pas éprouvé, comme nous, tout ce que l'hiver a de triste, reprennent une nouvelle fraîcheur. Cette époque est pour eux celle du rajeunissement de la nature, vieillie sans avoir paru cesser de vivre. Alors les Canaries se couvrent d'une végétation plus vigoureuse que celle dont la terre y était ornée : le sommet des montagnes se débarrasse d'une partie de leurs brumes ; les neiges, fondues par une douce chaleur, reparaissent en fontaines dans les vallons ; le sol léger s'ouvre de toutes parts et laisse germer les graines nourricières qui lui sont confiées. Les campagnes, parées de fleurs nouvelles, exhalent au loin une odeur délicieuse, portée çà et là par les vents ; le serin doré, particulier à cet heureux climat, se réunit en troupes pour chanter de nouvelles amours sous un feuillage nouveau. Telle est la peinture que quelques auteurs (1) et les insulaires se plaisent à faire du printemps des Canaries : on croirait que ces vers ont été faits pour le peindre :

Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
 Parfumant l'air qu'on y respire ;
 Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux.

ARMIDE, acte II, scène III.

Le printemps fini, lorsque le soleil est arrivé au plus haut point de sa carrière et semble y rester immobile ; que la Barbarie et le nord de l'Afrique sont embrasés par

(1) *Pajaros, flores, mieses, pastos, yerbas medicinales y olorosas que embian una atmosfera de fragancias a mas de dos leguas al mar, todo conspira a su belluza. Clavij. Not. de las Islas Canarias, T. I, liv. I, §. V.*

ses rayons les plus ardents : les Canaries qui, comme ces pays, les reçoivent presque à-plomb, en ressentent bien moins l'influence brûlante. Des vents devenus plus forts, des brises propres au climat, affoiblissent l'activité de la chaleur. Alors les vapeurs se trouvant arrêtées par les pics et les montagnes, se réunissent en nuages, et contribuent ainsi à rendre la température plus modérée. Des grottes profondes, des vallons frais, offrent par-tout des abris respectés par l'ardeur du midi.

L'automne riante vient à son tour mûrir en plus grande abondance que les autres saisons, les fruits des deux mondes réunis sur un même sol. La banane et la gouyave, la datte et l'orange, le citron et l'anone, la pêche et la pomme, la poire et la figue, parent les vergers; l'olive tombe au pied de l'arbre qui l'a produite; les pampres se courbent, et cèdent sous le poids de leurs lourdes grappes. Cette saison, toujours un peu sèche, est remplacée par celle des pluies, l'hiver du pays. Alors les vents se fixent, à la fin d'octobre, depuis le nord-nord-est jusqu'au nord-ouest, et charrient en janvier, février et mars des nuages qui tombent en pluie (1), et fertilisent la terre altérée.

Mais rien n'est parfait dans la nature. Cette vérité

Intempéries.

(1) Il est dit dans la relation de l'ambassade des Anglais à la Chine, que quelques-uns des voyageurs de l'expédition, parcourant les montagnes des environs de Laguna, furent pris par une forte orage de pluie qui les força de se réfugier dans un village, dont les habitans leur dirent que, tous les jours de l'année, à la même heure, la même pluie avoit lieu. (Voyez Maccart, T. I.). Il y a ce qu'on nomme grain de midi dans plusieurs

si vieille, si rebattue, se confirme par-tout, et les Canaries sont sujettes à des calamités causées par l'intempérie des saisons. La moindre est, sans doute, la surabondance des pluies, lorsqu'elles tombent par torrens. Elles entraînent alors, du sommet des montagnes, des roches énormes, inondent les vallons, et se précipitent avec fracas par toutes les gorges. En 1645, le 11 décembre, Garrachico, ville de Ténériffe, fut en partie renversée par un événement de cette espèce. Plusieurs embarcations, qui étaient dans son port, en furent chassées par les nouveaux courans descendus de la cime des monts : plus de cent personnes furent entraînées, et perdirent la vie dans les eaux. Cette ville infortunée ne fut réparée, comme nous le verrons, que pour devenir, soixante-un ans après, victime d'un événement plus funeste encore.

Les vents d'est et de sud-est, que l'on nomme *levante*, sont les plus terribles fléaux de cet archipel. Nés sous le ciel embrasé de la Torride, et dans les sables brûlans de l'Afrique, ils sont chargés d'une chaleur insupportable, que diminue à peine le trajet de la mer. Cette chaleur est encore peu de chose, comparée aux maux dont ils sont ordinairement les précurseurs : les ouragans, les maladies

lieux de la Zone torride, mais je n'ai pas oui dire qu'il en fût question à Ténériffe.

J'ai parcouru les montagnes dont il est question dans Macartnay ; je me suis arrêté dans plusieurs des villages ou plutôt des chaumières qu'on y trouve, et je puis certifier que l'histoire de la pluie passagère est un conte : les paysans auxquels je m'en informai, m'assurèrent a'en avoir pas connoissance.

contagieuses, des nuages de sauterelles dévastatrices, voyagent ordinairement avec eux. Le 15 et le 16 octobre 1759, il en arriva d'Afrique une si grande quantité, que le ciel en fut obscurci; elles dévorèrent les raisins, tous les autres fruits et les feuilles; elles attaquèrent ensuite les palmes, l'écorce des arbres, les aloës même, malgré la dureté de leur tissu. On les exorcisa, on leur présenta l'image de la sainte Vierge; et comme cette opération fut faite lorsqu'elles n'avaient plus rien à manger, et en hiver, temps où périssent généralement tous les insectes, les sauterelles ne manquèrent pas de mourir.

En 1588, il en arriva encore une telle quantité à Ténériffe, qu'en peu de jours elles eurent consommé tous les végétaux. Pendant mon séjour dans cette Ile, le vent d'Est avait régné: toute la partie orientale du pays était desséchée, l'herbe jaunie, les arbres presque sans verdure, l'atmosphère embrasée; les sauterelles récemment venues d'Afrique dévoraient ce qu'avait épargné la chaleur. A Canarie, m'a-t-on dit, ces insectes avaient été en si grand nombre, qu'on en avait mis la douzaine à prix.

Le 26 juillet 1704, l'ardeur de l'air fut telle, qu'on pouvait à peine respirer. Ce mois fut terrible par son excessive chaleur: toutes les sources furent taries; les animaux expiraient; les meubles, les portes, les fenêtres de bois de pin, transsudaient toute leur résine et demeuraient sans consistance: on dit même, mais nous ne garantissons pas ce fait, qu'un village s'incendia

spontanément. Cette chaleur extraordinaire avait peut-être quelque rapport à l'éruption volcanique qui, cette même année, bouleversa la partie nord-ouest de Ténériffe, et détruisit la malheureuse ville de Garrachico.

Les parties méridionales et orientales des Canaries sont les plus sujettes au malheur dont nous venons de parler; elles sont généralement arides et privées d'eau: ce n'est guère que les parties du nord et de l'ouest de ces îles qui leur méritent le nom de *fortunées*, les descriptions poétiques, et l'idée avantageuse qu'on en a donnée. Les montagnes garantissent les cantons septentrionaux des fléaux du levant, retiennent la fraîcheur salutaire des vents du nord, protègent les vallons de leur ombre, et distillent pour ces heureux sites des sources pures et plus abondantes.

Température.

On ne sait sur quel fondement Solin a avancé qu'une seule des Iles fortunées était le domaine d'une chaleur excessive et perpétuelle: aucune d'elles n'est sujette à un pareil fléau, et il ne paraît pas vraisemblable qu'il y ait une île plus chaude que les autres, à moins qu'on ne suppose que la plus grande proximité de l'Afrique n'influe sur la température de Fortaventure et Lancerotte. Quoi qu'il en soit, pendant le temps que j'ai demeuré à Sainte-Croix (c'était en octobre), je ne vis pas le thermomètre de Réaumur au-dessous de 15 et 19 degrés d'élévation; on m'a assuré qu'on ne l'avoit pas vu au-dessous de 14, qui est à peu près la température des serres chaudes, et qu'il n'avoit jamais monté au-dessus de 28, qui est le degré de chaleur qu'on éprouve souvent à Paris dans l'été.

Fer, Lancerotte et Fortaventure, moins favorisées de la nature que les autres îles, sont pauvres en sources ; on dit même que la première en manque absolument (1), et qu'elle fut long-temps alimentée d'eau d'une manière extraordinaire : c'était par un arbre qui l'attirait des nuages. Ce phénomène, que quelques-uns ont traité de fable, méritera de nous arrêter un moment, lorsqu'il sera plus particulièrement question de l'île où l'on plaça son existence. Il suffit de dire maintenant que dans celles des Canaries où les fontaines sont rares et éloignées des habitations, on recueille, pendant l'hiver, l'eau du ciel dans des citernes et des caves fraîches. Les pluies font toute la fertilité du sol ; quand malheureusement elles manquent ou ne sont pas assez abondantes, ce qui n'est pas sans exemple dans ces îles, les récoltes avortent, rien ne germe, tout dépérit : la nature, languissante et desséchée, refuse ses productions. Les habitans, sans ressources, victimes de la faim et de la soif qu'engendre la sécheresse, sont réduits à aller chercher leur vie à Canarie et à Ténériffe, où ce surcroît de bouches porte quelquefois la disette. La sécheresse a été presque continuelle depuis quelques années (2) : mais toutes les fois que l'hiver ne trompe pas l'espoir du cultivateur, Fortaventure et Lancerotte se couvrent de riches moissons ; le bonheur

(1) Ce fait paraît incroyable dans une île aussi montueuse ; et Feuillé, qui l'a visitée, dit qu'il y en a quelques-unes.

(2) Pingré et Borda, *Voyag.* Tom. I, chap. V.

règne avec l'abondance, et ces îles deviennent les greniers des Canaries.

Telles sont les saisons de cet archipel, tel est son climat. Pour le sol, il est élevé, montueux : à une grande distance on le distingue en mer. Cook, à son second voyage, découvrit Palme à plus de quatorze lieues. On voit Gommère à dix-huit lieues. Plusieurs voyageurs même, frappés de la hauteur de ces îles, et sur-tout de celle du pic de Ténériffe, ont été jusqu'à dire que cette montagne pouvait se voir à 60, 80, et même 100 lieues ; mais ces rapports sont exagérés : nous verrons par la suite qu'on ne peut distinguer le pic à plus de 50 lieues.

Côtes.

On devine aisément que des côtes aussi hautes, dans des îles qui ne sont pas très-étendues, doivent être rapides. Elles s'élèvent, en effet, brusquement du fond des eaux. Généralement, autour de toutes les Canaries, à une très-petite distance du rivage, on n'a plus de fond avec une ligne de sonde de quatre-vingts brasses : la mer, dont l'eau est d'un bleu d'azur qu'on ne retrouve pas sur nos côtes, où elle est verdâtre, monte à six pieds dans les quadratures, et à douze dans les syzygies.

Sol et aspect.

On ne peut faire un pas dans les Canaries sans marcher sur des débris : par-tout où l'on porte ses regards, on n'aperçoit d'abord que des laves, des produits volcaniques, et des substances dénaturées ou modifiées par l'action du feu. Aussi le pays a-t-il une teinte particulière et dont on se fait aisément une idée en jetant les yeux sur des acorelles lavés au bistre : les vallons,

les montagnes, les rochers, les terres cultivées, ont partout cette couleur plus ou moins foncée, sur laquelle se distingue de loin une végétation vigoureuse, abondante en plusieurs endroits, disséminée dans d'autres : quelques masses d'*Euphorbes* et de figuiers en buissons sur-tout, sont remarquables par leur couleur glauque ou d'un gris bleuâtre. Par-tout la vue est bornée par des montagnes qui se surmontent et dominent celles de la côte : elles sont comme entassées, nues, arides, sombres, hérissées de roches aiguës, souvent avec des effets bizarres et des dentelures singulières sur les crêtes escarpées et tranchantes. En certains endroits, les sommets éloignés paraissent noirs, par l'effet des forêts toujours vertes qui les ombragent (1).

Aux lieux fertiles et cultivés, les pentes plus douces sont coupées de petits murs de pierre sèche, ressemblant de loin à des marches d'escalier, et destinés à retenir les terres ; seul moyen d'empêcher tous les trésors confiés au sol d'être enlevés avec lui par le cours des eaux, s'il arrive quelque ondée imprévue,

(1) Anderson (*in Cook. 3^e Voyag. Tom. I*) a cru remarquer que les montagnes ainsi couvertes de forêts étaient plus rondes, moins inégales, que leur crête n'était pas dentelée. J'ai fait la même remarque, non-seulement à Ténériffe, mais encore dans les Pyrénées. Je ne crois pas que ce soit seulement parce qu'elles sont garanties de l'ardeur du soleil (qu'Anderson regarde comme la principale cause des fentes, des crevasses, et autres accidens qui arrivent à la surface des rochers), que les montagnes couvertes de bois ont des formes plus arrondies : c'est plutôt parce que les arbres y ajoutant tous les ans, par les feuilles qui en tombent, une couche nouvelle de terre végétale, et que les eaux pluviales, arrêtées par la verdure et les branches, ont une action moins directe sur le sol des forêts.

ou de rouler par l'effet d'une grande sécheresse, qui ôteroit toute consistance à un terrain généralement composé de parcelles de pierres brisées et presque sans adhérence (1).

Cette description donnera, je crois, l'idée la plus juste de l'aspect des Canaries : mais, avant de nous étendre sur leur état actuel, jetons les yeux derrière nous et sur les temps récemment écoulés ; faisons connaître le peuple qui habitait cet archipel, quand des pirates féroces vinrent y porter toutes les horreurs d'une guerre injuste.

Les
Guanches.

Ce peuple se nommait *Guanche* ; il méritait un sort moins barbare, mais il eut celui que dans ces temps odieux éprouvaient tous les Indiens que l'Espagne soumettait à sa puissance. Ses malheurs, ses coutumes, dont nous tirerons des preuves pour établir sa grande antiquité, ses vertus, sur-tout, vont nous intéresser pour lui.

(1) J'ai vu labourer les terres dans les environs de Sainte-Croix de Ténériffe avec une charrue sans roues, tirée par deux bœufs ou deux autres animaux, et d'une composition semblable à celle qu'on emploie dans plusieurs de nos départemens du midi, particulièrement dans ceux de l'ancienne Guienne. Cette méthode est bonne où la terre est légère, et où les animaux de labourage n'ont pas besoin d'être soulagés par les roues ; elle a sur l'autre l'avantage d'être plus simple, et elle convient à merveille au sol sans consistance et désuni des Canaries. Anderson a cru, en voyant les champs pleins de monceaux de pierres, qu'ils étaient fort difficiles à travailler. Il s'est trompé. Il a encore pris mal à propos les murs dont nous venons de parler, et qui, sur la route de Laguna, servent aussi à borner le chemin, pour des tas de pierres rejetées des champs par les laboureurs. Je ne pense pas qu'ils prennent cette peine ; ils auroient trop à faire.

Les conquérans sont quelquefois humains et éclairés ; ils ne parcourent pas toujours le théâtre de leurs exploits avec des pieds de fer ; quelques-uns même ont été utiles aux peuples qu'ils ont soumis , en répandant , dans leurs courses impétueuses, les sciences et les lumières des nations qui ont suivi leurs drapeaux. Sésostris , Alexandre , César , et dernièrement nos fastes , nous ont prouvé qu'en promenant ses armes sur la terre on n'y laisse pas toujours un nom exécré. Mais les pirates et les barbares qui , sans ordre et sans discipline , mus par la seule soif de l'or , vont attaquer des peuples innocens , paisibles , et incapables de résister , sont des bêtes féroces : le ciel , puisque la guerre est une nécessité , les forma peut-être pour faire ressortir les vertus des héros qui se couvrent de gloire par elle.

Les conquérans ne détruisent pas les peuples ; ils partagent libéralement avec eux leurs connaissances et leurs usages ; ils respectent les opinions et les coutumes des vaincus ; il n'est pas sans exemple qu'ils ne les aient étudiées : ils ne détruisent pas les monumens ; souvent ils les réparent et les transmettent à la postérité : enfin , loin de réduire au désespoir ceux que leur a soumis le sort des combats , ils les laissent jouir d'une liberté qu'ils n'ont pas su défendre. Les barbares , au contraire , qui n'ont sur leurs victimes d'autre supériorité que celle de leurs forces , dont toutes les vertus consistent dans une valeur féroce , anéantissent tout ce qui ose leur résister , détruisent tout ce qui leur fait ombrage , frappent d'anathème tout ce qui passe les bornes de leurs lumières ,

anéprisent les usages , la langue et les sciences des peuples asservis , parce que tout ce qui appartient à des hommes qui n'ont pu vaincre , leur paraît méprisable.

Les peuples du Nord , qui bouleversèrent au commencement de notre ère le monde éclairé , furent des barbares moins odieux , sans doute , que les Européens qui , dans le temps des découvertes du quatorzième et du quinzième siècles , asservirent les peuples désarmés du Nouveau - Monde. Les premiers trouvèrent des ennemis à combattre ; les seconds , des victimes à égorger. Les Vandales , les Goths , les Huns , et toutes ces nuées de Normands , n'ont pas anéanti le souvenir de la gloire grecque et romaine ; mais les Espagnols ont réussi à faire oublier jusqu'aux noms de la moitié des peuples qu'ils ont détruits. Si par hasard quelques faits concernant les nations exterminées par ces dévastateurs , ont échappé à leurs poursuites , ils nous sont parvenus incomplets ou dénaturés.

Les Européens qui s'emparèrent des Canaries furent à peu près les premiers de ces dévastateurs du quatorzième siècle ; aussi ne nous reste-t-il que ce qu'il faut de l'histoire des Guanches pour faire regretter ce qui s'en est perdu , et peut-être n'aurions-nous pas une idée des vaincus , si toutes les îles avaient été conquises à la fois , si elles eussent été plus éloignées de notre continent , et si les Guanches n'avaient pas laissé après eux des témoins irréfragables de leur existence ; ces témoins sont les restes embaumés et les momies de ceux de leurs pères qui vécurent heureux , et ignorés de l'univers.

Les lois des Guanches peuvent n'avoir pas été nombreuses, leur langue n'avoir pas été très-riche; mais sans doute leur code fut sage, si l'on en juge par ce qui nous en est resté. Leur langage eut une certaine étendue. Ce que nous en connaissons, offre, en effet, des mots différens pour exprimer les mêmes choses, modifiées par des qualités; et il y a lieu de croire que nous aurions trouvé, dans ce qui s'en est perdu, des rapports avec les idiomes des peuples de l'antiquité.

Ce langage perdu n'était pas tout-à-fait le même dans les différentes îles, et même dans certains cantons des plus grandes, tellement qu'on a cru reconnaître plusieurs jargons parmi les peuples des Canaries (1). Cependant Clavijo, auteur judicieux, a au contraire remarqué, dans les mots échappés à la destruction, des racines communes, des termes communs, les mêmes lettres plus fréquentes, et les mêmes terminaisons employées dans les différentes îles (2). On sera peut-être bien aise de voir ici un petit recueil des mots guanches qui nous sont restés, pris dans plusieurs auteurs et dans des notes qu'on a bien voulu nous communiquer.

C A N A R I E.

Alcorac, *Dieu.*Amodagag, *pique durcie au feu.*Almogarot, *adoration.*Arahaormaz, *figues fraîches.*(1) Nun. de la Pen. *desc. de las Isl. Can.*(2) Il a remarqué que *te*, *che*, *gua*, commençaient beaucoup de mots. Il aurait pu ajouter que *al*, qui se retrouve chez les Arabes, était aussi très-employé, et que la terminaison en *ac*, fréquente chez les Hébreux et chez nous, l'était aussi aux Canaries.

Aramotanog, *orge*.
 Aridaman, *chèvre*.
 Cuna, *chien*.
 Doramas, *narines*.
 Faycan, *grand-prêtre*.
 Ganigo, *vaisselle d'argile*.
 Gofio, *espèce d'aliment*.
 Guan, *fil*.
 Guanarteme, *roi (moderne)*.
 Guayere, *le public*.
 Lia, *soleil d'été*.

Mag, *soleil d'hiver*.
 Magado, *massue*.
 Taharenemen, *figues sèches*.
 Tahaxan, *brebis*.
 Tamara-nona, *viande frite*.
 Tamarco, *manteau particulier*.
 Taquazen, *porc*.
 Tedota, *montagne*.
 Titogan, *ciel*.
 Xaxo, *momie (corps embaumé)*.
 Yoya, *fruit du Mocan*.

T É N É R I F F E.

Achahuerahan, *Dieu créateur*.
 Achaman, *Dieu*.
 Achano, *année*.
 Achguayaxiraxi, *Dieu conservateur*.
 Achicanac, *Dieu très-grand*.
 Achicaxna, *roturier*.
 Achicuca, *fil*.
 Achimensey, *noble*.
 Ahico, *chemise de peau*.
 Ahof, *lait*.
 Ahoren, *farine d'orge rôti*.
 Anepa, *étendard du roi*.
 Ataman, *ciel*.
 Axa, *chèvre*.
 Banotte, *pieu durci au feu*.
 Benezmen, *été*.
 Cel, *lune*.
 Chachercuen, *miel de Mocan*.
 Cuncha, *chien*.
 Fayra, *palet et pierre ronde*.
 Ganigo, *vaisselle de terre*.
 Guan, *homme, quelquefois fil*.
 Guanac, *république*.
 Guanchtinerf, *naturel de Ténériffe*.
 Guanhot, *faveur*.
 Guaycas, *manches d'habit*.

Guayota, *malin esprit, mauvais principe*.
 Guaxagiraxi, *dieu soutenant le monde*.
 Guichicicuzo, *allié à la noblesse, ou ce que nous entendions par équier*.
 Guryon, *navire*.
 Haquichey, *fèves*.
 Hara, *brebis*.
 Magec, *le soleil*.
 Och, *graisse*.
 Queyehi, *titre qu'on donnait aux rois*.
 Sigone, *capitaine*.
 Tabona, *pierre dure dont on se servait pour couper*.
 Tagoror, *assemblée du peuple*.
 Tano, *orge*.
 Tedota, *montagne*.
 Titogan, *ciel pur*.
 Trichen, *blé*.
 Xaxo, *momie*.
 Xercos, *espèce de bottes*.
 Yoya, *fruit du Mocan*.
 Yritchen, *graine, blé*.
 Zonfa, *nombril, trou*.
 Zuchaha, *fille*.

P A L M E .

Abora, *Dieu*.
 Adijirja, *ruisseau*.
 Aganey, *amputation*.
 Antraha, *mûle*.
 Asero, *lieu fortifié*.
 Attimariva, *porc*.
 Azaquache, *brun*.
 Cela, *mois*.
 Fayra, *pierre ronde, palet*.
 Guanigo, *assiette de terre*.
 Magantigo, *partie du ciel*.
 Moca, *pique durcie au feu*.

Naguayan, *animal (quelquefois chien et bétail)*.
 Oche, *graisse*.
 Taberc-orode, *eau pure*.
 Tedote, *montagne*.
 Teguevit, *chèvre*.
 Titogan, *tout le ciel*.
 Uesto, *racine de mauve*.
 Xaxo, *momie*.
 Yruene ou Yurena, *démon, malin esprit*.
 Zeloy, *soleil*.

L A N C E R O T T E E T F O R T A V E N T U R E .

Adexamen, *submersion*.
 Ahicanac, *Dieu très-haut et conservateur*.
 Aho, *lait*.
 Alio, *soleil*.
 Anthaa, Althaha, *brave homme*.
 Althos, *Dieu*.
 Azeca, *muraille*.
 Azero, *lieu fortifié*.
 Cela, *mois*.
 Cel, *lune*.
 Enac, *soir*.
 Fayra, *pierre ronde (objet de culte)*.
 Fe, *croissant de la lune*.
 Guanigo, *assiette de terre cuite*.
 Guayota, *démon, destructeur*.
 Guanil, *troupeau*.

Guang, *fil, garçon*.
 Guamf, *homme*.
 Gofio, *aliment particulier*.
 Maxo, *bottines*.
 Maxoveros ou Maxareros, *naturel de l'île de Fortaventure*.
 Tafrique, *lancette, petit couteau de pierre*.
 Tabite, *petite jarre de terre*.
 Tamarco, *manteau de peaux*.
 Tamosen, *orge*.
 Tozezes, *bâton*.
 Tozio, *nom générique des vaisselles*.
 Triffa, *blé, grains*.
 Oche, *graisse*.
 Orduhy, *cour*.
 Zucana, *fille, enfant*.

F E R E T G O M È R E .

Alcorac, *Dieu*.
 Aala, *eau*.

Achemen, *lait*.
 Aculan, *graisse rance*.

Aalamon, <i>eau pure.</i>	Harba, <i>emprunt.</i>
Aemon, <i>eau.</i>	Iubaqu, <i>rets de joncs.</i>
Aguanames, <i>bouillie de racines et de miel pour les petits enfans.</i>	Lion, <i>soleil.</i>
Gofio, <i>aliment particulier.</i>	Tahuyan, <i>jupe.</i>
Guativoa, <i>repas.</i>	Sel, <i>mois.</i>
Hana, <i>prêt.</i>	Tamasaque, <i>planche.</i>
Harafaybo, <i>caution.</i>	Yoya, <i>fruit du Mocan.</i>
Haran, <i>fougère.</i>	Zucana, <i>filles.</i>
	Zucha, <i>vierge.</i>

On voit, par ce petit vocabulaire, et par le grand nombre de noms de lieux qu'on a conservés des Guanches, que la moitié des mots qui nous sont parvenus est commune à toutes les Canaries. Fortaventure et Lancerotte parlaient absolument la même langue. Voilà des preuves plus que suffisantes pour lever tous les doutes qu'on pourrait former sur l'unité de l'ancien idiome des Canaries.

Dans plus de cent mots différens que nous avons rapportés, sans compter les noms de lieux, qui, quoique corrompus, confirment nos observations, nous trouvons environ 172 A, 9 B, 53 C, 11 D, 67 E, 9 F, 51 G, 41 H, 43 I, 2 J dans un seul mot, 9 L, 32 M, 61 N, 54 O, un seul P, 9 Q, 31 R, 17 S, 42 T, 3 U, 5 V, 12 X, 20 Y et 8 Z.

Alphabet.

On est d'abord surpris de cette disproportion dans l'emploi des lettres; mais l'étonnement cesse quand on réfléchit que les Européens ont négligé l'écriture des Guanches; que ce sont les Espagnols qui nous ont transmis par leurs signes, et selon leur orthographe, les mots à peu près comme ils les entendaient: je suis persuadé qu'ils les ont très-mal entendus, et

plus mal rendus encore. Nous ne voyons point de K dans les mots guanches ; nous pourrions en inférer que plusieurs autres lettres n'étaient pas usitées chez eux. K est le *Kappa* grec , que nous avons adopté pour rendre un son dur du C ; mais ce n'est pas une lettre simple. Il en est de même du Q , qui n'est qu'un C dur (1). On pourrait donc croire que les Canariens , dont la langue paraît avoir été dure , réunissaient le C , le K et le Q par un signe équivalant au Kappa ; et alors on aura dans les mots ci-dessus 62 x , au lieu de 53 C et de 9 Q.

Par la même raison X doit disparaître : ce n'est en effet qu'une abréviation signifiant gz ou cs , absolument avec le même son ; ce caractère n'est pas plus une lettre que &.

Quant au J , je doute qu'il ait jamais été de l'alphabet guanche ; on n'en trouve que deux dans tous les mots que nous avons rapportés , encore sont-ils réunis dans un seul. L'ancienne langue des Canaries paraît avoir été gutturale ; et le J , qui est une prononciation douce du G et de l'I , est , pour ainsi dire , propre aux Espagnols , qui nous ont rendu mal-à-propos , par une lettre familière dans leur langage , une inflexion un peu plus douce du G , lettre assez employée chez le peuple dont nous parlons.

Y , comme nous l'employons , est encore moins une lettre que X , J et K , qui expriment le son de

(1) *Encycl. anc. ou Dict. des scien. mot Alphabet.*

deux lettres différentes unies. Y n'est que la somme de deux I ; c'est un caractère inventé pour éviter la répétition de deux mêmes lettres, cependant sans changer de valeur : nous avons emprunté du grec la forme de ce caractère en changeant absolument sa prononciation ; il ne devait pas être employé chez un peuple qui, écrivant peu, ne multipliait pas les figures. Par ces réductions naturelles et probables, nous compterons dans les mots ci-dessus 83 I ; ce sera la lettre la plus usitée après A : l'alphabet sera composé de vingt lettres, A, B, C, D, E, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, S, T, U, V, Z, dont peut-être on pourrait encore retrancher le P, dont nous n'avons trouvé qu'un seul.

Écriture. Il est malheureux que l'écriture des Guanches ne nous soit pas parvenue. Les Espagnols, peut-être pour n'avoir pas à rougir de l'avoir laissé perdre, ont dit que les anciens Canariens ne connaissaient pas l'art d'écrire ; mais cette invraisemblable assertion ne tient pas contre les faits. Clavijo nous dit qu'on trouva dans une caverne de l'île de Palme, située dans le ravin de *Valmaco*, et qui passe pour avoir été la demeure du prince *Tedote*, des inscriptions hiéroglyphiques, dont plusieurs étoient sculptées sur une grande pierre en forme de tombe et taillée dans le roc (1).

Il ne paraît pas que les Guanches aient eu la moindre idée des sciences ; et leurs arts n'étaient pas nom-

(1) Est-il possible qu'un peuple aussi avancé dans la civilisation que le furent les Guanches, ne connût pas l'art de rendre la parole par des caractères ? Nous le trouvons chez des hommes bien plus bruts. C'est le

breux. Le plus singulier, sans doute, était celui des embaumemens. Cet usage antique, dont jusqu'ici l'on n'a pas recherché l'origine, jettera un grand jour sur celle de ce peuple.

Embaumemens.

La superstition seule, comme on l'a quelquefois pensé, n'a pas dû engager les hommes à garantir de la destruction la dépouille mortelle des personnes qu'ils chérissent vivantes. J'aime bien mieux chercher la source de cet usage dans le sentiment qui survit aux objets enlevés à notre affection par le trépas. Puisque la mort moissonne indistinctement les humains, qu'elle ne respecte ni l'amour, ni l'amitié; puisque les liens les plus chers et les plus sacrés sont impitoyablement brisés par elle, qu'elle ravit aux caresses d'un époux l'épouse la plus chérie, à la tendresse d'un fils le père le plus révérend, l'ami à son ami; n'est-il pas dans la nature des cœurs sensibles de chercher en quelque sorte à éluder une séparation douloureuse, en conservant les restes des personnes qu'on aime et dont on fut aimé?

L'amour, la tendresse et l'amitié ne finissent pas avec les objets qui les firent naître; elles leur survivent; elles les suivent jusque dans le tombeau, et ne cessent qu'avec nous. Ils ne connurent pas ces sentimens délicieux, ceux qui purent penser qu'en conservant les restes de ceux qu'on aime, on conservait des objets de douleur; ils ne surent pas qu'il est des douleurs

sentiment d'un savant respectable, qu'il n'y a pas de nation si grossière et si barbare qu'on la suppose, de pays si sauvage, où l'on n'ait quelques signes pour manifester la parole et la pensée par l'écriture. Kirch. *Chin. illust.* part. VI, préfac.

chères aux âmes sensibles, puisqu'elles sont produites par le souvenir d'un bonheur qui, pour avoir cessé, n'en exista pas moins. Un portrait est-il nécessaire pour se rappeler un objet chéri ? Ne doit-il pas être pour toujours gravé dans la mémoire ? Et qu'offre-t-il que l'imagination ne puisse rendre encore mieux ? Les restes de l'objet aimé ne sont-ils donc pas d'un bien autre prix ?

Le respect pour la mémoire et la cendre des morts naquit d'un sentiment religieux ; il est commun à tous les peuples qui ne sont pas dépravés : l'usage d'accompagner ce respect de la conservation des corps, produit d'un sentiment profond de tendresse, ne s'est trouvé que chez les nations capables d'affections fortes et constantes (1).

Les Guanches conservaient les restes de leurs parens d'une manière scrupuleuse, et n'épargnaient rien pour les garantir de la corruption. Par un but moral, chacun préparait lui-même les peaux de chèvres dans lesquelles devaient être enveloppés ses débris, et qui devaient lui servir de sépulture (2). Ces peaux étaient souvent dépouillées de leur poil ; d'autres fois on l'y laissait, et l'on mettait alors indifféremment le côté velu en dedans ou en dehors (3). Les procédés dont on se servait pour

(1) *Les Égyptiens gardent les corps de leurs ancêtres dans des bâtimens magnifiques, et font voir tous ceux qui les ont précédés. On peut y reconnoître leur taille et les traits de leur visage; ce qui leur est une grande consolation d'esprit, et leur représente ces personnes comme encore vivantes parmi eux.* Jean Greave, in Theven. Tom. I.

(2) Ping. et Bord. *Voyag.* tom. I, ch. V, pag. 85.

(3) Dans les peaux d'une momie entière que j'ai eue par les soins de

faire des momies assez parfaites, qu'on nommait *xaxos*, sont à peu près perdus. Quelques écrivains ont cependant laissé des détails à ce sujet, mais peut-être ne sont-ils pas plus exacts que ceux qu'Hérodote nous a transmis sur les embaumemens des Égyptiens.

Xaxos.

L'idée et la présence de la mort sont accompagnées d'une sorte d'horreur invincible : il faut avoir aimé passionnément quelqu'un, pour l'avoir sans cesse présent à la pensée quand il n'est plus, ou ne pas détourner les yeux de son cadavre livide et défiguré. Cette répugnance pour ce qui a cessé de vivre est si naturelle à l'homme, qu'il la surmonte très-difficilement : elle est d'ailleurs fondée. Plusieurs maladies ne sont-elles pas contagieuses encore après la mort, et ne s'élève-t-il pas toujours des corps qui ne sont pas préparés, des exhalaisons malsaines et souvent fétides ? Ceux dont le travail journalier est de confier à la terre notre dépouille mortelle, deviennent en général blêmes (1), sombres, taciturnes ; leur vie est triste et languissante ; et en faisant, pour ainsi dire, société avec la mort, l'effroi, l'horreur qu'inspire un cadavre s'étendent peu à peu sur eux. Dans plusieurs de nos provinces, les fossoyeurs, et les femmes qui ensevelissent sont regardés avec dégoût. Chez les Guanches, les embaumeurs étaient des êtres abjects : des hommes et des femmes remplissaient ces emplois respective-

Embaumeurs.

M. Broussonet, on avait laissé le poil, et il se trouvoit en dedans. Il ne paraît pas, comme l'avance Sprats, qu'on ait laissé ce poil par économie.

(1) Ramazzini assure que les fossoyeurs sont ordinairement pâles et blêmes,

ment pour leur sexe (1) ; on les payait très - bien , mais on se serait cru avili par leur fréquentation ; et tout ce qui s'occupait de la préparation des *xaxó* vivait retiré , solitaire , et caché à tous les regards (2). C'est donc mal-à-propos que Sprats a avancé que les embaumemens étaient confiés à une tribu de prêtres qui en faisaient un mystère sacré , et que le secret s'est perdu avec ces prêtres (3). Il y avait plusieurs sortes d'embaumemens et plusieurs emplois parmi ceux qui en étaient chargés.

Manières
d'embaumer.

Quand on avait besoin du ministère des embaumeurs , on leur apportait le cadavre à conserver , et l'on se retirait aussitôt. Si le mort appartenait à des gens en état de faire une certaine dépense , on l'étendait d'abord sur une table de pierre : un opérateur lui faisait une ouverture au bas-ventre avec un caillou affilé , taillé en forme de couteau , et appelé *tabona* ; on en retirait les intestins , que d'autres opérateurs lavaient et nettoyaient ensuite ; on lavait aussi le reste du corps , et sur-tout les parties délicates , comme les yeux , l'intérieur de la bouche , les oreilles et les doigts , avec de l'eau fraîche ,

et que leur vie n'est pas de longue durée. Il attribue avec raison la brièveté de leurs jours et leur aspect sinistre aux vapeurs malsaines qui sortent des cadavres , et de la terre dans laquelle on les inhume.

(1) Espin. lib. I , c. IX. — Clavij. *Not. de las Isl. Can.* tom. I , lib. II , §. XVII.

(2) Ping. et Bord. *Voyag.* ch. V , pag. 85.

(3) Sprats , *History of the royal Society* , an. 1682.

dans laquelle on avait fait dissoudre le plus de sel possible. On remplissait de plantes aromatiques les grandes cavités ; on exposait ensuite le cadavre au soleil le plus ardent, ou dans des étuves quand le soleil n'était pas assez chaud (1). Pendant l'exposition, on enduisait fréquemment le corps d'une sorte d'onguent composé de graisse de chèvre (2), de poudre de plantes odoriférantes, d'écorce de pin, de résine, de brai, de pierre ponce et autres matières absorbantes (3). Feuillé croit que ces onctions se faisaient aussi avec une composition de beurre et de substances dessiccatives et balsamiques, parmi lesquelles il nomme la résine de *larix* ou *mélèse*, et les feuilles de grenadier, qui n'ont jamais eu la propriété de conserver les cadavres (4).

Le quinzième jour, l'embaumement devait être complètement terminé ; la momie devait être sèche et légère : les parens l'envoyaient chercher, et l'on célébrait les obsèques le plus magnifiquement que l'on pouvait. On cousait le mort en plusieurs doubles dans les peaux qu'il avait préparées de son vivant, et on le ceignait avec des courroies retenues par des nœuds coulans. Les rois et

(1) Daubenton, *Encycl. Disc. intr. à l'Hist. nat.*; — et *Hist. nat.* tom. VII, pag. 382.

(2) Mal-à-propos d'*ours*, selon M. Daubenton, qui, sans doute, a été induit en erreur par Sprats. Il n'y a jamais eu d'*ours* aux Canaries.

(3) Clavij. *Not.* lib. II, §. XVII.

(4) In Ping. et Bord. *Voyag.* tom. I, ch. V.

les grands étaient en outre placés dans une caisse ou cercueil d'un seul morceau, et creusé dans le tronc d'une sabine (1), dont le bois passait pour incorruptible. On portait enfin les *xaxo* ainsi cousus et encaissés, dans des grottes inaccessibles, et consacrées à les recevoir.

L'autre manière de conserver les morts, moins dispendieuse, consistait à les faire sécher au soleil après leur avoir introduit dans le ventre une liqueur corrosive; cette liqueur rongeaient toutes les parties intérieures que le soleil n'aurait pu dessécher assez pour les empêcher de se corrompre. Comme les autres *xaxo*, les parens les couvaient dans des peaux, et on les portait dans les grottes.

Momies
comme elles
sont aujourd'hui.

Ces momies, telles qu'on les trouve aujourd'hui, sont légères, sèches; plusieurs sont parfaitement conservées avec leurs cheveux et leur barbe; les ongles manquent souvent; les traits du visage sont distincts, mais retirés; le ventre est affaissé. Dans quelques-unes, on ne trouve aucune marque d'incision; dans d'autres, on voit la trace d'une assez grande fente sur le flanc.

Les *xaxo* sont d'une couleur tannée, d'une odeur ordinairement agréable. Exposés à l'air, hors des peaux de chèvres, qui sont admirablement conservées, ils tombent peu à peu en poussière; ils sont piqués en plusieurs endroits, environnés de chrysalides de mouches, venues probablement de vers déposés sur le corps pendant la préparation. Ces larves et ces

(1) Espin. lib. I, cap. IX.

chrysalides , qui n'ont pu se reproduire , se sont conservées saines et entières , ainsi que les momies . Le chevalier Scory (1) dit que ces momies ont plus de deux mille ans : on ne peut guère déterminer depuis combien de temps elles se conservent ; mais nous verrons par la suite qu'il y avoit certainement plus de deux mille ans que les Guanches embaumaient .

Je croirais volontiers que , dans la composition corrosive qu'on employait dans la seconde espèce de préparation , et peut-être même dans tous les embaumemens , les Guanches se servaient du suc d'euphorbe : ils employaient sans doute celui de l'espèce propre à leur climat , qui est âcre et laiteuse ; j'en ai reconnu des morceaux entiers dans la poitrine d'une momie à laquelle il n'y avoit cependant pas eu d'incision . On m'a assuré qu'on en avoit aussi tiré des feuilles très-bien conservées , et qu'on avoit reconnues pour être de laurier .

Conjectures
sur l'embaumement.

Pendant qu'on exposait les corps au soleil , on étendoit les bras des hommes le long du tronc , et on croisait plus communément les mains des femmes devant la partie inférieure du ventre .

On découvre de temps en temps de nouvelles catacombes aux Canaries . En 1758 , on en trouva une à Palme ; mais , soit que les momies en fussent très-anciennes , soit qu'elles fussent mal embaumées , elles

Grottes sépulcrales.

(1) *In Purchas.*

tombèrent aussitôt en poussière. A Fer, on a trouvé sur les tables où l'on avait couché les *xaxo*, des meubles dont le mort avait usé pendant sa vie. Dans cette île, on murait les cavernes sépulcrales, pour qu'elles ne servissent pas de retraite aux oiseaux de proie et aux corbeaux.

Pyramides de
Canarie.

A Canarie, on ne se bornait pas toujours à placer les momies dans les grottes; on élevait des tombeaux particuliers à certains morts de distinction. Ces morts privilégiés, embaumés et vêtus de leur habit, appelé *tamarco*, étoient placés sur des planches de bois de pin exhaussées, et la tête tournée du côté du nord. On bâtissoit ensuite dessus, un monument en pierre sèche en forme pyramidale, et souvent assez élevé (1).

Catacombes
de Ténériffe.

On connaît plusieurs catacombes à Ténériffe: la plus célèbre est celle du *Baranco de Herque*, entre Arico et Guimar, au pays d'Abona; elle fut découverte dans le temps que Clavijo écrivait ses *Noticias*. Il rapporte qu'on y rencontra plus de mille momies, tandis que dans les autres, on n'en avait guère trouvé plus de trois à quatre cents à la fois. C'est de là que sont venus les *xaxo* qui sont dans le cabinet du roi d'Espagne, et les deux que M. de Chastenet-Puységur envoya en 1776 au Jardin des Plantes: les pieds manquaient malheureusement à l'une d'elles.

L'intérieur de la grotte est spacieux, avec quelques

(1) Galind. manusc. cap. V.

niche dans les parois ; son entrée est escarpée et d'un difficile accès. Il y en a une autre à une lieue et demie ou deux lieues de Laguna ; on y conduit ordinairement les voyageurs ; elle est située sur le flanc d'une montagne presque à pic : on ne peut y monter sans beaucoup de peine et sans le secours de plusieurs échelles.

L'ordre dans lequel on trouve toutes les momies , quand elles n'ont point été dérangées , est invariable ; elles sont situées sur des espèces de tréteaux : la première est cousue par les peaux qui lui enveloppent les pieds , aux peaux qui enveloppent la tête de la suivante , et ainsi de suite , jusqu'à cinq ou six , liées ensemble. Les mardriers et les planches qui les supportent ne paraissent avoir éprouvé jusqu'à ce jour aucune altération sensible ; mais il est faux , comme l'avance Sprats (1) , que le bois n'en ait pas été endommagé parce que les Guanches avaient le secret de le rendre aussi dur que du fer , et semblable à ce métal.

Erreurs sur
les Guanches.

Sur de semblables rapports , on a dit que , chez les Guanches , l'entrée des cavernes sépulcrales était un secret inviolable (2) , confié à une succession de vieillards qui se le transmettaient sans le divulguer jamais : sur ces rapports , on a encore ajouté que des familles d'anciens insulaires existaient aujourd'hui à Ténériffe ; que ces descendants des Guanches voyaient avec peine pénétrer dans leurs catacombes , d'où , s'ils le

(1) Sprats , *History of the royal Society* , an. 1682.

(2) *Abrégé de l'Hist. des Voy.* vol. I.

pouvaient, ils empêchaient l'enlèvement des momies (1).

L'entrée des cavernes n'a jamais été un mystère entre les anciens Canariens. Peut-être, lors de leur asservissement par les Européens, ont-ils montré de la répugnance à faire connaître les lieux révévés de leur dernière demeure; mais certainement aujourd'hui ils ne sauraient les cacher, puisque leur race est absolument anéantie, comme nous ne tarderons pas à le voir.

Agriculture. L'agriculture était la principale occupation de ces insulaires; les nobles même labouraient leurs champs. Pendant que les hommes ouvraient de légers sillons à l'aide d'une longue et forte perche armée d'un os, les femmes les suivaient en répandant le grain. Lorsque les moissons mûries penchaient sous leurs épis, on les récoltait en manière de gerbes, qu'ensuite on foulait aux pieds, ou qu'on battait avec des branches sèches. Les femmes étaient chargées de ramasser soigneusement la paille, qu'on employait à plusieurs ouvrages.

Propriétés. Une chose remarquable, c'est que les champs n'étaient pas en propre à ceux qui les cultivaient. Toutes les terres appartenaient au roi, ou plutôt à l'Etat; et le roi qui, dans ce cas, en était le distributeur, en confiait à ses sujets une plus ou moins grande quantité, selon leur famille et leurs besoins, le rang qu'ils étaient obligés de tenir, ou les services qu'ils avaient rendus à

(1) Ping. et Bord. *Voyag.* tom. I, ch. V.

la patrie (1). Les cultivateurs étaient donc en quelque sorte de simples fermiers. Peut-être les instituteurs de cette coutume singulière avaient-ils voulu par son moyen maintenir l'équilibre entre tous les citoyens, prévenir cette accumulation de biens ruraux dans une seule maison, qui prive nécessairement quelques membres de la société, de la portion à laquelle la nature semble leur donner un droit.

Quoi qu'il en soit, une pareille institution devait nuire à la culture. L'homme, toujours dominé par l'esprit de propriété, s'attache faiblement à une possession précaire; aussi les Guanches s'occupaient-ils plus des animaux domestiques qui leur appartenaient en propre, que de leurs terres: ils tiraient seulement de celles-ci ce qui suffisait aux besoins de première nécessité, et ils obtenaient de leurs autres ressources le superflu et l'aisance. Les filles veillaient particulièrement aux troupeaux, la conduite leur en était confiée. A Lancerote et Fortaventure, on élevait de préférence les chèvres, qui gravissent les rochers; elles y réussissaient si bien, qu'il en naissait tous les ans plus de soixante mille (2).

Dans les autres îles on élevait indifféremment

(1) Lorsque l'on fit la découverte du Pérou, on trouva à peu près le même usage dans ce pays; les Incas ou empereurs distribuaient les terres à leurs sujets. Un illustre écrivain (Raynal, *Hist. phil.* tom. IV, liv. VII,) a dit: que cet usage de possessions amovibles a été universellement réprouvé par des hommes éclairés, qui ont constamment pensé qu'un peuple ne s'élèverait jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires.

(2) Clavij. *Notic.* tom. I, lib. II, §. V.

les chèvres et les brebis, pour lesquelles on cherchait des ombrages paisibles, des vallons frais, des fontaines pures et des pâturages abondans : là se mêlaient les animaux, mais marqués de manière à ce que chaque propriétaire les reconnût aisément ; non loin d'eux, les bergères réunies offraient par leurs graces naïves, leurs jeux et leurs chansons, la réalité des scènes charmantes qui semblent avoir servi de modèle au vertueux Florian, dans ses poésies pastorales. Tantôt on leur voyait applaudir aux sons qu'un jeune berger tirait d'une flûte de roseau (1) ; d'autres fois leurs chants faisaient retentir les échos du récit de leurs amours, rarement de leurs peines, souvent de leur bonheur, ou de quelque trait historique de leurs aïeux : c'était par de tels chants qu'on transmettait l'histoire (2). Voici une de ces narrations en quelque sorte épique, que j'ai traduite de l'espagnol (3).

Manière de
transmettre
l'histoire.

« Le courroux de l'Océan et ses habitans féroces n'ont
» point effrayé *Ananahui* ; il s'est précipité dans les
» eaux pour arracher à la mort son ami le plus tendre ;
» il l'a ramené sur le rivage rapide où les flots se brisent
» sur les cailloux qu'ils roulent en rentrant dans leur
» lit : aussi, dans les combats, l'ami d'*Ananahui* ne
» quittait jamais ses pas, et lui faisait un bouclier de son

(1) Clavij. *Notic.* tom. I, lib. II.

(2) Argote de Molina croit, ainsi que plusieurs autres, que les anciens Canariens se transmettaient leur histoire par des chansons, comme le firent les Maures dans leurs *zambras*, les anciens Américains dans leurs *areytos*, les Bardes chez les peuples du Nord.

(3) Il paraît qu'il y en a eu beaucoup d'autres de conservées, et traduites dans des ouvrages espagnols que je ne connais pas.

» corps. Mais le plus brave des guerriers avait-il besoin
 » de ce secours? lui qui vainquit *Tanuihu*, ce géant
 » barbare, le Tyran de ses voisins, qui précipitait im-
 » pitoyablement leurs chèvres, quand elles montaient,
 » pour leur malheur, sur la roche presque inaccessible où il
 » avait établi sa demeure ensanglantée. » (PALME et
 GOMÈRE.)

Les Guanches étaient généralement grands, forts, robustes, bien faits, très-agiles, infatigables; on les voyait poursuivre sur les montagnes les plus rapides des chèvres sauvages qui ne pouvaient leur échapper: leur physionomie était gracieuse (1), ouverte, franche; ils avaient les yeux grands et noirs (2), le nez un peu large, la bouche fendue, bien garnie, les sourcils prononcés, les cheveux fins, lisses ou bouclés: on en trouve encore sur plusieurs momies de bien conservés, noirs ou châains. Viera dit en avoir vu de blonds (3), même de très-clairs et de dorés.

Statue des
 Guanches, et
 leurs traits.

Les insulaires de Canarie étaient plus olivâtres que les autres; les femmes y soignaient aussi moins leurs charmes. A Lancerote, elles étaient horriblement défigurées par la grosseur de leur lèvre inférieure qu'elles donnaient à téter à leurs enfans, sans doute plutôt pour les amuser, que parce

(1) Par-tout le monde et qu'aussi nulle part, ne trouveroient personne plus belle nation, plus gaillarde que dans ces îles, tant les hommes que les femmes. Conq. des Can. ch. LVIII.

(2) Cairasc. pag. 283.

(3) Not. de las Isl. Can. lib. II, §. III.

qu'elles n'avaient pas de lait aux mamelles, comme on l'a avancé mal-à-propos (1). Les hommes de Fortaventure étaient les plus redoutables et les plus belliqueux : ceux de Palme, plus grands et plus forts, ne passaient cependant pas pour aussi braves ; ceux de Gomère tenaient le milieu, c'étaient les plus lestes et les plus agiles de tous.

Les femmes de Ténériffe étaient les plus belles ; elles étaient soigneuses de leur personne : les hommes de cette île étaient aussi plus polis. Ténériffe était, dit-on, la plus agréable de toutes les Canaries.

Géans.

L'idée de géans se lie par-tout à l'origine des peuples ; toujours ils en ont eu quelqu'un parmi leurs pères ou leurs rois : telle était aussi l'opinion des Guanches ; ils conservaient même encore dans leur histoire postérieure le souvenir de plusieurs de ces êtres monstrueux (2). Une de leurs poésies nous en offre un exemple. On nous assure même que du temps de la conquête il en existait encore. Nous ne nous arrêterons pas avec Abreu Galindo au tombeau de *Menan*, long de vingt-deux pieds, trouvé à Fortaventure ; nous le renverrons avec le roi *Teutobochus* du chirurgien Habcicot.

On rapporte que, dans une des batailles que Béthan-

(1) *Conquête des Can.* ch. LXXI.

(2) Il y a, à trois ou quatre milles du Pic, une grotte où l'on trouve quelques ossemens humains : d'après une tradition qui paraît venir des anciens insulaires, on dit qu'en y trouve des os de géans. *Trans. phil. Voyage au Pic* par Edens, an. 1715.

court donna dans cette île, il se trouva un géant de neuf pieds qui se distinguait par ses hauts faits d'armes. Le général avoit ordonné qu'on le lui amenât vivant ; mais, à son grand déplaisir, il fut tué sur la place (1).

Don Alonzo Espinoza nous parle d'un roi de Guimar (2), de quatorze pieds de hauteur ; il ajoute malheureusement une circonstance invraisemblable, c'est que ce prince avoit *quatre-vingts dents*. Abstraction faite des quatre-vingts dents, on peut conclure qu'il a existé des hommes d'une taille extraordinaire parmi les Guanches, qui tous avoient des proportions très-avantageuses (3), puisque M. de Buffon a pensé qu'aux premiers âges du monde, et que dans le pays des Patagons, où les hommes surpassent tous la taille ordinaire, il pouvoit se faire qu'il y eût des géans de douze et même quinze pieds, comme il en est de sept pieds et demi parmi nous.

(1) *Conquête des Can.* ch. LXXIV.

(2) Lib. I, ch. IV, pag. 19.

(3) *Epoq. de la Nat.* vol. II, pag. 121 et suiv.

Viana, dans son espèce de poëme, nous donne un portrait assez singulier du roi de Tahoro, à Ténériffe. Ce roi, comme nous le verrons par la suite, fut un véritable héros, et se fit redouter des Espagnols.

*De cuerpo era dispuerto y gentil ombre,
Robusto y corpulento qual gigante ;
Frente arrugada, calva y espaciosa,
Partida la melena, poca y larga :
Rostro allègre y feroz, color moreno ;
Los ojos negros, vivos, y veloces ;
Pestañas grandes, de las cajas junto ;
Nary en proporción, ventanas anchas ;*

Caractère.

L'ancien peuple des Canaries était d'un caractère simple, doux, grave et confiant. Les Guanches s'adonnaient à l'amitié, étaient esclaves de leur parole, et incapables de soupçonner qu'on voulût les tromper; ils étaient, de plus, affables, honnêtes, polis, avaient la mémoire heureuse, l'esprit juste et subtil. A Gomère, ils étaient jaloux de réputation, et aimaient à vaincre les difficultés. A Ténériffe, le patriotisme était la première des vertus; la galanterie, la sensibilité, l'honneur, la modestie, qui n'est cependant point incompatible avec l'amour-propre, étaient ternis par l'excès de ce dernier penchant.

Viana (1) nous peint les insulaires de Canarie un peu durs, mais du reste semblables à ceux de Ténériffe. Les historiens de Béthancourt nous disent, au contraire, qu'ils étaient les plus traîtres des hommes (2). Voici ce qu'ils racontent à ce sujet. Lorsque le seigneur Gadifer de la Salle arriva pour la première fois dans l'île, on découvrit le testament de treize chrétiens qui, environ douze ans aupara-

*Largo y grueso el bigote retorcido ,
Que descubrian en proportion los labios ,
Encubridores de un monstruoso numero
De dientes diamantinos : large espasa
La barba cana de color de nieve
Que le llegaba casi a la cintura ;
Brazos nervosos de lacertos llenos ;
Derechos muslos , gruesas las rodillas , etc.*

VIAN. cant. III, pag. 52.

(1) Viana, cant. I.

(2) Conquête des Can. ch. XL, pag. 74.

vant, avaient été tués, parce qu'ils avisaient aux moyens de faire parvenir chez eux des rapports désavantageux contre les naturels de l'île (dans ce sens probablement qu'ils provoquaient la conquête du pays). Ce testament avertissait que les chrétiens avaient fait tout leur possible pour catéchiser les Canariens, et qu'il ne fallait jamais se fier à eux.

Don Pedro del Castillo, dans une histoire manuscrite de la conquête, rapporte le même fait, mais le circonstance un peu davantage. Voici à peu près mot à mot ce qu'il en dit : « Une petite pannetière de peau, remise » au seigneur de Gadifer, contenait certains papiers » écrits, qui; mis au jour, et lus, rapportaient comment, » faisant le voyage de Sicile en Galice, le navire de » *François Lopez* avait été jeté par une tempête dans » le *Baranco de Guinigada* en Canarie, le 5 juillet » 1382; comment le *guanarteme* (roi) de l'île avait » laissé la liberté à tous les naufragés, leur avait donné » des chèvres, et les avait traités avec tendresse. » Ces Européens étaient au nombre de treize; ils » avaient appris leur langue et leur religion à plusieurs » enfans; ils avaient vécu douze ans dans le pays, » et pour certaines raisons on les avait enfin tous » tués ». On voit par-là que les Canariens n'étaient point les traîtres, mais bien ceux qui, comblés de leurs bontés, les obligèrent à leur ôter la vie pour des raisons qu'ils ne disent point dans leur testament.

Les habitans de Palme étaient bons et sensibles au Consumption. dernier point, mais sujets à une sorte de consommation qui

les réduisait au plus affreux état : ils méprisaient alors les remèdes et les secours, et désiraient la mort. Au dernier période de cette maladie morale, et lorsque le jour leur était devenu insupportable, ils rassemblaient leur famille et leurs amis les plus chers. Au milieu de ce cercle, celui auquel l'existence était à charge s'écriait d'un air triste et d'une voix lamentable : Je veux mourir (*vacaguare*). Si les prières et les consolations des personnes attachées au consommateur par les liens du sang ou de l'amitié ne pouvaient lui faire renoncer à cette cruelle résolution, on eût regardé comme une barbarie de le forcer à prolonger ses misères. On l'enveloppait aussitôt dans une espèce de couche de poil, on le portait dans la grotte qu'il avait choisie pour recéler ses os ; après lui avoir laissé des vases de lait, sans doute pour ses besoins dans l'autre vie, puisqu'il voulait quitter celle-ci, on s'éloignait. Nul alors n'aurait osé troubler les derniers momens d'un malheureux qui se laissait patiemment mourir au milieu des cadavres dont, vivant, il venait grossir le nombre.

Gofio et ali-
mens.

On a vu, dans notre vocabulaire, le mot *gofio*. Le *gofio* était, comme le pain chez d'autres peuples, l'aliment habituel des insulaires, qui étaient en général grands mangeurs (1). C'était simplement de la farine d'orge torréfié, délayée avec un peu de lait de chèvre et d'eau ; on le nommait aussi *ahoren*. Les paysans espagnols ont conservé cette nourriture et ces noms guanches. Pour réduire

(1) Corneille, sans doute d'après Sprats, dit qu'un Guanche mangeait, sans s'incommoder, vingt lapins et un bouc dans un seul repas ; ce qui paraît un peu exagéré.

les grains en farine, on se servait de deux pierres plates, en manière de meules, dures, polies et capables, par leur frottement, de briser les corps les plus durs.

A Fer et à Palme, on ne cultivait aucun des légumes très-communs dans les autres îles, tels que les pois, les fèves et les haricots. On y substituait des racines, particulièrement celle de mauve, râclée, coupée en morceaux assez menus, et cuite dans du lait.

La greffe était inconnue. Encore aujourd'hui, aux Canaries, on préfère les fruits d'arbres qui n'ont pas été greffés. Ces fruits, il est vrai, n'en sont pas moins beaux. J'ai vu chez le docteur Savignon, à Laguna, des pommes aussi grosses que nos calvilles, d'un goût aussi agréable, quoique un peu plus acides, et venues d'un arbre de pepin.

A Lancerote et à Fortaventure, on était très-carni-
vore ; si les fruits étaient rares dans ces deux îles, la nature les en avait dédommagées par l'abondance des troupeaux. Les chèvres, comme nous l'avons dit, y étaient prodigieusement nombreuses ; elles donnaient jusqu'à trente livres de suif, beaucoup de lait, et leur chair était plus délicate que dans nos climats (1). On conservait la chair qu'on ne mangeait pas fraîche, en la suspendant à la fumée des toits ou au soleil ; on ne la salait jamais (2). On mangeait

Apprêt des
viandes.

(1) *Cong. des Can.* ch. LXX.

(2) Peut-être parce que le sel était employé dans les embaumemens.

avec du lait le suif que la rchaleu en faisait couler. Cette préparation des viandes autour des cheminées donnait, dit-on, une odeur désagréable aux habitations. On ajoute qu'outre la chair de leurs chèvres, les Canariens mangeaient encore celle de chiens coupés (1).

Pour conserver à la viande son goût naturel qu'ils aimaient beaucoup, les Canariens la faisaient rôtir sur la braise, et la mangeaient à demi crue, sans jamais la déguiser en ragoûts; quelquefois ils la trempaient dans du lait.

Pêche.

La pêche fournissait aux Guanches leurs mets les plus recherchés. Ils la faisaient sur le rivage, avec de grands filets de jonc; une extrémité en était fixée à terre, et l'autre, après avoir été promenée dans la mer, était ramenée sur le bord, à peu près comme une *seine*. Ils recherchaient sur les rochers les coquillages, dont ils étaient très-friands. Ils répandaient dans l'eau du lait d'euphorbe pour la troubler et enivrer le poisson: ces hommes agiles plongeaient encore dans la mer pendant la nuit, et amenaient le poisson au bord du rivage. Cette dernière manière de pêcher, ainsi que celle qui se faisait avec des hameçons d'os, était plus particulière à des pêcheurs de profession.

Maladies.

Les Guanches ne connaissaient point les liqueurs fermentées: ils ne buvaient que de l'eau pure. On juge, à un pareil régime, que leur santé devait être excellente

(1) Thomas Nicols. *Voyag. en 1526, in Hackl. part. II, tom. II.*

et rarement altérée : aussi les médecins étaient-ils fort peu occupés , et faisaient rarement fortune ; cependant leur grand art n'était pas absolument négligé. L'homme, presque toujours exempt de maladies avec une vie régulière et modérée, n'est pas à l'abri d'accidens qui tout-à-coup le réduisent à l'état de douleur. Dans les Canaries, l'art de guérir n'ayant à combattre que des dérangemens accidentels, n'était qu'une espèce de chirurgie bornée; elle ordonnait communément, et suivant les circonstances, des frictions faites avec des plantes adoucissantes ou aromatiques, des onctions avec des corps gras, tels que la graisse et le suif. Le miel de *Mocan* était regardé comme un spécifique pour une espèce de diarrhée qu'on dit avoir été fréquente. La saignée et les scarifications étaient d'un usage assez ordinaire ; on les faisait avec une petite lancette de *tabona*, appelée *tafrique*.

On ne connaissait pas l'usage des métaux, et l'on manquait même de moyens pour les extraire des pierres et des mines qui les recélaient. Selon certains auteurs, le feu était inusité chez ces insulaires (1), mais nous venons de voir qu'ils s'en servaient dès longtemps. Les volcans de leurs montagnes leur en eussent donné l'idée, quand son emploi n'eût pas été aussi ancien qu'eux.

Ces *tabonas*, qui remplacent le fer, sont des laves Tabona.

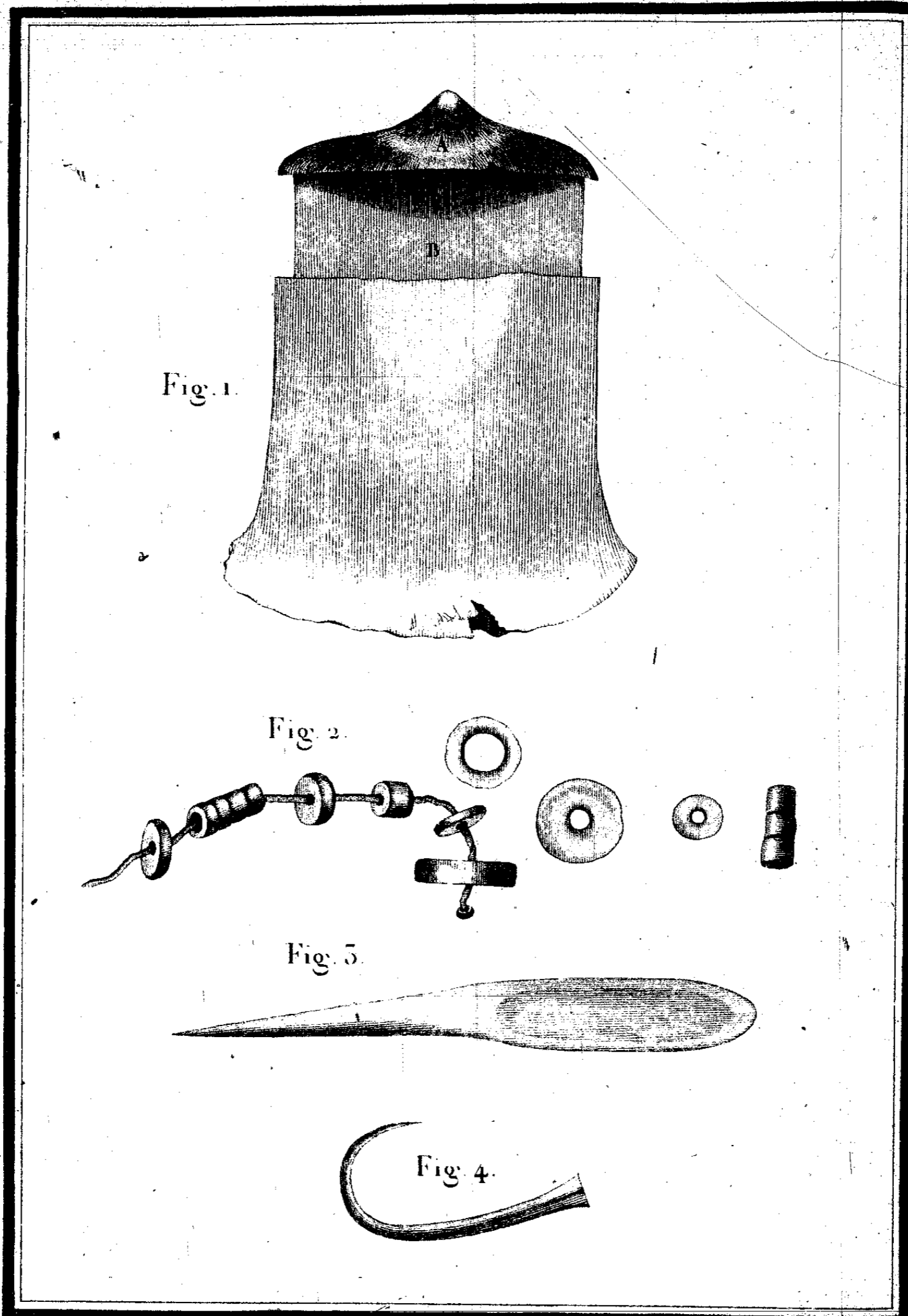
(1) Horn. *De orig. gent. amer.* lib. I, cap. VIII.

basaltiques, compactes, très-dures, brunes, et que Feuillé, dans son voyage au Pic, a trouvées par fragmens, qui ont naturellement la forme de lames : il ne restait qu'à les polir et à les aiguïser. Les Guanches avaient porté cette partie de leurs arts à une grande perfection. Ils réduisaient les *tabonas* en instrumens les plus petits, les plus minces, les plus tranchans et les plus pointus. Ils soignaient particulièrement ceux qui étaient destinés à ouvrir les morts dans les embaumemens ; et souvent ils armaient avec ces pierres aiguës l'extrémité de leurs piques, de leurs massues et de leurs javelots.

Signes
numériques.

Comme les Guanches n'avaient pas de métaux, il est plausible qu'ils ne se servaient pas de monnaie métallique ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils n'en eussent d'aucune espèce. On a avancé que tous leurs marchés se faisoient en nature, en échanges d'objets de consommation, comme beurre, fromage, animaux, grains, viandes sèches, peaux, etc.

En 1767, des enfans arrachant sur le flanc d'un valon, auprès de *Guimar*, de l'herbe pour le bétail, trouvèrent, non loin de l'entrée d'une grotte sépulcrale, un grand nombre de petits morceaux de terre cuite, d'une extrême dureté, d'environ un centimètre de diamètre, et de trois millimètres d'épaisseur, percés au milieu d'un petit trou : d'autres, tantôt rouges, tantôt noirs, et d'un très-petit diamètre, sur la hauteur d'un centimètre ou d'un centimètre et demi, avaient la forme de petits cylindres, et étaient séparés par deux, trois, et même quatre an-



Designé par Bory de S^t V^{er} en mer l'an IX.

Gravé par E. Collin, l'an XI.

Diverses choses à l'usage des anciens Guanches.

neaux. Depuis, on a trouvé sur plusieurs momies de petites bourses de cuir, dans lesquelles étaient des espèces de chapelets formés de ces petits disques de terre cuite, enfilés indistinctement par des courroies déliées. Il en existe une mauvaise figure en bois dans les *Notices* de Clavijo (1). M. Cologan ayant eu la bonté de m'en donner de diverses formes, je les ai dessinées, ainsi qu'une hache de *tabona*, un hameçon d'os, et une espèce de poinçon de la même, matière, trouvés sur des *xaxos* (*Pl. II.*) (2).

Il n'y a nul doute que les morceaux de terre cuite dont il est question ne fussent des signes numériques. S'ils ne servaient pas à conclure des marchés, probablement ils aidaient à supputer les nombres, en prenant, par exemple, pour unités les petits disques; pour dizaines, les cylindriques simples; les doubles, pour centaines; les triples, pour milliers, etc. Cela ne suppose pas, il est vrai, chez les Guanches des connaissances bien profondes en arithmétique; mais les Russes, avant Pierre-le-Grand, ne calculaient pas d'une autre manière. Les Péruviens, lorsqu'ils furent subjugués, n'évaluaient les valeurs qu'à l'aide de leurs *Quipos* ou fils à nœuds; les Caraïbes, des hordes de Malégaches, et

(1) Tom. I, liv. II, §. XVII.

(2) *Fig. 1.* Hache de *tabona*. A, sommet arrondi. B, partie sur laquelle se fixait un manche fourchu, lié à son extrémité, de sorte qu'il ne pouvait pas outre-passar les côtés saillans.

Fig. 2. Signes numériques.

Fig. 3. Poinçon d'os.

Fig. 4. Hameçon d'os. Il est aplati par son extrémité obtuse.

d'autres peuples peu éclairés, comptent encore aujourd'hui avec le secours de petits cailloux et de grains de ris. Dans plusieurs de nos départemens, les paysans font de petites coches à des morceaux de bois pour tenir compte de leurs dépenses et de leurs recettes. J'aime mieux voir dans ces petits cylindres de terre enfilés à des courroies un traité de calcul, qu'un chapelet mystérieux, apporté de je ne sais où, à l'apparition miraculeuse de *la Notre-Dame de Candelaria*.

Apparition
de la image
de nuestra se-
nora de Can-
delaria.

Cette apparition miraculeuse est une de ces traditions populaires, un de ces contes ridicules, revêtus par la superstition d'accessoires invraisemblables, et rapportés par des auteurs bigots. Ils disent que vers 1393, environ cent ans avant la conquête de Ténériffe par les Espagnols, des bergers guanches allant, à la pointe du jour, chercher leurs troupeaux, et passant le long de la mer, après avoir ouï des choses étonnantes et surnaturelles, aperçurent sur une plage de sable nommée *Chimisaye*, au royaume de Guimar, la figure d'une femme portant un enfant. D'abord, selon la coutume du pays, ils n'avaient point osé aborder cette femme, ni lui adresser la parole : mais voyant qu'elle ne remuait ni ne bougeait; et, lui ayant parlé, croyant qu'elle ne voulait pas répondre, l'un d'eux (sans doute fort mal élevé), au lieu de passer son chemin, ramassa une pierre pour la lui jeter, et l'ayant ajustée, son bras suivit la pierre, ou fut démis sur-le-champ au grand étonnement de ses camarades, qui, après d'autres miracles de cette espèce, coururent avertir le roi, appelé

Acaymo. Ce prince vint en diligence avec toute sa cour, et fut témoin de prodiges encore plus grands. Il consulta aussitôt tous les autres rois de Ténériffe au sujet de cette statue merveilleuse, qui faillit mettre toute l'île en rumeur, parce que tout le monde voulait la posséder. Cependant, sur l'avis du roi de *Taoro*, secrètement inspiré, on transporta la femme et le petit enfant dans un petit édifice, qu'on bâtit tout exprès à une petite distance du lieu où s'était passé un si grand événement. On a ajouté que cette figure de la sainte Vierge avait été faite au Ciel, et portée dans ce bas monde par les Anges, qui voulaient convertir les Guanches par une faveur si particulière (1). Quoique cette opinion soit très-séduisante, je suis persuadé que peu de lecteurs l'adopteront, et qu'on aimera mieux croire avec Gomar que l'image de la sainte Vierge avait été laissée sur ces côtes par quelque navigateur (2), puisqu'à cette époque on commençait à explorer les îles lointaines à l'aide de la boussole.

Il y avait quelque différence dans le costume des Costumes. insulaires. Chacune des îles, chaque sexe, chaque condition avait le sien. La matière, toujours la même, était du poil artistement ajusté, mais non tissu; des peaux préparées à l'instar de celle du chamois; des nattes de jonc ou de feuilles de palmier, parfaitement bien travaillées, et rehaussées de peintures

(1) Espin. liv. II; — Vian. cant. VI; — Nun de la Pena; lib. I, cap. VI.

(2) Gomar. *Hist. gen. de las Ind.* 223.

vives que les conquérans des Canaries trouvèrent très-élégantes.

Les femmes, qui faisaient exclusivement le *gofio*, étaient aussi spécialement chargées d'habiller leurs maris et leurs enfans. Elles se servaient d'arêtes de poissons pour aiguilles à coudre, et pour fil de très-fines lanières de cuir et de tendons d'animaux, préparés à cet effet. Avec ces secours grossiers, elles cousaient cependant d'une manière parfaite et très-délicate.

Les peaux et les courroies étaient préparées par des hommes qui en faisaient métier. Les nuances dont elles étaient embellies leur étaient données par des teinturiers de profession, qu'il ne faut pas confondre avec les peintres, dont l'art était très en honneur, et qui tiraient les couleurs dont ils se servaient de diverses terres, de sucs d'herbes et de fleurs. Il y avait aussi des *nattiers*, qui faisaient non seulement tous les ouvrages en feuilles et en jonc pour les costumes, mais encore des éventails, des paravents, des couvertures, des tapis, des cordes, des liens, etc.

Les hommes portaient généralement un manteau nommé *tamarco* : à Lancerote, il était fait d'une moitié de peau de chèvre préparée, et couvrait simplement les épaules. A Fortaventure, les *tamarcos* étaient bien plus élégans, plus amples, et en poil très-fin. A Gomère, on les portait encore plus longs; ils allaient du cou au bas des jambes. A Fer, on y ajoutait des manches; ils avaient l'air de petites vestes, et étaient

faits de peaux de mouton, dont la laine, tournée en dedans dans la mauvaise saison, l'était en dehors pendant l'été. Ils se servaient aussi de souliers, de bottes entières et de bottines de peau, dont les semelles étaient faites de cuir de porc.

A Fortaventure, les hommes portaient la barbe aussi épaisse qu'il leur était possible : ils la faisaient tenir en pointes hérissées, ainsi que leurs cheveux, avec une composition ; ils joignaient à cette singularité de grands bonnets de poil ornés de plumes. Les peuples qui se sont adonnés à la guerre ont toujours recherché avec empressement ce qui pouvait leur donner l'air mâle et redoutable.

La décence du costume des femmes de Lancerote présentait un contraste frappant avec celui de leurs maris. Elles portaient des robes de cuir (1), où elles étaient enfermées comme dans un étui.

A Fortaventure, les femmes mettaient plus de goût dans leur parure. Elles portaient de jolies tuniques, justes au milieu du corps, dessinant la taille, ne passant pas les genoux, et découvrant un côté de la gorge. Leur coiffure consistait en une bandelette de peau très-fine entrelacée de cheveux, et disposée tout autour de la tête. Cette bandelette, nuancée de couleurs brillantes, était surmontée, d'un des côtés du front, par une aigrette composée de plumes disposées avec grace. Elles n'enfermaient point leurs pieds dans un soulier : une

(1) *Conq. des Can.* ch. VII.

espèce de sandale nommée *maxo* (1), fixée par des liens qu'on nouait sur le dessus du pied, formait toute leur chaussure.

A Canarie, les manteaux de poil étaient très-bien faits, et ornés de couleurs agréablement distribuées; on y ajoutait une sorte d'ornement chargé de figures, qui s'appliquait, comme un collet, derrière les oreilles et le long du cou: le reste du costume était un tissu de feuilles de palmier ou de jonc. Les femmes portaient une petite robe courte, faite d'étoffes végétales, parfaitement ajustée au corps, et ne passant pas la moitié des jambes. Leurs cheveux noirs, ou noircis, selon quelques auteurs, étaient tressés avec des joncs de couleurs différentes; ces tresses étaient flottantes, ou diversement entrelacées. De petites sandales, qu'un lien rattachait en dessus, protégeaient le plus joli pied du monde.

Il est aisé d'apercevoir qu'à Ténériffe, où les femmes étaient plus aimables et les hommes plus galans, la toilette devait avoir plus de perfection. Il paraît qu'on y suivait des modes. Les peaux l'avaient cédé aux nattes: c'est une des occasions très-rares où la mode fut raisonnable; mais les nattes avaient été bientôt abandonnées; et lorsque les Européens arrivèrent, les peaux, revenues en vogue, avaient fait tomber les tissus de feuilles, si frais et si commodes dans ces pays chauds. Il est vrai qu'à Ténériffe, selon le rapport de certains auteurs

(1) Abreu Galindo, cité par: Clav. liv. II, §, VIII.

espagnols, les peaux destinées à se vêtir étaient aussi bien préparées que le sont chez nous celles de daim et de chamois. Une tunique bien faite, et de cette nuance jaune tendre, rehaussée d'une ceinture teinte d'une couleur vive, devait, sans doute, très-bien aller à ces beaux Guanches, un peu bruns et si bien proportionnés. L'auteur qui cite les espèces de chemises de peaux chamoisées, sans manches, ne passant pas le genou, ouvertes sur la poitrine, et attachées par une ceinture nouée avec goût (1), a sûrement voulu parler de pareilles tuniques.

Les femmes ne dérobaient aux regards qu'une faible partie de leurs charmes; leurs épaules, leur beau cou, en un mot le haut de leur corps n'était couvert que par leurs cheveux flottans et bouclés, quelquefois négligemment tressés. Une jupe étroite de peau chamoisée, flexible, serrée par une espèce de coulisse vers le dessus des reins, descendait mollement jusques un peu au-dessus de la cheville, et, par sa souplesse, dessinait des formes gracieuses, promises par celles qu'on ne cachait pas.

Par-tout où les hommes sont galans, les femmes semblent avoir recours à la coquetterie : à Ténériffe, l'usage du fard était connu. La préparation du suc de diverses plantes servait à donner de l'incarnat aux joues, et de la blancheur en d'autres endroits du corps : mais ce qui paraîtra sans doute contraire à

(1) Vier. Not. liv. II, §. VIII.

nos usages, c'est l'emploi qu'on faisait du jaune et du verd pour embellir quelques traits. La chaussure des deux sexes était des bottines semblables à celles en usage dans les autres îles; on connaissait aussi des espèces de bas, mais les nobles seuls avaient droit d'en porter.

Demeures.

Dans un pays où, pendant une partie de l'année, le soleil darde ses rayons presque à-plomb, on recherche la fraîcheur qu'offrent les grottes profondes : aussi les cavernes étaient-elles les habitations favorites des Guanches ; les plus obscures et les plus spacieuses étaient réservées pour devenir les palais des rois : telles furent la cave *dos Verdes*, à Lancerote; celles de Guimar et de *Taoro*, à Ténériffe, et celle de *Galdar*, à Canarie (1). Ceux qui n'avaient pas le moyen d'acheter des grottes ou d'en faire creuser, faisaient bâtir de petites maisons par des hommes qui exerçaient l'état de maçon.

A Fortaventure et à Lancerote, où les grandes cavernes sont plus rares, et où ainsi il n'y en avait pas pour tous les gens riches, on avait perfectionné l'art de bâtir; et, quoiqu'en pierre sèche, on voyait dans ces îles des habitations fort élevées et très-solides: elles étaient, il est vrai, sans aucun goût, n'ayant qu'une entrée si étroite, qu'on ne pouvait y passer sans se froisser. A Fer, la forme des maisons était ronde: moins élevées, elles étaient plus agréables à la vue. Plusieurs étoient réunies dans une enceinte circulaire, et

(1) Clav. liv. II, §. IX.

avaient une entrée commune. Les grottes étant fréquentes à Ténériffe, le peu de maisons qu'on y voyait étaient en paille ou en torchis, et fort mal construites. Celles de Canarie, réunies en certain nombre dans un enfoncement pratiqué à cet effet, étaient régulières comme si on les eût tirées au cordeau ; et les toits se trouvant au niveau de la terre, les vents brûlans ne s'y faisaient jamais sentir. Ces toits étaient de paille et de branches ; en certains endroits on les recouvrait de terre battue. On descendait dans ces espèces de hameaux par une pente douce, qui était l'entrée commune, et au bord de laquelle on plantait un palmier, qui de loin indiquait aux voyageurs le lieu où ils devaient porter leurs pas pour demander l'hospitalité.

Des vases de plusieurs espèces en terre cuite, dont les potiers ne variaient jamais la forme ; des lits en bois, couverts de couches de peaux et de nattes ; des armes, des outils de pêche et d'agriculture ; des sièges de pierres polies, sur lesquels on mettait des couvertures de peaux ; des paravents ; des spatules et des vases de bois pour préparer le *gofio* ; des sacs de peaux pour renfermer les grains, les farines et autres comestibles ; plusieurs bourses et petites poches chamoisées pour renfermer mille minuties d'usage journalier : tels étoient les meubles dont se servaient les Canariens, et qu'on trouvait chez eux.

Leurs armes, dont plusieurs servaient pour la chasse, étaient des massues, des pieux pointus et durcis au feu, des piques dont l'extrémité était de *tabona*,

des javelots qui se lançaient avec la main, et des épées de bois très-affilées. Il paraît qu'ils ne connaissaient pas l'arc, mais en revanche ils avaient de petits boucliers ronds en bois de dragonier (1), avec lesquels ils paraient adroitement tous les coups qu'on leur portait. Ils se servaient aussi de pierres, qu'ils lançaient et évitaient avec une prestesse incroyable, comme nous le verrons en parlant de leurs exercices de corps.

Musique,
danses et poésie.

Les Guanches, braves, sensibles et bien organisés, devaient nécessairement aimer la musique; aussi en étaient-ils passionnés. Nous avons remarqué que c'était par des chants qu'ils se transmettaient leur histoire. Les airs tendres et tristes leur plaisaient le plus. Ce qui paraîtra singulier, c'est que leurs danses s'exécutaient généralement sur des airs de douleur. Ils aimaient aussi beaucoup ce dernier exercice. Tout le monde connaît la *canarie*, danse d'un joli plan, pleine d'esprit, employée dans certains ballets, et qui nous est venue des Guanches (2). Ils en avaient une autre, dont la figure consistait à se mettre sur deux rangs parallèles, les femmes d'un côté, et les hommes de l'autre, se tenant par la main, à peu près comme dans les anglaises. Chacun

(1) *Clav.* Tom. I, liv. XI, §. X, p. 152. Le bois du dragonier étant spongieux, ne paroît pas d'abord propre à l'usage auquel l'employaient les Guanches; mais on dit que les épées s'y enfonçant, il étoit très-difficile de les en retirer.

(2) *Dos causas andan por el mundo que han enoblecido a estas islas: los paxaros Canarios tan estimados por su canto, y el Canario bayle gentil y artificioso.* Gom. Hist. de las Ind. 124, pag. 287.

figurait à son tour en faisant des gestes et des mouvemens vifs, quelquefois brusques, que chaque danseur répétait rigoureusement en mesure. Cette danse, exécutée aux fêtes publiques, était accompagnée par une musique de flûtes de roseaux, de tambours de basques, et par des sifflemens que certains insulaires savaient former, au moyen de leurs doigts mis dans la bouche : ces sifflemens étaient, dit-on, très-agréables (1). Les danses étaient quelquefois accompagnées de chœurs de voix qui récitaient des anecdotes tristes, mises en vers ; les Espagnols en ont traduit quelques-unes, et rapportent qu'elles arrachaient des larmes aux personnes les moins sensibles, soit par le sujet, soit par l'expression. J'ai cru, qu'après avoir vu une de ces poésies, qu'on peut appeler historiques, on ne serait pas fâché d'en trouver ici du genre pastoral.

I.

« Plaignez *Attrabaya*, elle a grossi les fontaines solitaires d'un torrent de larmes brûlantes ; elle a fui le vallon fleuri qui la vit naître, et où elle avait chanté la fécondité de ses brebis, et des chèvres qui donnent un lait si doux : elle s'est éloignée de ses compagnes et de ses parens ; elle a choisi le désert pour sépulture ; il n'y avait plus de place dans son cœur, que *Trayoba* remplit encore.

(1) Selon Sprats, un Guanche pouvait, en sifflant, se faire entendre de cinq milles ; ce qui est sûrement exagéré.

» *Attrabaya* a aimé ce jeune homme dès le premier
 » jour de ses beaux ans ; elle rougit pour la première fois,
 » lorsque , pour la première fois , elle rencontra les
 » regards de son amant. Leurs ames (1) embrasées
 » se confondirent ; le bonheur fut le premier fruit de
 » leur amour.

» Mais *Trayoba* a pris sa massue pour aller com-
 » battre ; il a ramassé deux cailloux polis , en disant : Je
 » destine celui-ci pour *Gahuaco* , qui me surpasse de
 » toute la tête , et cet autre pour *Guiomar* qui a rougi
 » ses mains du sang de mon père. Les prières d'*Attraba-*
 » *baya* n'ont pu le retenir. Je pressens un malheur ,
 » lui disait-elle en lui prodiguant les plus douces ca-
 » resses. Que l'amour te fasse oublier la vengeance !
 » reste auprès de celle qui sait si bien t'aimer ; que
 » les baisers de nos lèvres retentissent dans nos cœurs !
 » ce murmure est-il moins doux que le bruit des com-
 » bats ? Mais le jeune héros s'est éloigné en silence ,
 » avec le coin de l'œil humide. Comment dire sans
 » verser des pleurs , qu'il n'est plus revenu ? Plaignez
 » *Attrabaya* , que ses pressentimens n'avaient point
 » trompée. (CANARIE.)

I I.

» L'insensible *Amarca* dédaignait depuis long-temps
 » les aveux de *Garirayga* , qui conduisait un grand trou-

(1) *Poitrine* , dans le texte.

» peau de chèvres, devers le vallon d'Icod, pouvait-on
» la blâmer, puisque le cœur ne se donne pas ? mais il
» faut plaindre l'infortuné qui ne sut plaire, et qui
» pourtant était digne d'être aimé.

» Malheureux, il a cherché à éteindre son funeste
» amour, comme si la première affection ne durait pas
» autant que la vie ! Il a pris les armes, et couru les
» chances de la guerre ; il a parcouru les montagnes
» semées de roches roulantes ; il a traversé la mer qui
» sépare les îles : il s'est exposé à tous les dangers.

» Un jour que ses peines lui étaient plus présentes,
» il s'est écrié : Toute ma poitrine est embrasée comme le
» pic de Teyde, qui élève sa tête jusqu'au ciel, et qu'on
» voit depuis les extrémités du monde. En vain j'étonne
» les rochers du récit des rigueurs d'*Amarca* : de
» quoi servent mes plaintes amères ? Mon ardeur re-
» double, je ne puis plus la contenir : cruelle *Amarca* !
» redoute pour un infortuné les excès auxquels vont le
» porter ton insensibilité et tes mépris. (TÉNÉRIFFE.)»

I I I.

« Défiez-vous, jeunes filles, de ceux qui vous disent
» qu'ils aiment : ceux qui aiment vraiment osent-ils le
» dire ? *Nénédan* a dit à *Zorahaya* : Depuis long-temps,
» Bergère, tu règues sur mon cœur, et je ne pourrai
» vivre, si tu ne partages ma tendresse. Il a accompagné
» ce discours d'un profond soupir, et il a serré la main

» de la jeune fille. Pouvait-elle résister au plus beau
» des hommes ?

» Insensée ! elle a laissé cueillir du miel (1) sur
» ses lèvres, et son haleine s'est mêlée à celle du sé-
» ducteur.

» Mais *Nénédan* a passé au-delà des montagnes ; il a
» quitté celle dont le cœur l'a suivi. *Zorahaya*, abandon-
» née, passera sa vie à gémir ; elle ne goûtera plus les
» douceurs de l'amour, puisqu'elle n'a plus de cœur à
» donner ; elle pleurera jusqu'à ce que la mort lui rende
» la paix. Mais quand elle reposera entre les os de ses
» pères, *Nénédan* sera-t-il digne d'entrer dans le tombeau
» des siens ? n'est-il pas le plus odieux des mortels ?
» (TÉNÉRIFFE.) »

Noblesse.

Il y avait plusieurs castes parmi les Guanches : l'alliance
à la famille du roi, la bravoure et la fortune, étaient les
titres de noblesse. Pour que les privilèges des nobles
fussent respectés, on en avait rendu la source divine,
et dès le plus jeune âge, dans les leçons de morale
qu'on donnait aux enfans au sein des familles, on
leur apprenait : « qu'au commencement, et après avoir
» créé le monde, Dieu fit des hommes et des femmes,
» et leur distribua des troupeaux pour les nourrir ;
» que depuis, ayant fait un supplément à la race
» humaine, il ne donna pas de troupeaux aux nou-
» velles créatures, mais qu'il leur dit : Servez ceux aux-
» quels j'ai donné des animaux, et ils vous donneront

(1) Il y a *mocan* dans l'original.

» animaux pour manger ; depuis ce temps, les rotu-
 » riers doivent servir les nobles (1). »

A Canarie sur-tout, ces derniers avaient de grands privilèges : seuls ils occupaient les charges du gouvernement et les dignités militaires ; on les reconnaissait à leurs cheveux arrondis ou coupés à la hauteur des oreilles, et à la barbe qu'ils avaient droit de porter.

Quoiqu'on ne fût pas né *Achimensey*, on pouvait être anobli ; il suffisait de quelque grande action ou d'une alliance éclatante. *Le Faycan*, ou grand-prêtre, pouvait seul conférer le titre et les prérogatives de la noblesse : voici comment on s'y prenait pour y élever un plébéien. Le récipiendaire se présentait dans une assemblée publique, convoquée à cet effet, et avec les cheveux tombant sur les épaules : alors le grand-prêtre prenant la parole, et se tournant vers les assistans, leur disait : « Au nom du Dieu éternel, je vous conjure de
 » m'apprendre si vous avez vu cet homme entrer dans
 » son étable pour y tuer des animaux, ou préparer des
 » mets de sa main, et s'occuper de quelques-uns des
 » travaux que l'on réserve aux femmes. Dites-moi sur-
 » tout si vous savez qu'il ait manqué aux égards dus
 » au sexe ». Si l'on répondait que non, alors le *Faycan* coupait les cheveux de l'anobli derrière les oreilles, l'armait d'une pique, et, cette opération faite, il pouvait siéger parmi les patriciens : il était à jamais respecté du peuple. Mais si quelqu'un répondait affirmativement aux

Anoblisse-
 ment.

(1) Espin. liv. I, chap. VIII, pag. 28.

interrogations faites par le *Faycan*, celui-ci rasant les cheveux du candidat, et le renvoyait, sous le nom de *trasquilat*, dans la classe des roturiers, dont il ne pouvait plus sortir (1).

Division du
temps.

Tous les anciens Canariens comptaient le temps par jours de vingt-quatre heures, par mois lunaires, par saisons et par années solaires (2), qu'ils faisaient fort bien coïncider avec les mois de lune, et dont ils tenaient compte. C'est très-mal-à-propos qu'on les a accusés

Religion.

d'avoir été idolâtres (3) : ils adoraient, comme on a dû s'en apercevoir déjà, un être créateur de toutes choses, auquel ils devaient, disaient-ils, leur existence (4), et auquel ils donnaient des noms pompeux qui caractérisaient l'idée qu'ils s'en formaient, comme *créateur*, *conservateur*, *éternel* (5). Ils l'invoquaient dans plusieurs circons-

Culte et
superstitions.

tances, et sur-tout dans les calamités, dont la plus grande était la sécheresse. « Lorsqu'ils manquaient d'eau, disent » MM. Pingré et Borda, ils en demandaient à Dieu, » et tâchaient de se le rendre favorable par une cérémonie bien singulière. Ils rassemblaient leurs troupeaux de brebis en des lieux uniquement destinés à cet usage ; ils séparaient les agneaux de leurs mères, et, au milieu de celles-ci, ils fichaient une lance en terre : les brebis tournaient autour de la lance, en

(1) *Not. de la Hist. gen. de las Isl. Can.* t. I, lib. I, §. XI.

(2) Pingr. et Bord. *Voyag.* vol. I, ch. V, p. 81.

(3) Abreu Galind. manusc. lib. II, cap. II.

(4) Espin. lib. I, chap. VIII, p. 26.

(5) *Not. de la Hist. gen. etc.* t. I, lib. II, §. 5.

» bêlant pour rejoindre leurs agneaux ; ceux-ci bêlaient
 » pareillement. Ces bêlemens réciproques ne pouvaient
 » manquer d'attendrir la divinité, et d'attirer une pluie
 » salutaire (1). »

Selon Cadamosto, ils adoraient le Soleil, la Lune et les Étoiles, mais peut-être n'était-ce que comme de simples images de la divinité (2). Il est certain qu'à Ténériffe on jurait par la lumière de l'astre du jour, et qu'on eût regardé comme indigne d'en jouir quiconque eût violé un pareil serment (3).

De l'avis de la plupart des écrivains, ils n'avaient aucune idée de l'immortalité de l'ame. Cependant Feuille pense que ce dogme ne leur était pas absolument inconnu.

Soit qu'ils crussent que les montagnes dont le sommet se perd dans les nues fussent plus voisines de la divinité, soit que quelque ancienne tradition les leur rendît respectables, c'était sur leurs crêtes les plus élevées qu'ils allaient offrir leurs vœux et leurs sacrifices. A Lancerote, ils faisaient leurs prières (4) en élevant les mains vers l'espace et en répandant des jarres de lait ou de graisse.

A Fer, ils croyaient que Dieu descendait du ciel, par

(1) Ping. et Bord. *Voyag.* t. I, ch. V.

(2) Dans l'*Hist. des Voyag. in-4°*. t. II.

(3) Vian. Cant. I, *Not. de la Hist.* etc. t. I, liv. II, §. XV. — Ping. et Bord. *Voyag.* t. I, ch. V.

(4) Clav. *Not. de la Hist.* etc. liv. II, §. XV.

préférence, sur deux montagnes voisines, nommées *Bentayca*, aujourd'hui *los Santillos de los Antiguos*. Les hommes se rendaient au pied de l'une, et y invoquaient l'Éternel sous le nom d'*Eraoranhama* ; les femmes se rendaient au pied de l'autre, et y adressaient leurs prières à Dieu, sous le nom de *Morayba*. Lorsque les pluies se faisaient attendre, on se rendait encore à *Bentayca*. Là, les deux sexes gardaient un jeûne austère durant trois jours ; ce terme expiré, ils poussaient les cris les plus lamentables. Abreu Galindo assure que les habitans de Fer étaient si attachés à cet usage, qu'ils le conservèrent encore longtemps après avoir embrassé le Christianisme, et qu'ils invoquaient le Christ et sa mère sous les noms d'*Eraoranhama* et de *Morayba*. Lorsque ces cris étaient sans effet, un insulaire renommé par ses vertus se rendait dans la caverne d'*Astéhyta*, ou canton de *Tacuitunta*, et y priait avec ferveur. Si ses prières étaient exaucées, il lui apparaissait, dit-on, un porc, qu'il enveloppait dans son tamarco, et qu'il présentait à la multitude : d'une commune voix, le peuple nommait cet animal *Aramfaybo*, c'est-à-dire, intercesseur auprès de Dieu.

A Palme, on avait aussi un lieu privilégié pour prier dans les grandes occasions : c'était un rocher pointu, d'une grande hauteur. L'existence de l'île était regardée comme dépendante de la sienne ; on croyait que Dieu s'y reposait, et l'on venait y offrir des vœux et des libations : l'on y portait les entrailles des animaux tués pour la consommation, et l'on s'imaginait qu'avec de pareilles offrandes, accompagnées de cérémonies extraordinaires,

on se rendait propice la divinité : aussi ce rocher, nommé le grand *Ydase*, était-il toujours environné de corbeaux qui se nourrissaient des mets destinés à Dieu.

Viana nous a dit (1) que les insulaires de Ténériffe, ^{Enfer.} plus que ceux des autres Canaries, croyaient à une sorte d'enfer ; il était naturel qu'ils le plaçassent dans les flancs du pic de Teyde, comme les Grecs plaçaient les forges de Vulcain dans les grottes du Lemnos, dans les profondeurs de l'Etna, et dans les volcans de Lipari. Il a dit aussi que le diable régnait dans cet enfer, comme il a régné dans tous les enfers du monde. On le nommait *Guayota* à Ténériffe, et *Yruene* ou *Yruena* à Palme, où on le plaçait aussi sous un volcan. D'autres ont cru que ce *Guayota* n'était point le démon régnant sur un séjour de réprobation, mais seulement un grand coupable dévolu aux feux éternels (2). Clavijo dit que c'était le génie ou le principe du mal (3).

A Fortaventure, il y avait eu une secte nommée *Efe-* ^{Secte des Efe-} ^{neques} *neque* (4), dont les croyans se rendaient dans une enceinte circulaire fermée de murailles concentriques ; au milieu de ces murailles se trouvait une grosse pierre ronde nommée *fayra*. Là, ils adoraient l'Éternel sous le nom de *Dieu créateur*, et répandaient sur le *fayra* une partie du lait de leurs troupeaux, et de la meilleure graisse. Ce culte défiguré était, lors de la conquête, ^{Pithies.} présidé par de véritables Pithies, qui faisaient leurs

(1) Vian. Cant. I.

(2) Pingré et Borda, liv. V, p. 79.

(3) Clavij. *Not. etc.* lib. II, §. XV.

(4) Clavijo, *Not. gen. etc.* lib. II.

sortilèges dans une petite grotte ou temple solitaire ; elles y portaient leurs regards dans l'avenir, ou déroulaient les fastes du passé aux yeux de ceux qui venaient les consulter. Tous ces oracles étaient accompagnés de convulsions et de ces simagrées magiques dont les pithonisses de l'antiquité, assises sur leurs trépieds mystérieux, amusèrent les hommes assez crédules pour ajouter foi à leurs rêves. Les habitans de Lancerote, entichés de ces superstitions, furent très-difficiles à convertir à la foi chrétienne (1).

Magades,
sorte de Vestales.

Enfin, à Canarie, des femmes qui devaient être vierges, des espèces de vestales nommées *Magades* ou *Hari-magades*, présidaient au culte sous la direction du *Faycan* ; elles étaient vêtues plus largement, et de peaux plus belles que celles dont les autres femmes se couvraient ; elles jouissaient de grands privilèges et de beaucoup de considération.

Les grottes, que quelques-uns ont appelées temples, où ces *Magades* transmettaient à Dieu les adorations du peuple, et où tous les jours elles faisaient des libations de lait, étaient des lieux de refuge respectés de tous, et qu'on n'eût pas violés impunément. Don Pedro del Castillo (2) dit que sur un rocher élevé du *Baranco de Valeron*, on voit les ruines d'un de ces monumens, dans lequel on entrait par une porte en forme d'arc, qui contenait, outre un grand vestibule, plusieurs cellules les unes sur les autres : ces cellules avaient jour sur le *Ba-*

(1) Conq. des Can. ch. LXX.

(2) *Desc. de las Isl. Can.* cap. XX.

ranco. Je ne le suivrai pas dans tout ce qu'il ajoute à cette description, parce que je la crois peu fidèle.

Dans les calamités publiques, on avait recours à l'Être suprême, et il y avait dans cette île des lieux consacrés par choix pour aller y implorer son appui : c'étaient des rochers très-élevés, sur des montagnes déjà très-hautes, l'un au canton de Gualdar, nommé *Tirmar*, l'autre au canton de Telde, appelé *Umyaya*. Lorsqu'il était question d'aller y prier, le *Faycan* convoquait tout le peuple, et se plaçait au milieu : chacun, marchant en procession, portait à la main des palmes, des branches d'olivier et des verges. Les *Magades*, en tête, arrivées au pied de *Tirmar* ou de *Umyaya*, montaient sur la cime et y faisaient des libations : pendant ce temps, on chantait des airs tristes et des espèces d'hymnes, on dansait la Canarie. Était-il question d'obtenir de l'eau du ciel, on descendait vers la mer, on la châtiât avec des verges, sans doute parce que les Canariens n'ignoraient pas que les pluies se forment de ses vapeurs : souvent même un insulaire, se dévouant pour tout le peuple, se précipitait dans l'Océan, espérant par-là obtenir grace devant la divinité pour sa patrie désolée (1).

Outre les *Magades*, il y avait un autre ordre de vierges Baptisuses. fort respecté ; elles pouvaient abandonner cet état quand elles le desiraient : leurs fonctions étaient de répandre de l'eau sur la tête des enfans nouveau-nés.

Les Espagnols, qui ont vu dans ces vierges des

(1) Gomar. *Hist. gen. de las Ind.* c. 224.

baptiseuses (*baptizadoras*), ont cru que ce singulier usage était un reste de christianisme (1), qu'ils disent avoir été prêché autrefois dans ces îles par l'apôtre saint Barthélemi et par d'autres saints, *Avite* et *Brandon* ou *Brondon*, moines écossais très-peu connus. Feuillé, cité par MM. Pingré et de Borda (2), paraît avoir embrassé cette opinion; mais elle est d'autant moins fondée, il est d'autant plus douteux que des saints soient venus aux Canaries, qu'on n'en donne aucune preuve positive (3). Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que, par l'espèce de baptême employé chez les Guanches, les baptiseuses devenaient parentes de l'enfant et de sa famille. Elles pouvaient quitter leurs fonctions pour s'établir dans la société; ce qui me fait croire qu'elles étaient de simples matrones ou sages-femmes, que le fanatisme et l'amour du

(1) Nun. de la Pen. lib. I, cap. III.

(2) *Voyag.* t. I, ch. V.

(3) *Y no es verosimil fuese ella sola, el unico testimonio, que no restase de aquella imaginaria predicacion. Not. de la Hist.* etc. liv. II, §. VI. Viera a raison. Il vaudrait autant dire que les Canariens avaient été instruits de la loi hébraïque, parce que, dans le dévouement d'un insulaire qui se jette à la mer pour obtenir de la pluie, il y a quelque ressemblance avec le bouc *Hazaël*, chargé des crimes du peuple.

Lorsque l'on demandait aux Guanches d'où leur venait leur espèce de baptême, ils répondaient qu'ils le tenaient de leurs aïeux, et que la pratique en était aussi salutaire qu'ancienne.

Nous voyons tous les jours, chez les hommes policés, des usages n'avoir d'autre titre au respect que leur antiquité. L'eau lustrale et les lotions purificatoires des premiers peuples, des Égyptiens, des Indiens, etc., sont l'origine de tous les baptêmes, et ont beaucoup plus de rapport à celui des Guanches que ce baptême des Guanches n'en avait avec celui des chrétiens.

merveilleux avaient métamorphosées en religieuses, comme il a changé en véritable communion l'usage des anciens Péruviens, qui mangeaient leur pain sacré, appelé *cancu*, aux fêtes du *Raymi* ou solstice d'été (1).

Après avoir donné une idée de la religion et de l'ancien culte des Canariens, nous allons parler de leurs mariages.

Tout ce que nous savons sur les mariages des Guanches, c'est qu'il fallait qu'une jeune personne fût grasse pour former ces liens. Aussi pendant un mois, avant de l'établir, on tenait une fille recélée, on la nourrissait de choses succulentes, on lui interdisait toute occupation; si au bout de ce temps son prétendu la trouvait maigre, elle était jugée incapable de donner le jour à des hommes robustes et bien constitués, et conséquemment répudiée. On se mariait à tous les degrés de parenté; une mère et une sœur étaient les seules personnes qu'il ne fût point permis d'épouser : encore quelques rois s'étaient-ils mariés avec leurs sœurs; ils en avaient même le droit exclusivement.

Mariages.

Viana nie qu'ils aient connu le divorce (2). Cepen-

(1) Les écrivains espagnols ont toujours vu dans la religion des peuples que leurs compatriotes avaient soumis, des rapports avec le christianisme, imaginant par-là prouver l'excellence de leur croyance. Outre le prétendu baptême des Canariens et la fabuleuse communion des Péruviens dont nous venons de faire mention, ils ont encore voulu prouver qu'on se confessait au Pérou du temps des Incas, et au Mexique du temps de Montézume : ce qui est d'autant plus faux, quoi qu'en disent Acosta et Gaspar d'Enz, qu'aujourd'hui, où le culte apostolique est presque général au Nouveau-Monde, les naturels baptisés ne se confessent jamais de bonne grace, et s'ils n'y sont contraints par l'Inquisition.

(2) Vian. Cant. 1.

dant il est certain, selon d'autres (1); qu'un homme et une femme pouvaient se séparer amicalement et quand ils le voulaient, sans que cette séparation fût regardée comme une tache : les enfans seulement, s'il en était provenu de cette union, se nommaient *achicuca* s'ils étaient mâles, et *cucaba* s'ils étaient femelles.

Usages
bizarres.

La polygamie paraissait avoir été en usage autrefois. Bontier et Leverrier rapportent une chose très-étonnante à mon avis (2). Ils disent qu'à Lancerote une femme avait trois maris, que chacun d'eux était obligé de la servir deux mois en qualité de domestique; mais aussi que chacun régnait, à son tour, un mois sur les charmes de l'épouse commune. Ils ajoutent que cette épouse était d'ailleurs très-fidèle à la foi conjugale; ce qui ne serait pas étonnant, dans le cas où la première partie du fait serait vraie. On rapporte qu'au Tibet une femme sert pour toute une famille. Cette *polyandrie* n'a cependant aucun rapport avec celle que nous venons de citer.

Je ne sais pas si l'histoire du *Faycan* et des seigneurs qui avaient droit de coucher avec les jeunes filles la première nuit de leurs noces, et qui par-là honoraient beaucoup les maris, est plus authentique.

Cette tradition a été affirmée par plusieurs, et l'usage, dit-on, était même de toute antiquité. Quoi qu'il en soit, cet usage n'avait pas tourné à l'avantage de la population, et elle diminuait aux Canaries, soit par la guerre, soit par les suites d'une terrible épidémie, quand les Euro-

(1) *Clav. Not. etc.* t. I, lib. II, §. VI. — *Ping. et Bord. Voyag.* t. I, liv. V.

(2) *Conq. des Can.* ch. LXXI.

péens y arrivèrent. On dit qu'autrefois elle avait été si nombreuse, que les îles ne pouvant plus contenir leurs habitans, et la ressource des colonies étant inconnue aux peuples Guanches, qui n'étaient pas navigateurs, le gouvernement avait été réduit à un expédient barbare, qu'on avait déjà pratiqué plusieurs fois dès la plus haute antiquité : c'était de ne conserver la vie qu'au premier né de chaque mariage (1), expédient cruel, dont on trouve des exemples chez d'autres peuples plus policés, et qui, à quelques modifications près, est une coutume à la Chine, dont on vante la sagesse. Heureusement cet usage barbare cessa bientôt aux Canaries : on éleva tous les enfans, et, à mon avis, on les éleva très-bien. Au lieu de les envoyer à l'école encourir des pénitences et apprendre ce qui eût été au-dessus de leur portée, on leur formait d'abord le corps, puis l'esprit. Cette dernière partie de l'éducation se donnait par les parens même de l'enfant, en l'instruisant de ses devoirs, par des conversations fréquentes, et en lui mettant sans cesse devant les yeux l'exemple des hommes justes récompensés par l'estime publique, et des méchans punis par le mépris général (2).

Education.

Le résultat de l'éducation physique était une excellente santé, l'agilité, l'adresse la plus surprenante, qui rendaient les Guanches propres à tous les exercices du corps, dans lesquels ils excellaient. La lutte, le saut, la course, la danse, comme nous l'avons vu, le jeu de

(1) Clavij. *Not. de la Hist.*, etc. lib. II, §. XVI.

(2) Galind. *manuscr.* lib. II, cap. III.

palets, étaient des exercices familiers à tous ces insulaires ; on les exécutait avec pompe dans les fêtes publiques, dont les plus belles étaient celles que l'on célébrait après les récoltes et au sacre des rois.

Dès la plus tendre jeunesse, on plaçait les enfans tout nus sur des nattes, sur lesquelles ils ne tardaient pas à marcher : à peine étaient-ils en état de changer de place, qu'on leur jetait des boulettes de terre molle, qu'ils essayaient d'éviter ; quand ils commençaient à y réussir, on y substituait des noyaux, puis de petits cailloux, ensuite des dards sans pointes, enfin des javelots aigus : aussi raconte-t-on des choses étonnantes de la manière dont les Canariens évitaient, à la plus petite distance, et presque sans le plus léger mouvement, les pierres lancées avec la plus grande roideur.

Lois.

Les Guanches, nous dit-on, avaient peu de lois. Je crois que leur code n'était pas en effet très-étendu ; mais assurer qu'ils n'en reconnaissaient aucune, c'est prouver peu de jugement. Un peuple qui cultive les arts, qui a une forme de gouvernement et des propriétés, peut-il exister sans pacte qui fixe les devoirs et les obligations de chaque membre de la société ? Il vaut mieux convenir que nous n'avons, des lois guanches, comme de leur langage, de leur poésie et de leurs opinions religieuses, que des débris, qui ont évidemment appartenu à un corps plus complet.

A Fer, l'homicide était jugé à mort et puni de la peine capitale ; le vol, par la perte d'un œil ; la récidive, par la perte de l'autre.

A Canarie, l'exécuteur des sentences conduisait l'homme accusé d'un crime devant les juges, toutes les fois que l'issue du jugement pouvait être corporelle : on suivait la loi du talion dans toute son étendue ; l'arrêt était exécuté sur-le-champ.

Peine du
Talion.

A Fortaventure et à Lancerote, le meurtrier avait la tête tranchée, ou brisée pour parler plus exactement. La peine pouvait être commuée ou adoucie, si le coupable était en état de produire des preuves atténuantes ; sinon il était conduit au bord de la mer. Là, le bourreau le faisait étendre sur une grande pierre plate et polie, destinée à servir d'échafaud, et avec une autre pierre qu'il lui jetait sur la tête pour l'écraser, il en faisait jaillir la cervelle. Tous ces bourreaux, regardés avec horreur, n'étaient point admis parmi les autres hommes. Ils ne paraissaient en public que pour l'exercice de leur affreux ministère ; ils étaient privés de tous les avantages de la société, et ne pouvaient toucher à ce qui était commun aux autres ; la populace les poursuivait même, en leur jetant des pierres, et en les chargeant de malédictions.

Supplice.

Les bour-
reaux regar-
dés avec hor-
reur.

La répugnance des Guanches pour ôter la vie à tout ce qui ne pouvait la défendre ou éviter la mort, ne leur fait pas moins d'honneur. Nous avons vu que l'on demandait aux plébéiens qu'on voulait anoblir, s'ils n'étaient pas entrés dans l'étable pour y tuer des animaux, c'est-à-dire s'ils n'avaient pas fait les fonctions de boucher ; car c'étaient des bouchers de profession qui étaient chargés de tuer les brebis, les agneaux et les chèvres : ces hommes, accoutumés à

Les bouchers
méprisés.

verser le sang sans émotion, étaient presque aussi méprisés que l'être vil qui, par état, versait celui de ses semblables sur une pierre.

Par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple dans l'antiquité, le vol était autorisé à Gomère, au lieu d'être puni comme à Fer, et l'on regardait comme très-adroit celui qui s'en acquittait le mieux (1). Mais n'y avait-il pas des lois à Sparte, où le vol était aussi regardé comme une gentillesse ?

A Ténériffe, les lois étaient plus humaines, s'il est vrai toutefois que celles qui pardonnent ou ne punissent pas sévèrement, soient réellement les plus douces. Les tribunaux frémissaient à l'idée d'un arrêt de mort. L'homicide, dit-on, qui fut très-rare dans l'île, n'y fut jamais puni qu'en exilant l'assassin de la société, en lui ôtant tous ses biens-fonds, qui revenaient de droit au roi, et en distribuant à la famille du mort les troupeaux et le mobilier du meurtrier.

Je veux bien qu'un arrêt pareil chez un peuple juste et vertueux, sensible et humain, fût très-capable d'arrêter ceux qui auraient été tentés de commettre un pareil crime; mais ne frappait-il que le coupable ? Il pouvait avoir des enfans, qui se trouvaient ainsi frustrés de tous les biens qu'ils avaient droit d'attendre, et héritaient du châtiement de leur père, sans avoir partagé son crime. Au reste, l'assassin demeurait toujours méprisé comme un bourreau; et dans les îles où l'on infligeait la peine de

(1) Clavij. *Not. etc.* lib. II, §. XIX.

mort, la famille du coupable était à jamais déshonorée, ou du moins aussi long-temps qu'on se rappelait de la sentence qui avait flétri un de ses membres.

Les lois relatives au respect dû aux femmes étaient observées avec une extrême ponctualité. Rien n'était si sévèrement réprimé et poursuivi par la justice, que le manque d'égards pour ces êtres charmans et timides que le ciel forma pour nous donner l'idée de la perfection, et adoucir nos peines. Ce respect était porté au point, que lorsqu'un homme rencontrait une femme dans un chemin, non seulement il devait lui céder le pas, mais il ne pouvait fixer les yeux sur elle, s'il n'y était autorisé par un regard; à plus forte raison lui parler, si elle ne lui en donnait la permission en lui adressant la parole. Nous qui, de l'avis des peuples civilisés, passons pour la nation la plus galante, nous sommes encore bien moins galans que les antiques Canariens. Il faut dire, pour nous justifier, que si jamais Guanche ne manqua à une femme, c'est que jamais les femmes Guanches ne souffrirent qu'on leur manquât. Il était de leur honneur de recourir à la justice, protectrice de leurs droits, et Thémis était inflexible pour les moindres injures faites à son sexe. Les propos libres, qui, dans nos cercles galans, passent pour des saillies, eussent été regardés à Ténériffe comme des impertinences scandaleuses, et punis pour le moins du fouet ou du bâton.

Respect porté
aux femmes.

La preuve la plus glorieuse que l'on puisse donner de l'humanité des Guanches, c'est celle que nous emprunterons d'*Alusio Cadamosto* : il dit qu'au temps de la

Humanité
des Guanches.

conquête, et peu après les premières invasions des Espagnols à Ténériffe, un bateau qui en portait plusieurs ayant été pris par les insulaires, ceux-ci, au lieu de les égorger comme n'eussent pas manqué de le faire les féroces Européens, se contentèrent d'employer leurs prisonniers à chasser les mouches dont ils étaient incommodés, et à nettoyer les parcs des chèvres et des brebis. Ces mêmes Européens ont pourtant détruit la race de ceux qui les ont ainsi épargnés !

MM. Pingré et de Borda disent (1) que la désobéissance aux parens, le viol, le crime de celui qui semait des inimitiés entre les chefs de l'État, comportait la peine de mort. Ils disent la même chose du vol, soit qu'il fût considérable ou non ; mais, d'après ce que nous avons vu, cela n'est vrai que pour certaines îles. Ils ajoutent qu'on usait envers les criminels de deux sortes de supplices : on lapidait les uns et l'on pendait les autres ; ce dernier genre de mort était le plus ignominieux. Je présume que l'auteur du manuscrit qui a servi de guide à ces savans, n'a point voulu dire qu'on lapidait ceux qui étaient condamnés à périr. C'est sans doute du supplice de Lancerote qu'il a entendu parler, et qui se pratiquait au moyen de pierres. MM. Pingré et de Borda nous disent enfin que l'adultère était enterré vif. La femme libre du lien conjugal, et convaincue d'inconduite, était condamnée à une détention perpétuelle, si l'auteur connu de sa faute ne consentait librement à

(1) *Voyag.* Tom. I, ch. 5.

l'épouser ; les délits moins graves étaient punis du fouet, et toutes les lois s'observaient avec la plus grande rigueur.

Suivant des auteurs pour ainsi dire contemporains, il paraît que non seulement le supplice des pierres, mais encore plusieurs autres points, de ce que nous avons rapporté d'après MM. Pingré et de Borda, conviennent aux autres îles et non à Ténériffe, dont les tribunaux, dit-on, ne condamnèrent jamais au dernier supplice aucun coupable, quelle que fût l'énormité de son crime (1). Quoi qu'il en soit, le fouet et le bâton réservés aux fautes et aux bassesses déshonorantes, étaient de véritables supplices, par la tache ineffaçable qu'ils laissaient sur ceux qui en avaient été frappés.

Les guerres qui s'allumaient souvent parmi les Guanches, étaient soumises à des lois, un conseil y présidait ; il se mêlait de tout ce qui pouvait y avoir rapport ; il était indépendant du roi, mais ne pouvait agir sans l'avis du tribunal de justice, qui était un conseil suprême, présidé par le chef de l'État. On observait dans ces guerres une espèce de tactique, qui était plus perfectionnée à Fortaventure, où l'on n'était jamais en paix.

Conseil
de guerre.

Les tribunaux suprêmes rendaient la justice avec toute la solennité convenable : à Ténériffe, c'était une espèce de cour plénière appelée *Tagoror*. Le lieu de l'assemblée était un espace préparé à cet effet, voisin

Tribunal
suprême.

(1) Herbet, *Voyag.* pag. 3. Galind., manusc. Lib. 3, ch. 13.

d'une habitation royale, entouré de bancs de pierres polies : ceux des juges étaient à une extrémité ; celui du roi, qui prononçait les sentences, au milieu des leurs, et couvert des plus belles peaux. Le coupable se tenait debout devant la justice, pour ainsi dire entre ses mains mêmes, puisque nous avons déjà vu que c'était l'exécuteur des sentences qui conduisait les prévenus. Cet usage qui paraît d'abord avoir quelque chose de barbare, pouvait offrir un but moral chez des hommes si purs, qu'ils regardaient déjà comme un crime de mériter des soupçons, et qui ne pouvant punir la conduite équivoque, par laquelle un de leurs concitoyens s'était exposé à des doutes injurieux, lui faisaient voir de près l'appareil du supplice, pour que de la vie il ne se remît dans le cas de l'envisager.

Rois.

Le roi, dans ces îles heureuses, n'était donc que le père du peuple, et le chef d'une grande famille ; il connaissait les obligations que lui imposaient les lois par lesquelles il avait été appelé au trône, et il n'y a pas d'exemple qu'il les ait violées. Dans l'éducation des princes, on leur apprenait qu'ils ne devaient pas régner pour leurs plaisirs, mais bien pour l'intérêt commun, et pour le bonheur de leurs sujets. Par la connaissance de leurs immenses devoirs, et par leur observation rigoureuse, les rois devaient obtenir la confiance et l'amour du peuple : cet attachement éclatait lors du sacre, et quand il fallait prêter le serment de fidélité. Rien n'était d'une simplicité plus touchante et plus héroïque, que cette auguste cérémonie ; l'on

y accourait de tous les points de l'empire; chacun voulait être témoin de cet événement, et prodiguer des bénédictions au nouveau monarque. Alors, si l'on était en guerre, toutes les hostilités cessaient : on observait religieusement le respect dû aux trêves.

Au jour fixé, l'héritier du trône se rendait dans la plaine la plus spacieuse de son royaume : là étaient préparés des arcs triomphaux, formés de palmes et de branches de laurier, ornés de fleurs et d'épis. Le lieu de la fête était circonscrit, et la terre était couverte de nattes de joncs. Lorsque le prince, vêtu du *tamasco* le plus brillant, arrivait dans l'enceinte, les acclamations du peuple s'élevaient de toutes parts. A Fortaventure et à Lancerote, le roi portait un diadème orné de coquilles : dans les autres îles, une simple couronne de laurier ombrageait son front. A peine s'était-il reposé sur un siège élevé, d'où tout le monde pouvait l'apercevoir, que le plus ancien et le plus révérend des seigneurs de son sang, s'approchait de lui; le vieillard présentait au monarque le fémur d'un des plus anciens rois ses prédécesseurs, qui avait régné avec justice, et dont ce débris, séparé du corps, était précieusement conservé dans un fourreau de cuir pour la cérémonie du sacre. Le prince s'inclinait respectueusement devant l'os de son ancêtre, le plaçait sur sa tête, en disant à haute voix : « Je jure par ce débris, que, comme celui qui l'anima, » je ne porterai la couronne que pour pratiquer la » vertu, et emporter avec moi les regrets et les vœux de » mon peuple. » Le vieillard ensuite prenant le *fémur*

Sacre et couronnement.

sacré, et le plaçant aussi sur sa tête, prononçait pour toute la noblesse le serment suivant, que chacun répétait avec enthousiasme : « Nous jurons par cet os » révéral, et par ce jour mémorable, que nous proté- » gerons le règne qui commence, et ceux qui sortiront » du roi (1). »

Nature du
Gouvernem.

C'est donc mal-à-propos qu'on a cru les souverains de Ténériffe électifs (2). Ceux qui ont avancé cette opinion, ont cependant rapporté la cérémonie du sacre à peu près comme nous la rapportons, et se sont par conséquent contredits.

Par la réciprocité de ces sermens, et la part que les patriciens avaient au gouvernement, par les fonctions du roi, et par le nom même qu'on lui donnait (*mancey*), qui signifie également secours, protection, défense, on pourrait être fondé à considérer les îles Canaries comme ayant formé autant de petits gouvernemens aristocratiques, dont la force exécutive était concentrée dans un seul, lequel n'était que l'organe de la nation, l'interprète des lois, et non le maître du peuple. Dans le vocabulaire Guanche nous avons trouvé un mot qui signifie proprement *république*.

Respect porté
au Roi.

Rien n'égale le respect que tous les membres de la société portaient à son chef; nul ne se permit jamais d'en dire le moindre mal : les anciens Canariens, d'ailleurs, ne hasardaient jamais de paroles téméraires, principale-

(1) Esp. Lib. I, ch. 8. Vian. cant. I. Clavij, *Not. gén. de las, islas can.*, etc., t. I, liv. II, §. 24. Nun de la Pen., liv. I, ch. 5. Ping. et Bord. *Voyag.* Tom. I, ch. V.

(2) Abr. Gallind. manusc. lib. III, ch. 11.

ment sur ceux qui sont au timon des affaires, et qui se conduisant, la plupart du temps, d'après des raisons qui ne sont pas à la portée de la multitude, par conséquent dont nous ne pouvons juger, peuvent avoir raison quand nous les blâmons avec une apparence de justice.

On aimait le roi durant sa vie, on respectait sa mémoire après sa mort; il ne sortait jamais sans être entouré des grands ou des officiers de ses troupes, et précédé d'un petit étendard de nattes mis au bout d'une longue pique, et appelé *anepa*. Lorsqu'il cessait de vivre, on portait son deuil; on le plaçait dans les caves communes, peut-être pour apprendre à ses successeurs que la mort égalise tous les hommes; mais on l'y décorait de tous ses attributs royaux, et on déposait près de ses restes quelques provisions de graisse, de lait, et autres alimens (1).

Sépulture des rois.

Le serment prêté et la cérémonie terminée, commençaient des réjouissances de toutes espèces, qui duraient plusieurs jours, et consistaient dans la danse, le jeu de palet, la lutte, la course, des épreuves de force, et autres exercices de corps.

Le palet se jouait à peu près comme chez les Grecs, mais avec des disques très-lourds, proportionnés aux forces des Guanches. Espinosa (2) nous dit avoir vu à *Arico* des pierres taillées si lourdes, qu'aucun Européen n'aurait pu les porter: c'était cependant une opi-

Jeux et exercices.

(1) Clavij. *Noz. etc.*, t. I. liv. II, §. XXII.

(2) Liv. I ch. VIII, p. 26.

nion accréditée, que les anciens insulaires les remuaient aisément, et qu'ils les chargeaient sur leurs épaules ou sur leur tête, pour essayer leur vigueur.

Lutte.

On préparait un lieu élevé, une espèce de palestre, pour la lutte, qui était un véritable art, soumis à des règles, et auquel on avait donné une sorte de considération, en ne permettant pas qu'il fût exercé sans une autorisation du conseil de guerre, visée par le *Faycan*. Les champions se présentaient d'ordinaire armés de trois pierres, d'une massue, et d'un poignard de *Tabona* très-affilé : ils prélevaient, dès qu'ils étaient à une petite distance, en se jetant avec roideur les trois cailloux, qu'ils devaient éviter, de la manière dont nous l'avons dit plus haut, sans bouger les pieds, et seulement par la souplesse du corps (1) : ils se joignaient ensuite, et c'est là que, le poignard d'une main, et brandissant la massue de l'autre, ils déployaient toutes leurs graces, leur force et leur adresse. Les regards fixés sur les yeux de son adversaire, chaque combattant y étudiait le coup qu'il devait attendre et parer : une attaque était aussitôt repoussée par une autre ; le spectateur, attentif à tous ces mouvemens, faisait involontairement des vœux pour l'un des deux ; l'impatience, la crainte et l'espoir se lisaient tour à tour sur tous les visages ; enfin l'un des combattans l'emportait, ou les massues volant en éclats, terminaient, aux applaudissemens de la multitude, l'exercice qui l'avait long-temps tenue en suspens.

(1) Ant. Nébrix., dec. t. II, c. 1.

Voilà tout ce que j'ai pu puiser dans diverses sources, sur un peuple perdu. Quelquefois je diffère de certains auteurs, qui m'ont ailleurs servi de guides, parce que j'ai toujours suivi l'opinion la plus vraisemblable et la mieux étayée. Si des lecteurs scrupuleux trouvaient quelques différences entre mon histoire et les relations qui ont été publiées jusqu'à ce jour, je les prierais de ne pas me condamner sans avoir lu les autorités que je cite, sur - tout lorsque les faits rapportés sont de nature à avoir besoin de garans, et qu'ils doivent servir de preuve aux opinions que j'établirai par la suite.

Si l'on trouvait aussi dans quelques ouvrages dont je n'ai pas fait mention, des choses contraires à celles que j'ai avancées, c'est que je ne les ai pas connus, et que je n'ai pu m'aider de leurs lumières, ou que je n'ai pas cru devoir perdre mon temps à citer de mauvaises compilations. Je n'ai pas cru non plus devoir réfuter des rêveries, telles, par exemple, que celles de Lieti qui, dans sa vie de Phelipe II, dit que le pic de Ténériffe est la plus haute montagne de l'Univers, qu'on ne peut le gravir en moins de trois jours, et qu'il est peuplé d'hommes extraordinaires et cruels, plus à craindre que les animaux féroces. Il ajoute qu'on y trouve des pierres qui changent de couleur toutes les lunes, etc. (1).

Auteurs qui
ne sont pas
cités.

D'après les coutumes, les lois, les opinions religieuses et morales que nous venons d'observer chez les anciens

(1) Tom. II, p. 31.

Si les Guanches ne sont pas les restes d'un plus ancien peuple.

et véritables possesseurs des Canaries, serait-il déraisonnable de penser que ces hommes étaient les rejetons d'un peuple plus nombreux et plus éclairé, les débris d'une nation instruite, enfin une race finissante et dégénérée.

Une société qui commence, et qui par cela même avance vers son perfectionnement, ne peut guères avoir que des coutumes et des opinions conséquentes les unes des autres. L'homme passe des idées et des coutumes simples à de plus compliquées, mais appartenant toujours à un même système. Dans la société qui finit, au contraire, ou qui, dans sa durée, a éprouvé une de ces révolutions qui renversent les sciences et la morale, on trouve à chaque instant, à côté des opinions et des usages qui viennent évidemment d'une source éclairée, et dérivent de connaissances supérieures, des idées qui portent le caractère de l'enfance, et des coutumes marquées au coin de l'ignorance la plus grossière.

Chez quels hommes retrouve-t-on en plus grande quantité de ces fragmens lumineux, semés dans une obscurité barbare, que chez les Guanches? Ils ressemblent aux restes d'un peuple qui, après avoir été détruit ou dispersé par un événement qui leur a enlevé presque toutes les connaissances, se sont réunis de nouveau pour recommencer à vivre en société. Dans ce nouveau rassemblement, chacun a rapporté tout ce qui, dans l'ancien ordre de choses, avait été de sa sphère; on a réuni tout ce que la dispersion n'avait pas détruit; il s'est trouvé dans cet assemblage d'immenses

lacunes entre des opinions arrachées à leur série, et des coutumes dont on ne connaissait plus l'origine ni le but.

Les hommes, portés à se perfectionner dès qu'ils vivent rapprochés, ont insensiblement, et, pour ainsi dire, sans y songer, voulu réunir par la suite ce qu'une cause oubliée avait lacéré; alors se sont mêlées aux débris de l'antique civilisation les nouvelles coutumes nées des nouvelles idées: comme un ciment grossier, ces dernières enveloppent, pour en faire un corps, tout ce que le temps avait épargné du peuple antérieur; mais elles en laissent aisément distinguer la teinte primitive.

Quels sont les hommes constituant un corps social qui ne sachent rien du législateur qui les réunit, les tira de la première barbarie, et

. . . . Fit à l'homme abandonner les glands
Pour ces épis dorés qui couronnent nos champs?

DELISLE, *Georg. ch. I.*

Où sont les hommes civilisés qui n'aient pas parlé d'une création, dont on trouve l'histoire au commencement de celle des premiers peuples? Les nations veulent être *Autochtones*. Quand elles ne sont pas de la première antiquité, et qu'elles sont sorties de quelques autres, elles ne manquent jamais de s'approprier la plupart des traditions qui enveloppent le berceau de leur mère, et les rapportent à leur premier âge. C'est cette faiblesse, inséparable des hommes de tous les pays, qui

a jeté tant d'obscurité et de confusion sur l'histoire des siècles, témoins de l'enfance du globe. Quand on n'en retrouve pas une trace chez un peuple poli jusqu'à un certain point; qu'on cherche en vain le nom de son premier père ou de son premier législateur; que ce peuple ne nous dit point d'où il vient, ou comment les lieux qu'il habite le virent naître, ne peut-on pas conclure qu'un événement extraordinaire a enlevé toutes les traditions analogues, et que l'orgueil national n'a point substitué de nouvelles traditions aux premières, parce que la révolution destructive fut d'une nature à prouver le néant de toutes les vanités? Des débris flottans sur l'abîme du passé confirmeront cette conjecture.

Ainsi les Guanches, qui ne nous disent rien de leur enfance, et qui n'ont aucune doctrine suivie, adoraient un Dieu puissant, conservateur unique; et cette idée sublime, la découverte la plus admirable de la philosophie, n'est conséquente d'aucune autre, ni liée à aucun système théogonique: sans doute elle vient d'un peuple instruit; et les pratiques grossières dont elle est accompagnée, ont succédé à des cérémonies plus dignes de cette grande vérité.

Les Canariens reconnaissaient Dieu pour créateur du monde; certaines de leurs coutumes dérivait évidemment, et comme on l'établira par la suite, d'une ancienne connaissance de la forme sphérique du globe. Ils avaient un calendrier exact, et semblable à celui de plusieurs peuples de l'antiquité; et, avec tout cela, ils n'avaient pas la moindre idée de cosmogonie ni d'astronomie.

Ils laissaient dans les grottes sépulcrales , auprès des cadavres des rois et de ceux qui voulaient mourir , divers meubles et provisions , comme on en donnait , chez beaucoup de peuples , aux morts distingués , pour en faire usage dans l'autre monde ou à la résurrection ; et cependant ici , de l'avis général , on ne retrouve aucune idée de l'immortalité de l'ame ni de la vie future. C'est encore par la même raison qu'il y avait un enfer aux Canaries , et un malin esprit pour y régner , et que cependant on ne peuplait pas cet empire des ames criminelles.

Des coutumes qui ne peuvent s'être établies que par suite de raisonnemens évidemment au-dessus de la portée d'un peuple aussi peu instruit que les anciens Canariens , nous aideront encore à reconnaître les traces d'un peuple primitif.

L'usage de conserver les corps morts , qui ne fut national que chez les Égyptiens et les Guanches , c'est-à-dire chez les hommes les moins instruits et chez la nation la plus savante , est , comme nous l'avons dit plus haut , la preuve d'une sensibilité profonde chez les nations dans lesquelles il se généralisa. Sans doute une police éclairée ne contribua pas peu à l'introduire , à l'étendre et à l'affermir : il prouve un gouvernement intelligent et plein de sollicitude pour le bonheur des sujets.

Nous lisons dans un excellent ouvrage (1) , « qu'il serait » à souhaiter , pour l'utilité publique et pour l'intérêt

(1) *Encyclop. ancienne* , mot *embâchement*.

» des survivans, qu'on trouvât le moyen d'embaumer,
» c'est-à-dire, de préserver de la pourriture à peu de
» frais, de manière que cela ne fût pas au-dessus de la
» portée du simple peuple; il s'élève des lieux où l'on
» enterre, des vapeurs malfaisantes et capables d'in-
» fecter». Cette vérité doit être encore plus sensible sous
le ciel des tropiques, où la corruption est plus prompte
et plus fétide. Les premiers Guanches, ou le peuple qui
les précéda, avaient donc reconnu cette vérité, dont
nous-mêmes ne tirons aucun parti, malgré que personne
ne révoque en doute qu'il ne fût avantageux de la mettre
en pratique.

Pour les monumens destinés à passer à la postérité,
il est sûr qu'on ne peut rien employer de mieux que
la forme pyramidale. Les bâtimens de cette forme
sont très-durables, en ce que le comble ne charge
pas la base, qu'il n'y a jamais d'affaissement ni de
lézardes, et que les eaux coulent sur les faces de l'édifice
sans s'insinuer par les jointures des pierres. Ainsi les
pyramides qui servaient de tombeaux à Canarie, et qui,
par cet emploi, étaient, comme en Égypte, destinées à
durer pendant une longue suite de siècles, ne permettent
pas de douter que ceux qui les inventèrent ne fussent
beaucoup plus experts en architecture que ne l'étaient
les Guanches, tels qu'on nous les a fait connaître.

Si l'on n'adoptait pas ce raisonnement, on pourrait
encore rechercher, dans la figure pyramidale des tom-
beaux de Canarie, la preuve d'un culte qu'on ne con-
naissait plus dans cette île. Isidore pense que dans l'ori-

gine, la forme pyramidale fut l'emblème du soleil, comme image de la divergence de ses rayons, et qu'en conséquence, en Égypte, elle fut d'abord consacrée au culte de cet astre, adoré sous le nom d'*Osiris*. Suidas nous apprend que les colonnes qui se terminent en pointe, et les pyramides, sont l'emblème d'Apollon ou de Bacchus, et selon d'autres, indifféremment de tous les deux : il est donc probable qu'on représenta d'abord certaines divinités sous la forme de pyramides et d'obélisques. Pausanias vient à l'appui de cette opinion, en nous apprenant qu'à Corinthe il y avait une colonne qui représentait Diane, et que *Jupiter Mélichius* y était adoré dans une pyramide. Les Guanches, qui cependant employaient la forme pyramidale, n'avaient plus aucune idée des dieux que les pyramides et les obélisques avaient autrefois représentés.

Nous ne nous arrêterons pas à rechercher d'où naquit chez les Canariens cette galanterie raffinée qui n'exista jamais chez les peuples neufs et demi-sauvages, ainsi que chez les nations dégradées, où le beau sexe est, pour ainsi dire, esclave. Cette galanterie est peut-être au-dessus de la nôtre, et elle est certainement supérieure à celle de plusieurs provinces et de toutes nos campagnes.

On sera forcé de convenir qu'il faut avoir long-temps raisonné, pour adopter que chacun est assez maître de sa vie (qui peut-être est la seule véritable propriété), pour pouvoir sans crime l'abandonner quand elle devient un poids. Chez nous-mêmes, cette vérité est souvent mise en problème. Le suicide, toléré par les lois, et

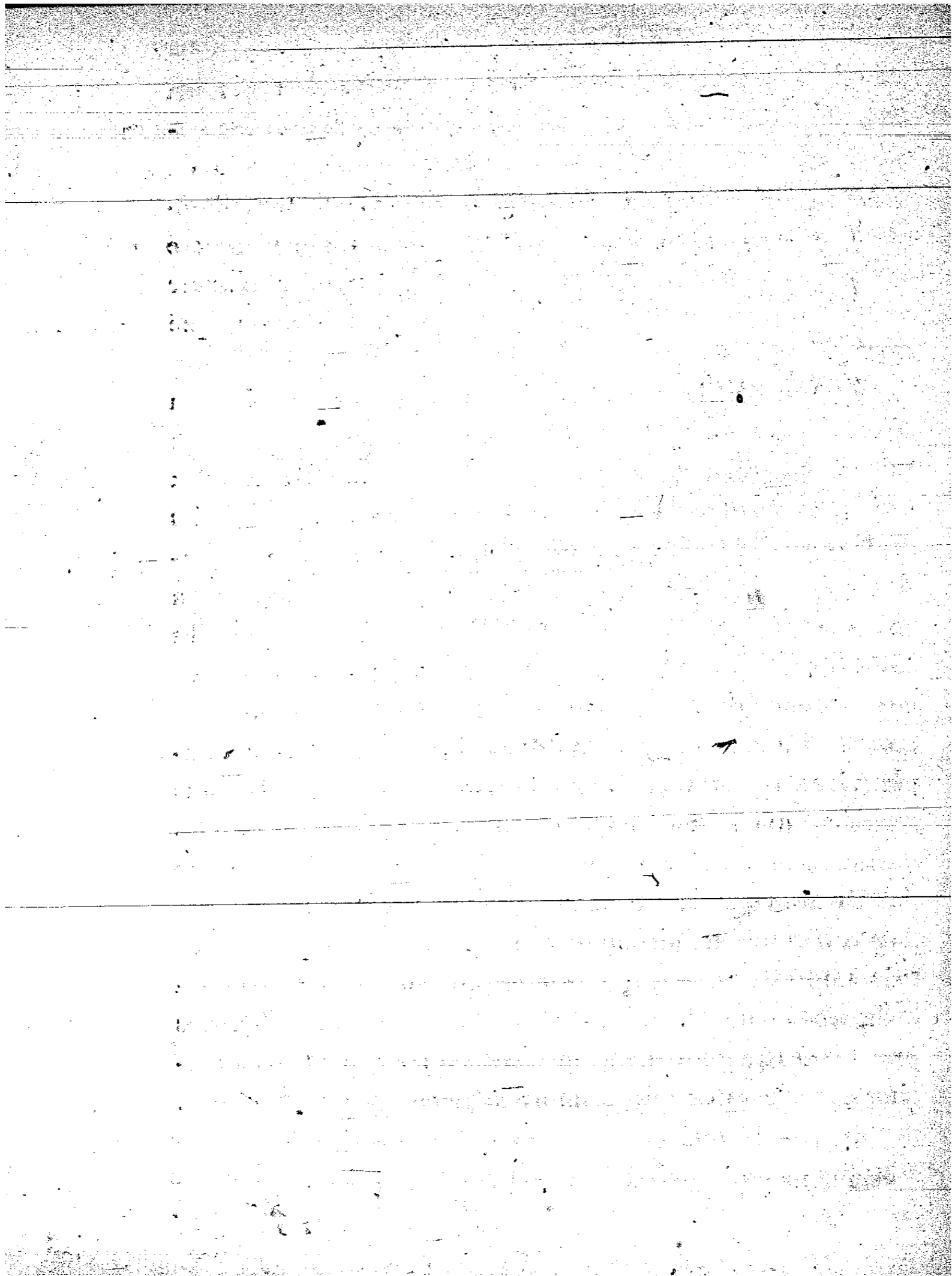
autorisé par l'usage, ne se pratiquera jamais que chez un peuple de philosophes ou d'hommes absolument brutes : les Canariens n'étaient ni l'un ni l'autre.

Attacher des peines proportionnées aux crimes qui peuvent se commettre dans la société, créer un tribunal incorruptible pour appliquer ces peines, sont encore des preuves d'une grande philosophie chez les hommes : mais sur-tout ce qui n'a pu venir que d'une nation parvenue à la civilisation la plus complète et d'une humanité éclairée, c'est de charger des exécutions capitales un homme qui n'en mérite plus le titre ; c'est d'avoir senti que de pareilles exécutions sont indignes de nous, et que si la société peut, pour l'intérêt de tous, priver un de ses membres de l'existence dont il abuse, les autres citoyens ne doivent point lui servir d'instrument. Des peuples qui ont eu un grand nom n'ont pas été si délicats ; et c'est peut-être parce qu'on a trouvé dans cet usage trop de raffinement, qu'on a pensé que les Guanches lapidaient les condamnés au dernier supplice, ce qui, en effet, eût été plus dans l'esprit d'un peuple enfant et à peine policé.

Des traces d'une corruption profonde, qui ne peuvent venir que d'une nation long-temps civilisée, vont aussi naturellement nous ramener à la source d'où sortirent les Guanches. L'homme de la nature, que l'ambition ne tourmente pas, et qui n'est pas déchiré par ses inquiétudes, n'a jamais jeté un regard soucieux sur l'avenir : les Pythies, les Sibylles, les Oracles ne sauraient donc être nés chez des peuples sans desirs, et dont les besoins

restreints sont aussitôt satisfaits que sentis. C'est par un effet de leur orgueil, que les privilégiés de toutes les sociétés ont voulu faire remonter leur origine à celle de l'État qu'ils surchargeaient; la noblesse, sur-tout héréditaire, est la preuve la plus irréfragable de la vieillesse d'une société; et le comble de la corruption, c'est d'avoir voulu attribuer son institution à celui qui ne fit rien que d'utile.

On va m'objecter, sans doute, que les peuples du Nord, dévastateurs de l'Europe au commencement de notre ère, qui passent pour des peuples neufs, et ceux qui remontent à la plus haute antiquité, eurent leurs oracles et leurs nobles. Sans m'arrêter à cette objection, que je regarde comme une preuve de plus en ma faveur, je me contenterai de répondre que des savans dont le nom est assez connu, ont prouvé que ces hommes du Nord et ces premières sociétés dont on a conservé la mémoire, étaient les descendans d'un peuple vieux et antérieur, qui, dans l'antiquité la plus reculée, avait été instruit, policé et corrompu. Ces nations, qu'on oppose aux Guanches, ne sont, comme eux, que les héritiers des vices et des vertus d'une race dont l'histoire est ensevelie dans les ténèbres du passé. Je suis trop satisfait de voir que mon opinion se trouve ici celle des Rudbek et des Bailly, pour multiplier les preuves à l'appui de ce que j'avance : on peut les chercher dans les ouvrages immortels de ces grands hommes.



CHAPITRE III.

DONATION des Canaries à Louis de la Cerda, Infant d'Espagne, par le Pape Clément VI. Conquête de ces îles par divers aventuriers, pour la cour de Madrid. Destruction totale des Guanches.

Malheur aux Nations policées qui voudront s'élever contre les forces et les droits des Peuples insulaires et sauvages; elles deviendront cruelles et barbares sans fruit; elles semeront la haine et la dévastation; elles ne recueilleront que l'opprobre et la vengeance.

RAYNAL. *Hist. phil.*, Tom. I, liv. I.

LES Canaries furent connues des anciens sous le nom d'*Isles fortunées*; nous verrons quelles firent peut-être partie d'une terre célèbre, dont les révolutions physiques influèrent sur le reste de l'ancien monde: mais avant de nous enfoncer dans l'antiquité, achevons ce qui concerne les Guanches.

La résistance qu'ils opposèrent aux Européens, l'envahissement de leur patrie, et leur entière destruction; voilà ce que les historiens ont appelé la conquête des Canaries, et ce que nous allons essayer de traiter.

Je ne comparerai pas mon sujet, comme certains écrivains espagnols, à la découverte et à la soumission du

Nouveau-Monde. Sept îles dont la réduction a fait si peu de bruit dans l'histoire ; sept îles ignorées de presque toute la terre , et tenant une si petite place sur sa surface , ne doivent pas remplir dans les fastes de l'univers autant de feuillets qu'un vaste continent , duquel la conquête et la possession ont produit chez tous les peuples de l'Europe une révolution immense dont on ne peut calculer l'étendue. Quoi qu'il en soit , l'histoire du cœur humain peut trouver , dans le plus petit coin du globe , des faits dignes d'occuper quelques-unes de ses pages. Une nation simple , juste et paisible , quelque peu considérable qu'elle soit , mise aux prises avec des barbares corrompus , iniques et usurpateurs , offre une situation particulière , touchante , et bien digne de nous arrêter un instant.

Premières notions des Canaries en Europe.

A peine , quand on songea , en Europe , à s'emparer des Canaries , ces îles étaient-elles connues ; leur nom était quelquefois prononcé par ceux qui s'occupaient de géographie , mais ne présentait d'autre idée que celle du point de départ de la longitude de Ptolomée ; et je doute fort que saint Barthelemy , apôtre , ait fait l'honneur aux Guanches d'aller leur prêcher l'évangile , comme l'ont pensé plusieurs bonnes gens , et même le respectable Feuillé. Je ne crois pas davantage que saint Avite , martyr au second siècle de l'ère chrétienne ; saint Macrovius ou Macrovio , et saint Brandon ou Borondon , moines écossais au sixième siècle , soient venus pour y donner des leçons de baptême (1).

(1) Voy. chapitre précédent , pag. 98.

L'opinion de George Glats, qui pense que les Goths et les Vandales durent, dans le temps de leur invasion sur l'Empire romain, aborder aux Canaries avec quelques-uns de leurs navires, ne me paraît pas plus certaine que la venue des quatre saints ; mais il paraît mieux prouvé que, dès le douzième et le treizième siècles, des Arabes et quelques Gênois y touchèrent (1). Les premiers même leur donnèrent le nom d'*Al-jakir* ou d'*Al-kaledat*, qui veut dire à peu près séjour fortuné, lieu de délices. Dapper prétend qu'elles furent aussi nommées *El-bard* par ces mêmes navigateurs, à cause du pic de Ténériffe.

Cependant l'Europe touchait à cette époque extraordinaire où le génie de ses habitans, se trouvant resserré par ses côtes, allait prendre l'essor et planer sur le reste du monde. Dans ce temps, l'esprit de chevalerie et des courses lointaines échauffaient toutes les têtes ; on n'était pas bien guéri de la fureur des croisades. On parlait vaguement de terres ultramarines : une idée obscure de la rotondité du globe, qui se confondait avec de vieilles traditions d'une grande île atlantique, porta quelques aventuriers à s'avancer dans l'Océan. Sans doute alors on reconnut quelques-unes des îles voisines des côtes occidentales de l'ancien monde, et l'on en fit des rapports vagues et exagérés : ces rapports

(1) Gomar, dans son *Histoire des Indes*, dit qu'un Doria et un Viraldo entreprirent, en l'année 1291, un voyage sur les côtes occidentales d'Afrique, mais qu'on n'en eut plus de nouvelles.

firent naître chez Don Louis de la Cerda, infant d'Espagne, le desir de conquérir de nouveaux pays.

Ce seigneur, d'une race détrônée, petit-neveu de Louis IX, étoit au service de la cour de France, où il se distinguait par son esprit et par sa bravoure : il enviait une couronne, et ne croyait voir entre elle et lui que les flots qui le séparaient des îles de l'Océan ; il pensa qu'elles lui appartiendraient de plein droit, s'il pouvait les obtenir du souverain pontife : et tel était dans ce temps la manière de voir de presque toute l'Europe.

Donation des
îles de l'Océan
à Louis de la
Cerda.

Le pape Clément VI tenait alors sa cour à Avignon. Louis de la Cerda ayant trouvé le moyen de se faire confier une ambassade par le roi de France, se rendit, en 1344, auprès du Saint-Père, et lui demanda ce qu'il desirait depuis long-temps avec tant d'ardeur : il s'y prit si bien, par son éloquence, et par sa soumission à la chaire apostolique, que le pape Clément VI, afin de faire parvenir le nom de l'église au bout de l'univers, et sans se faire beaucoup prier, érigea dans un consistoire tenu à cet effet les Isles Fortunées en un royaume feudataire du Saint-Siège, en investit le demandant, et engagea tous les princes chrétiens à aider Louis de la Cerda dans les entreprises qu'il pourrait tenter pour conquérir son empire.

Anecdote
sur un Am-
bassadeur an-
glais.

On raconte, à ce sujet, qu'un ambassadeur anglais, qui se trouva alors à Avignon auprès du pape, et qui ne pouvait pas cependant avoir lu Cambden, crut de bonne foi que les Isles Fortunées étoient les îles britanniques, et courut sur-le-champ expédier un courrier

pour avertir le roi d'Angleterre, son maître, que Clément VI venait, d'une manière fort peu séante, de disposer de ses États.

Les conditions du traité entre le pape et le nouveau potentat furent que ce dernier paierait annuellement à l'Eglise un tribut de 400 florins d'or, *bons et purs, du poids et au coin de Florence* (1). La bulle fut expédiée, le 15 décembre de la même année. En voici le texte : *Sicut exhibitæ nobis, etc. ipsumque Fortunæ nuncupari principem constituimus, coronam auream in signum adeptæ dignitatis dicti principatus, tuique honoribus augmentum, tuo capiti nostris manibus imponendo, volentes ut tu, et illorum quilibet qui tum erit in eodem principatu, hæres atque successor, Princeps Fortunæ, debeat de caetero denominari.* Et les îles désignées, dans la donation, furent *Canaria, Ningraria, Pluviaria, Capraria, Junonia, Embronea, Atlantica, Hesperida, Cernent, Gargonas et Gauleta.*

Traité du
Pape et de
Louis de la
Cerde.

En conséquence, l'investiture solennelle fut faite sur-le-champ, et le pape donna au roi un sceptre, et une couronne d'or, en lui disant : *Faciam principem super gentem magnam.* Celui-ci quitta le titre d'infant d'Espagne qu'il avait porté jusqu'alors, pour celui de Prince de la Fortune, ou des Îles Fortunées.

Investiture

Pétrarque nous apprend qu'après avoir été ainsi reconnu, le roi La Cerda monta à cheval, et parcourut Avignon en pompe. Mais c'était dans la mauvaise

(1) Fleury. *Hist. eccl.* 20, 4, 95, n° 24.

saison, et une grande pluie de fort mauvais présage le força de rentrer lui et son cortège.

Toutes les prérogatives royales, *sous le bon plaisir de l'Église*, furent ajoutées à la donation; celles de bâtir des couvens et des monastères, de faire la guerre à tout le monde, excepté au Saint-Siège, de battre monnaie, etc.; mais avec la clause suivante, que si, dans quatre mois, le tribut de 400 florins d'or n'était pas payé, le nouveau prince encourrait l'excommunication; que s'il se faisait attendre encore quatre mois, son royaume serait en interdit, et que s'il ne remplissait pas ses engagements dans le cours des quatre mois suivans, il serait déchu du trône, et que le pape pourrait le donner à qui bon lui semblerait.

Entraves aux
projets de
Louis de la
Cerde.

Le Saint-Père écrivit donc à toutes les cours qui paraissaient prendre quelque intérêt à la conquête des Isles Fortunées. Louis de la Cerda s'étant procuré quelques secours d'argent, suivit de près ces lettres en Arragon, où Don Pèdre IV prépara quelques galères. Mais Alphonse II, roi de Portugal, ne se prêta point à ces arrangemens; il répondit, même à Clément VI, que les îles dont il s'agissait, ayant été découvertes par ses sujets, il les avait fait explorer; que ses gens en avaient même rapporté différentes productions, en signe de possession. Soit qu'il entendît parler de Madère, des Açores, ou des Canaries, il chargea les Ambassadeurs, qui portèrent sa réponse, de dire en deux mots, que, *vu le voisinage et l'opportunité*, leur maître songeait à s'emparer des Isles de l'Océan atlantique pour son propre compte.

Quant à Don Alphonse XI de Castille, dans sa lettre datée d'Alcantara de Henares, le 3 mai 1345, il promit au pape de renoncer à ses droits sur le nouveau royaume; mais il n'en fit pas moins tout ce qu'il fallut pour susciter des entraves au prince de la Fortune, et peu après il ne cacha plus le dessein qu'il avait de s'établir lui-même dans ses États.

Les nouvelles sollicitations de deux nonces du pape n'avancèrent pas davantage les affaires de la Cerda. Dans ces entrefaites, les Anglais ayant porté la désolation dans le nord de la France, et le prince de la Fortune ayant été appelé, par le devoir et l'honneur, au secours de la couronne qu'il avoit jusques-là servi, le roi d'Arragon étant trop attentif aux grands événemens qui divisaient l'Europe, pour sacrifier, dans une entreprise hasardeuse dont il ne devait tirer aucun profit, des forces qui pouvaient lui devenir utiles, tous les préparatifs qu'on avoit faits furent interrompus, et Louis de la Cerda ne vit jamais son royaume (1); on dit même que le Pape le lui retira, sans doute, *parce que les 400 florins d'or ne lui furent pas payés*. Les successeurs de Clément VI ont donné depuis à plusieurs reprises, et tout aussi valablement, les Canaries aux rois d'Espagne: il est probable que si elles leur eussent appartenu, ils n'auraient pas été si généreux.

(1) C'est à tort que, dans la suite de l'*Histoire ecclésiastique*, il est dit que Louis de la Cerda, comte de Clermont, visita les Canaries. (Voyez Liv. CXV.)

Des premiers
Européens
qui débarquè-
rent aux Ca-
naries.

Un *Traité des Canaries*, que je n'ai pas lu, composé par *Louis Bonzony*, et cité par plusieurs auteurs, dit que deux des embarcations destinées par Don Pèdre IV, pour accompagner le prince de la Fortune, tentèrent le voyage et explorèrent les îles Canaries; que les navigateurs qui les montoient, essayèrent de descendre à Gommère, mais qu'ils furent obligés de se rembarquer, avec une grande perte d'hommes. Si le fait est vrai, il ne peut guère être arrivé plus tard qu'en 1350.

Gallindo nous parle, d'une manière plus circonstanciée, d'une autre tentative encore moins heureuse, faite par des Majorcains et des Arragonnais; elle eut lieu à Canarie vers 1360. Les habitans, dont il tenoit la tradition qu'il rapporte, disaient que ces étrangers arrivèrent sur deux bâtimens, au port de Gando. Ils descendirent à terre sans précaution, en armes, avec des intentions qui parurent hostiles; aussitôt les forces de *Telde* et d'*Aguimeze* se réunirent, et, ayant fondu sur les ennemis, les cernèrent; de sorte que ceux qui ne furent pas tués dans le combat, furent obligés de se rendre à discrétion. Parmi les prisonniers se trouvèrent cinq franciscains. Clavijo nous dit qu'ils furent traités avec humanité. Obligés de céder à la nécessité, ces Européens se montrèrent souples et soumis; ils surent se rendre utiles aux Canariens, leur apprirent à rendre leurs maisons plus commodes et leurs grottes plus logeables: mais ne pouvant plus long-temps cacher leur caractère turbulent et ambitieux, ils cherchèrent à se révolter, et mirent les

vainqueurs dans la cruelle nécessité de les détruire. L'arrêt et l'exécution eurent lieu à la même heure : ils périrent tous à la fois. Pour les franciscains, on leur fit l'honneur d'un supplice particulier ; ils furent jetés dans un précipice, qui est à une demi-lieue de la mer, sur la route de *Telde* à *Galdar*. On prétend que quelque temps après on trouva des débris de leurs vêtements sur la côte ; ce qui fit présumer qu'il y avait quelque communication entre l'Océan et le précipice. On a depuis élevé en ce lieu une croix en réparation ; et l'on voyait naguères, en divers endroits de l'île, sous l'invocation de plusieurs saints et saintes, de petites chapelles dont on attribuait l'érection aux infortunés franciscains. Peut-on blâmer la conduite des Canariens ? Peut-on déplorer le sort de leurs prisonniers, qui en méritèrent toute la rigueur, et desquels un auteur espagnol a dit : *Los vicios de aquellos christianos, fueron mayores que su virtudes* (1).

Nous avons déjà eu occasion de citer une autre aventure de ce genre, qui arriva en 1382. Les Européens, prisonniers, méritèrent le même traitement de la part des hommes qui les avaient bien accueillis, et qui leur avaient même donné des troupeaux. Quelle idée durent se faire les vertueux insulaires de Canarie, de ces étrangers qui payaient les bienfaits par la plus noire ingratitude ; et qui ne cessaient de conspirer contre ceux qui leur avaient laissé le jour et donné les moyens de le conserver !

(1) *Clav.* liv. III, §. 22.

S'ils avaient connu les lions et les bêtes les plus féroces, s'ils avaient su que ces animaux sont quelquefois sensibles à la reconnaissance, à quelle espèce de monstres eussent-ils pu comparer les Européens !

Histoire de la
grande Cana-
rie.

C'est à peu près dans ce temps que régnait à Canarie un roi nommé *Artemi Semidan*, fameux par ses vertus et son courage, sous lequel commencèrent, dans l'île, les descentes des conquérans, qu'il repoussa toujours avec avantage. Il fut tué dans une affaire assez majeure contre Béthancourt. Il eut le surnom de Grand après sa mort. Il était fils du roi *Guimidafe*, de la belle reine *Andamana*, dont l'histoire n'est pas dépourvue d'intérêt.

Avant le règne d'*Artemi*, le gouvernement de Canarie avait entièrement changé : une femme avait opéré ce changement. Jusqu'à elle, l'île avait été sous un régime oligarchique, divisée en plusieurs cantons, présidés par leur noblesse, qui se réunissait en congrès ou conseil suprême dans certaines circonstances, pour s'occuper des affaires générales, et qui ne se mêlait de celles de chaque-canton, qu'autant qu'elles avaient rapport aux intérêts de l'État.

Le conseil suprême avait beaucoup de peine à maintenir les provinces en paix les unes avec les autres ; d'ailleurs tous ses membres, ambitieux et corrompus, se haïssaient mutuellement, et les suites les plus funestes résultaient de leurs jalousies. Tout annonçait la vétusté de l'État. Il est certain que si Canarie eût été attaquée sous un pareil régime, elle eût été aussitôt subjuguée.

Il y avait à *Galdar* une jeune femme d'une haute

noblesse, aimable et belle, joignant à tout cela un esprit mâle et solide : c'était *Andamana*. La justesse de son jugement l'avait rendue célèbre dans son district, qui était le plus considérable de tous ; sa réputation s'était répandue dans toute l'île, et passa jusque dans le conseil suprême : dans plusieurs cas qui le partagèrent, et sur lesquels *Andamana* émit des avis sages qui furent suivis, on apprit à connaître son mérite ; ce qui mit en fureur quelques vieux seigneurs ambitieux qui étaient d'une tout autre opinion, et qui furent indignés de voir préférer à la leur, dans le conseil qu'ils influençaient d'ordinaire, celle d'une femme qui n'y siégeait pas. Ainsi, sans dessein, *Andamana* blessa l'amour-propre de plusieurs personnages importants de l'île. On sait que les blessures faites à l'amour-propre ne guérissent jamais, qu'elles font des ennemis implacables : mais combien de fois la haine qui voulait anéantir le mérite, lui a-t-elle fourni l'occasion de paraître avec plus d'éclat ! Les ennemis de notre héroïne firent tout ce qu'ils purent pour la rendre suspecte dans sa patrie, et la faire haïr de tous ses concitoyens ; à force de menées, ils y réussirent enfin.

Andamana, persécutée, souffrit long-temps sans se plaindre ; mais ne pouvant supporter les vexations toujours nouvelles qu'on lui faisait éprouver, la dévastation de ses biens par ceux de *Galdar*, et par des voisins qui venaient sans cesse y faire des incursions, indignée du silence que le Gouvernement gardait sur de tels attentats, elle conçut le dessein de se venger, en

renversant l'ordre de choses qui tolérait ces injustices. Elle se retire donc chez un des seigneurs du pays, un des plus puissans et des plus considérés, qui n'avait jamais cessé de lui rendre justice. Elle lui peignit, avec éloquence, les vices du Gouvernement, engendrés par sa vétusté, lui développa les plans qu'elle avait formés, lui fit sentir la nécessité de donner de nouvelles lois à l'île, flatta adroitement son ambition de l'espoir d'en devenir le chef. Qui peut résister aux paroles séduisantes d'une belle bouche, à des yeux qui persuadent; en un mot, à une femme jeune, charmante et éloquente de toutes les manières? *Guimidafe*, c'était le nom du seigneur, approuva les vues de sa belle amie; il avait toujours appelé ainsi *Andamana*. Il assemble aussitôt ses vassaux pour tenter un grand mouvement; l'héroïne veut partager avec les guerriers les périls de l'entreprise: elle se met à leur tête, les harangue, et fond sur *Galdar*, dont elle s'empare, avant que dans cette ville on ait le temps de se reconnaître, avant que le conseil suprême ait pu se rassembler pour délibérer sur une circonstance aussi imprévue. Elle profite de l'étonnement général; elle ne s'arrête pas qu'elle n'ait parcouru l'île en vainqueur, dispersant tous ses ennemis qui fuient à son approche, grossissant son armée à chaque pas, de nouveaux soldats, jaloux de répandre leur sang au service de la beauté.

Canarie soumise, *Andamana* revint à *Galdar* où elle fit une entrée triomphante; elle y fixa son séjour, et en fit la capitale du royaume; elle pardonna à tous

ses persécuteurs, et employa même ceux auxquels elle trouva quelque capacité; elle donna sa main à *Guimidafe*, et s'occupa avec lui à régir glorieusement l'empire, d'après un nouveau corps de lois. On voit encore aujourd'hui la grotte qui servait de palais à cette reine (1); elle y vécut entourée d'une suite aimable et polie, et partagea le temps entre les soins du gouvernement et les plaisirs de sa cour.

Canarie n'était pas la seule des îles qui eût éprouvé des révolutions. Lancerote avait été divisée en plusieurs royaumes, qui avaient été réduits à deux, que séparait une large muraille; mais un seul prince, nommé *Zonzamas*, y régnait, et la muraille tombait en ruine, lorsqu'en 1377, une tempête jeta sur ses côtes l'équipage d'une embarcation espagnole, dont le chef était un jeune gentilhomme biscayen, nommé *Martin Ruitz d'Avendano*. Les naufragés furent accueillis sur la plage par des hommes qui les conduisirent au roi. Celui-ci les reçut de son mieux, leur offrit tout ce qu'il avait; et ayant distribué chaque étranger dans l'île, il conserva auprès de lui *Martin Ruitz*, dont l'air gracieux et les manières aisées lui plurent infiniment. Cet air et ces manières plurent aussi beaucoup à la reine *Fayna*, qui étoit fort jolie (2). *Ruitz* devait lui plaire, il était étranger, mieux vêtu que les insulaires; d'ailleurs tout objet nouveau flatte, dit-on, les femmes, et voilà sans doute pourquoi la reine *Fayna*, neuf

Histoire de
Lancerote.

(1) *La cueva del Cavallero de Facaracas.*

(2) *Clav. not. liv. II, §. 21.*

mois après l'arrivée de *Ruitz*, accoucha d'une jolie fille qui avait de beaux yeux noirs, un nez aquilin comme l'étranger, et qui fut nommé *Ico*. Cela excita une rumeur dans le pays; mais le bon *Zonzamas* était si charmé de l'étranger, de sa femme et de sa fille, qu'il ne vit rien de ce qui frappait cependant les yeux de tout le monde.

La jeunesse de *Ruitz* et de *Fayna* passa. *Zonzamas* mourut à son tour; *Tinguafaya*, son fils aîné, lui succéda: prince infortuné, plus à plaindre que son père, auquel les tempêtes n'amènèrent qu'un séducteur, qui, enfreignant les égards dus à l'hospitalité, ne put du moins faire de mal aux sujets d'un roi confiant, qui le traitait bien, et dont il souilla la couche nuptiale. Une nuée de pirates biscayens et de Séville, venus sur une flottille de cinq petits vaisseaux, en vertu d'une permission qu'ils avaient obtenue d'Henrique III, fondit vers 1393 selon les uns, et en 1399 selon d'autres, sur Lancerote. Ils portèrent la désolation sur toute l'île; et non contents d'enlever les troupeaux, ils réduisirent en esclavage près de deux cents insulaires, qu'ils amenèrent pour les aller vendre. L'infortuné monarque, et son épouse, furent du nombre des captifs (1).

Guanarame, frère de *Tinguafaya*, le remplaça sur le trône: il épousa sa sœur, la belle *Ico*, et vit son île ravagée par de nouveaux brigands; ils dépeuplèrent le pays au point, que lorsqu'on en fit la conquête,

(1) Gomar, *Hist. gen. delas Ind.* 223.

il n'y restait pas plus de trois cents hommes en état de combattre.

Son fils *Guadarfia* fut appelé à la succession. Ce roi fut le dernier de la race des insulaires ; mais la perte du trône ne fut pas le premier de ses malheurs. Dès avant la venue des Français qui firent la conquête de Lancerote , *Guadarfia* vit son royaume déchiré par des factions ; plusieurs seigneurs lui contestèrent ses droits à la couronne : les étrangers étaient devenus si odieux , qu'on voyait avec peine le fils d'*Ico* sur le trône ; *Ico* , qu'on croyait le fruit illégitime des faiblesses de la reine *Fayna* pour un Européen. Les soupçons se renouvelèrent , ces bruits s'accréditèrent plus que jamais ; on se révolta , et la naissance de la reine-mère fut le sujet de la rébellion. Le roi , méconnu , eut en vain tenté de protéger la malheureuse princesse contre un peuple que rien ne pouvait plus contenir. Les nobles les plus mutins s'assemblèrent sans l'aveu du prince , et décidèrent qu'il fallait qu'on en vint aux épreuves pour connaître la légitimité de la reine et de son fils : usage absurde , qui se rencontre chez plusieurs autres peuples , et qui fut même longtemps accrédité chez nous.

L'épreuve que l'on choisit , était sans doute des plus cruelles. On enferma *Ico* avec deux femmes de l'état le plus vil , dans une petite mesure bâtie tout exprès , et dans laquelle s'ouvrait une espèce de tuyau , qui devait y conduire une grande quantité de fumée , capable de suffoquer tout être vivant qui y demeurerait quelques

minutes. Cette fumée devait être continuée pendant plusieurs heures; si la reine mourait, avec les deux malheureuses, elle était considérée comme illégitime; et, si elle survivait seule, on ne pouvait plus lui contester sa naissance. On assure qu'une vieille femme, touchée de l'infortune de la princesse, demanda à la consoler jusqu'au moment où l'épreuve aurait lieu; elle profita de la permission qu'elle en obtint, pour lui indiquer un moyen qu'elle connaissait, afin d'échapper à une mort, en apparence, inévitable: c'était de se munir d'une grosse éponge bien imprégnée d'eau, de la tenir contre la bouche et les narines, et de respirer ainsi, tant que la fumée durerait. L'épreuve eut lieu; et, au grand mécontentement de tous ses ennemis, *Ico* en sortit triomphante. Ce singulier événement semblait avoir calmé toutes les dissensions intestines, quand Béthencourt arriva.

Premiers français venus aux Canaries.

Antonio de Viana dit qu'avant Béthencourt, sous les ordres d'un sieur *Servant*, normand, et muni d'une permission du roi de Castille, des Français firent une première descente à Lancerote (1). Gallindo confirme ce fait, et dit qu'avant cette expédition l'Espagne ne donnait aucun nom propre à chacune des Canaries; d'autres avancent que la permission d'Henrique III ne fut point donnée au sieur *Servant*, mais à un *Robin* ou *Robinet de Bracamonte* (2), amiral de France, en re-

(1) Vian. cant. 11.

(2) En 1401. Voy. suite de l'*Hist. eccl.* liv. CXV.

connaissance des services qu'il avait rendus , dans la guerre de Portugal , au roi Jean I. Il est donc certain que Béthencourt ne fut pas le premier Français qui pénétra à Lancerote. Un *Lancelot de Moysel* , qui depuis figura parmi les conquérans , y avait , dit-on , élevé un petit fort , qui fut peu après démoli ; et quelques-uns même ont cru que le nom de Lancerote était venu du nom de ce *Lancelot* : au reste , il y a beaucoup d'incertitude sur tout cela. L'époque même de la conquête de chacune des Canaries , varie selon les auteurs ; nous avons donc cru devoir nous en rapporter , et particulièrement pour les dates , aux historiens Bontier et Le Verrier , qui furent témoins d'une partie de ces événemens.

Jean , seigneur de Béthencourt et autres lieux (1) , cousin de *Bracamonte* , ayant , dit-on , obtenu de ce parent qu'il lui cédât ses droits sur les îles Atlantiques , ou seulement , selon d'autres , ayant engagé ses terres de Granville de Béthencourt au même *Robinet* ou *Robert de Bracamonte* en 1401 (2) , se rendit à la Rochelle pour y aviser aux moyens de passer aux Canaries. Le sieur *Gadifer de la Salle* , chevalier , s'étant joint à lui , ils organisèrent une petite expédition , dont les deux aumôniers devinrent les historiens , et dans

Béthencourt
ou Bétencourt

(1) Jean , baron de Saint-Martin-le-Gaillard , au comté d'Eu ; seigneur de Béthencourt , de Grandville-la-Teinturière en Caux , de Saint-Serre-sous-Neufchâtel , de Liancourt , Viville , Grand-Quenay et autres lieux ; cameriste du roi Charles VI , etc. depuis roi des Canaries.

(2) Dap. préf. du *Neptune oriental*.

laquelle ils eurent soin de faire entrer un Guanche et une femme de la même nation, qui ayant autrefois été enlevés par des pirates, avaient été baptisés en Espagne, et devaient servir d'interprètes.

C'est le premier de mai 1402, qu'on mit à la voile. Béthencourt avait emmené des Normands, *Gadifer* des Gascons, et la discorde ne tarda pas à se mettre dans l'équipage; d'ailleurs, contrariés par les vents, ils furent obligés de relâcher deux fois; ils se prirent de dispute avec des vaisseaux anglais qu'il fallut combattre; ils furent arrêtés par les travers de Cadix comme corsaires, et menés à Seville pour se justifier: tout cela ayant dégoûté plusieurs soldats, il y eut une telle désertion, que de plus de deux cent cinquante qu'ils étaient arrivés en Andalousie, ils ne se trouvèrent que cinquante-trois quand il fut question de repartir. Béthencourt ne désespérant cependant pas, poursuivit sa route, et découvrit enfin une île qu'il nomma Joyeuse (*Allegranza*), puis Gracieuse et Monte-clara, qu'il nomma ainsi, parce qu'il ne la vit pas couverte de nuages. Il mit pied à terre dans le courant de juillet au port appelé *Rubicon*, où il commença à se fortifier. S'étant du reste annoncé en ami, le roi *Guadarfia* le reçut de son mieux; l'exemple des malheurs de ses pères n'apprit pas à ce monarque, plein de candeur, qu'il est dangereux de souffrir près de soi des ambitieux. Les Français promirent aux habitans de Lancerote de les protéger contre les pirates; ils ne négligèrent rien pour s'en faire bien venir, tandis qu'ils s'arrangeaient de manière

à tenir tout le pays dans une sorte de dépendance.

Après avoir pris ces mesures de sûreté, Béthencourt voulut aller reconnaître Fortaventure, qu'il voyait si près de son nouvel établissement. En homme prudent, il ne crut pas devoir hasarder l'attaque, vu sa faiblesse, et la grande réputation des insulaires. Dans ce temps, Fortaventure était divisé en deux royaumes toujours en guerre, séparés l'un de l'autre par une muraille, bien plus forte que celle de Lancerote, et toujours bien défendue de part et d'autre. Les domaines de *Guise* qui régnait à *Maxarotte*, s'étendaient depuis cette capitale jusqu'au port appelé aujourd'hui *Corraléjo*. Les États d'*Ayose*, qui régnait au lieu appelé *Handia*, étaient formés par le reste de l'île. Comme les deux rois étaient toujours en guerre, leurs sujets étaient bien plus redoutables que les insulaires que l'on venait, pour ainsi dire, de soumettre sans coup férir; ils connaissaient une sorte de discipline, une manière de se battre en ordre, l'art de se retrancher et de bâtir des fortifications. Le nombre des hommes d'armes pouvait monter à quatre mille.

Béthencourt fit donc très-bien d'agir avec prudence; il partit de nuit, et arriva avant le jour sur la côte, où il descendit aux premières clartés de l'aurore: il envoya reconnaître le pays; et ses gens étant venus lui dire qu'ils distinguaient de loin des espèces de forteresses, il jugea que la réputation des insulaires était bien acquise, et se retira sur la petite île de Lobos, pour tenir conseil. Il y fut décidé qu'on reviendrait à *Rubicon*, qu'on se maintiendrait à Lancerote, et que

Tentatives
sur Fortaven-
ture.

Béthencourt se rendrait en Europe , pour solliciter des secours auprès de quelques couronnes.

Voyage de
Béthencourt
en Europe, et
trahison de
Berneval.

Il ne quitta pas sa petite conquête , sans recommander la plus grande modération à tous ses compagnons. *Gadifer*, qui demeurait gouverneur de droit, était bien en état de seconder ses vues ; mais il y avait parmi les gens de l'expédition , des hommes capables de les traverser. En effet , à peine Béthencourt fut-il éloigné , qu'un normand nommé *Berneval*, se fit un parti de quelques scélérats , vexa les habitans , en réduisit plusieurs à l'esclavage , et voulut , avec quelques Espagnols qui se trouvaient dans ces parages , enlever et aller vendre ces malheureux ; il poussa l'audace jusqu'à se saisir de la personne de *Guadarfia*. Celui-ci ayant trouvé le moyen de s'échapper , et ne pouvant plus contenir sa colère , rassembla aussitôt ses amis et ses sujets fidèles , pour se venger des étrangers. « Quelle nation , leur dit-il , est donc celle des Européens , qui ne connaissent ni l'amitié ni la bonne foi ? quelle religion est donc la leur , puisqu'au moment qu'ils nous font l'éloge de sa pureté , ils agissent frauduleusement ? Ils nous disent que nous avons une ame immortelle comme eux , que nous sommes tous descendus d'un même père ; et cependant ils ne cessent de nous avilir , comme si nous n'étions pas de leur espèce , ils veulent nous vendre comme de vils animaux , ils nous appellent sans cesse barbares et infidèles , et sans égard au traité que nous avons fait avec eux , à la fidélité avec laquelle nous l'avons observé , ils nous provoquent tous les

» jours , et osent encore nous accuser d'être les
» agresseurs (1). »

Les hostilités devaient suivre un tel discours : il en fut effectivement le précurseur. *Gadifer* sentit que s'il ne satisfaisait aussitôt le roi par un exemple , c'en était fait de lui et du petit nombre d'hommes qui lui restaient : il s'en fallait d'ailleurs qu'il fût complice de *Berneval*. Si jusque-là il ne l'avait pas fait punir , c'est qu'il craignait toujours de voir diminuer le nombre de ses compagnons , dont le moindre était si utile dans la circonstance où il se trouvait. Il fit donc poursuivre les traîtres , qui surent se soustraire à ses recherches , mais qui ne purent échapper à la justice divine : ils périrent la plupart misérablement en se sauvant vers Madère. *Guadarfia* fut adouci par la démarche de *Gadifer* , mais il ne fut pas entièrement calmé.

Cependant Béthencourt avait porté ses vues vers l'Espagne : on dit qu'il vint d'abord solliciter en France ; mais que les troubles qui agitaient la fin du règne de Charles VI , et les commencemens de celui de son successeur , ne permirent pas à cette puissance de s'occuper d'expéditions lointaines. Accueilli du roi de Castille , il lui fit hommage de ce qu'il appelait ses conquêtes. Henrique III , sur sa demande , lui accorda des secours , bien faibles à la vérité , puisqu'ils ne consistaient qu'en une petite frégate portant quatre-vingts soldats , et quelques provisions de guerre et de bouche.

Secours accordés par le roi de Castille.

(1) *Cong. des Can. 30. Vier. Not. gen. , liv. III , §. 33.*

Ces forces furent expédiées de suite , et accompagnées d'une lettre de Béthencourt à *Gadifer* , dans laquelle il lui apprenait les démarches qu'il avait faites auprès de la cour de Castille ; et l'assurait de la plus inviolable amitié. Il ajoutait qu'Henrique lui avait donné le titre de roi des Canaries , et toutes les prérogatives attachées à son nouveau rang : il l'engageait à gouverner toujours avec douceur , à tenter quelque chose sur Fortaventure , et terminait en se plaignant amèrement de *Berneval* , dont il avait appris la trahison , et qu'il avait le projet de punir exemplairement si jamais il pouvait le joindre.

Conquête de
Lancerote,

La frégate arriva à Rubicon. Il était temps ; les disputes sur la légitimité du roi s'étaient renouvelées , les insulaires avaient pris les armes les uns contre les autres ; et quand , dans leurs courses , ils trouvaient des Français qui avaient fait quelques mouvemens pour profiter des troubles , ils les mettaient à mort.

Gadifer songeant aux moyens de se soustraire à une perte presque inévitable , épiait le moment de détruire par ruses tous les hommes de l'île , et de ne conserver que les femmes ; mais il ne fut pas réduit à cet horrible expédient , et avec les nouveaux secours qu'il reçut , les nouvelles dissensions furent bientôt terminées. Tout ce qui ne se soumit pas sans résistance fut fait esclave et vendu. Le roi , pour éviter un pareil sort , se fit baptiser , et reçut le nom de *Louys*.

La conquête de l'île ainsi terminée , *Gadifer* voulut parcourir les autres Canaries.

Il partit avec trente-cinq hommes des plus déter-

minés, et se dirigea d'abord vers Fortaventure, où il aborda, au *Baranco de la Palme*. En avançant prudemment dans le pays, ses gens aperçurent plusieurs femmes qui se mirent à fuir et après lesquelles ils coururent; et telle était chez les Canariens l'horreur qu'inspirait la vue des Européens, qu'un des soldats de *Gadifer* en ayant atteint une qui portait un petit enfant, cette mère désolée, dans la crainte que ces ravisseurs ne condamnassent avec elle son fils à la misérable condition d'esclave, l'étouffa sur-le-champ entre ses bras.

Voyage de
Gadifer dans
les autres îles.

N'ayant pas jugé, après cette reconnaissance, devoir rien tenter avec trente cinq-hommes sur un peuple dont les femmes avaient tant de caractère, il leva l'ancre et aborda à Canarie, au port de Gando, entre *Telde* et *Argonez*. A peine fut-il à terre, qu'il fut entouré de plus de cinq cents habitans, qui ne demandaient pas mieux que de le bien recevoir. Il sentit qu'il était prudent de profiter de cette disposition, et envoya un ambassadeur à *Artemi*. Ce roi reçut l'envoyé avec civilité, mais en lui faisant cependant entendre qu'il espérait que *Gadifer*, qui n'avait rien à faire dans son île, ne devait pas y séjourner plus de deux jours. Celui-ci mit donc à la voile; ayant voulu aborder au sud, il ne put y réussir, parce qu'il ne connaissait pas la côte; ce contre-temps le forçant de poursuivre sa route, il passa à la vue de Ténériffe, se dirigea vers Fer, où n'ayant pas distingué de port, il n'aborda pas. Il vint ensuite mouiller à Gomère; mais il fut presque aussitôt obligé de se rembarquer, à cause de la mauvaise réception qu'on lui fit.

Histoire de
Gomère.

Cette île était autrefois toute couverte de bois, très-peuplée, et gouvernée par un seul prince.

Vers 1386, sous le règne d'*Amalahuige*, un Don *Fernand Ormel*, gentilhomme de Gallice, fils d'un *Ormel*, comte d'*Urena*, qui s'était distingué au service de Portugal, obtint du Gouvernement le commandement d'une flottille, avec laquelle il croisait dans l'Océan. Une tempête l'ayant séparé des bâtimens qu'il avait sous ses ordres, il fut jeté sur Gomère où il aborda au port d'*Hipare*. Etant descendu à terre, en armes, avec ses gens, il se prit de dispute avec quelques insulaires qui se trouvaient sur le rivage; l'un de ces derniers fut tué: c'était précisément le frère d'*Amalahuige*.

Le roi, prévenu de cet événement, met sur pied tous ses sujets; et pour ne pas manquer les assassins, longe la mer afin de venir se placer entre elle et eux. Cependant il n'attaque point des hommes qu'il était si facile de détruire; et pour épargner le sang, il attend que les besoins lui soumettent ses ennemis. Cernés de manière à ne pouvoir espérer aucun salut, *Ormel* et ses troupes furent obligés de se rendre à discrétion au bout de deux ou trois jours (1). Alors *Amalahuige* leur pardonna, ou plutôt il les punit par ses bienfaits.

Si, pour la honte de l'espèce humaine, l'histoire offre souvent des exemples de la plus criante ingratitude, elle nous rapporte quelquefois des traits qui consolent l'homme vertueux. *Ormel* n'était point un de ces pirates inhu-

(1) Clavij. Not. etc., liv. III, §. 33.

maines, qui, dans l'espoir du pillage, viennent attaquer et réduire à la servitude des hommes paisibles; aussi fut-il touché de tant de générosité, et donna-t-il au roi de Gomère, comme un témoignage de sa reconnaissance, toutes les armes et les bijoux que contenait sa caravelle. Il se rendit utile aux insulaires, en leur apprenant tout ce qu'il savait. Il se fit tellement aimer, qu'après avoir demeuré long-temps dans le pays, et tourmenté du desir de revoir sa patrie, au point de ne pouvoir plus y résister, on lui facilita les moyens de partir, en réparant son petit bâtiment; malgré les regrets qu'on eut généralement de le voir s'éloigner, on le laissa retourner en Europe: chose unique dans l'histoire des anciens Canariens, qui avaient toujours retenu ceux que les naufrages avaient fait échouer sur leurs côtes.

On prétend qu'éclairé par son hôte, le roi *Amalahuige* s'était fait chrétien, et fut baptisé sous le nom de *Fernand*, par l'aumônier d'*Ormel*. Quand *Gadifer* arriva à Gomère, il trouva l'île déchirée par quatre factions, qui, après la mort du roi *Fernand*, se disputaient le trône; ces factions finirent par s'accorder, en divisant le pays en quatre royaumes. Les quatre nouveaux rois ne jouirent pas long-temps de leur dignité.

Forcé de renoncer pour le moment à son entreprise, *Gadifer de la Salle* se dirigea sur Palme; mais un vent impétueux et contraire s'étant élevé, le porta sur Fer

Suite de
voyage de Ga-
difer.

Retour de
Béthencourt

où pour cette fois il mouilla. Il y fit un grand dégât de troupeaux, et après quelques observations sur les forces du pays, il se rembarqua; et revint à *Rubicon*. De retour à Lancerote, il renvoya la frégate à Béthencourt, avec des détails sur tout ce qui s'était passé en son absence; celui-ci vint lui-même apporter sa réponse aux dépêches de *Gadifer*.

Second voy. de
Béthencourt.

Après avoir fait une tentative sur Fortaventure, et être descendu à Canarie, où il bâtit un petit fort, qu'*Artemi* fit démolir, l'aventurier normand fit encore un voyage en Castille, dans lequel il se fit donner de nouveaux privilèges, de nouveaux secours, et poussa jusqu'à Rome, où il obtint du pape Innocent VIII l'épiscopat du nouveau royaume pour un *Don Alberto de Las Casas*.

Conquête de
Fortaventure.

C'est au retour de ce voyage qu'il songea à attaquer définitivement Fortaventure. Après des combats fréquents et dont l'avantage fut toujours pour Béthencourt, l'île ensanglantée et couverte de cadavres reçut le joug. On peut fixer cet événement à l'année 1405. Le roi de *Maxarotte* fut baptisé sous le nom de *Louys*, le 18 janvier de cette année; et le roi de *Handia* prit sur les fonds baptismaux le nom d'*Alphonse*, le 25 du même mois.

Cependant l'esprit altier des insulaires ne fut jamais bien comprimé. Ils se soulevaient continuellement, si c'est se soulever que de se rappeler qu'on fut libre. Ici finira pour nous l'histoire de ces Peuples, qui furent désormais dans l'impossibilité de recouvrer les droits dont ils s'étaient laissé dépouiller.

Fortaventure et Lancerote soumises, Béthencourt voulut revoir sa patrie ; il partit donc pour s'y rendre , et , après une heureuse traversée , il débarqua à Harfleur , où il fut reçu comme un véritable conquérant. Il parla si avantageusement de son royaume , que , quand il s'embarqua pour y revenir , plus de cent vingt personnes , dont vingt-trois emmenèrent leurs femmes , voulurent le suivre.

Béthencourt
va en Nor-
mandie.

Arrivé à *Rubicon* , au milieu des acclamations les plus bruyantes , il forma sur-le-champ le projet d'attaquer Canarie , et s'embarqua à cet effet vers le commencement d'octobre 1405 ; mais un coup de vent l'ayant jeté sur la côte d'Afrique , il fut trop heureux de pouvoir relâcher au cap Beojador , où ayant changé d'avis , il dirigea ses forces vers Gomère. Il soumit cette île en trois mois , en profitant des troubles qui divisaient les quatre rois successeurs d'*Amalhuige*.

Gomère et
Fer soumises.

Il s'empara aussi de Fer , dépeuplée par les pirates , et dont le roi vint se rendre sans coup férir. Fer avait été autrefois heureuse , paisible , et très-peuplée , sous un roi nommé *Armiche* , vers le commencement du quatorzième siècle ; mais elle n'était plus ce qu'elle avait été ; les barbares l'avaient désolée jusqu'au moment où Béthencourt en fit la conquête. Dans une seule irruption en 1402 , des forbans y avaient enlevé plus de quatre cents personnes.

Après ces succès , Béthencourt retourna à *Rubicon* , d'où il partit encore pour la Normandie , afin d'y mettre ordre à ses affaires , que les Anglais , en dévastant ses biens , avaient mises dans le plus mauvais état. Il mourut chez la dame *de Fayal* son épouse , en 1425 , âgé

Mort de Bé-
thencourt.

de soixante-six ans, et comme il songeait à revenir dans son royaume. On l'inhuma sous le maître-autel de l'église de Granville, au pays de Caux.

Nous ne nous occuperons guères des successeurs de Béthencourt; de petits souverains obscurs ne doivent pas tenir place dans une histoire, où celle de leurs débats et de leur tyrannie ne pourrait offrir aucun intérêt.

Prétentions
du Portugal.

Cependant la cour de Portugal ne paraissait point avoir perdu de vue le dessein d'occuper les Canaries. Elle parlait de ses droits sur ces îles; elle semblait vouloir en disputer la possession, en vertu d'une prétendue vente qu'un *Massiot* ou *Maciot*, leur seigneur et neveu de Béthencourt, lui en avait faite à Madère. La cause avait été portée devant le pape Eugène VI.

Expéditions
de Fernand
Perraza.

Pendant ces discussions, les seigneurs ou rois des Canaries ne discontinuaient pas de faire des incursions sur celles des îles qui n'étaient pas soumises. Fernand Perraza de Séville, septième successeur de Béthencourt, entreprit une des plus grandes expéditions qui se fût faite jusqu'alors pour attaquer Canarie. Il en confia la conduite à son fils, qui, repoussé, fut obligé de se replier sur Palme, et y fut tué dans l'attaque. Perraza ne renonça point à ses projets de conquête; il débarqua à Ténériffe, où il n'eut d'autre avantage que celui d'enlever quelques captifs. Sur ces entrefaites, des troubles s'étant élevés à Gomère et à Fer, il y passa pour y mettre ordre; ce qui a fait penser à des auteurs qu'il avait été le conquérant de ces deux îles (1).

(1) Nunes de la Peña, liv. I, ch. 8.

Don Diégo Herrera épousa la fille de Perraza, et succéda à ce seigneur : si Herrera eût paru sur un théâtre moins étroit, il eût sans doute acquis une grande célébrité par ses talens politiques. Ambitieux dans ses projets, qu'il n'abandonnait jamais, et qu'il poursuivait sous toutes les formes possibles ; caressant, adroit, souple, et dissimulé, en fallait-il davantage pour se faire un grand nom, dans une carrière où le plus habile est toujours celui qui se montre le moins tel qu'il est ?

Diego de
Herrera.

La cour d'Espagne, craignant les prétentions du Portugal, et réveillée par ses préparatifs, voyant que depuis si long-temps les seigneurs de Lancerote n'avaient conquis que quatre des sept îles, et attaquaient toujours infructueusement les autres, la cour d'Espagne, dis-je, sans approfondir les raisons qui faisaient échouer leurs entreprises, et au lieu d'envoyer des secours à Diégo de Herrera, accorda à certains seigneurs, qui intriguaient pour l'obtenir, la permission de conquérir pour leur compte les îles qui restaient à soumettre. Herrera, extrêmement choqué de ce procédé, essaya d'en rendre les conséquences nulles, et s'y prit d'une manière digne de ces temps de superstition.

S'étant formé quelques créatures dans les îles libres, il crut devoir en prendre possession solennelle, espérant par-là qu'elles seraient à lui incontestablement. Il partit donc avec l'évêque de *Rubicon*, le 1^{er} avril 1461, et arriva au port de l'îlette en Canarie. *Artemi* n'était plus : ses deux fils, *Temesor Semidan* et *Bentagayre*

Herrera prend
possession de
Canarie.

Semidan, régnaient à sa place. Ces jeunes princes, dont le cœur ne connaissait pas encore l'ambition, et trop unis pour que l'un d'eux voulût exclure l'autre du trône en l'occupant seul, se partagèrent le royaume, sans réfléchir que dans un temps de calamité, où un ennemi formidable, devenant plus fort de jour en jour, les menaçait, cette séparation pouvait être contraire à l'unité d'exécution si nécessaire pour triompher dans les circonstances difficiles. La couronne de *Galdar* échut au premier, celle de *Telde* au second. L'ancienne capitale demeura le centre des affaires générales; et, par respect pour la mémoire du dernier roi, on désigna les deux jeunes princes par le nom de *Guanartème*, c'est-à-dire, *filz d'Artemi*.

Les *Guanartèmes*, sentant la nécessité de s'unir pour résister aux Européens, s'entourèrent de guerriers expérimentés, qui, ayant été témoins des différens débarquemens opérés dans l'île durant ce siècle, s'étaient perfectionnés dans l'art militaire. Les troupes de chaque État étaient divisées en six corps, d'un nombre d'hommes limité, subdivisés ensuite, et dont les commandans, nommés *Guayres*, n'avaient d'autre supérieur que le roi dont ils formaient le conseil militaire. Ces *Guayres* étaient d'une bravoure reconnue et d'un patriotisme incorruptible. Dans les différentes actions que les Canariens eurent avec les Espagnols, ils firent des traits héroïques, dont plusieurs nous ont été transmis par des historiens. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de les rapporter.

Dès que Herrera mit pied à terre au port de l'îlette, il fut entouré de toutes parts avec une promptitude qui l'étonna. Il n'avait pas dessein d'attaquer ; il ne venait que pour reconnaître le pays, se former des créatures, et faire la cérémonie religieuse qu'il appelait prise de possession. Il envoya donc tout de suite un émissaire auprès des *Guanartèmes* qui venaient de se réunir pour agir de concert. Cet ambassadeur fut chargé de leur dire que son maître Don Diégo Herrera, seigneur de Lancerote, et sujet du grand roi de Castille, mortifié des torts que n'avaient cessé de faire à ses amis les Canariens, les Européens qui l'avaient précédé, désirait se mettre bien avec un peuple si généreux ; qu'il venait pour s'allier aux insulaires, établir un traité de commerce entre les deux nations, et mettre enfin Canarie sous la protection de son puissant monarque.

Désarmés par cette démarche, les princes de l'île répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux que de faire alliance avec Don Diégo de Herrera et son grand roi de Castille, pourvu qu'on ne vint pas les tourmenter ; qu'ainsi le prince de Lancerote pouvait s'avancer dans le pays en toute assurance. Les Espagnols se mêlèrent donc parmi les Canariens, qui, ne connaissant pas toute leur perfidie, accablèrent d'amitié et de caresses ceux qui venaient méditer leur ruine en leur prodiguant mille démonstrations de cordialité.

Herrera et les siens furent fêtés et invités à un repas où les *Guanartèmes* donnèrent tout ce que l'on trouvait de meilleur dans l'île. Durant le banquet et les

épanchemens qui le suivirent, l'évêque de *Rubicon*, répandant de l'eau bénite par terre, prit possession de l'île pour le roi des Canaries Don Diégo, au nom du pape et de Dieu ; il en dressa un acte qui fut signé par huit témoins, le 12 août, c'est-à-dire peu de jours après le départ de Lancerote. Herrera, très-persuadé de la validité de cet acte, en envoya copie à plusieurs cours de l'Europe, et s'en revint à *Rubicon*, pensant de bonne foi que les Canariens seraient obligés de lui rendre leur île à sa première réclamation.

Sommatton
de Herrera aux
Canariens.

Dès l'année suivante, il crut pouvoir leur signifier de lui céder la possession de ce qu'il appelait ses terres. Il leur envoya pour cela son évêque, qui, couvert d'une cuirasse, et accompagné de trois cents hommes, aborda au port de Gando. Les Espagnols, rangés en bataille sur la plage, se mirent à crier de toutes leurs forces : *Vive le seigneur Herrera, roi des Canaries, et son seigneur le grand roi des Castilles!* Les insulaires qui ne cessaient, malgré le traité qui s'était conclu l'année précédente, de se tenir sur leur garde, ne firent pas d'abord grande attention à cette comédie ; cependant ils redoublèrent de vigilance.

Le commandant des troupes venues de Lancerote, nommé *Alonzo de Cabrera-Soler*, croyant qu'on le craignait, vint signifier lui-même aux *Guanartèmes* de lui remettre leurs couronnes, et de se reconnaître sujets de Herrera. Ces princes rirent d'abord, en considérant le sérieux avec lequel *Soler* remplissait sa mission ; ensuite *Temesor* répondit à peu près en ces termes

à cet envoyé : « Étranger , qui comptes assez sur
» notre clémence pour venir nous braver dans nos
» États , as-tu osé former le dessein de nous faire une
» plaisanterie injurieuse , et ton cœur est-il assez avili
» pour compter sur le mépris par lequel nous répondons
» à ta sommation ? Les peuples que nous gouvernons
» auraient dû , sans doute , deviner que les Européens
» étaient des traîtres ; mais jusqu'ici ils avaient cru
» qu'où il y avait des hommes devait régner la bonne
» foi. Nous n'aurions pas dû faire avec vous le
» traité que vous venez interpréter à notre préju-
» dice. Par cette alliance , nous n'avons pas entendu
» nous donner de maîtres : rien ne nous obligeait à
» vous ménager ; mais puisque vous avez cherché à
» nous tendre des pièges , sache que toute union
» cesse entre nous : rapporte donc à ton prétendu
» roi des Canaries la réponse des *Guanartèmes* ,
» organes de leurs sujets. Tu seras respecté jusqu'à
» demain : la fin du jour suffit pour éclairer ton dé-
» part. »

Réponse des
Guanartèmes.

L'envoyé demeura sans réplique , et se retira vers les siens , qui étaient déjà serrés de près , et très-alarmés des préparatifs qu'on faisait pour les repousser. On leva l'ancre de suite , et *Soler* vint rendre compte à son prince de ce qu'il appelait *insigne mauvaise foi des insulaires*. *Herrera* n'en fut pas moins très-persuadé qu'il était le légitime souverain de Canarie , et songea , par provision , à prendre possession de Ténériffe de la même manière. Il exécuta ce dessein deux ans après.

Histoire de
Ténériffe,

Ténériffe, sur laquelle on avait déjà tenté quelques descentes, était peut-être encore plus difficile à soumettre que Canarie. Quinze mille hommes, selon Cadamosto, vingt-cinq mille, selon Nunez de la Pena, composaient sa population, et devaient en imposer aux Espagnols, malgré la supériorité de leurs armes et de leur discipline, ces derniers ne pouvant mettre sur pied guère plus de quatre cent cinquante soldats.

Le roi Ti-
nerfe.

L'île avait autrefois formé un seul royaume. Un siècle à peu près avant l'époque dont nous parlons, un prince *Tinerfe* y régnait; ses exploits et ses vertus le firent surnommer le Grand. Sa capitale était *Adexé*, qui existe encore aujourd'hui. On prétend qu'il donna son nom à l'île. Il avait cent ans lorsqu'il mourut, et laissa neuf fils. Ces princes, malgré les conseils et la dernière volonté de leur père, divisèrent Ténériffe en neuf royaumes, afin d'en avoir chacun un. On les nommait *Bentinerfe*, c'est-à-dire l'aîné de Tinerfe; *Acaymo*, *Alquaxona*, *Cacencaymo*, *Albitocazpe*, *Chicanayro*, *Rumen*, *Tégueste* et *Benhearo*.

Neuf rois à
Ténériffe
quand on en
fit la conquête.

Le premier régna à *Aurotopala*, aujourd'hui l'*Orotava*. Son royaume, appelé *Taoro*, était le plus fertile, le plus beau et le plus étendu; aussi le roi de *Taoro* eut-il toujours un certain ascendant sur les autres princes. *Behi-Ymobac*, son fils, lui succéda, et régna encore vers 1464. Son règne fut suivi de celui de *Québéhi-Ben-chomo*. Ce prince et son frère *Tinguaro* furent les héros de l'île, et ceux qui soutinrent toute la guerre de la conquête. Leur courage, leur humanité,

leur justice , leur eussent mérité un sort plus heureux : comme si tous les avantages avaient été réunis dans leur famille , ils eurent une sœur parfaite , appelée *Dacil* , qui a passé , de l'aveu même des Espagnols , pour la plus intéressante et la plus aimable des femmes de Ténériffe.

Acaymo , second fils de *Tinerfe* , prince faible et superstitieux , eut en partage le trône de *Guimar*. C'est sous son règne et dans ses États qu'arriva cette Notre-Dame de *Candellaria* , dont nous avons dit deux mots dans le chapitre précédent. Son fils *Anaterve le Traître* , surnommé *le Bon* par les conquérans , lui succéda , et , avec sa couronne , hérita de tous ses vices. Ayant su que la statue de la Vierge qu'il avait dans son domaine , et que son père lui avait recommandée comme un paladium , était la figure d'une des divinités des Européens , il se passionna pour les étrangers , et se fit haïr de tous les Guanches qu'il ne cessa de trahir. Cet espion couronné entretenait des relations secrètes ou publiques avec les ennemis , pendant toute la guerre de la conquête , et sa perfidie contribua plus que la valeur espagnole à asservir sa patrie.

Alquaxona , qui régna à *Abona* , fut un prince obscur ; et son fils *Axona* n'est célèbre que par sa lâcheté. Ce fut encore un traître sur le trône , influencé par le roi *Guimar* son voisin.

Albitocazpe , le plus pieux , le plus soumis des enfans de *Tinerfe* , s'assit sur le même trône que son père. Il régna long-temps avec justice , mais sans éclat. Son

filz *Pélinor*, aussi doux que lui, hérita de son sceptre dans l'instant où il chancelait dans ses mains. Timide, et peu propre aux combats, pressentant, par la défection de plusieurs des rois de Ténériffe, la chute de tous les autres, il crut pouvoir éviter les suites d'un tel malheur, en abdiquant la suprême puissance : il aima donc mieux descendre du trône que de s'en voir précipiter.

Cacencaymo régna à *Daute*. *Taman*, son fils, indigne de sa couronne, en hérita. Ce fut, avec les rois de *Guimar* et d'*Abona*, le plus lâche des descendans de *Tinerfe*.

Le royaume d'*Icod* fut le lot de *Chicanayro*, prince vertueux ; mais, après sa mort, le droit de succession plaça son diadème sur la tête de *Pélicar*, défiant et cruel.

Rumen, qui régnait encore en 1464 dans le beau pays de *Tacoronte*, fut témoin, dans les dernières années de sa vie, de l'arrivée de Herrera. Il mourut à peu près dans le même temps. Son fils *Acaymo*, déjà âgé, lui succéda. Il fut le premier des guerriers de Ténériffe qui fit éprouver sa valeur aux étrangers, et qui rougit son royaume de leur sang dans la funeste guerre de Lugo.

Tégueste, qui donna son nom à la partie des États de *Tinerfe* qui lui échut, prédit que les Européens ne tarderaient pas à désoler Ténériffe. La conquête des îles voisines, les descentes que ces étrangers avaient osé tenter sur les côtes de la plus grande des Canaries, furent pour lui du plus sinistre présage. En laissant son

sceptre à *Tégueste II* son fils, il lui peignit les malheurs dont il était menacé : « Le Ciel t'a fait roi, lui dit-il » au moment de la mort ; tu défendras ton peuple, » parce que tu ne règnes que pour cela ; tes devoirs en » seront plus difficiles à remplir : je souhaite que tu en » connaises toute l'étendue ; j'aurais mieux aimé pour » toi que tu naquisses berger. »

Benhearo, le plus jeune des neuf frères, eut en partage la partie septentrionale et orientale de l'île. Son royaume était celui d'*Anaga* ; il vit s'effectuer les premières descentes qui précédèrent la venue d'Herrera : le premier il rendit le nom des Guanches célèbre chez les Européens par sa valeur. *Benhearo II*, son fils, hérita de son courage et de ses États si mal placés. Il fut quelque temps le boulevard de l'île. Sa fille, la belle *Guacina*, dont les beaux yeux eussent sans doute fait plus de victimes que ses armes, ne quittait pas son père dans les combats : nouvelle Bradamante, elle joignit le courage de notre sexe aux grâces du sien.

Tel était, en 1464, l'état où se trouvait Ténériffe quand Diégo de Herrera, déçu à Canarie, se présenta. Il aborda au port d'*Anaza*, où est aujourd'hui située Santa Cruz. *Benhearo II*, qui régnait dans cette partie de l'île, averti par ses gens que l'on voyait s'avancer sur l'Océan des embarcations étrangères, attendait les Espagnols sur le rivage. Il avait dépêché des émissaires aux rois ses voisins ; toutes leurs troupes étaient en marche. Diégo fit des signaux de paix : on le laissa donc débarquer, mais en montrant une excel-

Herrera prend possession de Ténériffe.

lente contenance. Ce prince, rendu à terre, et songeant d'abord à calmer entièrement l'orage dont il avait été menacé, députa vers les *Manceys* (c'était le titre des rois descendant de *Tinerfe*) un de ses officiers, qui portait des paroles d'amitié. Entouré des forces d'une partie de l'île, *Benheero II*, après avoir pris l'avis des rois ses voisins, répondit : Que s'il était vrai que les navires qui venaient d'aborder dans l'île n'y eussent point porté d'ennemis, ils recevraient à bras ouverts les nouveaux venus ; et par un acte de confiance presque incroyable, les Guanches, déposant les armes, marchèrent gaiement au devant des Espagnols.

Herrera, charmé du succès de l'ambassade, parut humble et modéré à tous les *Manceys* qui vinrent le visiter ; il leur proposa un traité d'alliance ; mais se doutant bien qu'ils n'ignoraient pas celui qu'il avait fait et rompu avec Canarie, il se plaignit amèrement des rois de cette île, en rejetant adroitement sur eux tout l'odieux de la rupture. Les rois de Ténériffe, soit pour examiner à loisir le traité d'alliance qu'on leur proposait, soit pour donner plus de solennité à un acte d'amitié qu'ils croyaient devoir les mettre à l'abri de ces descentes incommodes dont on les avait déjà fatigués, se rendirent dans la plaine de Laguna. Les Espagnols s'y rendirent aussi pour célébrer la nouvelle union, que bénit l'évêque de Lancerote dans toutes les règles. Pendant le chemin, les Européens coupaient des branches, les plantaient en terre, et faisaient mille autres choses pareilles, pensant par-là prendre possession du pays. Ces momeries, et

le sérieux dont on les accompagnait, parurent amuser beaucoup les Guanches qui n'y comprenaient rien (1).

Rendus à Laguna, Herrera fit dresser un acte de prise de possession, dans lequel il fut dit que les rois de l'île lui avaient baisé la main en signe de vasselage, et l'avaient mené promener dans ses nouvelles terres pour lui en montrer la fertilité. Cet acte écrit en espagnol, et auquel les *Manceys* n'avaient garde de rien comprendre, fait et signé, on en confia le contenu à un certain *Anton*, Guanche, duquel dès longtemps les Européens s'étaient fait une créature. Cet *Anton* était, en quelque sorte, le chapelain de la *Notre-Dame de Candellaria* : devenu par-là favori du superstitieux roi de *Guïmar*, il persuada à ce prince que la volonté de la divine étrangère, et son intérêt propre, lui enjoignaient de s'allier plus particulièrement aux Espagnols, en se mettant sous la protection du roi de Castille.

Après ce traité, Diégo de Herrera tenta quelques excursions sur sa nouvelle propriété ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que des cérémonies ridicules n'avaient point réussi à persuader aux Guanches qu'ils n'étaient pas chez eux. Un fort bâti dans l'île, par les ordres du prince de Lancerote, fut presque aussitôt démoli par les naturels, qui déclarèrent ne vouloir rien souffrir de pareil.

Cependant le Portugal arma. Don *Diégo Sylva*, envoyé par cette couronne, arriva, en 1466, avec une

Sylva vient
attaquer Ca-
natie pour les
Portugais.

(1) *Not. de la Hist. etc.* liv. VI, §. 14.

flottille devant Canarie où il fit une descente : elle ne fut pas heureuse, malgré qu'elle tombât dans un instant très-favorable. Les deux *Guanartèmes* n'étaient plus ces princes qu'un excès de tendresse fraternelle avait portés à partager le royaume pour avoir chacun une couronne. *Bentagayre*, jaloux de son frère, l'avait attaqué à l'improviste, dans ses États, avec six mille hommes. Le roi de *Galdar* n'avait eu que le temps de rassembler quelques soldats pour résister au roi de *Telde*; mais il réunissait toutes ses forces pour se venger d'une manière exemplaire. Les premières actions de cette guerre avaient été sanglantes. Les *Guayres* de *Telde* sur-tout s'étaient distingués; mais, loin de récompenser leurs services par le tribut d'éloges dus à leur bravoure, leur roi les avait humiliés en se livrant à toute la dureté de son caractère.

L'un de ces braves, nommé *Nénédan*, furieux des procédés dont on avait usé à son égard, s'expatria; il vint finir ses jours à Fortaventure, où, sur sa grande réputation, Herrera ordonna de le recevoir au mieux. Ce prince fit tout ce qu'il put pour se l'attacher, et le décider à le servir dans ses projets; mais *Nénédan* repoussa toutes les propositions qui lui furent faites de porter les armes contre son pays, parce que le gouvernement avait été injuste à son égard: il aima mieux vivre ignoré, et mourut à plus de cent ans (1).

Doramas.

Mais nul ne fut égal à *Doramas* (2). Il avait en-

(1) On l'a appelé *l'Adam des Canaries*.

(2) Parce qu'il avait les narines larges.

core été traité avec plus d'injustice que *Nénédan* ; menacé de châtimens qu'il n'avait jamais mérités , il se retira dans des montagnes inaccessibles pour s'y soustraire : là , passant des jours amers , caché dans les profondeurs des précipices , fuyant les hommes , et vivant de feuilles ou de racines , il gémissait de ne pouvoir servir son pays ; son grand cœur soupirait après la gloire. Quelques mécontents étant venus le rejoindre , *Doramas* , excité à la vengeance par ses nouveaux compagnons d'infortune , en conçut le projet , et vint se fortifier sur la montagne qui porte encore son nom. Il se trouvait assez fort , et allait attaquer *Bentagayre* , quand ce prince mourut. Comme il ne laissait que deux enfans en bas âge , et un nom détesté , *Doramas* dont le parti s'était considérablement accru , *Doramas* , adoré dans *Telde* , se présenta pour exclure du trône ses véritables possesseurs. Quelques ennemis refusèrent d'abord de le reconnaître , et furent jusqu'à lui contester sa noblesse ; mais soumis par ses armes , ou vaincus par sa générosité , ils ne furent point un obstacle au couronnement de l'usurpateur.

Témésor , qui s'était défendu contre les attaques injustes de son frère , crut devoir épouser la cause de ses neveux , ou peut-être se servait-il de ce prétexte pour tâcher d'ajouter sur son front le diadème de *Telde* à celui de *Galdar*. Il s'apprêtait à venir attaquer *Doramas* , quand il fut attaqué par les Portugais. *Témésor* fut donc obligé de remettre ses projets à un temps plus favorable , afin de résister aux ennemis de l'extérieur.

Intrigues de
Herrera.

Herrera vit avec un grand déplaisir l'arrivée de *Sylva*, et fut au moment d'aller offrir ses armes à *Témésor* pour repousser les nouveaux venus : mais ayant réfléchi que par cette démarche il s'exposait au ressentiment de la cour de Lisbonne qu'il ménageait, et considérant d'ailleurs que la flottille portugaise était trop peu considérable pour que les forces qu'elle avait apportées résistassent aux Canariens, il crut qu'il valait mieux laisser agir le temps et les armes des deux partis, sans paraître se mêler de rien ; espérant voir bientôt *Sylva* vaincu, son armée détruite, et les insulaires affaiblis par leur victoire. Il fit donc les démonstrations de l'amitié la plus sincère à *Sylva* ; il lui promit même des secours, tandis que, sous main, il fit avertir le roi de *Galdar* de la faiblesse de son ennemi. D'un autre côté, il députa son fils à la cour de Lisbonne, pour faire au roi des représentations, et tâcher de l'intéresser en sa faveur ; il fut même jusqu'à lui promettre l'hommage de toutes les îles, si l'on ne voulait pas traverser ses projets de conquête. Pendant ce temps, il agissait aussi auprès du roi de Castille, et fit si bien, qu'il obtint que la permission de conquérir Canarie, Ténériffe et Palme, qui, quelque temps auparavant, avait été donnée à quelques seigneurs, fût révoquée. Cette révocation eut lieu le 6 août 1468.

Après avoir ainsi tout disposé, voyant cependant que le Portugal se préparait à envoyer de nouvelles forces à *Sylva*, l'astucieux Herrera crut qu'il était de son intérêt de se faire un ami de ce général, malgré

qu'il vint d'être repoussé, comme il l'avait prévu ; et sentant d'ailleurs que cet aventurier, protégé de son prince, pouvait le servir près de lui, il lui donna sa fille en mariage. Se l'étant ainsi attaché, il le chargea d'une expédition pour Canarie, et se disposa, de son côté, à attaquer Ténériffe.

Sylva, après quelques petits avantages, fit un traité avec les insulaires, par lequel il lui fut permis d'élever un petit fort ; mais ayant abusé des conditions de cette alliance et provoqué une rupture, il fut chassé, et son fort démoli. Pour son beau-père, qui n'avait eu aucune espèce de succès, il revint à Lancerote peu de temps avant son départ.

Pendant quelque temps, et après le second embarquement de *Sylva*, Canarie eut la liberté de respirer. La guerre qu'avait eu à soutenir *Témésor* contre les Européens, avait laissé à *Doramas* le temps d'affermir sa puissance ; le roi de *Galdar* sentit que, dans les circonstances où il se trouvait, il était politique de s'unir à un prince qu'il ne pouvait pas détrôner, afin d'être en état de résister aux premières attaques que les Européens ne pouvaient tarder à faire. Canarie vit donc encore la plus grande union régner entre ses princes. La paix intérieure fut employée à exercer les troupes, à préparer les lieux retranchés, en un mot, à se mettre en état de résister à un ennemi redoutable.

Le 24 juin 1478 (1), on vit paraître la plus grande

Arrivée de
Juan Rojon.

(1) En 1479. Voy. *Suite de l'Hist. eccl.*, liv. CXV.

flotte espagnole qu'eussent encore portée les mers de ces parages ; elle conduisait les troupes les plus nombreuses et les plus aguerries qui eussent encore menacé les Canaries. *Juan Rojon* en était le commandant. Très-dévoth à sainte Anne, son premier soin, en mettant pied à terre, fut de lui élever une chapelle (1) ; ensuite il se fortifia, fit la revue de son armée, et essaya sa mousqueterie sur le rivage. En voyant ce funeste préparatif, les insulaires parurent moins surpris qu'indignés. Assemblés par les deux rois, ils jurèrent, avec toute la fureur qu'inspire le désespoir, d'exterminer tous les nouveaux ennemis, ou de périr jusqu'au dernier.

Témésor venait d'achever sa carrière. *Adargoma*, son successeur, sentant toute la supériorité de *Doramas* dans l'art militaire, lui céda le commandement en chef. Le roi de *Telde* divisa donc les troupes en deux grands corps ; il se réserva celui qui devait avoir le plus souvent occasion de combattre, et confia l'autre au roi de *Galdar*. Le corps d'*Adargoma* fut distribué dans toutes les gorges, et sur le sommet des hauteurs qui gardaient la côte. *Doramas*, suivi du sien, s'avança directement et en bon ordre vers *Rojon* qui, étonné du nombre, des mesures et de la contenance de ses ennemis, crut devoir éviter une première attaque qui pouvait lui devenir funeste, et de laquelle dépendait, en quelque sorte, le sort de toute la guerre. Il se tint sur la défensive pour éviter toute surprise, et usa de la méthode si en

(1) Nun. de la Pen. liv. I, cap. 2. Viana, cant. 2.

vogue alors chez les Espagnols, en envoyant au roi de *Telde* un député chargé de lui offrir l'amitié de son roi, celle de ses troupes, et un traité d'alliance.

Doramas reçut assez bien l'ambassadeur; mais sa réponse ne fut pas très-satisfaisante: « Rappelle à ton » maître, lui dit-il, que son grand roi de Castille a déjà » contracté avec nous des engagements qu'il a violés: s'il » se repentait de sa conduite, enverrait-il des hommes » prêts à se battre, nous proposer la paix? Que vos » troupes déposent les armes, qu'une branche à la » main elles viennent nous demander l'hospitalité, et » nous les recevrons de notre mieux! Nous ne vous » intimiderons pas, si vos intentions sont bonnes; nous » vous abandonnons cette plage, et nous vous donnons » le reste du jour pour vous décider à demeurer nos » amis ou nos captifs ». Après cela, *Doramas* se retira sur la montagne appelée aujourd'hui de Saint-François, en faisant dire à *Adargoma* d'observer les ennemis et de conserver ses positions, mais de n'attaquer sous aucun prétexte.

Malheureusement, le roi de *Galdar*, bouillant et impétueux, apercevant un petit corps de troupes espagnoles qui s'avancait à peu près dans la même direction que *Doramas* avait suivie pour se retirer, et voyant qu'après être parvenu jusqu'au pied des montagnes, il faisait une évolution pour rétrograder; craignant de voir échapper une proie qu'il regardait comme certaine, fondit dessus avec quelques hommes d'élite, et donna une déroute complète aux ennemis. Les ayant poursuivis

Défaite d'*Adargoma*.

un peu trop près des lignes de *Rojon*, ce général en sortit, et vint se poster entre les Canariens et les montagnes. Ceux-ci furent alors entièrement battus; la plupart de ceux qui s'étaient avancés si inconsidérément furent tués. *Adargoma*, blessé lui-même, se sauva, pour ainsi dire, par miracle. Il ne perdit cependant pas ses bonnes positions, et fit parvenir à *Doramas* la nouvelle de cette malheureuse affaire.

Doramas apprend la défaite d'Adargoma.

Doramas, en l'apprenant, la communiqua aux troupes dont il était entouré. L'indignation et la fureur se peignaient sur tous les visages. Cependant quelques insulaires, atterés par un désastre dont leurs parens et leurs amis venaient d'être victimes, laissaient paraître leur découragement, quand le roi sut ranimer la valeur de tous ses soldats par ce discours : « Eh quoi ! » une poignée d'hommes lâches et cruels qui n'ont » pas osé vous attaquer en face, et ont attendu que » vous fussiez éloignés pour s'avancer sur vos traces, » qui ont fui devant vos frères tant que vos frères » étaient à portée de recevoir des secours, pourrait-elle intimider une nation brave et loyale ? Ces » étrangers qui viennent sans cesse souiller nos côtes, » qui couvrent toutes leurs trahisons de paroles emmiellées, et des propositions de paix, ne sont-ils pas ces mêmes Espagnols que vous avez jusqu'ici » vaincus sans peine, et dont vous avez si souvent » détruit les espérances ambitieuses ? n'ont-ils pas déjà » rougi ces rochers de leur sang versé par vos mains, » et ne sont-ils pas tombés en votre pouvoir,

» comme les poissons dans vos filets ? Ils se vantent de
» sortir d'un puissant empire , et d'être protégés par un
» Dieu plus puissant encore ; cependant ils ne vien-
» nent jamais en si grand nombre , et le bras du Dieu
» qu'ils servent les a-t-il empêchés de fuir devant vous
» comme des chevreaux timides ? Mettons un terme à
» leur brigandage , que nos femmes soient désormais
» à l'abri de leurs outrages et de leurs injures , que
» nos enfans n'aient plus à redouter l'esclavage dont
» ils sont menacés ; et puisque l'Eternel nous a donné
» cette île , que nul ne songe à nous en disputer la
» possession. Guidés par la mémoire du grand *Artemi*,
» tombé sous les coups de Béthencourt , volons à la
» vengeance , et qu'il ne reste dans *Canarie* , de tous
» les Espagnols qui sont maintenant sur la plage , que le
» souvenir odieux et exécré (1) ». A peine eut-il fini de
parler , qu'un grondement semblable à celui de l'orage
dans le lointain se fit entendre autour de lui : les insu-
laires veulent combattre ; ils s'excitent , et jurent de
vaincre. Le roi veut profiter de cette heureuse disposi-
tion , et se met sur-le-champ en marche.

En descendant les hauteurs , et en arrivant dans
la plaine où s'était engagé l'action de la veille , les
corps de leurs compatriotes épars sur le champ de
bataille , redoublent la fureur des soldats ; ils fondent
sur les Européens qui s'avançaient pour assaillir les
postes occupés par *Adargoma* , et les attaquent avec

(1) *Not. gén. de las Isl. Can.* tom. II , liv. VI , §. 16.

tant d'impétuosité et de courage , qu'en un instant la terre est jonchée de cadavres. Les cris de douleur des Espagnols abattus se confondent avec les cris de guerre de leurs ennemis. *Rojon* cherche en vain à rallier les siens , la terreur les a saisis ; il est obligé de gagner ses retranchemens , auxquels il n'avait cessé de travailler depuis son arrivée.

Nouvelle dé-
faite des Ca-
nariens.

Une fois qu'il y fut rentré , et que ses soldats furent revenus de leur épouvante , la supériorité des armes européennes changea la face du combat. Après plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer des retranchemens , *Doramas* , voyant la mort parcourir son armée , voulut se retirer ; mais les insulaires acharnés au combat , et sourds à la voix de leur chef , cherchaient , pour ainsi dire , le trépas sur les bords des fossés ennemis. Sentant cependant , après de vains efforts , qu'en prodiguant ainsi leur vie , ils n'abattaient pas un seul Espagnol , ils se retirèrent en désordre , sans que *Doramas* pût parvenir à les rallier et à faire une retraite en ordre. *Rojon* , profitant de cette espèce de déroute , sort de ses retranchemens ; il fond sur les Canariens qui fuient. Le roi de *Galdar* , témoin de la défaite de celui de *Telde* , qui abandonnait le champ de bataille , descendit de ses hauteurs pour venir le soutenir ; mais par un malheur particulier , il fut presque aussitôt séparé de ses soldats , entouré d'ennemis auxquels il fut obligé de se rendre , et conduit dans la forteresse espagnole : il vit de là fuir ses sujets , et perdit , avec l'espoir de la victoire , celui de la liberté.

Adargoma
prisonnier.

Plus de trois cents insulaires restèrent sur la place, outre le grand nombre de blessés que *Doramas* fit enlever. Ce prince, sans doute plus digne de vaincre que ses ennemis, se retira sur la montagne de Saint-François, sans paraître découragé de sa défaite mais en donnant quelques larmes au sort d'*Adargoma*. Il s'occupa ensuite à faire de nouvelles levées de soldats pour opposer une nouvelle résistance. On assure que le Portugal ayant appris sa défaite, lui envoya quelques faibles secours ; ainsi, par une profonde scélératesse, les Portugais cherchèrent à conserver la liberté d'un peuple qui s'affaiblissait en combattant pour elle, afin de l'asservir ensuite.

L'infortuné *Adargoma* conserva sa fierté dans sa captivité : on l'embarqua pour l'envoyer au roi d'Espagne. Tant qu'il put voir les montagnes de son pays, il ne cessa d'attacher ses regards sur leurs flancs brûlés. Il les vit peu à peu disparaître, sans espoir de s'en rapprocher jamais, et dans cette séparation affreuse il ne laissa pas échapper un soupir.

Cependant d'autres rencontres avaient eu lieu. *Doramas* reprenait la supériorité, les Européens étaient obligés de se tenir enfermés dans leur fort, et leur nombre avait considérablement diminué, quand l'Espagne, en 1480, envoya un renfort avec lequel *Pédro de Vera*, qui le commandait, affaiblit les insulaires dans un grand nombre de combats. Ayant reçu, trois ans après, de nouvelles troupes de Lancerote et de Fortaventure, ce chef s'empara définitivement de Canarie, en 1483, soixante-dix-neuf ans après la première venue

Conquête de
Canarie

de Béthencourt. Le siège épiscopal de *Rubicon* fut transporté dans l'île qu'on venoit de conquérir. *Doramas*, long-temps fugitif, tomba cependant au pouvoir des vainqueurs, et reçut le baptême; mais il ne survécut pas long-temps à la perte de sa liberté, et mourut, dit-on, de chagrin. Ce prince magnanime, et que tous les Espagnols appellent cependant barbare, étoit digne d'un meilleur sort, d'un règne plus long, et d'une mort plus glorieuse; on eût pu dire de lui, comme d'un Anglais dont il n'eut pas les vices,

Est-ce donc le propre du trône ?
Faut-il que l'usurpateur donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Conquête de
Palme.

Palme, encore libre, étoit divisée en douze cantons très-petits, trop désunis pour pouvoir ne former qu'un plan de défense, et incapables de résister séparément. Aussi, malgré la valeur que montrèrent ses habitans, elle ne fut pas longue à soumettre. Elle avait résisté à plusieurs descentes, quand *Alonzo Fernandez de Lugo* fut envoyé, en 1491, par l'Espagne, pour soumettre les îles qui n'étoient pas encore conquises. Ce général se présenta le 29 septembre devant Palme, qu'il soumit en six mois. *Clavijo* place cet événement au 3 de mai 1492. Il y a différentes opinions sur la date de cette conquête⁽¹⁾. Ce n'est qu'en 1493, que *Lugo* partit pour venir attaquer Ténériffe, où il aborda à Santa Cruz le 3 avril.

(1) Selon *Echard*, *Dic. géogr.* 1486; *Viana*, 1494; *Nun. de la Pen.* 1493.

On avait prévu son arrivée, et le roi de *Taoro*, sentant que l'union seule de tous les *Manceys* pouvait faire échouer les tentatives des généraux espagnols, engagea les princes régnans à former une alliance offensive et défensive contre tout étranger qui viendrait à dessein de s'emparer de la commune patrie. Cette mesure était la plus sage de toutes celles qu'on pouvait prendre. Un état en danger, remettant la puissance dans les mains d'un seul, surmontera plus aisément un grand péril, qu'en conservant à sa tête plusieurs hommes avec un pouvoir égal. Ces hommes, devenant nécessairement rivaux, parce qu'ils ne peuvent tous avoir les mêmes vues, se divisent, et de leurs haines, résultent des dissensions, d'autant plus funestes, que l'État est alors réduit à redouter, outre les dangers extérieurs, les passions contraires de ceux qui les gouvernent.

Cette vérité peut, il est vrai, avoir dans l'usage des suites fâcheuses, chez une nation corrompue, où il n'existe plus de patriotisme ni d'estime réciproque; mais chez un peuple vertueux, et fort de son esprit, l'autorité suprême, remise pour un temps, et dans de grands dangers, à une seule personne, ne dégénère point en tyrannie. Les Romains, quoiqu'ils aient été opprimés par des dictateurs, sont un exemple de ce que nous avançons. Tant que chez cette nation de héros l'on préféra l'intérêt de la patrie à l'intérêt particulier, la dictature sauva l'État.

Si les Guanches, pour éviter l'orage qui grondait

Mesures prises à Ténériffe pour recevoir Lugo.

autour de leurs côtes, se fussent réunis sous un seul chef, il eût été difficile de les soumettre; mais le terme de ce peuple était arrivé, il devait disparaître d'entre les nations, et les Espagnols devaient ajouter à tant d'autres crimes, le crime de sa destruction.

Ben-chomo ayant proposé son plan de ligue, ce fut un motif pour que plusieurs des *Manceys* ne voulussent point l'adopter. *Pélycar*, roi d'*Icod*, répondit à l'invitation du roi de *Taoro*, qu'il redoutait plus son ambition que celle des Européens, qu'il conserverait peut-être sa couronne en se déclarant leur vassal, ce qu'il aimait mieux, que de la perdre pour un prince de son sang; mais son espoir fut déçu, le lâche fut le premier des rois de l'île que les Espagnols chargèrent de fers. Le roi de *Guimar*, prince superstitieux, et comme nous l'avons vu, vendu aux ennemis de ses sujets, ne répondit point à la proposition rejetée par *Pélycar*: les princes de *Daute* et d'*Abona*, autant indignes du trône, gardèrent le même silence. Nous avons vu que le roi d'*Adexe* se dépouilla de sa couronne, conséquemment il ne prit aucun parti à ce sujet. Mais les trois autres monarques, *Acaymo* qui régnait à *Tacoronte*, *Tegueste II*, et *Benhearo* d'*Anaga*, acceptèrent avec transport la proposition du roi *Taoro*, et se rendirent près de lui pour conférer à ce sujet. Les autres princes, voyant que la ligue se formait, et craignant que les rois ligüés ne s'emparassent de leurs États, dans le cas où *Lugo* ayant attaqué Ténériffe en seroit repoussé, prirent le parti de se rendre au *Tagoror* qui venait de s'ouvrir.

Tagoror tenu
par les rois de
Ténériffe.

C'est dans ce moment que les Espagnols, ayant mis pied à terre, envoyèrent, pour gagner du temps, des députés chargés de porter des propositions d'alliance aux rois réunis, espérant d'ailleurs par-là fomenter des divisions; il fut alors aisé de voir sur quel *Manceys* devait compter la liberté. « On vous envoie des paroles » de paix, dit le lâche monarque de *Guimar*, feignant » le langage de la modération: répondrez-vous par des » hostilités et des cris de guerre? Un prince puissant » veut être l'appui de vos trônes, et vous rejeteriez son » amitié! Le ciel vous a envoyé la divinité des Espa- » gnols pour vous éclairer, et vous seriez insensibles à » une si rare faveur! Appelez plutôt *Fernandez Lugo*, » appelez les ministres de sa religion qui vous portent » un culte saint et sublime, ou redoutons la colère » du Dieu des Européens; craignons que le sang, que » notre obstination ferait répandre, ne crie vengeance » contre nous, et ne l'obtienne du ciel irrité! »

Pélycar prit aussitôt la parole; il développa son opinion sur la ligue proposée par *Ben-chomo*, dont il prétendit dévoiler l'ambition, et qu'il regardait comme plus à craindre que le fer ennemi. Il fit entendre qu'il valait mieux écouter les propositions d'un monarque éloigné, qui ne parlait que de maintenir les couronnes, que celle d'un prince voisin qui ne cherchait qu'à réunir tous les diadèmes sur son front. Indigné de cet étrange discours, et de ces odieux soupçons, le roi de *Taora* l'interrompit, pour assurer l'assemblée de la pureté de ses intentions, répondre aux accusations du roi d'*Icod*

et à l'insidieux *Anaterve*. « M'avez-vous vu , dit-il ,
 » lorsque mes troupes étaient plus nombreuses que les
 » vôtres , et lorsque mes États étaient respectés des
 » pirates , ce qui me donnait tant de supériorité sur
 » vous qui en étiez sans cesse tourmenté , m'avez-vous
 » vu , dis-je , attaquer quelques-uns des princes mes
 » parens ? Ai-je pris les armes avant l'instant où nous
 » avons été menacés par des ennemis extérieurs ? ai-je
 » abusé de mes forces lorsque le prince d'*Hidalgo* (1)
 » fit des incursions sur mes terres ? n'ai-je pas toujours
 » passé pour un homme modéré ? Loin de moi l'idée
 » de conquête , et de domination , mais encore plus
 » loin de moi l'idée de céder à un ennemi barbare et
 » sans foi ! Que celui qui veut ramper , ouvre ses États à
 » *Lugo* , que celui qui veut acheter sa couronne par
 » l'esclavage de ses sujets , accepte l'amitié fallacieuse
 » de ce puissant roi de Castille : pour moi , je connais
 » les devoirs que m'impose le serment que j'ai fait sur
 » les restes de l'un de nos aïeux ; j'ai juré sur les os de
 » mes pères , de mourir avec l'amour de mon peuple ;
 » je ne le vendrai donc pas , et je le conduirai contre
 » quiconque voudra l'asservir. »

Défection de
quatre rois.

Les rois de *Guimar* , d'*Abona* , de *Daute* et d'*Icod* ,
 ne repliquèrent rien , et se retirèrent dans leurs États.
 Ceux de *Tegueste* , d'*Anaga* et de *Tacoronte* , jurèrent

(1) *Hidalgo* est une pointe de Ténériffe. Le petit-fils ou l'arrière-petit-fils d'un bâtard de *Tinerfe* en avait fait une petite principauté tolérée par les autres rois ; il paraît qu'il attaqua *Ben-chomo* , qui le força à rentrer dans le devoir. Ce nom de *Hidalgo* n'est pas Guanche. Il est espagnol et signifie gentilhomme. (Voy. *Clavijo* .)

de s'unir à *Ben - chomo* , et de défendre l'héritage de *Tinerfe* , tant qu'il y aurait la moindre possibilité de salut. On marcha donc au-devant de l'ennemi , plusieurs combats eurent lieu , et la guerre cruelle qui commença , fut celle qui a été appelée de la conquête.

Pendant un an les succès furent à peu près égaux de part et d'autre ; cependant les moindres pertes affaiblissaient les Guanches d'une manière irréparable. Les Espagnols , au contraire , recevaient à chaque instant de nouveaux secours. Ce n'était plus avec cinquante ou soixante soldats qu'ils se présentaient ; ils arrivaient organisés en corps considérables , et même avec de la cavalerie , avantage qui , joint à la supériorité des armes , leur eût soumis en peu de temps tout le peuple de Ténériffe , si son courage n'avait pas été héroïque , et si le roi de *Taoro* n'avait pas été à sa tête pour soutenir son espoir.

Dans le cours des révolutions , des guerres sanglantes , ou de ces autres calamités qui peuvent désoler les nations , et les entraîner à deux doigts de leur ruine , il s'élève souvent , au milieu du peuple , un homme doué d'un génie prompt et audacieux , d'un cœur magnanime , et de grandes connaissances. Examinant sans s'intimider la situation de sa patrie , lorsque tout le monde semble avoir perdu l'espoir , ou que des magistrats pervers profitent des malheurs de la nation pour s'en partager les dépouilles , cet homme s'élance aux suprêmes dignités et saisit d'une main hardie les rênes de l'État ; luttant contre les ennemis de toute espèce , sourd aux

La guerre de la conquête.

Ben-chomo, roi de Taoro.

clameurs importunes des factieux et des jaloux , rassurant tous ses concitoyens par sa fermeté , il sauve son pays , ou ne paraît succomber que par une force irrésistible ; mais il est renversé sans jamais être abattu. Jusqu'au dernier instant il trouve des ressources dans son génie , il oppose toujours de nouveaux obstacles à la tempête , et , ne pouvant vaincre les destinées , il semble en avoir suspendu l'effet.

Tel fut *Doramas* en Canarie : non moins brave , et non moins malheureux , fut *Ben-chomo* à Ténériffe ; il était par-tout , toujours armé , encourageant ses soldats par ses discours , leur apprenant , par son exemple , à mépriser la mort à laquelle ils s'exposaient sans cesse , et les exhortant à tout souffrir plutôt que la servitude. Cependant il venait d'être repoussé ; les princes qui , dans le *Tagoror* s'étaient retirés de lui , et avaient mis le comble à la bassesse en concluant avec *Lugo* un traité offensif et défensif , le trahissaient ouvertement.

Bataille d'Allante ou Acantejo.

Les Guanches libres étaient , pour ainsi dire , confinés dans les royaumes de *Taoro* , de *Tacoronte* , et de *Tegueste* ; mais *Ben-chomo* leur restait. Les ennemis songeaient à se porter sur le lieu alors appelé *Allante* ou *Acantejo* , pour gagner la mer dans cette partie occidentale de l'île , et intercepter toute communication entre les États où les insulaires étaient retirés. Le roi de *Taoro* sentit de quelle importance il était de prévenir un pareil projet. Pour le faire avorter , il confia aux trois rois ses alliés la garde de *Tacoronte* ,

d'*Orotopala*, et leur territoire ; pour lui, il se rendit dans le *baranco d'Acantejo* avec ses troupes. Il les partagea en deux corps, prit le commandement de l'un, et donna l'autre à *Tinguaro* son brave frère. Il plaça tous ses soldats sur les deux côtés du ravin dont les Espagnols voulaient se rendre maîtres, faisant cacher le corps qu'il commandait dans les rochers et les cavernes du côté du nord, et celui de son frère, sur les flancs de la côte qui est au sud, et s'étend de l'ouest à l'est-nord-est, en ordonnant à *Tinguaro* de s'avancer le plus possible dans cette direction ; de sorte que, par la disposition de la vallée, *Lugo* et les siens devaient, en y entrant, passer au pied de la côte qu'occupait le frère du roi, et en arrivant devant le lieu dont il voulait s'emparer, se trouver entre deux hauteurs inaccessibles pour tout autre que pour les Guanches, et couvertes de guerriers qu'il était impossible d'apercevoir.

Lugo, qui avait hiverné dans la vallée de *Laguna*, s'achemina, dans les premiers jours du printemps de 1494, vers le vallon d'*Acantejo*, qui conduit à l'*Orotava*, où il se flattait de parvenir : ne croyant pas les ennemis si près, ne se doutant pas que ces gens qu'il appelait barbares pussent être avertis de sa démarche, il laissait aller son avant-garde dans le plus grand désordre.

Tinguaro se garda bien de l'attaquer, et la laissa passer tranquillement. Le corps d'armée arriva ensuite en assez bon ordre, et s'enfila avec confiance dans le funeste ravin, ne pouvant envoyer des flanqueurs ; car il leur eût été impossible de se tenir sur des hauteurs

inaccessibles , et presque à pic , qui forment le vallon. Après s'y être engagé assez imprudemment , *Lugo* , réfléchissant qu'il était étonnant de ne pas rencontrer un seul Guanche , et pas même un pasteur dans un pays très-peuplé , commence à redouter quelque piège , quand il est déjà difficile d'échapper. Quoique sans certitude , et par pure prudence , il crut devoir essayer de gravir les hauteurs pour sortir du vallon , et redescendre ensuite sur le lieu qu'il voulait attaquer ; la chose était presque impossible. *Lugo* fit donc halte , et ordonna à son corps avancé de se rallier en changeant de direction. Comme le vallon était assez resserré dans cet endroit , l'avant-garde se trouva rendue de suite au pied des collines du sud ; mais à peine eut-elle essayé d'y gravir qu'une grêle de javelots , de pierres et de roches roulantes , tomba sur elle avec tant de fracas , qu'elle en fut culbutée. *Lugo* , très-près de son avant-garde lorsque ce malheur lui arriva , courut pour gagner les hauteurs du nord et essayer de s'en rendre maître , afin de ne pas rester engagé dans le vallon ; mais il fut à son tour accueilli par *Ben-chomo* , comme les autres l'avaient été par son frère. Des pierres énormes , même des arbres entiers , pleuvaient de toutes parts , et , dans leur chute , en entraînaient d'autres qui multipliaient le ravage. Le peu d'Espagnols qui ne furent pas abîmés , prit la fuite au milieu du *Barranco* ; mais lorsque les fuyards furent près de l'entrée par laquelle ils étaient venus , ils y furent arrêtés par le corps avancé de *Tinguaro* , qui , comme nous l'avons vu , avait fait étendre ses troupes le plus possible de l'est , et qui , en

se repliant quand les ennemis eurent totalement défilé, avaient fermé le passage. En vain *Lugo* voulut rappeler aux Castillans leur valeur si renommée, et leur représenter qu'il était honteux de se laisser vaincre par des Barbares armés de massues. Il ne put rallier ses soldats; et une pierre lancée par *Tinguaro* lui-même lui ferma la bouche, en lui fracassant la mâchoire et les dents (1).

Rien n'est égal à l'épouvante qui saisit alors les Espagnols. Des membres déchirés et des cadavres écrasés entre des roches ensanglantées remplissaient tout le vallon. Il n'était aucun espoir de fuite pour les vaincus, qui trouvaient toutes les issues gardées : le peu qui s'en sauva, n'y réussit que par ruse, les uns en feignant d'être morts, les autres en se cachant dans des grottes, ou en grimpant sur des arbres; et leur salut a paru si étonnant à plusieurs historiens des Canaries, qu'on y a fait intervenir la vierge et les saints, qui vraisemblablement ne s'en mêlèrent pas (2). Le général lui-même, poursuivi vivement par *Tinguaro*, qui avait déjà atteint et tué avec son épée de bois deux officiers de distinction se sauvant avec lui, ne dut la vie qu'au dévouement de l'un des siens, qui lui arracha son manteau et son chapeau à plumes pour s'en couvrir : joint par le redoutable ennemi de son chef, ce soldat reçut la mort pour lui.

Cependant quelques - uns des vaincus ayant gagné

Dangers que court Lugo.

(1) Clavij. *Not. etc.*, t. III. liv. IX, §. VI.

(2) Vian. cant. 8. Elpin. lib. III, cap. 6. Nun. de la Pen. I, c. 14.

un rocher élevé, s'y défendirent vaillamment contre un petit nombre d'insulaires, pendant près de cinq heures que le reste était occupé au combat; mais ils allaient bientôt éprouver le sort de leurs frères d'armes, lorsque la nuit vint les protéger de ses ombres. Leur mort cependant ne paraissait que différée; les Guanches acharnés ne cessèrent de les bloquer tant que l'obscurité dura. Voyant, à la pointe du jour, que serrés de près par un grand nombre d'ennemis, il était impossible de résister plus long-temps, ils se rendirent à discrétion.

Générosité de
Ben-chomo.

On les conduisit au roi, qui, assis sur une pierre non loin du lieu où l'on enterrait des cadavres, prenait toutes les dispositions nécessaires pour profiter de la victoire de la veille: ce prince ordonna qu'on leur donnât la liberté aussitôt, en disant: « Je sais apprécier » le courage par-tout où il se trouve; je ne fais la guerre » que pour me défendre, et je n'égorge jamais ceux qui » sont hors d'état de combattre.

Lugo s'était sauvé à *Laguna*, où il était arrivé bien avant dans la nuit; là les fuyards venaient le rejoindre un à un, et il recevait quelques secours du traître *Anaterve*, quand il fut assailli par l'infatigable *Tinguaro*. Ce Guanche lui tua presque tout le reste de son monde, et l'obligea de se sauver à *Sainte-Croix*, où en arrivant il fut encore attaqué par *Beneharo*, qui le fatigua beaucoup et acheva de ruiner ses troupes.

En mémoire de la bataille sanglante qui venait d'avoir lieu, les Espagnols changèrent le nom d'*Acantejo* en celui de *la Matanza*: ce mot signifie *massacre*; et c'est

encore le nom du baranco où eut lieu cette affaire.

Nous avons observé que les Guanches s'affaiblis-
saient par leurs triomphes : il n'y a pas de victoire qui
ne coûte au vainqueur. Persuadé de cette vérité, *Lugo*
crut encore avoir beaucoup fait en tuant quelques insu-
laires ; il s'applaudit sur-tout de la haine irréconciliable
qu'il avait fomentée entre les rois de Ténériffe, et de
la guerre civile qui s'y allumait : mais réfléchissant
qu'avec ce qui lui restait de soldats, il ne pouvait en
aucune façon continuer la guerre contre des hommes
enhardis par un succès inoui, il passa en Canarie
le 8 juin de la même année, et se procura six cents
fantassins et cinquante cavaliers. Il repartit pour Téné-
riffé avec ces nouvelles forces. Il débarqua le 2 septem-
bre à Sainte-Croix, dont il accrut et répara les fortifi-
cations. Ses troupes se montaient à onze cents hommes
d'infanterie et soixante-dix cavaliers.

Voyage de
Lugo en Ca-
narie.

Il vit bientôt arriver le roi de *Guimar*, avec un
renfort assez considérable. Celui-ci avait déjà éprouvé
un de ces malheurs que le ciel envoie aux scélérats :
il venait d'être frappé dans sa famille. Son fils, devenu
amoureux de l'aimable *Dacil*, et méprisé de cette
princesse, avait fait assassiner l'amant qu'elle préférait.
Le roi de *Taoro*, voulant faire punir exemplairement
cet horrible attentat, avait fait enlever dans le palais
même de son père le digne fils d'*Anaterve*, et l'avait
fait traduire devant un *Tagoror* présidé par *Tégueste*.
Avec les secours que le général espagnol avait reçus de
toutes parts, il se mit en campagne, et ne tarda pas

Renfort ra-
mené par *Lü-
go*.

à remporter de grands avantages ; il surprit les troupes du roi d'*Anaga*, et s'empara de son royaume. Il descendit ensuite vers *Tégueste* ; mais y ayant reçu quelque échec , il se dirigea sur Laguna.

Bataille de
Laguna.

Afin de surprendre encore ses ennemis , *Ben-chomo* crut devoir se rendre maître du lieu ; il manda donc à *Acaymo*, de s'embusquer dans toutes les gorges septentrionales , à *Benhéaro*, de garnir celles du sud et de l'est , chargeant *Tégueste* de veiller sur les parties de l'île insoumises , et sur lesquelles eussent pu se jeter les Espagnols , en cas de victoire ou de défaite. Pour lui , il devait ranger ses troupes en bataille au milieu de la plaine en faisant face à l'est , pour attirer l'ennemi et recevoir sa première attaque , tandis que *Benhéaro* et *Acaymo* , descendus de leurs rochers , les eussent assaillis sur les flancs et par derrière. Il avait placé sur les hauteurs et derrière lui , *Tinguaro* avec un corps de réserve.

Toutes ces dispositions ayant entraîné quelques délais , *Lugo* qui avait fait diligence , parut plutôt qu'on ne l'attendait au milieu du vallon de Laguna , ayant aussi garni de troupes toutes les hauteurs et les gorges qu'il laissait derrière lui. En voyant paraître l'ennemi si inopinément , *Ben-chomo* crut qu'il était prudent de ne pas l'attaquer le premier , et de se retirer en quelque lieu où sa position fût aussi avantageuse que celle qu'il avait voulu se donner d'abord.

Un détachement espagnol ayant traversé la plaine pour enlever un des postes occupés par *Tinguaro* , ce

prince arrêta d'abord les assaillans qui se trouvaient beaucoup plus forts que lui. Comme cette affaire partielle se prolongeait, *Ben-chomo* craignant qu'à la fin le poste que défendait son frère ne fût enlevé, s'avança pour venir à son secours. *Tinguaro* craignant de ne pas avoir l'honneur de la victoire, eut l'imprudence de descendre des collines et fondit sur les Espagnols ; il eut cependant la précaution de les attaquer de manière qu'ils se trouvassent entre lui et le roi de *Taoro* ; cette démarche très-bonne dans le fond tourna à son désavantage. Les Castellans sentant l'impossibilité de résister à un si fort ennemi, mais n'en faisant pas moins bonne contenance, serrèrent leurs rangs ; et laissant à chaque instant quelques hommes par terre, ils gagnèrent à pas redoublés la base des hauteurs que *Tinguaro* avait abandonnées si imprudemment. Ce brave *Guanche* sentit alors la faute qu'il avait faite, et dont *Ben-chomo* venait de l'envoyer réprimander sévèrement : il crut pouvoir la réparer, et vint attaquer les ennemis dans leur nouvelle position. Ceux-ci avaient déjà eu le temps de s'élever sur les collines ; et dans cette situation, leurs armes à feu firent un terrible ravage parmi les insulaires, tandis que les javelots de ceux-ci ne produisaient aucun effet.

Le roi de *Taoro* voyant l'embarras où se trouvait son frère, et *Benhearo* qui avait été aussi imprudent que lui, marcha en diligence à leur secours, et brusquant l'attaque, voulut gravir les hauteurs occupées par les Espagnols. En faisant ce mouvement, il fit avertir

Acaymo, qui, des hauteurs du nord, avait pu voir toutes ces manœuvres, de descendre et de venir attaquer le corps d'armée ennemi, afin de l'occuper et de l'empêcher de se replier sur ses derrières. Le roi de *Tacoronte* se trouva trop faible pour pouvoir résister longtemps à *Lugo*: celui-ci, après l'avoir vaincu, traversa la plaine avec rapidité, et avant que *Ben-chomo* pût interrompre l'attaque qu'il avait entreprise, il vint le mettre entre deux feux, et dans l'impossibilité de lui échapper.

Mort de Tin-
guaro.

C'est alors que les Guanches, n'écoutant plus que leur désespoir, couraient au-devant des coups des Castillans: si quelques-uns, après s'être fait jour par quelques prodiges de valeur, essayaient de fuir, les cavaliers les joignaient bientôt dans la plaine, et les mettaient à mort. C'est ainsi que finit le courageux *Tinguaro*, après avoir renversé lui seul dix-neuf Espagnols, au moyen d'une grande pique dont il s'était emparé à la bataille de *la Matanza*, et qui depuis était son arme favorite. Comme il se sauvait par la campagne avec trois de ses amis, ils furent poursuivis par sept cavaliers. « Nous allons être atteints, dit le frère du roi, fuyez: je me charge seul d'occuper ces soldats. » Il rétrograda donc pour courir au-devant d'eux; dès qu'il fut à portée de fusil, les Espagnols firent tous à la fois feu sur lui: quoiqu'atteint de presque toutes les balles, il renversa les deux premiers cavaliers; et sa pique s'étant brisée, il saisissait le troisième par les jambes, quand les autres lui déchargèrent plusieurs coups de hache sur la tête, et par derrière. Il tomba baigné dans son sang, et s'écria d'une

voix lamentable : *Ne donnez pas la mort à un homme abattu ; je suis le frère du roi Ben-chomo ; qu'est-ce qui aura jamais fait un captif aussi redouté que moi ?* Mais à peine eut-il achevé ces paroles que lui arrachait la douleur, qu'un Castillan le perça de sa lance, malgré les cris de *grace* que jetèrent les autres cavaliers, qui ne doutaient point, au trait de courage que venait de faire leur ennemi abattu, qu'il ne fût en effet ce *Tinguaro* si redoutable.

Ben-chomo, *Acaymo*, et quelques autres braves qui purent échapper au carnage, se rallièrent à *Tacoronte*, où, après avoir gémi sur leurs désastres, ils firent conseil sur les moyens de les réparer. Plus de dix-sept cents des leurs avaient demeuré sur la place. Les ennemis, qui n'avaient perdu que peu de soldats, venaient de recevoir de nouveaux renforts de *Lancerote* et de *Fortaventure*. Un corps de quatre cents *Guanches*, conduits par un brave *Sigone* au roi de *Teguste*, avait été taillé en pièces par les Espagnols ; plus de la moitié du royaume de *Tacoronte* et de *Taoro* était demeurée à *Lugo* par sa victoire. Les *Guanches* étaient réduits à la plus funeste extrémité.

Le général espagnol s'étant fait apporter le corps de *Tinguaro*, ordonna qu'on lui coupât la tête, et l'envoya à son frère, en lui représentant que s'il s'obstinait à se défendre, il s'exposait au même malheur. Comptant l'intimider par cette démarche, il finissait par des propositions de paix assez avantageuses ; mais le roi de *Taoro*, après avoir gardé un silence de quelques minutes

Lugo envoie
à Ben-chomo
la tête de son
frère.

Réponse sub-
lime de Ben-
chomo.

à la vue des restes de *Tinguaro*, sur lesquels il versa des larmes, répondit à l'envoyé de *Lugo* ce peu de paroles sublimes : « L'aspect de cette tête déchire mon cœur; mais rien ne saurait l'épouvanter. Je suis décidé à défendre mon honneur, ma patrie, ma liberté, celle de mes sujets; et il n'est pas de sort que j'envie plus que celui du prince mon frère, et de ceux qui, comme lui, sont morts dans le combat (1) ».

Mortalité épi-
démique sur
les Guanches.

L'heure des nations arrive comme celle de toutes les choses : l'histoire le prouve par beaucoup d'exemples. Après nous avoir entretenu de la grandeur et de la gloire d'un peuple, elle nous amène toujours au terme où tout conspire pour sa destruction. Souvent alors les fléaux de la nature se joignent aux efforts des hommes et semblent hâter la chute d'un État qui chancelle. Le peuple contre lequel tout est ainsi réuni ne saurait résister à ces impulsions combinées; et quand il pourrait se défendre contre des ennemis formidables, pourrait-il se soustraire à des accidens contre lesquels notre faiblesse ne peut rien? C'est ce qui arriva aux Guanches. Vaincus, il est vrai, ils pouvaient cependant encore disputer des victoires. La réponse héroïque de *Ben-chomo* prouvait que ses sujets avaient encore du sang à verser; mais une épidémie, dont rien ne put arrêter le cours, vint se joindre au fer espagnol pour achever une destruction qu'il n'avait jusque-là pu opérer. On a sans doute exagéré les ravages que fit cette

(1) Nun. de la Pen, lib. I, cap. 15.

sorte de peste ; mais il n'en est pas moins certain qu'en près de deux mois le peuple de Ténériffe fut réduit à un petit nombre d'hommes faibles et abattus , car ceux que la contagion n'avait pas moissonnés étaient languissans ; les germes de la maladie semblaient circuler dans leurs veines. *Lugo* profita de la cruelle position des Guanches pour marcher sur *Orotopala* , et s'en emparer.

Ben-chomo sentant qu'il devenait impossible de continuer la guerre ainsi , de perdre des hommes par une épidémie inexpugnable et dans de petites batailles qui , quand on les eût toutes gagnées , eussent inévitablement amené la ruine totale de son peuple , rassembla ses soldats , et les trois rois ses alliés . Il leur fit part de ses réflexions , et leur proposa de tenter une action générale , après laquelle ils laisseraient un nom fameux , c'est-à-dire dans laquelle il était question de chercher la mort . Les Guanches vinrent donc s'emparer du val-
lon de *la Matanza* , et y attendre les ennemis . Ce n'était plus en embuscade qu'ils se mirent , c'était une espèce de défi qu'ils donnaient à *Lugo* ; ils se rangèrent donc au milieu du ravin . A chaque instant il mourait quelque malheureux Guanche dans les rangs , et la contagion ne cessait d'y faire ses ravages quand les Espagnols parurent .

Bataille de la
Victoria.

Après un combat sanglant , les insulaires , enfoncés de toutes parts , venaient s'offrir aux coups des vainqueurs , et demandaient le trépas . Il en fut fait un grand massacre ; et les Castillans ne rencontrant plus de victimes à frapper , fatigués de donner la mort ,

s'arrêtèrent, pour reposer leurs bras sanglans, en un lieu qui, depuis, a été nommé *Victoria*, non loin de la *Matanza*.

Conquête du
Ténériffe.

Fugitif et désespéré, *Ben-chomo* et les princes ses parens errèrent dans les montagnes, cherchant quelques hommes libres qui voulussent les aider à chercher la mort qu'ils n'avaient pu obtenir. Ils furent encore battus et dispersés avec le peu de braves qu'ils avaient réunis; contraints à se retirer dans des lieux inaccessibles, ils y furent arrêtés les uns après les autres et conduits à Sainte-Croix. Après les avoir instruits tant bien que mal dans la religion chrétienne, ils furent baptisés en 1497; et, quoique dès novembre 1496, l'île eût été à peu près soumise, ce n'est guère que depuis le baptême des *Manceys*, que suivirent encore quelques troubles, qu'on peut dater la conquête de Ténériffe. On proclama dans toute l'île qu'elle appartenait au roi de Castille et de Léon, environ trente-deux ou trente-trois ans après la prise de possession de Don Diégo de Herrera.

Les Manceys
conduits en
Espagne.

Cependant l'expérience prouva que les rois ligués n'avaient pas eu tort de vendre chèrement leur liberté. Les lâches princes qui s'étaient donnés ne furent pas plus considérés que ceux qui s'étaient défendus. Bientôt *Lugo* redoutant l'amour du peuple pour ses anciens chefs, craignant que ceux-ci ne tentassent de briser leurs chaînes odieuses, et pour se donner d'ailleurs de la considération auprès du roi d'Espagne, fit embarquer les neuf *Manceys*, qu'il conduisit au pied du trône

de Castille. Ils y furent reçus comme s'ils eussent été de ces animaux sauvages qu'on amène des pays lointains, pour offrir aux regards des curieux. Le roi catholique examina avec des détails injurieux les costumes, la stature gigantesque, et les formes mâles, prononcées des princes Guanches. Les regards que ce monarque abaissa sur ces infortunés, durent sans doute leur faire sentir plus que toute chose au monde, l'horreur de leur position; et la politique des usurpateurs de leur trône n'ayant pas permis qu'ils revissent les lieux où ils avaient régné, ils vécurent expatriés, finirent loin de la terre qui les avait vus naître, sans que leurs ossemens reposassent parmi ceux de leurs pères (1).

Pour les Guanches, encore plus malheureux que leurs rois, persécutés, et traités comme des esclaves, leur sort fut le même que celui des plus vils animaux; on les dépouillait de tout ce qu'ils avaient de plus précieux; on leur ôtait leurs femmes, on leur arrachait leurs enfans; et, comme on les appelait sans cesse infidèles, que tout mauvais traitement était accompagné de cette épithète, ils conçurent pour la religion qui ne souffrait pas d'infidèles, une haine qui n'avait d'égale que celle qu'ils portaient à leurs persécuteurs. Ils se reti-

(1) Le continuateur de l'*Histoire ecclésiastique* du savant abbé de Fleury, dit à tort que, lorsque les Espagnols s'emparèrent de Ténériffe, elle était gouvernée par un seul roi. Il ajoute que ce roi passa à Venise, où la nouveauté et la bizarrerie de sa figure, ses mœurs, son langage et son costume, surprirent beaucoup. (*Suite de l'Hist. eccl.*, liv. CXVIII, an. 1495.) L'on peut voir dans une des notes du chapitre précédent, le portrait extraordinaire que Viana nous a laissé du roi de Taoro.

rèrent dans les grottes des monts, et y furent réduits à brouter l'herbe pour exister; quelquefois privés des plus grossiers alimens, pressés par la faim, et en considérant la fertilité des plaines dont on les avait dépossédés, ils y descendaient, pour enlever quelques vivres aux Colons espagnols. On appela brigandage l'effet de la triste nécessité où ils étaient réduits, et les Européens décidèrent la destruction de tous les Guanches.

L'Inquisition achève la destruction des Guanches.

En 1532, des députés partis de Sainte-Croix, vinrent supplier la cour d'Espagne de donner aux Canaries une *Sainte-Hermandad*, afin de forcer le reste des anciens insulaires, qu'ils ne pouvaient plus souffrir, à ne plus les tourmenter; ne pouvant pas les traduire devant des tribunaux, parce qu'ils ne commettaient aucuns délits qui fussent de la compétence de la justice. Ainsi ces infortunés auxquels les tribunaux ne pouvaient appliquer aucune peine, et parce que les Européens ne pouvaient pas les souffrir, furent livrés à la plus féroce des institutions, qui fit courir sur eux, et ne tarda pas à les détruire. L'inquisition existe encore aux Canaries; mais depuis qu'il n'y a plus de Guanches à brûler, sa juridiction est très-restreinte.

Il est faux qu'il existe encore des Guanches à Ténériffe.

Fray Alonzo Espinoza (1), qui écrivait, il y a environ deux cents ans, nous dit que de son temps, le peu de naturels de Ténériffe qui n'avaient pas été détruits, et dont il n'avait pu savoir que très-peu de

(1) L.I, cap. 9, p. 28.

choses sur les coutumes de leurs pères, habitaient Candelaria et Guimar, où ils révéraient l'image de Notre-Dame, mais qu'ils étaient mauvais chrétiens et haïs des Espagnols. Depuis plus de cent cinquante ans, il ne reste pas un seul de ces infortunés ; Clavijo, qui a demeuré long-temps aux Canaries, assure qu'on ne saurait trouver à Ténériffe d'autres Guanches que leurs momies et leurs corps embaumés (1).

D'après ces témoignages, il n'est pas douteux que le docteur Sprats n'en ait imposé quand il avance, dans la relation dont nous avons déjà eu occasion d'attaquer la véracité, qu'il y a des Guanches à Ténériffe qui usent entre eux de leur ancienne langue, qui gardent un silence obstiné sur les usages de leurs ancêtres, qui voient avec peine qu'on fouille dans leurs catacombes, et qu'ayant, en sa qualité de médecin, rendu quelques services à ces légitimes possesseurs du pays, ils lui permirent d'entrer dans leurs grottes sépulcrales, etc. etc. Gats dit aussi que, de son temps, il existait quatre familles Guanches à Ténériffe qui ne s'étaient jamais mésalliées. Je m'en suis informé, et le fait n'est point certain (2). Mais, de tous les voya-

(1) Clavij., *Not.*, etc. I. IX, §. 28. *Lamentable extinction de la nation guanchinesa.*

(2) Dans la compilation intitulée : *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, à laquelle M. de la Harpe a bien voulu prêter son nom, tous ces contes ont été recueillis avec soin et présentés comme des choses très-vraies. Quelques phrases prises au hasard dans le chapitre qui traite des Canaries et de Madère que l'on y confond, prouveraient que celui qui a rédigé l'article, n'usait

gours, celui qui a le plus exagéré à ce sujet, est sans contredit lord Macartenay, qui pense que c'est l'abus des liqueurs spiritueuses qui a détruit une grande partie des Guanches, qui dit que le Gouvernement espagnol paie une petite solde à leurs descendants pour prix de leur soumission, solde qu'ils mettent de l'orgueil à réclamer. Notre aimable ami M. Bernard Collogan nous a assuré que tous ces rapports étaient dénués de fondement.

MM. Bailly, Pingré, de Borda, et autres savans respectables, induits en erreur par des traditions inexactes, et par les contes des voyageurs, ont répété à ce sujet à peu près les mêmes choses que Sprats; il était donc essentiel de rectifier une erreur qui se perpétuait.

S'il se trouvait, dans les Canaries, quelques hommes qui voulussent se donner pour Guanches, afin d'intéresser les étrangers, ce qui n'est pas sans exemple; on est prévenu que ces hommes ne peuvent être que des fripons qui jouent cette comédie pour attraper quelques pièces de monnaie.

d'aucune critique. « Le pic est d'une hauteur si prodigieuse, qu'il a 15 lieues... » La région moyenne du pic est une région glaciale; mais la cime est tellement embrasée, qu'au lever du soleil on y reçoit des vapeurs si ardentes, qu'elles paraissent sortir de la bouche d'un four... A la cime du pic, le soleil paraît plus petit quand il est au haut du ciel qu'à l'horizon. Si l'auteur eût été un peu physicien, il n'aurait pas cité cette dernière merveille.

CHAPITRE IV.

DES Isles Canaries dans leur état actuel, et sous leurs rapports commerciaux.

Las antiguas Afortunadas (las Canarias) son Reyno. Su escudo de Armas representa en siete penas sobre ondas azules las siete islas; con corona real, y en el gefe unas letras de oro que dicen: *oceanos*. Estan sujetas a las leyes de Castilla, y agregadas a la Andalucía como provincia suya.

VIERA. *Resum. gen. de las Isl. Canar.* t. III, p. 523.

Sous le ciel le plus heureux, qui voit mûrir les fruits de l'ancien et du nouveau monde, à une petite distance des côtes de l'Europe, les Canaries eussent pu devenir les plus florissantes colonies de l'univers si on leur eût donné le régime qui leur convenait, si l'on n'eût pas mis des entraves à leur commerce, si l'agriculture y eût été encouragée.

La nation européenne qui réunirait les îles Açores, de Madère, des Canaries, et même celles du Cap-Vert, qui ne négligerait rien pour leur culture et leur amélioration, trouverait dans ces archipels une source abondante de richesses qui n'auraient pas, comme celles que nous retirons de nos colonies lointaines, l'inconvénient de mettre un temps considérable pour nous

parvenir. Vingt jours suffisent pour arriver de nos ports aux Iles Atlantiques les plus éloignées (1); et en huit jours on peut se rendre dans les plus voisines.

A cette proximité, ajoutez encore celle des côtes d'Afrique, où, quelque soit le système colonial qu'on adopte, il serait aisé d'aller chercher des bras pour la culture, sans qu'une longue traversée causât des maladies et des pertes parmi les nègres que l'on conduirait, en si peu de temps, de leur continent dans des archipels de sa dépendance, et pour ainsi dire sans les arracher davantage à leur patrie, que des paysans de l'un de nos départemens, que l'on transporterait dans l'une des îles de nos côtes pour en fertiliser le sol analogue au leur.

J'ai dit quelque soit le système colonial qu'on adopte, car je ne doute pas que celui que choisiront un jour tous les États de l'Europe, basé sur les principes invariables des droits de l'homme, qui ne peuvent s'accorder avec l'esclavage d'une race entière, parce qu'elle diffère de la nôtre par sa couleur, emploiera cependant à la culture des colonies, que ne peuvent soutenir des hommes nés pour des climats plus doux, ceux que le ciel forma pour fertiliser des contrées brûlantes.

Celui qui créa la terre pour payer nos peines de ses richesses, et qui nous condamna à obtenir ces richesses par nos sueurs, voulut sans doute que les zones

(1) Nous entendons souvent par *Isles Atlantiques*, les Açores, Madère et Porto Sancto, les Canaries et les îles du Cap-Vert.

chaudes fussent , comme les nôtres , cultivées pour produire. Conséquent dans tout ce qu'il fit , il forma pour les cieux ardents de ces pays , des hommes capables d'y résister ; et si ces êtres favorisés par la nature d'une constitution infatigable s'étaient perfectionnés comme ceux des pays tempérés , leur domaine fût devenu le plus riche de tous : mais parce qu'ils sont portés à la paresse , à cause de la facilité avec laquelle ils trouvent de quoi vivre sans rien faire , et que leur sol fertile offre à leurs besoins un grand nombre de fruits naturels ; s'ensuit-il que les pays chauds doivent rester incultes , et que leurs habitans ne doivent pas chercher à en obtenir de plus nombreuses productions ?

Placés sur ce globe , non-seulement pour vivre et nous reproduire , mais encore pour être utiles à nos semblables , nous contractons en naissant , entr'autres obligations , celle d'améliorer le sort de nos pareils , autant qu'il dépend de nous ; mais la plus grande abondance de toutes les productions des climats équinoxiaux ne serait-elle pas évidemment une amélioration au sort du genre humain ? Donc les hommes qui les habitent sont responsables de la rareté de ces productions. En venant au monde , ils contractent , comme tous les autres , l'obligation de nous faire participer à leurs richesses. L'homme étant né afin de travailler , non-seulement pour lui mais encore pour les autres , personne , je pense , ne contestera que celui qui ne veut pas travailler doit y être contraint ; car étant en droit de jouir d'une partie du fruit des peines d'autrui , chacun est

aussi en droit de lui demander une partie des fruits des siennes.

Si des hommes se refusent à remplir les vœux de la nature, tous les autres doivent les y contraindre. Loin de moi cependant l'idée d'y contraindre par des voies contre nature, et de réduire au plus odieux des états ceux qu'on veut forcer à s'acquitter de ce qu'ils doivent! Malheur à celui qui a pu penser que des hommes peuvent être réduits à la condition de bêtes de somme!

Si ces mêmes hommes que vous pouvez contraindre à s'acquitter de leur engagement envers l'humanité, ne peuvent le faire dans leur pays sans cesse livré à des guerres cruelles, dont le but est de faire des prisonniers qu'on mange ou qu'on vend, s'ensuit-il qu'ils soient acquittés de leur dette? Ne doivent-ils pas y satisfaire sur une terre semblable à la leur? En les arrachant à la mort ou à la servitude, en leur procurant la facilité de remplir leurs obligations, n'a-t-on pas le droit d'exiger d'eux un salaire? Ce salaire doit être naturellement le produit des travaux auxquels on les rend?

En allant sur les côtes qu'arrosent le Niger et le Sénégal, soustraire à l'appétit féroce de leurs compatriotes les faibles qui sont réduits à la servitude, ne rend-on pas véritablement la liberté aux Africains que l'on va chercher? Certainement, c'est un emploi bien louable des richesses, que celui dont le but est de délivrer des captifs, et en même temps de les rendre aux devoirs auxquels les oblige l'existence.

Mais je m'égaré dans une digression qui pourrait

paraître bien loin de mon sujet , si des Iles Atlantiques je ne découvrais le Cap Beojador et le Cap-Vert ; on me pardonnera , sans doute , d'avoir voulu prouver que pour faire des terres qui nous occupent , des colonies riches et intéressantes , on pouvait y transporter des nègres , sans blesser l'humanité. Ces nègres , par des travaux dont la nature ainsi que la durée seraient fixées par des lois , payeraient à ceux qui auraient exposé leurs biens ou leur vie pour les délivrer des mains de leurs ennemis , les périls et les dépenses que leur délivrance aurait coûté , et à l'espèce humaine le tribut qu'ils lui doivent.

Aux avantages de posséder des terres fertiles , voisines de ces côtes , où la main d'œuvre serait moins chère que par-tout ailleurs , puisqu'il faudrait l'aller chercher à travers moins de risques ; à ces avantages , dis-je , le Gouvernement qui réunirait sous sa domination les Iles voisines de l'ancien monde joindrait celui d'acquérir une grande puissance sur les mers de nos parages. Les Anglais , jaloux de posséder le trident de Neptune , ont senti cette vérité. Ils ont plusieurs fois tenté , mais inutilement , de s'emparer des Canaries ; et par leur alliance intime avec le Portugal , ils se regardent à peu près comme les maîtres des autres Isles Atlantiques.

Les Açores , Madère , Palme et Ténériffe , sont généralement reconnues par tous les marins : elles offrent , d'ailleurs , des points de réunion assez voisins aux croiseurs , des relâches pour tous les vaisseaux ; et si le cap de Bonne-Espérance et Ste-Hélène sont des lieux

importans pour la navigation de l'Inde , les îles dont nous parlons en offrent plusieurs pour celle de toutes les mers.

Cependant , favorisées par la nature de manière à offrir tant de ressources , les Isles Atlantiques sont généralement dans l'état le plus déplorable. Quelques-unes , il est vrai , ne sont que des volcans ; certaines parties des autres n'offrent que des rochers condamnés à une stérilité de bien des siècles. Les côtes de toutes , en général , rapides et ouvertes , n'offrent pas autant de mouillages sûrs et de rades abritées , que si on les eût formés tout exprès ; mais on trouverait encore sur leur surface bien des terres à cultiver , et , sur leurs bords , des ports qu'il serait facile de rendre plus commodes.

Mais rentrons encore davantage dans notre sujet , restreignons-nous uniquement aux Canaries : on pourra juger par la description que nous allons en donner , et par tout ce que nous en dirons , que si les Iles fortunées ne sont plus aussi dignes de ce nom , il ne serait pas difficile à un État éclairé de leur rendre ce qui le leur mérita.

L A N C E R O T E .

Population. Lancerote , la plus septentrionale des îles avait , en 1744 , *sept mille deux cent dix habitans* (1) ; en 1768 ,

(1) Pour la population des Canaries , nous avons suivi Viera dans ses *Notitias* , etc.

neuf mille sept cent cinq. Selon quelques-uns, cette population aurait un peu diminué, et ne serait guère aujourd'hui que de *huit à neuf mille cinq cents amés* : ce qui pourrait venir de la sécheresse presque continuelle qui l'a affligée depuis quelque temps, sécheresse qu'il faut attribuer à la destruction à peu près totale des forêts qui autrefois couronnaient le centre de l'île, ainsi que de la suivante.

Téguise, qui est la capitale de l'île est située à peu près au milieu, et un peu vers l'Est; elle est composée de plus de deux cents maisons. Ses deux autres juridictions sont *Haria*, assez joli endroit, situé dans un vallon, au nord, qui renferme environ soixante-dix maisons; et *Yaysa* au sud-ouest, dans laquelle est situé *Saint-Martial de Rubicon*, l'ancienne cathédrale de Béthencourt : c'est aussi dans cette dernière juridiction qu'il y eut en 1730 une éruption volcanique dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Lorsque Ruits arriva dans cette île, les naturels la nommaient *Tite-Roy-Gotra*; quant à l'étymologie du nom nouveau, on l'a fait dériver des mots espagnols *Lanza-rotta*, qui signifient lance rompue, en mémoire des premiers exploits des conquérans qui brisèrent les premières lances dans cette île (1).

Étymologie
du nom de
Lancerote.

Bontier et le Verrier (2) disent que le nom de Lancerote vient d'un vieux mot espagnol *lancarote*, qui

(1) Viana, Cant. 2.

(2) *Conquêt. des Can.* chap. LXX.

veut dire *sarcocolle*, parce que cette île produisait une plante qui baillait du lait de grand médecine, en manière de baulme. Ce lait de grand médecine est sans doute celui de l'euphorbe des Canaries, puisque Mathiolo compare l'euphorbe à la sarcocolle (1).

Islettes au
nord de Lan-
cerote.

Au nord de Lancerote, on trouve trois petites îles dont nous avons fixé la position, *Allegranza*, nommée *Joyeuse* par Béthencourt, et qui fut la première terre qu'il découvrit, est une roche absolument inculte et stérile. *Monte-clara*, encore plus petite, est couverte de chèvres qui y réussissent à merveille. C'est, dit-on, dans cette islette que l'on trouve en plus grand nombre les plus beaux serins des Canaries. *Graciosa*, d'une forme oblongue, et plus grande que les deux autres, n'est encore qu'une roche aride.

Tout ce qu'on peut dire de Lancerote relativement au sol et aux productions, lui est commun avec la suivante.

F O R T A V E N T U R E .

Fortaventure est séparée de Lancerote par un canal nommé *Vaucayna*, qui a tout au plus deux lieues dans sa grande largeur, et depuis lequel, suivant Feuillé, l'on peut distinguer le pic de Ténériffe, qui, selon le même savant, en est à quarante-cinq lieues.

A la partie orientale de ce canal, un peu vers le sud,

(1) *Coment.*, lib. III, cap. LXXXII.

se trouve encore une petite île nommée *Lobo*, *Lobos* ou *des loups*, parce qu'on y prenait autrefois beaucoup de phoques, que les pêcheurs nomment loups marins, et dont le nombre est aujourd'hui beaucoup diminué. Lobos.

L'île de Fortaventure est divisée en trois juridictions; *Pajara* la plus peuplée, celle d'*Oliva* heureusement située dans une campagne agréable, et *Santa Maria de Betencuria*, capitale fondée par Béthencourt. Elle est située dans la partie septentrionale, à une égale distance des côtes de la mer, dans le fond d'un joli vallon composé de plus de cent maisons assez propres. On y voit, dans un couvent de Franciscains, fondé par Herrera, le tombeau de ce seigneur.

La population totale, était, en 1744, de sept mille trois cent quatre-vingt-deux personnes, en 1768, de huit mille huit cent soixante-trois; on ne la dit plus aujourd'hui que de huit mille six cents âmes; elle a donc diminué comme à Lancerote, et par la même raison. Population.

Fortaventure et Lancerote ont des côteaux riants, des vallons fertiles; mais, comme nous l'avons vu, elles sont, avec Fer, les plus sèches des Canaries. On y rencontre beaucoup de lieux sablonneux, favorables aux chameaux, très-communs dans ces deux îles. Ces animaux, qui y réussissent à merveille, y sont employés à toutes sortes d'usages: on en transporte dans les îles voisines, particulièrement à Ténériffe, où j'en ai vu; ils appartenaient au fournisseur des vivres de la garnison de Sainte-Croix, qui retirait beaucoup d'économie de leur service. On Animaux.

m'a dit qu'on en avait aussi transporté à Adexe. Outre ces précieux domestiques, Fortaventure et Lancerote élèvent beaucoup de très-bons chevaux, originaires de Barbarie, et d'excellens mulets. Les ânes y réussissent d'une manière étonnante, ainsi qu'à Canarie. On dit que, lors de la conquête, le nombre en était si prodigieux, que les Espagnols firent des chasses pour les détruire, parce qu'ils mangeaient tout, et qu'en 1580, on en tua, dans une seule chasse, cent quarante-six à Fortaventure, qui s'appelait *Erbania* lorsque les Européens y arrivèrent.

Productions et
commerce.

Nous avons déjà dit que l'eau de source était rare, et qu'on recueillait celle des pluies dans des citernes. Quand ces pluies sont abondantes, on n'a pas d'idée de l'extrême quantité de blé, d'orge, et autres grains qu'on y recueille; on en transporte le superflu à Canarie et Ténériffe, qui renvoient en retour des denrées américaines ou de la métropole. Cependant, depuis plusieurs années, la sécheresse n'ayant cessé d'affliger les deux îles dont nous parlons, elles ont à peine pu fournir à leur consommation : de sorte que Ténériffe, qu'elles alimentaient, a été obligée d'en épuiser Canarie, qui lui fournissait quelque peu de grains, et d'en faire venir de l'étranger : ce sont les Anglo-Américains qui en ont le plus fourni. Il en est aussi venu d'Allemagne. Les vaisseaux qui l'ont porté se sont chargés de vin en retour. L'Espagne est aussi venue au secours des Canaries; mais, depuis la guerre, la vigilance des Anglais n'avait permis qu'à un très-petit nombre de cargaisons d'arriver à bon port.

L'on récolte beaucoup de vin à Fortaventure et à Lancerote, mais il est d'une qualité bien inférieure à celui des autres Canaries: aussi trouve-t-on plus d'avantage à le brûler en eau-de-vie, qui passe pour assez bonne, et que les négocians de Ténériffe achètent presque toute.

On ne trouve plus de forêts dans ces îles, et le bois, qui est très-rare, est apporté des îles voisines.

Le cotonnier, d'abord cultivé comme objet d'agrément, s'y est pour ainsi dire naturalisé, et pourrait devenir une nouvelle branche de culture.

Depuis plusieurs années, on s'est avisé de tirer parti de la soude, qui abonde sur les rivages, et d'en recueillir les cendres. Le sel qu'on en retire, et qui est de la plus belle qualité, devient l'objet d'un commerce considérable; les négocians de Ténériffe viennent l'acheter presque tout au port de *Naos*. En 1798, outre quelques cargaisons particulières, expédiées par les habitans des deux îles, il en est sorti, pour le compte de Ténériffe, 49,373 quintaux.

La botanique de ces îles a le plus grand rapport avec celle de l'Afrique septentrionale. La perdrix rouge y abonde; on y trouve des outardes; selon quelques-uns, même des faisans, outre beaucoup d'autres espèces d'oiseaux. Il est malheureux que le célèbre Thombert, qui, en allant au Cap de Bonne-Espérance, passa à la vue de ces îles, n'ait pu y descendre et en faire l'histoire naturelle.

CANARIE.

Canarie, très - élevée, forme, pour ainsi dire, une seule montagne. Sa hauteur en rafraîchit la température, presque toujours égale. Le centre peut être considéré comme un sommet, et a de la neige en tout temps; il en découle des sources pures et abondantes dans toutes les saisons. Ces sources serpentent en ruisseaux limpides dans des vallons toujours frais, qu'embellit toute l'année une riante verdure; à chaque pas, les palmiers, et les bananiers offrent des ombrages tranquilles, et leurs fruits succulents; les pentes des rochers sont recouvertes de mousses verdoyantes, qui dérobent à l'œil la pierre stérile. Il n'y a qu'un espace, situé entre les lieux appelés *San-Nicolas* et *Maz-Palomas*, qui soit affligé de sécheresse, parce que des éruptions volcaniques, en apparence assez modernes, l'ont bouleversé.

Fertilité.

La fertilité du sol est si extraordinaire, qu'il produit en abondance tout ce qu'on lui confie, et qu'il n'est pas rare de lui voir rendre, par année, jusqu'à deux et même trois récoltes de maïs. Canarie semble être la véritable île Fortunée de l'antiquité; mais l'agriculture y est tellement mal entendue, que, malgré la fertilité du terrain, qui ne demande qu'à être cultivé, l'on récolte à peine assez de denrées de première nécessité pour en exporter. L'orge et le blé y réussissent à merveille; toutes les hauteurs sont couvertes de forêts, et nourrissent des troupeaux excellents et nombreux. On recueille

en quantité des légumes de toute espèce , et du goût le plus fin , de la cire et du miel parfaits , de bonne laine , un peu de soie , même du coton ; l'olivier y réussit parfaitement et rend beaucoup de très-bonne huile ; mais , par une négligence condamnable , on ne cherche pas à en recueillir plus que pour les besoins du pays. Les fromages du lieu appelé *Baraco-Undo* , qui se portent à Ténériffe , d'où on les envoie dans l'étranger , sont réputés exquis ; le vin , assez bon , y est cependant rare , parce qu'on laisse en friche une grande quantité de côteaux qui seraient très-propres à la culture de la vigne. On y fabrique quelques chapeaux assez communs.

C'est une chose désespérante qu'une île pareille soit ainsi négligée ; tout son commerce ne consiste que dans l'exportation des soies qu'on y recueille , d'un peu d'eau-de-vie , de petits haricots blancs , durs , ronds , d'un goût agréable , et qui cuisent très-facilement : on en fait deux récoltes chaque année ; ils ont la propriété de se garder très-long-temps sans aucune altération. Le tout s'expédie pour Cadix.

La *Ciudad de las Palmas* , dont le port s'appelle *de la Luz* , fait tout le commerce de Canarie : c'est dans cette ville que fut transporté le siège épiscopal de *Rubicon* , après la conquête , et il y est toujours resté , tandis que le gouverneur des Iles est venu fixer sa demeure à Sainte-Croix de Ténériffe. Le revenu du diocèse s'élève à 240,000 liv. , selon Macartnay. Ce voyageur dit que le prélat passe pour très-strict sur l'observation des pratiques religieuses ; mais il est

La Ciudad de
las Palmas.

faux que cette rigidité aille au point de ridicule qu'il veut le faire croire (1).

La *Ciudad de las Palmas* peut avoir neuf mille quatre cent trente-sept habitans ; elle est séparée en deux parties par un ruisseau sur lequel était un pont de bois ; elle est assez jolie , mais pleine de couvents. C'est la résidence du tribunal de l'inquisition , et d'un grand Alcalde (2).

Autres juridictions.

Les autres juridictions sont *Telde* , à deux lieues de la ville des Palmes : elle contient environ cinq mille six cent soixante-quatre habitans , distribués dans divers jolis hameaux , et a un Alcalde ordinaire ; les eaux y sont excellentes et en abondance ; les maisons sont simples mais agréables , la campagne est riante. *Aguimes* , où il y a un Alcalde royal , et dont l'évêque de Canarie est le seigneur , est composée de trois mille huit cent soixante-

(1) Il prétend qu'il y a sur la place de Sainte-Croix de Ténériffe , une chaise de Saint Bernard , et que quiconque ne s'agenouille pas devant elle en répétant quarante fois de suite et tout haut le *Pater* et l'*Ave* durant quarante jours , est menacé des feux de l'enfer. Nous n'avons pas plus vu de Saint Bernard que de personnes qui s'enrouassent à dire ainsi en plein air quarante *Pater* et quarante *Ave*. Si cet usage-bizarre a existé , il y a bien long-temps qu'il est tombé , car M. Bernard Cologan nous assura n'en avoir jusque-là entendu dire un mot. Nous n'avons pas non plus vu dans aucun des endroits que nous avons parcourus , des enfans venir nous demander de quelle religion nous étions. C'est mal à propos qu'on a avancé que le fanatisme était outré à Ténériffe : je crois bien que la religion n'y est pas très-éclairée ; mais le despotisme monacal et inquisitionnaire est très-loin d'y peser sur le peuple.

(2) Dans le Dictionnaire géographique d'Eschard , traduit par M. Vosgiens (art. CANARIES) , il est dit que la ville est fort belle ainsi que la cathédrale ; mais c'est mal à propos que ces auteurs y placent la résidence du Gouverneur des sept îles , etc.

dix-huit personnes. *Tiraxana*, qui renferme deux mille quatre-vingts habitans, parmi lesquels quelques nègres africains qui y sont venus l'on ne sait trop comment. *Texeda*, où l'on compte douze cent quatre-vingt-quinze ames. *Artenaza*, qui ne s'étend que sur une montagne, dont la plupart des habitations sont des grottes, et qui n'a que neuf cent quatre-vingts habitans. *L'Aldea de san Nicolas*, qui contient huit cent trente-deux personnes. *Lagaete*, qui a un petit port, et huit cent soixante-huit habitans. *Gualdar*, jadis capitale d'Artémi et de Témézor, est toujours un lieu agréable. Ce qu'on nomme la ville ne contient guère que dix-sept cent quatre-vingt-dix-huit ames, mais est heureusement situé, et la température y est tellement égale, qu'on n'y connaît ni été ni hiver. La moitié des habitations de *Gualdar* sont les grottes des anciens Canariens que les nouveaux possesseurs ont rendues plus logeables : l'ancienne demeure des *Guanartemes* est, dit-on, remarquable par ses dimensions, et par ses parois recouvertes de grandes tables de pierre artistement ajustées. *Guya*, l'une des plus agréables juridictions, à une demi-lieue de *Gualdar*, contient deux mille cinq cent cinquante et une personnes. *Moya* qui est peu considérable, a huit cent soixante-treize ames. *Teror* ou *Terori*, où l'on trouve une fontaine minérale qui a la propriété de consommer les chairs en peu de temps, est peuplée de trois mille quatre cent six habitans. *Lovega*, qui abonde en fruits de toutes espèces, et en belles eaux. *Saint-Lorenzo*, qui, avec la précédente, peut contenir quatre mille cinq cent vingt-

deux personnes. *Aruca*s, qui avec la juridiction de *Foyas* peut avoir deux mille neuf cents habitans.

Population totale.

La population totale de l'île est donc d'environ *quarante-un mille quatre-vingt-deux ames*. En 1678 elle était de *vingt mille quatre cent cinquante-huit*; en 1742, de *trente-trois mille huit cent soixante-huit*; et il paraît qu'elle augmente encore. Cadamosto nous dit que de son temps, et alors l'île n'était pas soumise, elle pouvait contenir huit à neuf mille insulaires; d'autres historiens ont fait monter bien plus haut cette population: quoi qu'il en soit, il s'en faut qu'on puisse dire des Canaries comme des autres colonies espagnoles, que la population y a diminué depuis que les Espagnols en ont fait la conquête.

Étymologie du nom de Canarie.

Avant la soumission des Canaries, ces îles n'étaient connues que sous le nom de Fortunées, qu'elles perdirent presque en un instant, pour celui qu'elles portent. On a cherché à faire venir ce nom de différentes sources. Les quêtes et inventeurs d'étymologies en ont donné de plus extraordinaires les unes que les autres, et il y a peu d'auteurs qui soient d'accord à ce sujet. Cependant la chose était simple. Entre les Fortunées dont nous parlent les anciens, il en était une, nommée *Canaria*, parce qu'on y trouvait des chiens: deux de ces animaux furent conduits à Juba roi de Mauritanie, comme nous le verrons dans le chapitre VI. Plusieurs auteurs s'accordent à dire que, lors de la découverte, ces îles étaient pleines d'animaux pareils (1). Il est donc évident que *Canaria* est

(1) Il y a chiens sauvages qui semblent être loups, mais ils sont petits.

dérivé de *canis*. On peut regarder comme sans fondement l'opinion de ceux qui tirent ce nom des cannes à sucre, qui ne s'y trouvaient pas du temps de Juba, et que nous y avons transportées (1), ainsi que celle de Thomas Nicols, qui le fait venir d'autres *cannes amères*, car jamais les *euphorbes des Canaries*, qui ne ressemblent point à des roseaux, n'ont été appelés *cannes amères*.

Calmet pense, d'après Hornius, que les Cananéens, errans, chassés de leur pays par les Hébreux, vinrent se réfugier dans les îles Canaries, et leur donner leur nom (2). Mais outre qu'il y a très-loin du mot *Canaan* au mot *Canarie*, il y a encore plus loin de l'archipel des Canaries à la terre de *Canaan*. Cette étymologie vaut presque celle de Nunez de la Pena. Cet auteur prétend qu'un fils et une fille de Noé, qui n'ont jamais existé, et qu'il nomme *Crano* et *Crana*, en insinuant que ce *Crano* pourrait bien être le *Kronos* ou *Chronos* des Grecs, vinrent peupler les îles Atlantiques, qui d'abord furent appelées *Kranaries* ou *Cranaries*, et par corruption *Canaries* (3).

(*Conq. des Can.* cap. 69.) Gomar, dans son Histoire des Indes, dit, il est vrai, que, lorsque Pedro de Vera arriva à Canarie, il n'y avait pas de chiens dans l'île; mais cela ne prouve rien, car Thomas Nicols (dans *Hack. et Purchas*) assure, au contraire, que non-seulement on trouvait des chiens aux Canaries, mais encore que les insulaires les châtiaient, et en mangeaient la chair.

(1) Ambr. Calep. *Dic. verb. Canar.*

(2) *Diss.* de la région où se retirèrent les Cananéens.

(3) Lib. I, cap. II, pag. 15.

G O M È R E.

Nous avons vu que Colomb s'arrêta à Gomère. En 1570, quelques Rochelois huguenots vinrent, sous la conduite de *Jacques de Saria*, pendant les guerres de religion de France, s'emparer de cette île; ils l'abandonnèrent après y avoir coupé la tête à quelques moines ou hermites, que depuis on révère comme de saints martyrs.

En 1584, Drake, qui l'année suivante vint bloquer et attaquer infructueusement les Canaries, fit une descente sans succès à Gomère. On voit que dès lors les descentes des Anglais n'étaient pas heureuses.

Étymologie
du nom de Gomère.

On a pensé que Gomère fut peuplée par les *Gumères* ou *Gumérites*, dont parle Nebrixa, et qui habitaient, selon cet auteur, les monts de la Mauritanie; il me paraît tout aussi naturel de croire que les *Gumerites* venaient de Gomère: au reste, ces deux opinions sont plus soutenables que celle de Viana et de Nunez de la Pena. Lorsque les Européens abordèrent à Gomère, l'île portait ce nom de temps immémorial: par cette raison, les deux auteurs espagnols disent que le patriarche Gomer, fils de Japhet, et dont il est parlé dans les Paralipomènes, était venu y fixer son séjour (1).

Juridictions.

Gomère est divisée en six juridictions. *Saint-Sébastien*, capitale, est une petite ville agréable, bien située, avec un assez bon port: ses environs offrent en abon-

(1) Viana, *cant. I*, pag. 13. — Nun. de la Pen. *lib. I*, *cap. II*, pag. 16.

dance tout ce qui est agréable à la vie. *Alaxero*, à cinq lieues de *Saint-Sébastien*, abonde en sources et en sites charmans. *Chipul*, dans laquelle est le beau baranco de *Herque*, tout planté de palmiers. *Valle de Hermigua*, qui est le lieu le plus charmant de l'île, couvert de vignes de plusieurs espèces, d'arbres à fruits, comme dattiers, orangers, citronniers, bananiers et pêchers. *Agula*, petite juridiction qui fut séparée de la précédente en 1739. *Valle Hermosa*, ce qui veut dire belle vallée, à cause de sa grande fertilité.

Gomère est en général une île excellente, où tout abonde : elle a des sources pures et nombreuses. Cependant la culture y est si négligée, qu'il est étonnant qu'elle rende autant. Ce n'est qu'une montagne très-élevée, dont le sommet est couvert de neige dans la mauvaise saison. Le centre est une vaste forêt où les hêtres et les pins sont très-nombreux, et où l'on trouve des chats sauvages et des cerfs. Sa population, en 1678, Population. était de quatre mille trois cent soixante-treize habitans ; en 1688, de quatre mille six cent soixante et un ; en 1745, de six mille deux cent cinquante et un ; et sur la matricule qui est à la présidence de Castille, on trouve qu'en 1768 il y avait six mille six cent quarante-cinq personnes : on y compte aujourd'hui environ sept mille âmes.

On y trouve quelques chevaux, beaucoup d'ânes, dont plus de deux cents seulement à *Chipul* ; et

quatre cents à *Saint-Sébastien* ; plus de sept mille têtes de bétail. On y recueille un peu d'*orseille*, du miel et de la cire, sur-tout aux environs de la capitale, où l'on élève près de deux cents ruches ; de la soie, dont *Agulo* fournit environ trois cent cinquante livres ; *Valle Hermosa* et *Saint-Sébastien*, chacune trois mille livres. Ces soies sont filées dans cette dernière juridiction, ce qui y fait vivre quelques pauvres femmes. A *Chipul*, où le lait abonde, on fait jusqu'à cent trente quintaux de fromage, et l'on vend annuellement quatre mille livres pesant de laine. *Alaxero*, *Valle Hermigua*, *Agulo*, produisent ensemble environ 1,100 pipes de vin, 1,200 *fanègues* (1) de petits grains, comme millet et maïs, 17,670 de blé ou orge, et 680 de petits haricots, comme ceux de Canarie. En général, quoique de Gomère on exporte de l'eau-de-vie, des légumes et toutes sortes de fruits qui sont excellens, la consommation passe la récolte.

P A L M E.

Étymologie
du nom de
Palme.

Quand les Européens abordèrent à Palme, les insulaires l'appelaient *Bena Haave*, ce qui signifie ma terre. On dit que les Espagnols lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui, parce que de loin elle a l'air d'un

(1) La *fanègue* contient douze *calemitas*, et est à peu près du même poids que l'*arrobe*, c'est-à-dire de 25 livres.

palmier déraciné. Elle est très-élevée : le centre, où il neige souvent, est tout couvert de forêts sombres, dont les pins produisent beaucoup de résine, et même assez de bons bois pour construire des barques qu'on envoie à la pêche sur la côte de Barbarie.

Cette pêche se fait avec des embarcations pontées, de vingt à trente tonneaux, et est commune à Ténériffe et à Canarie. J'ai vu souvent débarquer sur le mole de Sainte-Croix, le poisson qu'on y prend, et qui n'est point du tout de la morue, comme le dit M. Macartney. On le sale sur les lieux ; et, rapporté dans les îles, il se répand, à cause de son bon marché, parmi les pauvres dont il fait la principale nourriture, avec les pommes de terre. Le sel que consomme cette branche d'industrie, se recueille presque tout à Canarie.

Pêche.

Les côtes de Palme sont très-fertiles, et produisent en abondance tout ce qu'on trouve dans le reste de l'archipel. Les légumes y sont très-bons ; la vigne y réussit à merveille, et donne assez de vin pour qu'on puisse en exporter, ainsi que d'excellente eau-de-vie, qui se retire des qualités inférieures de vins. Les amandes, qui sont des meilleures, sont l'objet d'une petite branche de commerce, ainsi que le miel, la cire, de très-bons fruits et d'excellentes confitures. Toute l'île produit beaucoup de soie, et plus que les autres Canaries ; cette matière s'y travaille dans des manufactures, où sont occupés un grand nombre de pauvres, qui sans cette sorte d'industrie seraient réduits à la mendicité.

Productions.

L'on cultive, avec un grand succès, la canne à sucre dans toute l'île; cependant cette culture est bien loin d'être portée au point de perfection où elle est susceptible de parvenir. Le sucre de Palme ne suffit pas encore à la consommation de l'archipel; on n'en récolte guère plus de trois mille et quelques arrobes (1), et il n'est pas aussi bon qu'il le serait, s'il était travaillé par des mains plus habiles; il a au reste toutes les qualités requises pour devenir très-beau et très-bon par le raffinage: le sol qui le produit est susceptible d'en rendre beaucoup plus.

Juridictions.

La capitale de l'île de Palme est la ville de *Santa-Cruz*: sa juridiction peut contenir trois mille six cent soixante-dix-neuf habitans. Les douze autres sont *Brena Baxa*, à une lieue de Santa-Cruz, qui contient huit cent quarante-une personnes; *Mazo*, qui a deux mille sept cent trente-cinq ames, et produit beaucoup de vin. *Los Llenos*, à quatre lieues de *Mazo*, sur la route de laquelle on trouve des bois, abonde en fruits excellens: c'est dans cette juridiction qu'existent les plus anciennes sucreries, et que se trouve un assez bon port, nommé *Tazacorte*. Au fond du baranco qui forme ce port, est le cratère, que l'on dit très-curieux, de l'un des volcans dont nous parlerons par la suite. Cette juridiction contient quatre mille cent quatre-vingt-quatorze personnes. *Tyarafa*, sur la route de laquelle se trouve *Tyme*, énorme rocher

(1) Arrobe, *arrobas*, est une mesure qui se prend plus particulièrement pour les liquides, et qui est du poids de 25 livres de 16 onces.

volcanique, qui ressemble à un mur, et qui a une certaine célébrité dans le pays, parce qu'il paraît d'abord impraticable; on le descend cependant par une espèce de pente que la nature a formée dans la roche vive, pour arriver à la paroisse nommée *Lomada*. Cette juridiction produit beaucoup de blé, et contient mille trente-trois habitans. *Punta-Gorda*, triste et pauvre, n'a pas plus de trois cent quatre-vingts paroissiens. *Guarofia*, qui est la plus âpre et la plus escarpée des terres de toutes les Canaries, est assez fertile; la grande différence du froid et de la chaleur y est très-sensible: sa population s'élève à trois cent vingt-sept âmes. *Barlovento*, à huit lieues de la capitale, où l'on arrive après avoir traversé un bois de pins. C'est dans cette paroisse que se voit la *Caldera de Taburiente*, et que commence, au rocher nommé de *los muchachos*, le *Tyme* dont nous venons de parler; elle contient onze cent soixante-neuf paroissiens. *Sauces*, à deux lieues de la précédente, endroit charmant, ombragé de platanes, de dattiers, d'orangers, et où l'on cultive la canne à sucre. On prétend que cette juridiction n'a pas plus de six cent soixante habitans, mais elle en a davantage. *Saint-André*, qu'on appelle ville, mais qui ne contient que trois cent quarante-cinq personnes, moins fertile, mais qui ne manque cependant ni d'eau, ni de bons fruits. *Punta-Llana*, dont le sol est difficile à gravir, mais renommé par ses fontaines et ses fruits exquis, contient onze cent trente-quatre paroissiens. *Las-Nièves*, qui n'a que trois cent quarante-cinq habitans; et *San-*

Pedro-de-Buona-Vista, à une lieue de *Santa-Cruz*, l'une des plus agréables parties de l'île, couverte d'arbres fruitiers et de vignes, mais un peu trop sujette aux pluies, renferme mille soixante et quelques personnes.

Population totale.

La population totale de Palme est d'au moins *vingt mille quatre-vingt-seize habitans*; car elle a beaucoup augmenté depuis que les paroisses formèrent, en 1768, la matricule qui est à la Présidence de Castille, dont nous avons donné ci-dessus l'extrait. En 1678, elle ne contenait pas plus de *treize mille huit cent quatre-vingt-douze ames*; et en 1742, elle en avait *dix-sept mille cinq cent quatre-vingts*: en 122 ans, la population a donc augmenté de *six mille cent huit personnes*.

F E R.

A quatre-vingts lieues environ du Cap Beojador, se trouve Fer, la plus anciennement célèbre des Canaries; c'est cependant la plus petite, la plus stérile, la moins peuplée, et les sources y sont si rares, qu'on a cru qu'elle en était absolument privée (1).

Étymologie du nom de l'île de Fer.

Le nom actuel de Fer, qui ressemble beaucoup au nom que lui donnaient les Guanches, et à *Hera*, sous lequel elle paraît avoir été désignée par plusieurs anciens, pourrait bien venir de *Hero*, qui dans la langue des Canaries, signifiait fente, fissure de rocher, parce

(1) C'est par erreur que Corneille, dans son Dictionnaire, l'a dit une des plus considérables des Canaries.

qu'elle est en effet remplie de brisures. Plusieurs ont cru mal-à-propos que ce nom était la traduction de *hierro*, espagnol, qui veut dire fer (*métal*), et que les habitans qu'on y trouva, le considérant comme la chose la plus solide du monde, en avaient, par comparaison et par vanité nationale, donné le nom à leur île pierreuse (1). Mais outre que les habitans de Fer n'avaient point tiré le nom de leur pays d'un mot espagnol, on a judicieusement remarqué que les anciens Canariens ne connurent jamais d'autre fer que celui des chaînes dont les chargèrent les Européens. Au reste, le sol est très-ferro-rugineux, et cette analogie avec *hierro*, *fer*, *hero* et *hera*, a donné lieu à plusieurs étymologies absurdes, dont nous ne nous occuperons pas.

A peine dans cette île la terre produit-elle de quoi Productions. nourrir ses habitans ; mais c'est sûrement plutôt parce qu'elle est mal travaillée, que parce qu'elle est incapable de rien produire, puisqu'on y recueille de bon vin, et de l'eau-de-vie en assez grande quantité, pour en transporter à Ténériffe ; ainsi que des figues qu'on sèche, et qui y sont si nombreuses, que pour n'en pas perdre une grande quantité, on en tire d'assez bonne eau-de-vie qu'on mêle avec celle du vin. Les bestiaux y abondent. On dit que, faute d'eau, ils y sucent, pour se désaltérer, les racines d'une plante nommée *Gamona*, qui me paraît devoir être l'asphodèle, ou qu'ils boivent de l'eau de mer. Cette dernière façon de satisfaire à la

(1) Mandosto, *Voy. aux Ind.* liv. III.

soif n'est pas sans exemple dans quelques îles de la mer du Sud. Les bœufs, qui n'y sont pas très-grands, sont renommés pour leur chair, comme les meilleurs des Canaries.

Population.

Macartney et plusieurs autres se sont trompés quand ils ont dit qu'à Fer il n'y avait au plus que quinze cents habitans. Feuillé a commis une plus grande erreur, quand il a dit que, de son temps, elle ne contenait pas plus de cent personnes; et c'est encore plus mal-à-propos que Bellin, dans sa carte des Canaries, de 1753, insérée dans l'Atlas maritime, la marque inhabitée. Selon les registres du pays, dès 1678, elle renfermait déjà *trois mille deux cent quatre-vingt-dix-sept ames*, et *trois mille six cent quatre-vingt-sept*, en 1745. Selon la matricule qui est à la Présidence de Castille, cette population, en 1768, était de *quatre mille vingt-deux personnes*, et on dit qu'elle est demeurée à peu près la même depuis.

Du Garoé ou
arbre saint de
l'île de Fer.

Autrefois, dit-on, la privation presque totale d'eau de source n'était qu'un léger inconvénient pour Fer, et elle n'en manquait jamais, parce qu'un arbre extraordinaire l'en pourvoyait abondamment. Tant d'auteurs ont écrit de cet arbre merveilleux, que je ne peux m'abstenir de m'étendre un peu à son sujet. Des hommes d'un nom fameux ont traité son histoire de fable ridicule : de ce nombre sont François Bacon (1), Corneille (2), le père Taillandier (3), qui visita Ténériffe en

(1) *Nov. Scient. org.* pag. 412.

(2) *Grand Dict.* au mot *Fer.*

(3) *Lett. édit.* tom. VII, page 280.

1707; et plusieurs autres auteurs moins célèbres sont du même avis. Ce jugement sera celui de tout homme sensé, quand il le portera après avoir lu les descriptions étalées de quelques conteurs, qui ont fait de cet arbre appelé *Saint*, un phénix unique dans son genre.

Gonzale d'Oviedo (1) nous raconte qu'il distillait de l'eau par le tronc, les branches et les feuilles, qui ressemblaient à de véritables fontaines. L'exagérateur Jakson dit qu'étant à Fer, en 1618, il a vu l'arbre de ses propres yeux; qu'il était de la grosseur d'un chêne, de six ou sept aunes de hauteur, sans fleurs ni fruits; qu'il était flétri durant tout le jour; mais que la quantité d'eau très-pure qu'il rendait pendant la nuit suffisait pour désaltérer huit mille habitans et cent mille bestiaux, se montant, dans une seule nuit, à vingt mille tonneaux, et se distribuant dans toute l'île, de temps immémorial, par des tuyaux de plomb. Notez que de temps immémorial le plomb n'y était pas connu.

Viana, tout aussi véridique sur ce point, dit que les feuilles pompaient l'eau du ciel et que les racines la rendaient (2). Le seigneur de Bartas, auteur d'une *semaine curieuse*, fort peu lue, et qui ne tente la curiosité de personne, assure que ce phénix de végétaux n'était point un arbre, mais un arbuste sans pareil.

Je suis surpris que Feuillé, lorsqu'il visita Fer, se soit borné à rapporter l'histoire de son arbre, qu'il re-

(1) Lib. II, cap. 9.

(2) Cant. 1.

garde comme une rêverie, sans avoir cherché à éclaircir le fait, et visité le lieu où l'arbre avait autrefois végété ; car il y a des preuves incontestables de son ancienne existence, et qu'il donnait de l'eau à une partie de l'île. Nieremberg, après avoir vu les informations qui en furent faites, ne pouvant plus douter de la réalité de cette histoire, pensa que, dépouillé du merveilleux, elle n'était pas absolument contre nature (1). Bontier et Le Verrier, auteurs contemporains, que nous avons eu plusieurs fois occasion de citer, et qui nous paraissent en général dignes de foi, disent qu'*au plus haut du pays sont arbres, qui toujours dégoûtent eau belle et claire qui chet en fossettes auprès des arbres, la meilleure pour boire que l'on sçaurait trouver* (2). Clavijo assure qu'au commencement de ce siècle, un *Feijo* qu'il appelle *illustrissimo*, ce qui prouve qu'il méritait quelque considération, fit, par ordre du comte de Gomère, son seigneur, des perquisitions sur l'arbre saint, dans l'île de Fer, et que plusieurs vieillards de quatre-vingts et jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans, lui assurèrent l'avoir vu et avoir bu de son eau (3). Cairasco qui écrivait en 1602, quelques années avant la destruction de l'arbre, assure qu'il était très-révéré dans l'île. Mercator parle du fait comme d'une chose avérée (4). Enfin, Dapper rapporte que lorsque les Européens se présen-

(1) *Occult. Philos.* lib. II, page 350.

(2) *Conquête des Can.* cap. LXV, pag. 123.

(3) *Not. gen. de las Isl. can.*, etc. liv. II, §. 7.

(4) *Atl. Nov. pars tertija, Canar. insul.*

tèrent pour faire la conquête de Fer, les habitans avaient environné l'arbre de branchages amoncelés, afin qu'il ne fût pas remarqué des étrangers; que ceux-ci ne trouvant point de sources, allaient se retirer, mais qu'une femme à laquelle un soldat français avait plu, lui avait dit le secret, ce qui détermina à s'emparer de l'île.

Le témoignage d'Abreu-Galindo, plus que toutes les autorités que nous venons de citer, va fixer le degré de croyance que nous devons accorder à l'histoire de ce singulier arbre. Cet auteur, dans son *Traité manuscrit des Canaries*, conservé dans les registres du pays, et que nous avons cité plusieurs fois, dit qu'il voulut voir par lui-même ce que c'était que l'arbre extraordinaire de l'île de Fer. Il s'embarqua donc, et se fit conduire au lieu nommé *Tigulahe*, qui communique à la mer par un vallon à l'extrémité duquel, contre un gros rocher, était venu l'arbre *saint* que dans le pays on appelle *Garoe*. Il ajoute que c'est mal-à-propos qu'on l'a nommé *til* ou *tilo* (tilleul), parce qu'il n'y ressemble pas du tout : et voici en abrégé tout ce qu'il en rapporte.

Son tronc a douze palmes (1) de circonférence, quatre de diamètre, et trente ou quarante pieds de hauteur. La tête qui est ronde, a cent vingt pieds de tour; les branches sont très-ouvertes et touffues; son fruit ressemble à un gland avec son capuchon, sa graine ayant la couleur et le goût aromatique des

(1) La *palm* est une mesure usitée en Espagne et en Italie; elle équivaut à ce que nous appelons *empan*.

auteurs qui nous ont parlé du *Garocé*, ont dit qu'il était seul de son espèce dans l'île, c'est qu'ils n'étaient pas botanistes, et qu'ils n'avaient pas réfléchi que cet arbre ayant un fruit, devait se reproduire, comme tous les autres végétaux.

T É N É R I F F E.

Etymologie
du nom de
Ténériffe.

Il nous reste à parler de Ténériffe, la plus grande et la plus peuplée des Canaries; elle est aujourd'hui regardée comme la capitale de l'Archipel. Il paraît que dès avant la conquête, elle portait le nom qu'elle a maintenant. On a cru qu'il lui venait de son pic, qui, en guanche, s'appelait *Teyde*; mais il y a bien peu de rapport entre *Teyde* et Ténériffe. Il me paraît plus probable que c'est depuis le grand *Tinerfe*, qu'elle a reçu le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Il est certain que quand on commença à la connaître en Europe, on l'y appelait *Isle-d'Enfer* ou *Infierna*, comme l'atteste une lettre de Charles VI, roi de France, à des plénipotentiaires anglais (1).

(1) Les Anglais s'étant plaints au roi de France de la rixe qui avait eu lieu entre Bethencourt et deux de leurs navires, il fut répondu à cette plainte.... Item, si de ladite partie d'Angleterre, est demandée réparation des attentats faits en la mer par le sieur de Bethencourt, dont ils ont outrefois demande, répondront que ledit de Bethencourt et messire Guadifer de la Salle vendirent Pieza tout ce qu'ils avoient au royaume, et disoient qu'ils alloient conquérir les Isles de Canare et d'Enfer. Là sont demurés, et l'on ne sait qu'ils sont devenus.

à l'Ouest de Paris.

19°

50

10

20

40

30

20

10

28°

20

19°

50

Puerto de la Cruz

Tegucigalpa

la Rambla

Po de Buenavista
Garcachico

Pomte Teno

Buena del Carmen

Buena de San Juan

Valle San José

Puerto de Monte

Playa de San Juan

Puerto de los Cristóbalos

Pomte Rasca

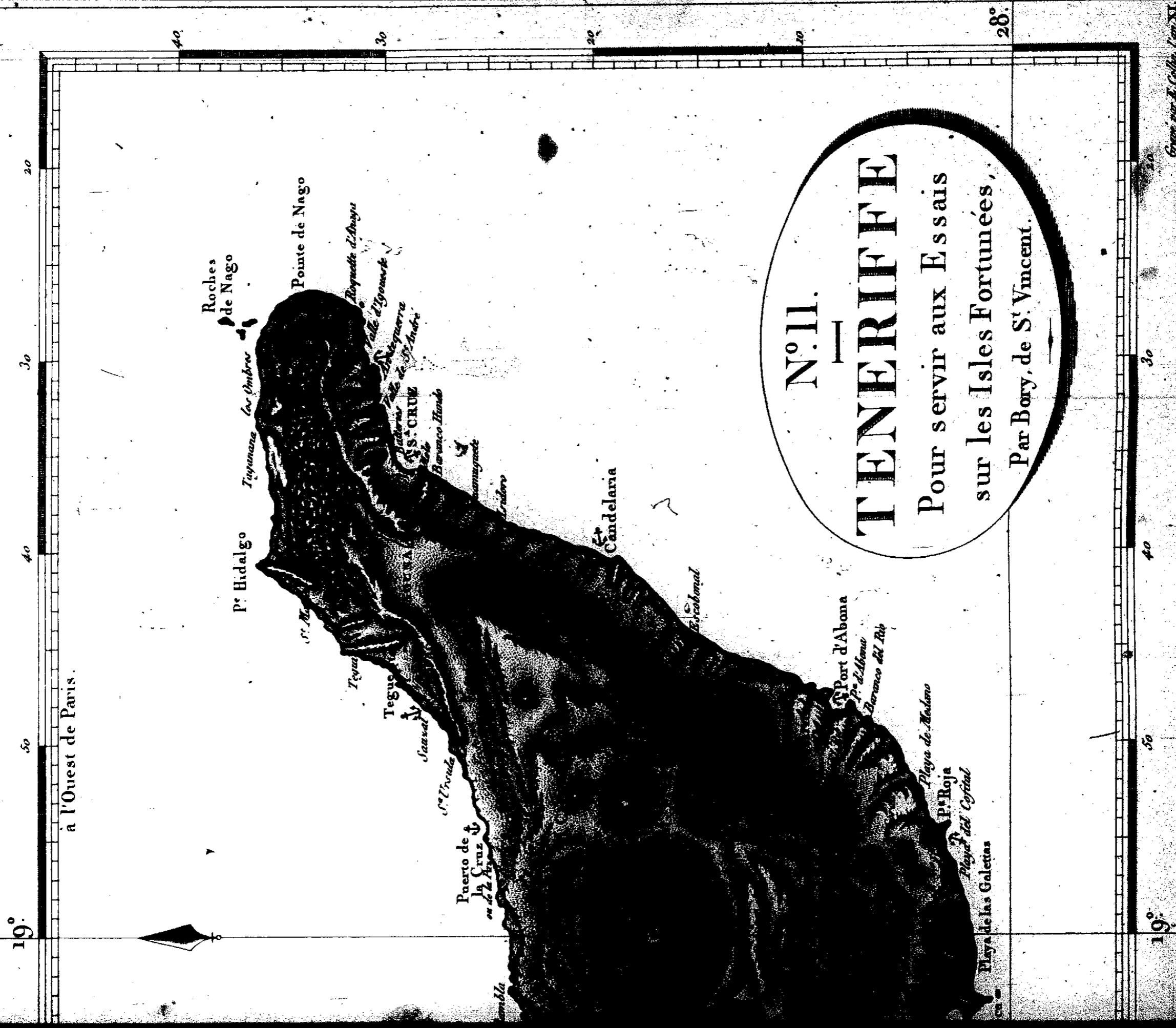
Playa de las Galletas

Playa de los Cristóbalos

Playa de Monte

Port d'Albion

Dessiné par Dossy de St. Pierre, 1800. IX.



Ténériffe produit des grains, mais en petite quantité; rarement en récolte-t-on assez pour la consommation, comme nous l'avons vu. Ce sont les îles de Lancerote et de Fortaventure, sur-tout, qui remplissent le déficit. En revanche, toutes les Canaries ensemble ne produisent pas plus de vin que Ténériffe seule: mais par le mauvais état de l'agriculture, dans tous les pays dépendant de l'Espagne, la culture de la vigne, qui n'a jamais été portée à un haut point de perfection, paraît être plus négligée que jamais. Aux Canaries, les vins qu'on récolte, sont de deux qualités: l'une nommée de *vidogne*, sèche et forte, est celle dont on recueille davantage; l'autre, plus liquereuse, est nommée *Malvoisie*, et se tire d'un plan originaire de Morée; elle devient rare, depuis qu'on ne la paie plus en proportion de ce qu'elle coûte au cultivateur (1).

Sans fixer scrupuleusement la quantité de vin que produit aujourd'hui Ténériffe, on trouve pour terme moyen des récoltes annuelles, depuis 1775 jusqu'à 1790, vingt-deux mille pipes (2), dont une grande partie consommée dans le pays. Macartney ne s'éloigne guère de ce compte (3). Labilladière fait monter jusqu'à trente mille pipes la récolte de chaque année; quand il

(1) Reynal (*Hist. phil.* tom. III, liv. IV,) dit qu'on exporte annuellement dix à douze mille pipes de Malvoisie de l'Archipel. C'est une erreur, puisque, comme on le voit plus bas, Ténériffe ne produit annuellement que 22,000 pipes, dont le vin de Malvoisie ne fait pas le quart.

(2) La *pipe* est une mesure qui contient à-peu-près 680 *pintes* de Paris.

(3) Vingt-cinq mille pipes. *Voyage en Chine*, page 152.

était à Ténériffe la meilleure qualité de vin coûtait cent vingt piastres , et la plus médiocre , moitié moins. Il remarque que ces prix sont ceux que l'on fait aux étrangers ; mais qu'entre eux , les habitans se passent le vin à bien meilleur compte (1). M. Anderson , dans le troisième voyage de Cook , exagère environ de moitié , quand il fait monter à quarante mille pipes la récolte annuelle de Ténériffe , comme on peut en juger par ce que nous avons dit ci-dessus , et que nous tenons des MM. Murphy , négocians instruits de *Sainte-Croix*. Glats dit que de son temps on exportait chaque année environ quinze mille pipes de vin , ce qui pourrait bien ne pas être porté trop haut (2).

Commerce.

Comme Ténériffe est le centre de tout le commerce des Canaries , les vins , les eaux-de-vie , et les autres denrées qu'on y va chercher , ne viennent pas seulement de son propre fond ; toutes les autres îles y transportent , pour leur compte , le superflu de leurs productions ; quelquefois cependant elles les expédient directement pour l'étranger.

Les Anglo-Américains , les Suédois , les Danois , les Hambourgeois , en un mot , les peuples neutres , pendant cette guerre , ont enlevé les vins des Canaries. En temps de paix , les Anglais en achètent la plus grande portion. Les négocians de Ténériffe expédient

(1) *Voy. à la Recherche* , tom. I , page 2. Du temps de Corneille , la pipe de vin coûtait vingt ducats , et dix-sept réaux de sortie , ce qui équivalait à 489 livres argent de France.

(2) *Hist. of. the Can. Isl.* pag. 342.

des cargaisons considérables d'eau-de-vie pour Cuba, la Providence, Vénézuëla dans la Terre-Ferme, et ces eaux-de-vie sont préférées à celles d'Espagne, particulièrement à la Havanne, où elles ont le plus grand débit. En retour de leurs marchandises, les Canaries retirent de l'Amérique plusieurs denrées coloniales, parmi lesquelles le cacao et le sucre tiennent une place considérable. Pour les vaisseaux européens, ils apportent à Ténériffe toutes sortes de choses travaillées, ou des denrées en nature, telle que du lin, dont il vient une grande quantité de la Baltique, et que l'on mêle, pour en tirer parti, à celui du pays, qui est très-médiocre. Pour la soie écrue, ou déjà travaillée, dont Ténériffe fournit une petite quantité, et dont Palme produit beaucoup, il s'en débite un peu sur les lieux; le reste est transporté en Espagne, et quelquefois en Amérique. C'est cependant une très-bonne spéculation que d'envoyer aux Canaries des bas de soie qui se vendent très-bien, parce qu'on n'en fabrique pas, et qu'on se borne à manufacturer quelques taffetas et des rubans. Le papier, dont il n'existe aucune fabrique sur les lieux, est aussi un objet de défaite à-peu-près sûre et lucrative.

Avec le superflu des denrées d'Amérique, qui ne se consomment pas toutes dans les Canaries, et que les navires du pays y rapportent, on conduit en Espagne, pour supplément de cargaison, des oranges et des citrons frais, des amandes, des figues, des raisins, et autres fruits secs, qui ne sont pas aussi bons que ceux de Portugal.

Les légumes, les oignons, les patates et les pommes

de terre, qu'on récolte en grande quantité, forment quelquefois ensemble les cargaisons entières de petits bâtimens qu'on envoie dans certaines Antilles espagnoles, où l'on en manque, et où on les paie bien.

L'orseil, qui se recueille sur toutes les îles, mais en plus grande quantité à Fer et sur celle-ci (sans doute parce que cette dernière offre plus de surface), faisait autrefois une branche précieuse de commerce, dont même les anciens seigneurs se réservaient le fruit. Un mémoire fait en 1731, sur cette matière, par M. Porlier, consul français aux îles Canaries, nous apprend que le roi d'Espagne s'était réservé la récolte de l'orseil à Ténériffe, Palme et Canarie, et qu'en 1730 on donna quinze cents piastres de cette ferme, outre quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui le récoltaient. On recueillait beaucoup plus d'orseil dans les années de disette, parce que les pauvres n'ayant pas d'autres ressources, en ramassaient tous. Année commune, on exportait, suivant le même mémoire, cinq cents quintaux de Ténériffe, quatre cents de Canarie, trois cents de Gomère, six cents de Fortaventure et de Lancerote ensemble, et huit cents de Fer toute seule. Total, deux mille six cents quintaux qui, depuis 1725, étaient devenus du plus haut prix, et se vendaient chacun aux négocians de Londres, quatre livres sterling (1); mais aujourd'hui l'orseil est bien tombée : on prétend que les Anglais qui l'enlevaient presque toute, ont trouvé quelque autre

(1) Voyez l'article *Orseil*, dans le chap. V, section 2.

plante qui la remplace ; cependant , ils en prennent de temps en temps certaines quantités , qu'ils paient de trente-six à cinquante livres tournois le quintal. Les animaux domestiques , comme chevaux , bœufs , cochons , chèvres , moutons , ces derniers assez petits , ainsi que tous les oiseaux de basse-cour , réussissent à merveille ; ils sont cependant en bien moindre quantité qu'à Canarie , où on les a toujours meilleur marché , et où les navires qui relâchent à Ténériffe , peuvent les envoyer chercher , avec d'excellens giromons , choux , pommes de terre , légumes , et autres comestibles qui conservent la santé en mer.

Ténériffe
offre une ex-
cellente re-
lâche.

A cause du vin et des vivres frais de très - bonne qualité , dont les vaisseaux peuvent faire provision à bon marché aux Canaries , plusieurs voyageurs ont pensé qu'il était plus avantageux , quand on entreprend des voyages de long cours , de relâcher à *Sainte-Croix* de Ténériffe , qu'à Madère , où les Anglais particulièrement ont la coutume de s'arrêter (1).

(1) « Les citrouilles , les oignons et les patates y sont d'une qualité excel-
» lente ; je n'en ai jamais rencontré qui se gardent mieux à la mer. — Le bled
» d'Inde me coûta trois schelings , et six sous le boisseau , et en général on
» a à bas prix les fruits et les racines..... Enfin il m'a paru que les vaisseaux
» qui entreprennent de longs voyages , doivent relâcher à Ténériffe , plutôt
» qu'à Madère. (Cook , 3^e. voyage , t. I.—

» On peut se procurer à *Sainte-Croix* , du bœuf , des moutons , des cochons ,
» des chèvres , de la volaille , des fruits et des légumes de bonne qualité ,
» le tout à un prix raisonnable. *Sainte-Croix* a beaucoup d'autres avantages
» sur Madère pour les vaisseaux qui allant aux Indes , ont besoin d'acheter
» des provisions fraîches. Le vin des Canaries , tel qu'on le fournit , d'après
» le contrat passé par la compagnie des Indes anglaises , de la meilleure qua-

Ténériffe contient plus de deux cents villes, villages, hameaux et habitations, renfermés dans vingt-trois paroisses ou juridictions. La première est celle du port de Sainte-Croix, *el puerto de Santa Cruz*, où résident le gouverneur général des sept îles, les consuls et commissaires des gouvernemens étrangers, un grand Alcalde, etc. Sa population est d'environ huit mille trois cent quatre-vingt-dix-sept âmes. C'est le centre du commerce des Canaries avec l'étranger, et le port où relâchent le plus ordinairement les vaisseaux européens. On y arrive, après avoir reconnu Lancerote et Canarie, par le nord-est de l'île, et en l'attaquant par la pointe de Nago ou d'Anaga, qu'on reconnaît à ses trois rochers séparés de la terre, et qui sont assez élevés.

Surpris de découvrir un pays nu et stérile, on se demande si ce que l'on voit est une partie de ces îles Fortunées, dont nous avons décrit les sites riens, les productions nombreuses et le ciel heureux : des monts grisâtres et rapides, absolument décharnés, dont les sommets dentés ou pointus présentent un aspect sauvage et imposant ; une côte à pic et escarpée, qui n'offre

» lité, est à meilleure marché qu'à Madère; une pipe de cent galons ne se
 » vend pas plus de dix livres sterlings. (Macart. *amb. d la Chine*, t. I, p. 121,
 » L'eau qui est très-bonne à *Sainte-Croix*, s'y fait facilement quand la
 » houle n'est pas forte ; cette relâche est excellente, par la facilité avec la-
 » quelle on s'y procure en abondance des légumes d'Europe, à l'exception
 » des choux qui y sont petits et chers. » (C'était probablement par quelque
 cause particulière, car, comme les autres voyageurs, nous les y avons
 trouvés bons et à bas prix.) « On y trouve généralement tous les fruits d'Eu-
 » rope, et les mêmes animaux domestiques qu'en France. » (Labill. *Voy. d*
la recherche de la Pey. t. I, p. 31,

nulle plage, et dont les roches déchaussées reçoivent immédiatement le choc des flots, sont tout ce qui frappe la vue : point de verdure, aucun arbre qui puisse servir de retraite aux oiseaux, aucune habitation qui fasse diversion à la monotonie de ce triste séjour. Dans le lointain, comme les vagues de la mer, s'élèvent d'autres montagnes, sur lesquelles s'élève encore le fameux pic de Ténériffe (1). Des nuages, jusque-là errans, se sont amoncelés autour de sa tête, et lui forment un diadème, dont il se dépouille rarement. Plus on approche de la côte, plus on distingue la stérilité du sol ; enfin on arrive à Sainte-Croix, bâtie au bord de la mer, et dans le fond d'une baie demi-circulaire. Le terrain sur lequel elle s'élève est plus bas que celui qui l'entoure, et forme une espèce de petite plaine arrondie, qui va toujours en montant, et parvient assez rapidement à égaler la hauteur des monts circonvoisins (2).

La rade est le seul avantage qui ait engagé à bâtir *Sainte-Croix* ; on n'y trouve, du reste, rien de ce qui peut déterminer des hommes à se fixer, et à perpétuer leurs propriétés. Cette rade, assez spacieuse, peut con-

(1) Plusieurs voyageurs ont remarqué qu'en arrivant par la pointe de Nago, le pic, quoiqu'encore très-imposant, ne parait pas aussi majestueux que lorsqu'on arrive par l'Ouest et le Nord-ouest.

(2) Corneille ne fait pas mention de *Sainte-Croix* dans son dictionnaire, et dit qu'à Ténériffe il y a trois villes ; savoir, *Lagona*, *Ortova* et *Garrico*. C'est ainsi que les faiseurs de cartes à la douzaine et les compilateurs de dictionnaires géographiques, parviennent à rendre les noms de lieux méconnaissables à force de les défigurer. (Voyez la note pag. 246.)

tenir dix à douze vaisseaux de guerre ; un plus grand nombre y seraient gênés, ou seraient obligés de mouiller sur un mauvais fond. Elle est très-profonde ; il y a au mouillage qui n'est pas éloigné de la côte, trente à quarante brasses d'eau, à deux encablures plus au large, soixante et soixante-quinze, et peu après on ne trouve plus de fond avec une ligne de sonde de quatre-vingts brasses. Elle passe pour assez sûre. On voit des vaisseaux désarmés y demeurer, sans risque, des années entières ; pour cela ils mouillent dans les parties de la baie où il ne se trouve pas de roches sous l'eau qui puissent scier les cables, car alors on risquerait de faire côte ; ce qui est d'autant plus dangereux, qu'en cet endroit la mer brise avec violence, sur-tout quand le vent du large, heureusement assez rare, règne dans la rade (1).

Un môle, solidement bâti en pierres volcaniques, noires et très-dures, s'avance un peu dans le sud de la baie vers l'est ; il est arrondi à son extrémité, sur laquelle sont quatre pièces de dix-huit ; on y débarque par le côté intérieur le long de marches très-incommodes, et sur lesquelles il y a toujours de la houle, même en calme. J'ai vu peu de débarcadaires plus dangereux : la lame, partagée par la pointe du môle, reflue dans le coude qu'il forme, de manière à briser les canots. Il faut de très-grandes précautions pour embarquer et débarquer : cet inconvénient serait beaucoup moindre

(1) Glats dit que de son temps, ou peu avant sa venue aux Canaries, tous les navires qui se trouvaient à *Sainte-Croix* furent brisés sur la côte. (*Hist. of the Can. island.* p. 235.)

si le môle était plus prolongé. Quand on est débarqué, on monte, par un escalier qui fait suite au débarcadere, sur l'espace de terrasse avancée que forme le môle. C'est au haut de cet escalier qu'est la douane : de sorte que comme on ne peut aborder sûrement qu'en cet endroit, la douane y est fort bien placée. On entre en ville par une mauvaise porte de bois.

Sainte-Croix est assez grande, bâtie bien différemment de nos villes françaises, et n'en est pas moins agréable : les rues, qui sont généralement droites et passablement larges, sont propres et aérées ; la plupart sont pavées depuis peu, sur-tout le long des maisons où l'on forme des espèces de trottoirs, en petites pierres rondes, grosses comme des œufs, et bordés par de plus grosses pierres carrées, qui les soutiennent ; le tout est élevé de quatre à six pouces au-dessus du niveau des rues et des places, dont souvent le milieu n'est pas pavé, mais plein de rocailles et de poussière.

Les maisons sont passablement bâties en torchies, ou en pierres ; on a soin de les bien blanchir et même de les barioler, ce qui donne un air propre à la ville : elles sont distribuées par pièces considérables. On entre d'abord dans un très-grand espace, enfermé entre la porte de la rue et celle de la cour, et ce lieu a une odeur infecte ; car, comme il est indécent d'uriner dans les rues, les passans, pris par ce besoin, entrent sans façon, et trouvent derrière les battans de la première porte une petite dalle pour y satisfaire. La cour est vaste, pavée en général de grandes pierres carrées ; on y trouve d'ordi-

naire un puits : tout autour règnent au premier étage de larges et spacieuses galeries de bois, soutenues sur des poteaux, et toutes vitrées, ou avec des fenêtres à coulisses; les sculptures et les ornemens en sont gothiques ou mauresques. On monte au premier étage par un bel et large escalier de bois, toujours situé sur un côté, continuellement balayé, poli, assez clair, qui aboutit à l'une des grandes galeries. Les appartemens sont énormes, planchés, avec des portes très-grandes, à cinq, six ou sept croisées à coulisses et jalousies, dont le grillage est très-serré. Ils sont blanchis, n'ont d'autre plafond que la charpente, et sont tapissés communément par quelques tableaux de dévotion épars çà et là.

Ces maisons ont généralement un ou deux étages; elles sont tristes, quoique claires: tout y est trop spacieux; on ne peut s'y recueillir. Il me semble que, rentré chez lui, l'homme du monde veut trouver un petit espace, où il soit un moment seul avec lui-même: mais dans ces grandes chambres et ces galeries, qui ont l'air de places ou de rues, et où il faut faire souvent cinquante pas pour aller chercher une chaise, on est tenté de se croire par-tout ailleurs que dans des maisons. Au reste, on gagne de la fraîcheur aux dépens de la gaieté, et l'on trouve que près des tropiques c'est beaucoup. Les maisons de *Sainte-Croix*, qui ne sont pas surmontées d'argamasses, sont couvertes en tuiles, comme celles du midi de la France.

On trouve trois places principales à *Sainte-Croix*. Celle qui est située en entrant dans la ville par la porte du Môle, et au milieu de laquelle est une fontaine, est la

plus grande. La fontaine est bâtie en forme de coupe, et de laves noires ; son eau est claire, pure et abondante. Dans certains étés on ne l'ouvre qu'à certaines heures, de crainte de l'épuiser. Un obélisque de marbre blanc et d'un assez bon goût est situé près de la fontaine sur la même place ; le marbre a été, dit-on, apporté d'Italie. L'obélisque est surmonté par une Sainte-Vierge ; et sur les quatre coins de sa base, sont les statues passables de quatre rois Guanches, qui sont apparemment ceux de *Guimar*, de *Daute*, d'*Abona* et d'*Icod* (1), en posture de recueillement et d'inspiration, ayant sur la tête leur couronne de laurier, et à la main le fémur qu'ils portaient à leur couronnement ; le tout en l'honneur de l'apparition miraculeuse de la *Neustra senora de Candellaria* dans le pays, 104 années avant la conquête.

Voici les inscriptions qui sont sur les faces de la base de l'obélisque.

*Exprensos y Cordial devocion
del Capitan
Berthelome Antonio Montanes
Castellano perpetuo
del castello real de la marina
de Candelaria
Anno del Nerro senor Jesus-Christo
MDCCLXXVIII,
El x del Pontificado*

(1) C'est très-mal-à-propos que l'anglais Macartney dit, qu'au milieu de la place il y a une belle fontaine jaillissante, ornée de quatre statues de marbre ; c'est sans doute de celles-ci, qui n'appartiennent pas du tout à la fontaine, qu'il veut parler.

*de Nerro SS^{mo} Padre Clement XIII.
Vei 1x de la proclamacion en Madrid
de Nerro catholico Rey y senor
Don Carlo III.*

*Esta sacra pyramida
Monumento de christiana piedad
Para æterna memoria
de la Maria Aparicion
de Candelaria
Imagen de Maria sanctissima
Cuyio sagrande butto
los gentiles
104 años (1)
ante de la predicacion
del fuangellio.*

*Les regios successores
de Thenerife.
Coronodos de flores
y travendo
Pros cetros Majestuosos
los aridas Canillos
de su Padre
Reverenciaron oculto Numen
en esta santa imagen
Vieron de la luz de Dios
entra las sombras
y la invocaron
in todas su augustias.*

(1) Il y a ici évidemment erreur de date.

*Los christianos conquistadores
la aclamaron*

*Patricinio especial de Tenerife
los islenos*

*Patrona general de las Canarias
su templo es frequentado
su Milagros continuos
adorasta*

*que es imagen
de aquella augusta madre
de Dios.*

*que por les ombres
se hizo ombre.*

C'est sur cette place que se font les appels et parades de la garnison. Les autres sont situées devant des églises d'un mauvais goût, très-grandes, pleines de vœux, de tableaux médiocres, de lampes, de bougies, et de dorures à profusion.

Plusieurs forts bâtis au bord de la mer, et dont deux ou trois sont en ville, défendent tout le tour de la rade. Ils sont généralement bien entendus. Ceux du nord sont au pied des montagnes de la côte, à l'entrée des vallons et Barancos qu'elles forment, et où j'ai le plus herborisé.

Les premiers ravins, en venant de la ville, sont arides et brûlés; dans le fond du second on distingue, à trois lieues de distance, sur une haute crête, une obscure forêt qui est celle de *Laguna*. C'est cette forêt qu'Anderson voyait, du lieu où étaient mouillés les navires de Cook. Il y fut pris comme nous, et ne

la jugeant pas trop éloignée, il essaya de s'y rendre en s'enfonçant dans le Baranco ; il vit, après avoir marché plusieurs heures, qu'il n'arrivait pas, et qu'il trouvait toujours de nouvelles montagnes : il revint donc sur ses pas, moins heureux que nous ; car il ne trouva dans sa course que des figuiers, et deux ou trois arbrisseaux (1). Nous avons recueilli, dans ces mêmes lieux, des plantes très-intéressantes.

On rencontre, sur les places et dans les rues de *Sainte-Croix*, beaucoup de prêtres et de moines en costume. Ce fut un spectacle tout nouveau pour nous. Beaucoup de pauvres nus ou déguenillés, d'une saleté dégoûtante, vous obsèdent à chaque pas pour attraper une *pecète* : ce sont les femmes sur-tout qui mendient, et disent toutes sortes d'injures en espagnol, à ceux dont leur misère et leur malpropreté ne peuvent émouvoir la compassion. Toute cette canaille, des enfans nus ou couverts de haillon, le peu de mouvement du port, le poisson salé, seule denrée qu'on y déchargeait quand j'y étais, me donnèrent d'abord la plus triste idée d'une île qui jouit cependant d'une certaine aisance, et qui pourrait devenir si riche.

Les négocians, et tous ceux qui s'adonnent à une branche quelconque de commerce, forment la partie honnête des habitans de la ville. Les gentilshommes, et gens vivant noblement, résident à *Laguna*. En gé-

(1) Cook, 3^e. Voy. t. I, p. 27.

néral les habitans aisés du port ont adopté plusieurs manières anglaises ; les hommes se mettent cependant à la française , parce qu'ils ont reconnu que le goût est inséparable de notre nation , et ils nous ont rendu une justice que ne nous rendait pas M. Cook. Ce voyageur ne néglige jamais une occasion de nous critiquer. On lit dans son troisième Voyage , *que les habitans de Sainte-Croix sont assez décens , à l'exception de leur manière de se mettre , qui est celle des Français. Si c'était un autre que Cook qui eût écrit cette phrase , on la trouverait au moins impertinente ; mais le temps n'est pas venu , et le navigateur breton passe encore pour infail- lible : certainement , s'il y a du ridicule à suivre les usages de Paris , ce ridicule est encore plus celui de Londres que de tout le reste de l'univers.*

Phrase im-
pertinente du
capit. Cook.

Malheureusement pour les Espagnoles , elles n'ont pas eu le bon sens de leurs époux , et n'ont pas encore pris ce tour , ce genre exquis , que possèdent seules , au plus haut point , nos aimables Françaises , et qu'aucune femme de la terre ne peut leur disputer. Les femmes de Canarie se mettent d'une manière pitoyable et incommode ; presque toutes ont , outre beaucoup de jupes , une sorte de mantelet d'étoffe de laine , ressemblant à une autre jupe , qui attacherait au milieu du corps , et au dessus des premières , et qui serait renversée , de sorte que l'ouverture se trouverait en haut ; un bord en est appuyé sur la tête , et la lèze couvre le cou , les épaules et le dos ; tout est confondu par cet étrange accoutrement , qui renferme aussi les bras ; on en attrape

Costume des
Espagnoles de
Ste. - Croix.

les côtés par devant, de manière à ne laisser qu'une petite ouverture devant le visage : on le nomme *mante*. Les femmes du peuple portent la *mante* d'une laine très-grossière, blanchâtre, et sale, avec un grand chapeau rond par dessus. J'ai vu quelques paysannes de moins mauvais air, qui en avaient de jaunes avec une bordure noire de deux doigts : elles les laissent ouvertes, ce qui est un peu moins laid, et beaucoup moins incommode.

Les femmes riches, et les dévotes d'un rang relevé, sont d'ordinaire toutes en noir : leur *mante* est d'un voile assez fin, ou bien de serge ; elles ne portent pas de chapeaux. On les trouve dans les rues, allant aux églises, seules, ou par deux ou trois, sans hommes, marchant gravement et en silence, ne tournant jamais la tête, quoiqu'on les suive, en leur adressant, à demi-voix, des choses flatteuses. Plusieurs même avec leurs mains ferment exactement en dedans l'ouverture de la *mante*, et ne laissent qu'assez d'intervalle entre les bords, pour distinguer d'un oeil leur chemin devant elles, mais sans qu'on puisse les voir.

J'ai cependant aperçu quelques dames, mises un peu à la française ; celles-là ne portaient pas de *mantés*, ou en avaient de mousseline très-claire et très-belle, moins déplacées dans un pays chaud.

Au reste, les Canariennes que j'ai vues ne sont pas très-jolies ; je n'en ai pas rencontré une qu'on puisse citer, quoique plusieurs aient de belles dents et de grands yeux ; elles sont en général maigres, très-brunes, ont le nez tranchant, et l'air portugais.

Tous les soirs, dans ce pays de dévotion, les rues, les places, le môle, sont couverts de filles publiques, qui, enveloppées dans leurs vilaines *mantes*, viennent provoquer les passans. Labillardière dit qu'au milieu de leurs charitables occupations elles ont un chapelet à la main. Un capitaine de navire, qui tient à la santé de son équipage, ne saurait, en relâchant à Ténériffe, prendre trop de précautions pour empêcher les hommes de son bord d'aller voir ces filles. Les maladies vénériennes et la galle les dévorent; il n'y en a pas une, à ce qu'on nous a assuré, qui ne soit corrompue au dernier degré. Au reste, elles ne se font pas payer bien cher; une petite pièce, valant vingt-cinq sous, est leur *maximum*. On prétend que l'éléphantiasis se rencontre quelquefois dans l'île. Une petite espèce de galle, appelée *sarna*, y est endémique; l'on craint même, parmi le peuple, de la guérir, et à cause de ce sale préjugé l'on s'en laisse ronger.

La garnison de l'île est forte d'environ deux ou trois régimens. Beaucoup de cette garnison résident à *Sainte-Croix*, et c'est à elle qu'on doit la grande propagation des maux vénériens. Quelques habitans sont aussi enrégimentés, et forment une partie du corps dit des Canaries. Ces troupes; qui n'étaient cependant pas très-fortes, ont suffi pour repousser les Anglais, dans leur dernière attaque. M. Bernard Cologan nous a donné des détails sur cette affaire, et nous a confirmé par son récit, que les Anglais, très-braves sur mer, parce qu'ils sont plus forts du nombre de leurs vaisseaux, ne sont plus aussi redoutables quand ils

mettent pied à terre, et qu'ils trouvent des hommes pour leur tenir tête. Depuis cette attaque on a élevé quelques forts de plus sur la côte, et Ténériffe, avec quelques autres travaux, peut aisément devenir imprenable: plus de la moitié du pays se garderait seule par sa position.

On ne trouve que peu d'eau dans l'extrémité avancée et septentrionale de l'île, qui, avec la côte de l'est, est la partie la plus aride. La principale source qu'on y rencontre est aux environs de *Sainte-Croix*; elle est très-abondante, alimente la fontaine de la place, et est située sur une colline au nord derrière la rade. Ses eaux arrivent par un canal composé de dalles de bois, ajustées bout à bout; ce canal serpente à mi-côte; et traverse des ravins, sur lesquels il est soutenu par des échafaudages. Quand on côtoie le canal, et en parcourant les environs de la ville, on ne trouve pas un seul site, pas un point de vue qui puisse faire naître une idée agréable. Tout est brûlé; on marche sur des laves roulantes, aiguës, qui blessent à travers les plus fortes semelles, et que cependant les paysans parcourent pieds nus, dès la plus tendre enfance. Quelques figuiers, des Cactes et des Euphorbes, qui ne doivent rien au sol, contrastent, par leur aspect succulent, avec l'aridité de la terre.

Mais si l'on quitte *Sainte-Croix*, si l'on visite la partie occidentale de l'île, le pays change dès *Laguna*, qui n'est cependant qu'à une lieue du port, et vers le milieu de la pointe nord-est.

Laguna est la seconde juridiction, elle est regardée comme la capitale de Ténériffe; c'est le lieu de résidence des tribunaux, et elle contient, soit dans la ville, soit dans les environs, un peu moins de huit mille âmes. Le chemin de *Sainte-Croix* à *Laguna* va toujours en montant; il est bordé de murs en pierre sèche qui circonscrivent les propriétés, pavé en quelques endroits, et particulièrement près du pont qu'on trouve en sortant de *Sainte-Croix*, et qui traverse un Baranco. On ne tarde pas à perdre de vue la rade, la mer et les rochers arides de la côte: à mesure qu'on s'en éloigne, le pays s'élève, la température s'adoucit, et il fait à *Laguna* sensiblement moins chaud qu'à *Santa-Cruz*, où l'hiver ne laisse pas que d'avoir des jours d'une ardeur extrême.

Laguna.

L'air de *Laguna*, et généralement celui de toutes les Canaries, est pur, vif et excellent; le climat, dit Anderson, est d'une salubrité remarquable. Ce voyageur, d'après une conversation qu'il eut avec un Espagnol du pays, très-instruit, conseille aux médecins anglais qui envoient leurs malades à Nice et à Lisbonne, de les envoyer de préférence à Ténériffe, où l'on peut prendre la température qui convient, depuis la plus ardente qu'on trouve toujours dans certaines vallées, jusqu'à la plus froide qui existe, dans toutes les saisons, sur les mont élevés (1). On nous a assuré que rien n'était plus délicieux que l'air embaumé de *Lorotava*.

Laguna est une vieille ville, pleine de couvens.

(1) Cook, 3^e. *Voyag.* t. I, p. 32.

Labillardière dit que la moitié de la population consiste en moines. Elle est plus grande que *Sainte-Croix*, triste et peu habitée ; les maisons n'y sont ni aussi blanches, ni aussi propres ; les murs sont couverts de plantes : ce qui me donna une triste idée de l'activité des habitans.

Une fontaine pareille à celle de *Sainte-Croix*, et située sur le coin d'une grande place, est tout ce qui nous frappa à *Laguna*, qui tombe et se dépeuple chaque jour, parce qu'on n'y fait pas de commerce. Ce dépérissement est si alarmant, qu'il y a quelques années, on proposa un prix pour le mémoire qui indiquerait la meilleure manière de rétablir cette ville ; mais on a négligé ce sujet. M. Cologan nous a dit avoir fait un travail sur cette matière (1).

(1) Dans un Dictionnaire géographique, traduit de l'Anglais sur la XIII^e édition du Dictionnaire de Laurent Eschard, par M. Vosgien, on lit à l'article LAGUNE (la), ou Saint-Christoval de Laguna : *Jolie ville de l'isle de Ténésiffe, l'une des Canaries, près d'un lac de même nom ; il y a de fort beaux édifices et une fort belle place.* On pourrait dire de presque tous les articles de ce Dictionnaire ce que Voltaire (*Préf. hist. et crit. de l'Hist. de Pierre-le-Grand*, §. VII) disait de la nouvelle géographie d'Hubner : « Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées et peuplées, » qui ne sont plus que des bourgs presque déserts ; il est aisé alors de s'a- » percevoir que le temps a tout changé. L'auteur a consulté des anciens, » et ce qui était vrais alors ne l'est plus aujourd'hui ». Au reste, on pardonne ces erreurs dans de petits Dictionnaires : mais que des auteurs de grands ouvrages adoptent de pareils faits sans examen et sans critique, c'est ce qui n'est pas pardonnable.

On lit dans la compilation intitulée : *Abrégé de l'Histoire des voyages* (t. I, Canaries), « que Lagune est une belle ville près d'un beau lac, » couvert d'oiseaux de mer, et de faucons qui se battent avec les noirs, » et reviennent d'Espagne aux Canaries en seize heures avec les armes du

L'église de *Laguna*, où je ne pus entrer, est grande et dorée du haut en bas, comme toutes celles d'Espagne. On y voit la liste affichée des titres de tous les livres que proscriit annuellement l'Inquisition; et ces titres sont en toutes les langues. Il y en a sur-tout une foule de français, qui la plupart sont, ou des saletés scandaleuses, très-déplacées dans une église, ou des ouvrages de philosophie et de notre révolution. Quand les libraires s'entendraient avec l'Inquisition pour faire vendre nos livres en Espagne, ils ne réussiraient pas mieux. Depuis Justine, les Trois Imposteurs, et nos Journaux, jusqu'à Montesquieu, Helvétius, Rousseau, Voltaire, etc., pros crits, en tête de la liste, avec cette étrange formule : *In odium auctoris*, tous sont dévorés, plutôt que lus, par les habitants des Canaries, qui donnent cependant la préférence aux bons ouvrages, et qui ont un bon sens, un patriotisme, et une admiration pour nous, dont il est difficile de se faire une idée.

Dans les longues conversations que j'ai eues avec des particuliers notables de l'île, je ne cessais de me rappeler, avec étonnement, combien en France j'avais entendu déchirer ma patrie. Où êtes-vous, me disais-je,

» duc de Lerme au cou; que les maisons sont ornées de jardins, de par-
» terres et de terrasses, sur lesquelles on voit régner de longues allées
» d'orangers et de limonniers; que la principale fontaine de la ville y arrive
» par des tuyaux de pierre élevés sur des piliers; que les aquéducs, les
» jardins, les allées d'arbres, les bosquets, le beau lac de Lagune, etc. font
» de la ville une habitation délicieuse». A une telle description, on croirait que
c'est de l'antique Babylone pour le moins, que ceux qui ont emprunté le nom
de M. de Laharpe, cherchent à donner une idée.

hommes insensés, qui feignez de croire que les Français, pour avoir conquis la liberté, sont en horreur aux nations étrangères? s'ils sont haïs, ce n'est que par ceux qui les craignent! Je l'avoue, je n'ai jamais si bien senti l'avantage d'être Français; je n'ai jamais éprouvé un mouvement d'orgueil national si prononcé, que lorsque j'ai vu des étrangers instruits louer la France avec enthousiasme, et peut-être même avec excès. Qui pourra récuser un pareil témoignage? Ceux qui l'ont porté, loin du théâtre de nos factions, connaissant la révolution par des journaux anglais et français, également partiaux en sens contraire, nous ont jugés par un juste milieu; ils nous ont approuvé dans nos principes, en détournant les yeux de dessus les excès qui nous déshonoreraient, s'ils n'étaient pas communs à toutes les révolutions, et s'ils ne retombaient sur ceux qui en ont soudoyé les auteurs. Admirant notre infatigable générosité, voyant les limites de la France florissante après une longue guerre, étendues par des victoires, que notre valeur seule pouvait remporter, ils se sont écriés, en me parlant: Vous appartenez à la première des nations; et ceux qui vous haïssent, ne sont vos ennemis que parce qu'ils ne peuvent vous égaler.

Tel est l'esprit qui règne aujourd'hui aux îles Canaries parmi les honnêtes gens, et que partagent même la plus grande partie des moines. Il est bien différent, cet esprit, de ce qu'il eût été à notre égard, lorsque l'archipel était livré à l'ignorance la plus honteuse, par son peu de communication avec l'Europe;

alors la tyrannie de l'inquisition était terrible. On voit dans la même église de *Laguna* les tableaux de plusieurs exécutions ordonnées par cet odieux tribunal. A travers les flammes , parmi les victimes de la plus monstrueuse des institutions après les tribunaux révolutionnaires , on distingue la figure d'une jeune et belle infortunée ; et comme les sentences et les noms des malheureux condamnés accompagnent ce tableau , on y voit un Rouanais et quelques pauvres Guanches brûlés comme hérétiques , le tout pour les réconcilier avec Dieu. Détournons les yeux d'une pareille horreur : si quelque chose peut affaiblir son impression douloureuse , c'est que la date de l'auto-da-fé le plus moderne est de cent ans environ , et que l'inquisition , tombée et avilie depuis , n'étend actuellement sa juridiction que sur peu de bonnes choses , et sur beaucoup de sottises imprimées.

La situation de la ville est assez agréable ; on voit autour quelques maisons de campagne et des jardins : mais ce qui la rend remarquable , est sa plaine ou vallée , entourée des monts les plus hauts de la partie avancée et étroite de l'île , par rapport auxquels elle est très-basse , quoique fort élevée au-dessus du niveau de la mer. Cette plaine est très - grande et cultivée , allant toujours en montant vers une forêt qui est au nord , sur des hauteurs d'où part une source qui traverse la plaine dans un canal de bois. Ce canal d'abord à fleur de terre , et bordé en certains lieux de peupliers blancs , est ensuite soutenu par des échafaudages comme celui qui va à *Sainte-Croix* ; il aboutit à une grande fontaine hors

Inquisition
et tableaux qui
représentent
des auto-da-fé.

de la ville. Le sol est d'une bonne terre végétale, un peu ferme, de plein pied, chose rare à Ténériffe. Quelquefois il arrive dans la saison des pluies, qui est l'hiver du pays, que l'eau déborde, et forme des mares stagnantes; mais il est absolument faux qu'il y ait aucun lac permanent dans la plaine de *Laguna*, quoique Anderson ait dit que le nom de cette ville venait du lac voisin (1), lac que Bellin a marqué, très-mal à propos, dans sa carte des Canaries (2).

Les monts du sud de la plaine sont bien plus élevés que ceux qui l'entourent, aux autres aires de vent; ils sont encore dominés par le pic qui se dessine majestueusement dans le lointain, et au-dessus de toutes les hauteurs. Du côté de l'ouest, les monts qui ceignent la plaine vont en décroissant jusqu'à la côte occidentale de l'île; c'est de-là que je distinguai l'autre côté de Ténériffe, et la vallée de *Tacoronte*, qui me parut un séjour enchanté. Au nord se trouve cette forêt sombre et immense, qu'on distingue, depuis la rade, entre des montagnes et au fond d'un vallon. Je n'entreprendrai point de décrire sa majesté, ni l'impression que me causèrent ses productions et son ombrage.

Autres juridictions.

La troisième juridiction est celle de la *vallée de Saint-André*, située environ à deux lieues au nord de *Sainte-Croix*: son principal Baranco est entre la pointe des rochers et celle d'Anaga; elle contient environ quatre cent vingt-neuf personnes.

(1) Cook, 3^e Voyag. t. I, p. 29.

(2) *Atlas maritime*, vol. des côtes d'Afrique.

Les autres paroisses de l'île sont *Taganana*, la plus septentrionale, qui contient sept cent seize habitans. On y recueille du vin ; on y trouve quelques jardins agréables.

Tegueste, dans une vallée sur la côte occidentale, a huit cent quarante-six paroissiens.

Teguina, au nord de la précédente, près la pointe de Hidalgo. On y recueille des grains, des vins, et des légumes : sa population est de neuf cent trente personnes.

Tacoronte, à une lieue et demie au moins de *Laguna*, par un chemin pittoresque, est dans une petite plaine agréable, riante, et fertile en fruits, en grains, et en vins. Nous avons visité plusieurs de ses habitations, qui sont dans les positions les plus heureuses. On compte, dans cette juridiction, jusqu'à trois mille cinq cent vingt-une âmes.

Sozal, avec un petit port sur la côte occidentale ; son territoire, assez fertile, renferme sept cent soixante-cinq personnes.

Matanza, à trois quarts de lieue de *Sozal*. On se rappelle pourquoi ce lieu porte un nom sinistre. C'est un vallon agréable ; fertile en vins, et qui contient onze cent quatre-vingt-un habitans.

Victoria, très-près de *Matanza*, a quinze cent soixante paroissiens.

Sainte-Ursule, à un peu moins d'une demi-lieue de la précédente, a des eaux excellentes ; son sol est fertile : elle contient douze cent vingt-deux personnes.

L'Orotava. Depuis que nous avons quitté la forêt majestueuse de *Laguna*, nous avons parcouru une côte montueuse et agréable ; mais en arrivant à l'*Orotava*, frappé d'un spectacle encore plus délicieux, on est forcé d'avouer que nulle terre ne mérite mieux le nom de Fortunée.

L'*Orotava*, anciennement *Aurotopala*, et capitale du royaume de *Taoro*, est maintenant, après *Sainte-Croix*, la ville la plus importante de Ténériffe. Elle forme la douzième juridiction ; est à une demi-lieue de la mer, à cinq lieues environ de *Laguna*, pour ainsi dire, au pied du pic qui la domine, et qui en paraît très-près, quoique encore éloigné. Sa population est de plus de sept mille personnes. Son port est éloigné d'environ trois milles, et forme une juridiction séparée, sous le nom de *puerto de la Cruz* ou de *la Paz* : il contient trois mille deux cent quatre-vingts habitans. La ville est assez agréable, et possède le beau jardin de botanique des Canaries ; mais il s'en faut beaucoup que la rade soit bonne : elle est découverte, la houle y frappe avec violence, et très-souvent les canots ne peuvent aborder. Quelquefois même la lame vient briser jusque sur certaines maisons du port ; et pour embarquer les pièces de vin, il faut les mettre à l'eau et les laisser flotter (1).

Quand Feuillé et les voyageurs qui le suivirent voulurent aller visiter le pic de Ténériffe, ils se rendirent

(1) Macart. *Voyag. d la Chine*, p. 149.

d'abord à l'*Orotava* , qui , comme nous l'avons dit , en paraît assez voisine. La hauteur de cette ville , au-dessus du niveau de la mer , est d'environ 980 pieds , et les observations barométriques du P. Feuillé donnent à-peu-près le même résultat.

Autant la partie de *Sainte-Croix* , et généralement la côte orientale de Ténériffe , est affreuse et aride , autant la partie septentrionale et occidentale est enchanteresse. Des montagnes élevées , toujours couvertes de nuages , qui sont rendus aux plaines en sources abondantes , forment le fond du tableau ; ces montagnes s'abaissent vers la mer en collines riantes , couvertes d'une végétation vigoureuse , qui cache les roches dont la surface n'en peut supporter. Un ciel pur et serein , des vents frais qui tempèrent les ardeurs de l'été , des jours à-peu-près égaux , des fleurs en toutes saisons , la verdure dont les arbres et les plantes ne se dépouillent pas , forment un ensemble qu'on ne retrouve nulle part ; le printemps et l'automne semblent les seules saisons des environs de l'*Orotava*. Le palmier , le figuier , la vigne , l'amandier , le pêcher , les agaves , le bananier , le dragonier , et les anones , sont les principaux végétaux de cette heureuse contrée , où l'Amérique , l'Afrique et l'Europe sont réunies par leurs productions.

Realejo de Abaxo , au bord de la mer , à une lieue ouest de l'*Orotava* , et contenant deux mille cent cin-

Autres jurisdiccions.

quante-une personnes , est la quatorzième juridiction.
Realejo de Arriba , à un quart de lieue sud de la précédente , et qui , comme elle , faisait partie du

royaume de *Taoro*, a deux mille quatre cent quarante-un habitans.

Saint-Juan de la Rambla a quatorze cent quatre-vingt-deux paroissiens.

La Fuente del Guancha est le lieu où l'on recueille le plus de patates, et les plus sucrées : cette juridiction renferme onze cent trente-cinq personnes.

Icod est une vallée agréable, toute plantée en vigne de Malvoisie. Cette paroisse est riche ; on y manufacture un peu de soie : les habitans équipent eux-mêmes quelques barques, pour exporter leurs vins et leurs denrées : ils sont au nombre de quatre mille quatre cent soixante-huit.

Garachico, à une lieue d'*Icod*, à onze de *Lagune*, fut un beau port et une ville riche ; ce n'est plus qu'un amas de ruines : nous verrons l'histoire de sa destruction dans le chapitre suivant ; on compte cependant encore dans la juridiction dix-sept cent soixante personnes.

Saint-Pierre de Daute n'a pas plus de quatre cents habitans.

Tanque, fertile autrefois, ne contient plus que huit cent cinquante-six paroissiens. L'éruption volcanique qui détruisit *Garachico*, lui causa beaucoup de dommage.

Silos, au bord de la mer, où il y a des salines, est une paroisse fertile et agréable, qui abonde en fruits et en vins. On commence à y cultiver la canne à sucre : sa population est de neuf cent quatre-vingt-cinq habitans.

Buonavista, formant une pointe remarquable sur la côte, a treize cent quatre-vingts paroissiens : c'est la plus occidentale des juridictions.

Valle de Sant-Yago, sur la côte ouest en descendant vers le sud, fait un petit commerce avec Gomère, et peut contenir six cent quatre-vingt-sept personnes.

Guia, à trois lieues de la précédente, sur la pente occidentale des monts qui s'élèvent vers le pic. Son territoire n'est qu'un ancien volcan, formé par d'énormes couches de laves. Les eaux y sont bonnes et abondantes. On y compte neuf cent quatre-vingt-dix habitans.

Adexe, au sud de *Guia*, sur la même chaîne de montagnes, fait un petit commerce avec Gomère par sa *Playa*. Cette juridiction contient neuf cent quarante paroissiens. Tout le canton est un peu chaud, mais bien arrosé, ayant la vue sur la mer; et l'on distingue les îles occidentales. On y recueille beaucoup de grains; ce qui le rend intéressant, c'est une sucrerie qui paraît s'améliorer de jour en jour; elle ne donne encore annuellement que vingt-cinq à trente milliers. Le blé qu'on y recueille monte à cinq ou six mille fanègues; tous les fruits y abondent.

Il y avait jadis plusieurs autres sucreries à Ténériffe, ainsi qu'à Canarie; on avait fait venir, pour leur service, des nègres de la côte d'Afrique. On ne sait trop pourquoi ces cultures ne subsistent plus, et si les vignes ne sont pas la cause de la destruction des sucreries.

Quant aux Africains, ils se sont répandus dans l'île, et l'on y trouve leurs descendans.

Villa-Flor ou *Chama*, à deux lieues d'*Adexe*, partie froide, où, comme dans le nord de la France, il neige et gèle tous les hivers; elle a des fontaines minérales, et contient deux mille six cents paroissiens.

Granadilla, tempérée, très-fertile en blé, donne aussi de la soie, et renferme quatorze cent cinquante habitans.

Arico, à trois lieues de la précédente, à la partie orientale et méridionale, paroisse embrasée, dévorée, dans toutes saisons, par les vents brûlans de la zone torride, contient cependant dix-huit cent cinquante-neuf personnes.

Guimar, en remontant vers le nord, a de bonnes eaux, et donne d'excellent vin; cette paroisse avait autrefois des sucreries: mais en 1706, à la suite de l'éruption qui dévasta *Garachico*, un courant de laves la ravagea; elle renferme encore deux mille cinq cent soixante-un habitans.

Candellaria, à quatre ou cinq lieues de *Laguna*, est un petit port fondé au lieu même où la *Nuestra Senora* apparut aux Guanches. On y révère cette image de la Sainte-Vierge avec beaucoup de pratiques religieuses, et des processions, où l'on prétend que quelques descendans des anciens insulaires figurent en costume de leurs pères. Une partie des habitations de la paroisse de *Candellaria*, sont d'antiques cavernes. Toute la juridiction renferme environ dix-neuf cents personnes.

Population
totale,

Du temps de Cadamosto, c'est-à-dire avant la conquête, on comptait quinze mille habitans à Ténériffe;

vingt-cinq mille, selon d'autres. Cette population ayant été anéantie, a recommencé aux frais de l'Espagne. En 1678, il y avait à Ténériffe *quarante mille cent douze personnes*; du temps de Glatz, on en faisait monter le nombre à *soixante mille*; en 1745, à *soixante mille deux cent dix-huit*; en 1768, selon la matricule qui existe à la présidence de Castille, à *soixante-six mille trois cent cinquante-quatre*; aujourd'hui la population est de *soixante-sept mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf âmes*.

GÉNÉRALITÉS SUR LES SEPT CANARIES.

Trois îles seules, Canarie, Palme et Ténériffe, sont appelées *royales*, et ont droit de faire des armemens pour l'Amérique; dans ces trois îles, le port de *la Luz* pour la première, *Santa-Cruz* pour la troisième, et la capitale de la seconde, sont les seules villes qui puissent user de ce droit au préjudice des autres lieux, qui, ne pouvant tenter les mêmes entreprises, n'ont donné que peu ou point d'essor à leur industrie, et sont demeurés peu importants.

Sainte-Croix de Ténériffe profite aujourd'hui seule du privilège royal; le port de *las Palmas* et celui de *la Luz* sont tombés, et ne sont plus capables d'entreprendre les armemens nécessaires; ils se bornent à trafiquer avec Ténériffe, ou avec la métropole.

Sainte-Croix, dont les relations augmentent tous les jours, ne cesse aussi de s'accroître: outre que tous les

vaisseaux du pays qui sont expédiés pour l'Amérique, doivent en partir, tous ceux qui en viennent doivent y entrer. Cette guerre-ci lui a cependant porté tort ; et, malgré ses avantages, cette ville l'emporte à peine sur l'*Orotava*. C'est par ce dernier port que sortent la plus grande partie des vins des Canaries, que l'on transporte dans l'étranger. Cette juridiction étant environnée des vignes qui donnent le plus de vin et les meilleures qualités, ne peut manquer, comme tous les lieux qui possèdent une denrée propre au pays, de s'enrichir aux dépens de ceux qui l'enlèvent.

Sainte-Croix ne charge guère d'autre vin que celui qu'on transporte aux colonies d'Amérique ; et celui que les étrangers viennent chercher, se prend presque tout à l'*Orotava*. Ces vins ont une certaine réputation, ils sont tous blancs : on y mêle, dit-on, de l'eau-de-vie, ce qui les rend très-capiteux.

On tire des Canaries, des pierres à filtrer ; les meilleures sont celles de Ténériffe : celles de Fortaventure sont trop poreuses.

Il est très-difficile d'évaluer ce que les Canaries rapportent à la cour d'Espagne. Macartney dit que, tous frais d'administration déduits, elles rendent encore soixante mille livres sterling. On nous a assuré, au contraire, et c'est aussi ce que rapporte Reynal (1), que ce revenu un peu plus considérable, couvrirait à peine les appointemens de tous les employés et les autres dépenses de souveraineté.

(1) *Hist. phil. t. III. liv VI.*

Il est très-faux qu'on transporte de temps en temps des habitans de Ténériffe dans les colonies américaines pour les repeupler, comme l'avance l'ambassadeur anglais Macarteny. Jamais pareille vexation n'a été exercée, et le gouvernement espagnol est assez doux. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'Espagne ayant voulu faire un établissement à Samana, petite île voisine de Saint-Domingue, y fit transporter quelques paysans des Canaries, qui, n'ayant pas de quoi vivre chez eux, ne demandèrent pas mieux que de changer de patrie. Quoi qu'il en soit, il paraît par le peu d'augmentation de la population dans ces dernières années, que les Canaries ne s'améliorent pas, et c'est l'avis général. Ces colonies, par mauvaise administration, tomberont avant d'avoir été ce qu'elles eussent dû être.

La population totale des Canaries était en 1678, d'environ cent cinq mille six cent trente-sept personnes; en 1744 et 1745, de cent trente-six mille cent quatre-vingt-douze; en 1768, de cent cinquante-six mille sept cent soixante-dix-sept; aujourd'hui elle est d'environ cent cinquante-sept mille sept cent cinquante-neuf habitans. En cent vingt-deux ans, elle a donc augmenté de cinquante-deux mille cent vingt-sept âmes. Il y a, à ce qu'il paraît, plus de femmes que d'hommes.

Population de
l'archipel des
Canaries.

Ce qui ne tourne point au profit de la population, ce sont plus de deux mille trois-cent quatre-vingt-dix prêtres, moines, ermites, ou autres ecclésiastiques, et sept cent quarante-six religieuses; total, trois mille cent trente-six personnes au moins inutiles.

LA FABLE DE SAINT-BRANDON.

Nous ne pouvons finir le chapitre qui traite de chacune des îles en particulier, sans dire un mot de *Saint-Borondon* ou *Saint-Brandon*. Les apparitions fabuleuses de cette huitième Canarie, ont fait trop de bruit pour qu'on omette d'en parler ici. Clavijo pense que l'idée de l'existence de cette terre est postérieure à la conquête, et que les Guanches n'y pensèrent jamais. Il paraît certain que la première fois qu'il en a été question, ne remonte pas au-delà de 1500. Thomas Nicols, en 1526, croyait que Madère était l'île de *Saint-Brandon* : il ne serait pas impossible qu'elle eût donné lieu à cette fable.

Un marin, après une tempête, vers le commencement du seizième siècle, ayant assuré qu'il avait été jeté sur une île où il était descendu, et qui était très-difficile à aborder, on voulut y revenir. On assurait qu'on voyait cette île de Gomère et de Fer, que les terres en étaient assez hautes, pour être découvertes à quarante lieues de distance, qu'elle avait quatre-vingt-sept lieues dans une dimension, vingt-huit dans l'autre, et s'étendait du nord au sud.

Plusieurs pilotes entreprirent d'y aborder d'après ces renseignements, mais leurs recherches furent vaines; cependant on croyait alors tellement à l'existence de *Saint-Brandon*, que dans le traité de paix fait le 4 juin 1519, entre le Portugal et la Castille, dans lequel

la cour de Lisbonne céda tous ses droits sur les Canaries, il y fut fait mention de cette terre imaginaire, sous le titre de *Non-Trubada o Encubierta*. On forma conséquemment plusieurs expéditions pour la découverte de la *non-trouvée*; plusieurs, après des recherches inutiles, revinrent en avouant qu'ils n'avaient rien vu : mais telle est l'imagination des hommes quand elle est frappée, qu'elle ne peut renoncer aux chimères qui la flattent, malgré la conviction.

Quelques imposteurs assurèrent enfin être arrivés dans la fameuse île : l'un d'eux, nommé *Pedro Vello*, prétendit y avoir descendu par la pointe du sud ; il ajouta qu'il s'était avancé avec deux hommes de son équipage dans le pays, dont la côte formait en cet endroit une grande baie que surmontaient des deux côtés, deux hauteurs inaccessibles, dont la septentrionale était la plus haute ; qu'il avait trouvé de l'eau, et auprès, la trace du pied d'un homme, double, ainsi que ses pas, de ceux des hommes ordinaires ; que, tandis qu'il était à terre, le vent était devenu très-violent, ce qui l'avait déterminé à revenir sur la côte, pour veiller à ce qu'il n'arrivât rien à son embarcation ; qu'y étant entré par prudence, il avait dérapé et avait cru à propos de gagner le large ; que le lendemain, il avait en vain cherché à retrouver l'île, pour y reprendre les deux malheureux qu'il y avait laissés.

Saint-Brandon ne fut jamais qu'un de ces amas de vapeurs et de nuages, qui ont si bien la forme de terres, peut-être même les Salvages exagérées ; mais à

coup sûr, tous ceux qui disent y avoir débarqué, et peignent cette île comme considérable, ne sont pas véridiques dans leur récit. En 1759, on croyait encore la voir de Palme et de Gomère; on la disait à l'est-nord-est de Fer; sa pointe septentrionale, à quarante lieues de cette île, et sous le vent de Gomère, position à laquelle il est difficile de rien comprendre, et d'après laquelle nous n'avons pas jugé devoir placer sur notre carte *Saint-Brandon*, comme l'ont fait quelques géographes. On a donné de l'île fabuleuse quelques mauvaises figures gravées en bois.

On prétendit que Ptolomée, qui nommait une des Fortunées *Aphrositus*, ou *Inaccessible*, avait voulu parler de l'île si singulière, où on ne pouvait aborder que si difficilement. On en attribua la découverte moderne au moine *Brandon* ou *Borodon*, saint écossais, dans sa prétendue venue aux Canaries. On circonstanciait même son arrivée sur cette île, en disant qu'à peine il y eut mis le pied qu'il ressuscita un grand géant, qui était dans un grand tombeau, et qu'il le baptisa, après l'avoir instruit dans sa religion, sous le nom de *Mildum* ou *Milduo*, lequel *Mildum* ou *Milduo* lui fut très-utile dans la conversion des Gentils. Quoique cette preuve de l'existence de l'île merveilleuse, qui a conservé le nom de celui qui la découvrit, me paraisse de poids, je n'y crois point.

Il y a beaucoup d'autres opinions et des variantes sur cette terre qui garde l'incognito; mais comme elles ne sont pas très-intéressantes, nous n'en grossirons pas

nos essais. L'existence de *Saint-Brandon* n'est tolérable que dans la Jérusalem délivrée. C'est sûrement cette île fictive, si propre pour servir de théâtre à des enchantemens, qu'Armide a choisie pour retenir Renaud dans ses chaînes de roses, et y jouir des langueurs de ce héros. La description que nous en donne le poète italien, est beaucoup plus élégante que celle du martyr écossais, et du pilote *Pedro Vallo*. Elle terminera ce chapitre. « Armide, dit le Tasse (1), dévorée d'une » flamme jalouse, va loin des rivages connus, se cacher » au sein de l'Océan, dans des lieux où jamais n'a- » bordèrent nos vaisseaux. Elle choisit pour son séjour » une île déserte et solitaire, l'une de celles que nous » appelons Fortunées Dans l'une d'elles, » le rivage se courbe et s'abaisse : deux hauteurs qui le » serrent et l'embrassent, y forment un bassin où l'onde » vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port » s'élèvent deux rocs sourcilleux, qui semblent appeler » les navigateurs.

» Sous leurs vastes abris, la mer repose en silence, » et ce lieu est couronné de sombres forêts. Dans l'en- » foncement est une grotte obscure et profonde, que » tapisse un lierre touffu, et où coule en murmurant une » onde fraîche et limpide. Jamais sur ses bords un lien » n'attacha une barque légère ; jamais vaisseau ne re- » posa ses ancres pesantes. C'est dans cet asile silen-

(1) *Gerus. liberat. Cant. decimo quarto. LXIX. Cant. decimo quinto. XLII, XLIII XLVI.*

» cieux et solitaire, qu'aborde la conductrice d'Ubalde
» et de son compagnon Au milieu des ruines
» et des débris, ils voient un sentier qui conduit au
» fatal palais. Le pied de la montagne est couvert de
» neiges et de frimas; mais plus loin un vert gazon est
» émaillé de fleurs. Des arbres répandent leur tremblant
» ombrage. Ailleurs les lis et les roses naissent au mi-
» lieu des glaces. Tout, en un mot, y atteste un pouvoir
» magique, vainqueur de la nature. »

CHAPITRE V.

Sur l'histoire naturelle des Canaries, et particulièrement sur celle de Ténériffe.

Je conviens que j'ai dit bien peu de chose en comparaison
de ce qu'il y aurait encore à dire.

Chapitre I^{er} de l'ouvrage, pag. 5.

G É O L O G I E.

DES collines coupées, servant de base à des montagnes plus élevées, forment les côtes des Canaries. Ces petites montagnes littorales sont séparées par des vallons, ou plutôt par des ravins qu'a creusés la chute des eaux : on les nomme *baranco*. Dans la saison des pluies, ces barancos sont des torrens épouvantables que rien ne peut arrêter, et qui entraînent tout ce qui se trouve à leur passage. Un ancien roi de Gomère, nommé *Agacencie*, fut enlevé par le courant d'un des barancos de son île. Il le traversait à pied sec, et une pluie considérable étant survenue dans les montagnes pendant ce trajet, eut un effet assez prompt pour que le malheureux prince n'eût pas le temps de s'y soustraire. Ce ravin conserve encore son nom. Les torrens portent les pierres de l'intérieur des îles au bord de la mer, où elles s'amoncellent ;

on ne peut parcourir la côte qu'avec beaucoup de difficulté, à cause de la désunion de ces cailloux roulés, sur lesquels on est obligé de marcher.

Plage.

La côte est sans plage, ou ce qui en tient lieu est extrêmement étroit. On n'y trouve que peu ou point de sable; car il ne faut pas confondre, avec l'arène le sable improprement dit de la baie de Santa-Cruz à Ténériffe, qui est noir, semblable à des grains de poudre à canon ou de moutarde, et qui offre en miniature la collection complète des galets du rivage, réduits à un très-petit volume, à force d'être roulés par les flots.

Si l'on n'avait pas le temps de s'enfoncer dans les fies pour en faire l'histoire naturelle, on pourrait, pour se faire une idée des productions minéralogiques du pays, visiter les gorges des barancos. Quoique l'on n'y trouve rien à sa place, et que ces ravins ne présentent que des fragmens roulés, il ne faut pas dédaigner ce qu'ils offrent; quand on ne peut avoir davantage.

Le premier baranco qui se trouve au nord de Sainte-Croix à Ténériffe, présente communément les productions suivantes.

Productions
minéralogi-
ques d'un
Baranco.

Beaucoup de prismes de basalte, d'un gris bleuâtre ou couleur d'ardoise, d'une pâte assez homogène, à quelques fragmens près de pyroxène noir qu'elle contient.

Ces prismes sont :

- 1°. Petits et triangulaires, plus rares.
- 2°. Prismes plus grands, quadrangulaires, roulés, et dont les angles sont moins vifs.

3°. Prismes pentagones et roulés, de 4 à 12 pouces de longueur, et d'un diamètre très-fort.

4°. Lave basaltique, d'une pâte moins homogène que les prismes précédens, et dans laquelle on distingue beaucoup de petits points noirs qui paraissent de pyroxène, en tables minces, et qui se divisent à l'infini.

Cette lave compose, non loin du baranco, des monticules entiers : elle y est disposée par couches feuilletées comme des lits d'ardoise, et qui sont presque désunies ; les angles des lames que forment ces basaltes sont très-vifs.

5°. Lave lithoïde, poreuse, noire, lourde et très-dure. Elle forme la plus grande partie des galets du rivage, avec des morceaux de basalte roulés, qui n'ont plus aucune forme.

6°. Lave basaltique, dont certaines parties de la pâte n'ont pas éprouvé un degré de feu aussi violent que les autres, ou sont déjà plus décomposés ; ils ont dans la cassure une couleur bleue, et très-différente du reste de la pierre qui est noir.

7°. La même un peu poreuse. Les fragmens bleus sont ici plus petits et plus nombreux.

8°. Fragmens de lave réduite en argile rougeâtre, mais dont un côté a conservé un enduit de vernis, poreux à la face interne de la couche, et dont les pores sont plus sensibles à mesure que cette couche est plus épaisse.

9°. Petits fragmens de lave lithoïde, poreuse, enchâssés dans une argile brunâtre.

10°. Blocs de laves réduites en une argile rousse, contenant un grand nombre de laves lithoïdes, poreuses, et d'autres compactes, qui sont très-bien conservées, outre de petites veines de spath calcaire (dure et lourde).

11°. Fragmens argileux et ferrugineux, contenant beaucoup de soude muriatée, et de petits noyaux de spath calcaire (très-légère).

12°. Argile ferrugineuse en blocs légers, mous et remplis de fragmens d'argile blanche; ces fragmens sont arrondis, et du volume de pois ou de grosses fèves.

13°. La même, où le fond d'argile ferrugineuse est dominant, et les fragmens d'argile blanche plus disproportionnés et plus distans.

14°. Petits grains d'argile blanche, semblables à du froment et à du petit mil, agglutinés par une argile roussâtre. Ils se séparent très-aisément et paraissent se désunir à la longue par le contact de l'air (formant de gros blocs légers dont on fait des murs).

Ces trois dernières substances me paraissent le produit d'éruptions boueuses que le temps a encore décomposées; ou sont peut-être de ces *tufos*, à la formation desquels les volcans et les eaux de la mer ont eu une part égale.

15°. Fragmens de pyroxène noir, souvent en très-grand nombre, empâtés dans une lave argileuse rouge ou rougeâtre, plus ou moins dure.

16°. La même lave argileuse que dans le numéro

précédent, sans pyroxène, mais avec des veines bleuâtres.

17°. La même lave argileuse, sans pyroxène ni veines bleuâtres, mais très-lourde.

18°. Argile pure, verte, en blocs (rare).

19°. Lave d'un brun rougeâtre et poreuse, presque décomposée en argile, contenant des fragmens de lave intacte, poreuse, à cassure vitreuse.

20°. Lave poreuse, d'un cendré brun, presque décomposée, et renfermant du spath calcaire qui s'y trouve par infiltration. Cette substance remplit les vides, et finit par rendre compacte la pierre poreuse qui la contient. Les laves décomposées que nous venons de mentionner ont toutes, quand on les mouille, cette odeur particulière à l'alumine humide.

21°. La même que le n°. 20, mais plus dure, à pores plus grands et remplis aussi de spath calcaire; celle-ci n'a aucune odeur.

22°. Lave lithoïde poreuse, noire. Les pores qui ont à peu près et assez constamment la forme d'alvéoles, ou des espèces de lames de certains bolets ligneux, sont, ainsi que la surface de ces laves, enduits d'une teinte permanente rougeâtre.

23°. Lave scorifiée, noire, vitreuse, très-légère, plus rare parmi les galets du rivage.

24°. Pierre amygdaloïde qui ne paraît avoir éprouvé aucune atteinte du feu, composée de silex en forme de bélemnites, et dont la pâte a été très-altérée par le roulement des vagues.

25°. La même, dont les fragmens de silex sont plus gros et moins réguliers. La gangue en paraît plus blanche.

26°. Granits par morceaux irréguliers ou roulés, grisâtres, et qui n'ont éprouvé aucunement l'action du feu.

27°. Granit qui paraît le même que les précédens, mais qui est un peu rougeâtre, et pourrait avoir été légèrement chauffé.

Monticule
basaltique.

Outre cette petite récolte, je fis quelques remarques sur les côtes des environs de Santa-Cruz. Derrière la ville, on trouve une montagne composée de prismes de basalte réunis, perpendiculaires à l'horizon, et la plupart à cinq pans. La forme de ces prismes est à peu près celle des prismes roulés, n° 3; mais leurs dimensions sont bien plus considérables: leurs extrémités sont très-distinctes à la surface de la hauteur.

Monticules
de la côte.

Dans ceux des monticules situés aux lieux où la mer qui mine a fait tomber de grands quartiers, dont la chute a mis à jour la structure intérieure, on peut trouver des choses infiniment intéressantes. A la base de ceux que j'ai observés, on distingue des couches assez régulières, la plupart composées de substances volcaniques, qui semblent avoir été jetées les unes sur les autres à diverses reprises. Souvent, entre des lits de laves continues, ou d'autres produits de volcans brisés et désunis, on voit des lits interposés de véritable sable quartzeux, blanc, jaunâtre ou coloré par du fer. Ces lits ne doivent pas avoir été très-chauffés

lors des éruptions qui ont vomi les laves qui les enserrent, puisqu'ils ne paraissent pas avoir éprouvé d'altération sensible.

On trouve encore de gros rochers détachés de rochers plus considérables qui semblent former des colonnes entières, et qu'il est difficile de rapporter, soit aux brèches, soit aux poudings volcaniques du savant M. Faujas (1), parce qu'ils sont indifféremment composés de fragmens roulés et arrondis par le frottement, ou de morceaux dont les angles des cassures sont vifs et intacts. Ces fragmens sont presque tous d'une lave compacte, dure, brune, à cassure vitreuse, de la grosseur d'une noix à celle d'un melon, et souvent enduits, sur un côté, d'un vernis plein d'élevures. Ils sont agglutinés par un ciment roussâtre ou plus pâle et bien moins solide, quoiqu'il ne laisse pas que d'avoir une certaine dureté.

Si ces poudings volcaniques doivent l'existence à une seule éruption, il est indubitable que le degré de chaleur qui fut suffisant pour mettre le ciment en fusion, fut incapable d'agir puissamment sur les parties de lave compacte agglutinées. Je croirais volontiers que ces dernières avaient été vomies antérieurement, et que, dans une éruption postérieure, le ciment qui ressemble à de la lave boueuse coula sur ces fragmens désunis, dont il a fait un tout dans lequel il n'existe que bien peu ou point d'interstices.

(1) *Mém. des volc.* ch. XVII.

Poudings ou
brèches volca-
niques.

Ce qui donnerait de la probabilité à cette opinion, c'est que j'ai trouvé plusieurs fois dans le corps de ces amas, des coquilles non fossiles, et entr'autres des buccins que le ciment boueux, en arrivant à la mer, a probablement englobés. Quelques-uns de ces buccins, dans des endroits qui servent de passage, ont été usés avec ce qui leur servait de support, et forment des spirales ou autres figures selon la position où ils ont été présentés au frottement. Ils m'ont paru n'avoir nullement changé de nature; leurs spires sont remplies par la même lave qui les agglutine. Ces coquilles ne sont pas par bancs, mais isolées.

Au reste, il se pourrait que le ciment qui forme ces poudings ne fût pas dû à une éruption volcanique, mais à l'action combinée du temps et des eaux qui auraient agglutiné des débris de laves: alors il n'y aurait rien de surprenant à ce que les coquilles qui y sont contenues n'eussent pas changé de nature.

Si l'île n'est
provenue que
des éruptions
volcaniques.

Dans la carte que nous avons donnée, où les inégalités et les montagnes de Ténériffe sont prises en partie dans celle de Don Thomas Lopez, on peut remarquer que, comme si le pic avait vomé toute l'île à diverses reprises, le plateau de cette montagne est situé à peu près vers le milieu du pays. Ce plateau paraît soutenu par des chaînes concentriques, parallèles aux côtes, et plus restreintes à mesure qu'elles se rapprochent du pic, formant comme des Ténériffes, les unes dans les autres, et plus élevées à mesure qu'elles s'éloignent de la mer. Il faut cependant bien se garder de conclure de cette apparence,

que Ténériffe soit le produit des seuls volcans, comme Santorin et d'autres îles élevées par l'action des feux souterrains. Outre que les volcans ne peuvent exister que dans des sols de première formation qui les alimentent, le pic semble plutôt un plateau duquel descendent des chaînes très-distinctes, qui paraissent avoir eu pour continuation les autres Canaries, et qui sont absolument de la même structure que les montagnes primitives de nos continens (1).

Toutes ces chaînes sont à peu près les mêmes pour la forme, élevées, rapides, nues, pleines de précipices.

(1) Dans l'*Abrégé de l'Histoire des voyages*, un médecin habile (dit l'auteur de la compilation), et qui a fait beaucoup d'observations sur le pic, joint ses conjectures à ce que M. Laharpe rapporte des Canaries. Corneille, dans son grand Dictionnaire, fait aussi parler un médecin, qui parle comme celui de l'*Abrégé de l'Hist. des voyages*. Ce qui était bon du temps de Corneille, n'était plus supportable de nos jours; on en jugera par les fragmens suivans : « Tout le terrain de Ténériffe étant imprégné de soufre, a pris » feu dans les anciens temps, et l'île toute entière ou une partie a sauté » tout à la fois; alors sont sortis du sein de la terre les rocs et les vastes » monts qui se voient sur sa surface: et, suivant la même idée, la plus » grande partie du soufre s'étant trouvée au centre de l'île, a soulevé le » pic à cette hauteur prodigieuse qui fait l'admiration des voyageurs. Ceux » qui examineront la forme des rochers calcinés du lieu, tomberont de » suite, de notre opinion; car, depuis le sommet du pic jusqu'à la côte, » on voit non seulement des rocs brûlés, mais une infinité de fleuves » de soufre. On conçoit que, dans le temps de la grande éruption, il » sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens; car il y a un » grand nombre de rocs qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de » l'argent et du cuivre. Il y a des terres blanches, mêlées de pierres bleues » qui sont couvertes d'une rouille, des sources vitrioliques; et un fondeur de » cloches a fait deux bagues d'or avec la charge de deux chevaux de terre » blanche. »

Leur nudité , leur aridité , leurs productions , la nature et la quantité des produits volcaniques qu'on y rencontre , changent selon leur hauteur , leur voisinage des cratères ou d'autres localités. A Ténériffe , celle qui forme la pointe septentrionale de l'île , est la moins élevée. Macartney , dans son voyage , fait dire à un M. Hickeis , d'après un habitant du lieu , qu'elle contient des mines d'or. Un capitaine Robert , qui a fait un voyage aux îles du Cap-Verd , en 1721 , le dit aussi : et dans la carte que le géographe Bellin nous donne de Ténériffe , dans son atlas maritime , on les trouve marquées. On assure que le roi d'Espagne n'a pas voulu qu'on les exploitât , *de crainte que les Anglais ne s'emparassent des Canaries.*

Pics remarquables.

Sur ces chaînes , et dans leur voisinage , s'élèvent des pics isolés , souvent énormes ; ceux-là sont évidemment d'anciens cratères ou des mamelons de volcans. *Monte-Guaza* , au bord de la mer , au sud-ouest , est composée de deux hauteurs , au pied desquelles , au couchant , se trouve un petit mouillage appelé *Puerto de los Christianos* , formé par la pointe *Rasca*. Ces hauteurs ont au sud le lieu nommé *las Gatellas* , le plus méridional de l'île. *Montana Roxa* , dans le sud de la côte , sur laquelle un de ses prolongemens , qui n'est peut-être qu'une des coulées de laves qu'a produit ce piton , forme la pointe de *Raja*. *Montana-Gorda* , qui s'étend jusqu'à la *Plaja de Mendano* , au sud $\frac{1}{4}$ sud-ouest du pic. N'ayant pu visiter ces cratères éteints , nous ne dirons rien de leurs productions.

Au sud-ouest du pic, à moitié chemin du lieu appelé *Guia*, anciennement *Issora*, l'on trouve la montagne de *Cahorra*, qu'on nomme aussi *Coloroda*, *Vermeja*, et *Pico-Viejo*, qui signifient, colorée, rougeâtre, ou vieux pic; ce qui indiquerait que jadis elle avait jeté du feu. Elle n'avait de remarquable, il y a quelques années, que sa hauteur et la couleur des laves qui la formaient; elle mérite maintenant d'occuper les voyageurs par ses éruptions récentes, et par les matières fondues qu'elle vomit.

Nous en parlerons plus au long à la fin de la partie minéralogique de ce chapitre.

De l'avis de toutes les personnes qui y ont été, ceux qui veulent visiter le Pic, doivent partir de l'Orotava: c'est le lieu d'où l'on parvient, avec le moins de peine, au seul chemin qui conduit à son sommet. Il faut, en outre, choisir la saison; car, pendant l'hiver, les neiges qui prennent ensuite la consistance de glace, sont un obstacle au voyage et rendent la montagne inaccessible.

Pour se rendre
au pic de Ténériffe.

Je ne décrirai pas les circonstances d'un voyage au Pic, qu'on trouve imprimé par-tout. Je ne dois donner qu'une idée des lieux, et démentir les fausses notions qu'on a répandues sur ce volcan célèbre. Avant d'y parvenir, il faut gravir le *Monte-Verde*, déjà d'une grande hauteur, qui est ainsi nommé de la végétation qui le couvre, et des belles fougères qui, de loin, lui donnent une couleur agréable, contrastant avec la teinte brune du pays où l'on s'enfonce, et d'une forêt de pins qui suit et couvre une hauteur nommée

el pino de la merenda (1). Ces pins que Feuillé regarde comme le *larix*, y diminuent de jour en jour, parce que le vent en déracine sans cesse quelques-uns. Vient ensuite *Monte-Caravella* d'où l'on arrive au *Monton-de-Trigo*, lieu prodigieusement élevé, ainsi nommé parce que, formé de petits fragmens de laves, de loin on prendrait cette énormemontagne pour un amas de blé,

Productions
minéralogiq.
de Monton-de
Trigo.

Le mercure, dit Feuillé (1), qui, au bord de la mer, était monté à 27 pouces 9 lignes $\frac{3}{4}$, ne se soutint à *el pino de la merenda*, qu'à 23. Ici, il n'était plus qu'à 20 pouces 1 ligne $\frac{3}{4}$. Ce savant recueillit sur *Monton-de-Trigo* plusieurs productions volcaniques, dont les principales étaient des pierres ponce, des *tabonas*, des laves rougeâtres et cendrées qui faisaient feu au briquet, des pierres jaunes et bleues, et autres produits volcaniques absolument vitrifiés, et semblables à du jayet, qui ne peuvent être que de la pierre de galinace, dont nous avons plusieurs fragmens venus du même lieu. Labillardière y trouva des blocs de Pouzolane désunis et jetés çà et là. Nous avons, du *Monton-de-Trigo*, les productions suivantes :

1°. Pierre ponce grise; pesante, un peu dure, à cassure vitreuse, et qui, n'ayant pas beaucoup de pores, ressemble un peu à la frite de porcelaine.

(1) On trouve dans un voyage au Pic, de J. Edens, inséré dans les *Transactions philosophiques* de Londres, an 1715, que *el pino de la merenda* est un pin ainsi nommé, parce qu'on fait du feu à sa base, et qu'on s'y repose pour y faire cuire des viandes et manger.

(1) Dans Ping. et Bord. t. I, ch. V.

2°. Autre pierre ponce plus commune, à peu près semblable à celle dont on se sert dans les arts, qu'on tire de Lipari, qui est jusqu'ici le seul volcan qui en produise une grande quantité.

3°. Verre volcanique par grosses masses, noires, lourdes, faisant feu au briquet; les petits morceaux qu'on en enlève sont transparens, de couleur de verre de bouteille: c'est ce que l'on appelle généralement verre de volcan, pierre de gallinace; la cinquième variété des verres volcaniques de M. Faujas, que M. Dolomieu donne sous le n°. 25 des productions de l'île de Lipari (1).

4°. Le même par couches, entre lesquelles sont interposées des couches de la pierre ponce, n°. 2. Les limites des couches se mêlent insensiblement. Ce sont des fragmens de cette belle variété que M. Dolomieu décrit sous le n°. 3 des productions de l'île de Vulcano (2).

5°. Le même dont les limites des couches sont tranchées, et où le verre volcanique ne se confond point avec la pierre ponce.

6°. Verre volcanique bleuâtre, et par plus petits morceaux.

7°. Lave lithoïde par fragmens aplatis, noire, lourde, renfermant beaucoup de pyroxène, et quelques petits cristaux qui ressemblent à de la chrysolite de volcan colorée.

(1) *Voy. aux îles Lip.* p. 88.

(2) *Voy. aux îles Lip.* p. 35.

8°. Lave scorifiée très-légère et très-poreuse, noire, avec une teinte bleue qui ressemble à un émail de cobalt.

9°. Lave cendrée, à pores ronds assez réguliers, et dont les cavités sont tapissées de petits cristaux de spath calcaire. Elle a l'odeur d'argile quand on la mouille.

(Il me paraît très-singulier que cet échantillon vienne du *Monton-de-Trigo* : si on ne me l'avait pas donné comme de ce lieu, j'aurais cru qu'il avait été pris dans quelques ravins où il avait été exposé à l'infiltration de l'eau.)

10°. Granit très-lourd. Il a éprouvé un degré de feu considérable. Le mica et le feld-spath sont très-altérés, et empâtés d'une lave poreuse qui a pénétré dans la substance de la pierre.

La Remblet-
te.

Le sommet du *Monton-de-Trigo* n'est qu'au niveau de la base du cône qu'on nomme proprement le pic ; et c'est de ce sommet que part le seul sentier par lequel on peut tenter d'atteindre la cime de cet énorme mont. C'est-là que Labillardière remarqua, vers le nord-ouest, le lieu nommé *La Remblette*, où il y a des fissures de roche d'entre lesquelles sortent des vapeurs aqueuses sans odeur, quoique les bords de ces fissures soient remplis de cristaux de soufre, posés sur une terre fort blanche, qui a toutes les apparences de l'argile. Dans une de ces ouvertures, le thermomètre de Réaumur s'éleva une demi-minute à 43 au-dessus de zéro ; et sur le pain de sucre, vers le tiers de sa hauteur, le même savant

ayant creusé dans le sol un trou d'un double décimètre de profondeur, il en sortit une vapeur aqueuse et inodore, et le thermomètre monta à 51 degrés (1).

Le cône, encore fort haut, est couvert de pierre ponce. On y trouve quelques glaciers (2), des grottes pleines d'eau très-froide, et tapissées de nitre (3). Vers le milieu, la pierre ponce cesse, et le faite est recouvert d'une calotte de laves solides, et sûrement vomies dans les dernières éruptions qui n'ont pas été assez considérables pour causer une grande sensation, et paraissent toujours aller en diminuant. Les courans de laves vomis depuis peu, sont encore à peu près continus; ils n'ont pas jusqu'ici souffert de grandes altérations. Vers le voisinage du cratère, il y a une couche de scories en très-petits fragmens, que l'on nomme vulgairement *cendres et sable de volcan*. Cette couche rend le marcher difficile. Le docteur *Heberden* dit que plus on s'approche de la bouche du volcan, plus on croit voir les débris du monde, les ruines de la nature, beautés affreuses, dont le spectacle inspire l'horreur et l'admiration.

Sur le sommet est ce cratère encore fumant, qui paraît à peine appaisé; on le nomme *la Caldera*, ce qui veut dire chaudière. Son diamètre est d'environ mille trois cent vingt-cinq pieds (4); ses bords sont formés

Cône du pic.

La Caldera.

(1) *Voyage à la rech. de La Pey.* t. I.

(2) *Heberden (Trans. phil.)* dit qu'il est couvert de neige la plus grande partie de l'année.

(3) *Labill. Voyage à la rech.* t. I, p. 19. *Edens, Trans. phil.* an 1715.

(4) Dans le voyage au Pic, inséré dans les *Trans. phil.* année 1715, on

de rochers brûlés, raboteux, excavés très escarpés, fuligineux ou blanchâtres; ce qui arrive assez souvent aux environs des *solfaterra*. Ils sont plus hauts du côté de l'est, et plus bas du côté de l'ouest, où l'on voit encore la fissure qui donna passage au torrent embrasé de la dernière éruption remarquable. La profondeur de la chaudière peut être de vingt toises; les vapeurs sulfureuses qu'elle exhale la tapissent de flocons de soufre légers, friables, écumeux, d'un blanc jaune. Feuillé rapporte que quelqu'un de sa compagnie ayant mis de ce soufre dans un cornet de papier pour le lui donner, trouva, quand il voulut le tirer de sa poche, le cornet vide, et un trou à sa culotte par lequel il s'était échappé, après avoir brûlé la doublure. Ce soufre sublimé est sans doute le même que celui qu'on trouve dans les cratères de l'Etna, de l'Ekcla, aux étuves de Lipari, au lieu nommé *Ceralia favata*, dans l'île Pintellaria, et autres volcans; il doit être rapporté à la première variété des soufres de M. Faujas-de-Saint-Fond (1).

Le fond de la *Caldera* est composé d'une terre argileuse, blanchâtre, amollie par l'humidité (2), sur laquelle on trouve de beaux cristaux de soufre en aiguilles, et souvent de la plus grande régularité; d'autres fois cette production volcanique se trouve fondue dans des creux

donne des dimensions bien différentes; la *Caldera* n'y a que cent dix et cent quarante toises de diamètre, tandis qu'elle en a, y est-il dit, quarante de profondeur.

(1) *Min. des volc.* ch. XX.

(2) *History of the royal society.* an. 1682.

du sol , qui est percé de trous de deux à trois pouces de diamètre ; ces trous jettent une fumée puante, accompagnée d'un certain mugissement. La fumée très-chaude brûle subitement le poil de la main , selon quelques-uns ; Labillardière dit qu'elle fit monter le thermomètre de Réaumur à 67 degrés. MM. Pingré et de Borda nous apprennent qu'elle communique promptement sa chaleur aux corps qu'on y expose , et que des voyageurs, en 1754, y ayant présenté un bâton , furent presque aussitôt obligés de l'abandonner, parce qu'ils se brûlaient.

On dit que les liqueurs fortes , portées au sommet du pic, y paraissent tièdes , et perdent leur saveur. Sprats (1) convient que l'eau-de-vie n'y avait plus aucun goût, mais il dit que pour boire à la santé du roi d'Angleterre, il fallut faire chauffer le vin , qui par conséquent n'était pas chaud. Il ajoute que des marchands anglais qui, en 1652, montèrent sur la cime de la montagne, y éprouvèrent des oppressions, des vomissemens, des fentes à la peau : leurs cheveux se dressèrent quand il fut question de traverser du sable blanc et des pierres noires, etc. Tous ces faits sont évidemment exagérés, et n'eussent pas trouvé place ici, s'ils n'avaient été répétés et s'ils ne pouvaient induire en erreur (2). M. Verguin, qui

Accidens sur
le pic.

(1) *Hist. of the roy. Society.* an. 1682.

(2) Riche ayant voulu monter sur le pic, fut, il est vrai, obligé de renoncer à son entreprise, parce qu'il ne put se faire à l'air raréfié du sommet, et qu'il cracha même du sang ; mais ceci ne tire pas à conséquence.

était avec le P. Feuillé, a démenti tout cela; il a seulement remarqué que l'eau-de-vie pouvait y être moins forte d'un cinquième. Nous ne réfuterons pas davantage ceux qui ont prétendu que sur le pic le soleil ne paraissait que comme une étoile (1), et qu'on risquait d'y mourir de froid; le soleil y est aussi radieux qu'ailleurs, et, dans l'été, deux ou trois heures après son lever, la température ne laisse pas d'y être chaude (2). Au mois d'octobre, les voyageurs à la recherche de La Peyrouse remarquèrent qu'à l'ombre, et à une distance du sol suffisante pour que sa chaleur n'influât pas sur celle de l'atmosphère, le thermomètre se soutint à 15 degrés d'élévation (3).

Anecdote
d'un ambassa-
deur espagnol.

A la fin du dix-septième siècle, la société royale de

Nous avons connu Riche, il avait toujours eu une très-faible santé et une fort mauvaise poitrine; les moindres fatigues l'éprouvaient. Il est mort des suites de son voyage, peu après son retour en France.

(1) Dans l'*Abrégé de l'Histoire des voyages* on remarque, comme une chose toute particulière au pic de Ténériffe et au mont Olympe, que le soleil, sur la cime de ces montagnes, paraît plus petit quand il est élevé sur l'horizon, que lorsqu'il ne l'est pas. Si l'auteur de l'article eût eu une idée de la réfraction atmosphérique, il n'eût pas sûrement fait une aussi savante remarque.

(2) On lit dans l'ouvrage intitulé, *Recherches sur les Américains* (t. I, part. 1, sect. 11.) : « On gèle sur le pic de Ténériffe, quoique de la cime » on découvre à l'œil simple la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale ». Il y a deux erreurs sensibles dans cette phrase : d'abord, on n'a jamais vu la plage d'Afrique de dessus le pic de Ténériffe; secondement, dans la saison où l'on peut pratiquer cette montagne, et aux heures où l'on peut distinguer de son sommet les côtes qui en sont éloignées, il n'y gèle que très-rarement, ou pas du tout.

(3) Labill. *Voyag. à la Recherche*, t. I, p. 22.

Londres ayant envoyé des savans pour faire des expériences sur le pic de Ténériffe, ceux-ci furent prier l'ambassadeur d'Espagne auprès de la cour d'Angleterre, de leur donner des lettres de recommandation pour le gouverneur des Canaries. Le grave plénipotentiaire les prenant pour des négocians, leur demanda combien de pipes de vin ils se proposaient d'acheter. Lorsque les physiiciens lui eurent répondu qu'ils n'y allaient pas pour cela, mais pour peser l'air, il les prit pour des insensés, et se mit à rire.

Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
Il les prit pour des fous, lui seul était peu sage.

VOLTAIRE.

Selon le P. Feuillé, le pic est situé à onze mille quatre-vingt-quatorze toises de l'Orótava ; mais nous avons déjà dit que les opérations par lesquelles il déterminait cette distance, en révoquent en doute l'exactitude. MM. Pingré et de Borda l'ont réduite à huit mille deux cent trente-cinq toises ; le lord Macartney, d'après M. Jonston, l'établit de dix mille cent quatre-vingts toises anglaises.

Distance du
pic à l'Orótava.

La hauteur du pic est un point sur lequel on ne s'accorde guère. Thomas Nicols ne la faisait pas moins que de quinze lieues ; Riccioli et Kircher l'ont réduite à dix milles étaliens, ce qui reviendrait à un peu plus de quatre lieues de vingt-cinq au degré. C'est à peu près la hauteur que lui donne Corneille ; il regarde cette montagne comme l'une des plus hautes du monde, et dit qu'elle a quarante-sept mille huit cent douze pieds d'élévation. On ne doit faire aucun cas de ces évaluations exagérées.

Hauteur du
pic.

Selon M. Manuel Hernandez ingénieur, qui a demeuré à Ténériffe, et qui mesura le pic, cette hauteur est de mille sept cent quarante-deux toises ; de deux mille six cent cinquante-huit trois quarts selon le docteur Héberden, médecin de Madère ; de deux mille trois cent quarante-six, ou quinze mille pieds anglais, dans Cook, et de deux mille vingt-trois toises anglaises dans la Relation de l'ambassade à la Chine.

Sur le sommet, le mercure descendit, selon Feuillé, à dix pouces sept lignes. M. Cassini en a conclu que la montagne devait avoir deux mille six cent trente-quatre toises d'élévation ; et M. Bouguer, deux mille soixante-deux : mais Feuillé, dans sa mesure, ne se trouve d'accord ni avec l'un ni avec l'autre ; sa détermination est de deux mille deux cent treize toises. MM. Pingré et de Borda qui ont apporté dans leurs opérations la plus grande exactitude, et qui ont prouvé que les procédés du P. Feuillé devaient donner un résultat peu scrupuleux, fixèrent d'abord la hauteur du pic à mille sept cent quarante-deux toises ; mais ayant ensuite reconnu, tandis qu'on imprimait leur voyage, qu'il s'était glissé quelque légère erreur dans les calculs, ils les vérifièrent, et reconnurent que la hauteur réelle du pic, au-dessus du niveau de la mer, est de dix neuf cent quatre toises.

Pour mettre le lecteur en état de juger laquelle des deux déterminations, de celle du P. Feuillé, ou de celle de nos voyageurs modernes, est la plus digne de confiance, nous allons exposer ici les différens procédés qu'ils ont

employés les uns et les autres, et tels que MM. Pingré et de Borda les rapportent.

Le fondement des opérations du P. Feuillé fut une base de deux cent dix toises, mesurée avec une chaîne de soixante pieds sur la plage du port de la Paix, à une demi-lieue de l'Orotava. Il supposa cette base horizontale, et observa de ses deux extrémités la hauteur apparente du pic; il la trouva de $10^{\circ} 58' 55''$, et de $11^{\circ} 11' 5''$; il en conclut que la hauteur du pic était de deux mille deux cent treize toises, et sa distance au point le plus voisin de la base, de onze mille quatre-vingt-quatorze toises. Cependant l'inexactitude du principal fondement de l'opération doit faire naître des doutes sur la certitude de ses résultats. La mesure de la base avec une chaîne pouvait être peu fidèle; l'erreur d'une toise sur sa longueur en produit déjà une de trente-sept sur la hauteur du pic: la différence de $12'$, qui se trouve entre les deux hauteurs observées, est trop peu de chose pour donner des résultats exacts. Une erreur de $5''$ sur chaque angle en sens contraire suffit pour en produire une de trente toises sur l'élévation de la montagne; d'ailleurs la base était-elle parfaitement horizontale? Il suffisait qu'elle fût inclinée d'un degré à l'horizon pour que cette élévation augmentât ou diminuât de deux cent dix pieds. MM. Bouguer et de Fleurieu avaient pensé que des résultats du P. Feuillé, obtenus par un pareil procédé, on pouvait retrancher cent quarante ou cent cinquante toises. Il n'est donc pas nécessaire d'aller plus loin pour se convaincre que le P. Feuillé, qui ne mit guère que deux

Procédés
employés pour
mesurer le pic.

ou trois heures à mesurer le pic, s'est trompé non seulement sur sa hauteur, mais encore sur sa distance de l'Orotava.

« Nous établîmes, disent MM. Pingré et de Borda, » deux bases, une petite, une grande; celle-ci s'étendait » de la maison du colonel Franqui à l'Orotava, jusqu'à » une croix plantée sur le sommet d'un monticule appelé *monatgneta de la villa*, à une petite demi-lieue » de l'Orotava. La petite base était voisine *del puerto* » de l'Orotava. Les extrémités de ces deux bases furent » pour nous autant de stations, d'où nous mesurâmes » les angles que formaient entre eux les rayons visuels, » dirigés, soit au sommet du pic, soit à chacune des » autres stations. Nous observâmes pareillement les » hauteurs apparentes du pic, et celles des différentes » stations les unes au-dessus des autres. Nous déterminâmes l'élévation d'une de ces stations au-dessus du » niveau de la mer; enfin, nous mesurâmes actuellement la petite base (1). »

Ces habiles observateurs mesurèrent encore le pic depuis la mer, le 4 janvier, à quatre heures du soir, dans la rade de Sainte-Croix, d'où l'on en voit la pointe. Cette observation, qui devait être moins exacte que la précédente, donna en effet aux résultats quelques toises de moins que la première; mais cette différence n'est rien en comparaison de celle qui existe entre l'évaluation du P. Feuillé et celle des savans que nous citons;

(1) *Voy. par ordre du roi*, t. I, p. 117.

différence qui est de plus de trois cents toises : « La
» différence de nos résultats à ceux du P. Feuillé, ajou-
» tent MM. Pingré et de Borda, paraîtra sans doute
» étonnante ; mais nous avons fait observer que la base
» actuellement mesurée par cet astronome était trop
» petite ; elle n'était que de deux cent dix toises : notre
» grande base était cinq fois plus grande. Le P. Feuillé
» avait fort mal-à-propos choisi sa base dans la direc-
» tion même du pic. Nos deux bases étaient presque
» perpendiculaires à cette direction. Le P. Feuillé s'est
» trompé certainement sur l'égalité des angles formés
» à l'Orotava, et à l'extrémité de sa base la plus voi-
» sine du pic, et sur la distance qu'il en a conclue de
» l'Orotava au pic. Une telle erreur est bien capable
» d'inspirer des doutes sur les autres parties de son
» travail. Nous n'avons fait aucune supposition sem-
» blable ; nous n'établissons rien que d'après des me-
» sures actuelles et précises. On pourrait enfin présumer
» que le P. Feuillé ne mettait aucune importance à son
» opération, aussi l'a-t-il exécutée avec une précipitation
» marquée ». MM. Pingré et de Borda, au contraire, ont
opéré avec tous les soins possibles ; ils n'ont rien né-
gligé de ce qui pouvait les conduire à la vérité. Ils ont
multiplié les opérations ; toutes les parties de leur travail
se soutiennent réciproquement, et concourent à la
même détermination. Quatre hauteurs apparentes du
pic, prises de quatre stations différentes, s'accordèrent à
leur donner la même hauteur réelle de cette montagne.
En outre, des opérations faites sous voiles, quoiqu'elles

fussent bien moins susceptibles d'exactitude que les opérations géodésiques, leur prouvèrent, dans leur première détermination, qu'il n'y avait aucune de ces erreurs marquantes qui sautent aux yeux chez le P. Feuillé.

De quelle distance en mer on voit le pic.

D'après la première hauteur déterminée de mille sept cent quarante toises, MM. Pingré et de Borda avaient établi qu'à une distance de $93' 5''$, c'est-à-dire à un degré et un peu plus de six dixièmes de degré, le pic paraissait sous un angle de trente minutes. Après avoir rectifié leurs calculs sur la véritable élévation perpendiculaire du pic de Ténériffe au-dessus du niveau de la mer, ils ont donné une nouvelle table de la distance à laquelle on peut l'apercevoir du large; on ne sera pas fâché de la trouver ici.

Hauteurs apparentes du pic de Ténériffe.		Distances du pic en minutes de degré terrestre.
0°	0'	128' 56"
0.	30.	97. 52.
1.	0.	75. 32.
1.	30.	60. 3.
2.	0.	49. 1.
2.	30.	41. 7.
3.	0.	35. 16.
3.	30.	30. 47.
4.	0.	27. 16.
4.	30.	24. 27.
5.	0.	22. 8.

Cette table, ainsi rectifiée, est non seulement utile

pour la navigation, mais elle réduit à leur juste valeur les assertions de ces voyageurs qui disent avoir vu le pic à soixante, quatre-vingts, et même cent lieues en mer ; distance où l'on ne peut l'apercevoir. Plusieurs personnes instruites nous ont assuré qu'au sommet de la montagne on distinguait toutes les Canaries, et réciproquement, qu'on distinguait très-bien le pic depuis le canal qui est entre Lançarote et Fortaventure. Ce canal, selon Feuillée, en est à quarante-cinq lieues, et selon d'autres, à cinquante. C'est à cette distance que Becman dit que l'on distingue le fameux pic de Ténériffe ; Duret et Corneille l'étendent à soixante lieues, et Purchas la borne à quarante-huit (1).

Les Guanches appelaient le pic *Teyde*, et c'est encore le nom que lui donnent les habitans des Canaries : il a, à juste titre, excité l'admiration des hommes. De toutes les montagnes du globe qui s'élèvent sur une terre aussi peu étendue, *Teyde* est la plus imposante. Sa hauteur en mètres est de trois mille sept cent dix : elle surpasse celle du mont Cénis, de neuf cent cinq mètres, et celle du Marborée, de deux cent soixante-quinze.

C'est sûrement ce pic dont le Tasse a dit : « La » nouvelle aurore répandait ses humides clartés, lorsque,

(1) Il importe de redresser les erreurs qui pourraient se propager à l'abri d'un grand nom ; on en trouve deux très-palpables dans cette phrase de M. de Buffon : « Le pic de Ténériffe dans l'île de Fer est une des plus hautes » montagnes de la terre ; elle a près d'une lieue et demie de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer ». *Preuves de la théorie de la terre*, art. IX. Le pic de Ténériffe n'est pas dans l'île de Fer, et n'a point près d'une lieue et demie de hauteur perpendiculaire.

» dans un vague lointain, s'offrit aux regards des deux
 » guerriers une montagne dont le sommet était caché dans
 » les nues. Ils approchent, les ombres s'éclaircissent, la
 » montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet
 » sortent des torrens de fumée : telle est cette masse brû-
 » lante qui fait gémir Encelade sous son poids (1). »

Aujourd'hui la comparaison n'est plus aussi vraie ; le pic ne jette plus de flammes ni de torrens de fumée qui se voient de loin : il semble qu'appaisée, cette montagne ne songe plus à désoler l'île qu'elle surcharge ; mais elle n'en nourrit pas moins dans ses vastes profondeurs ce feu dévorant par l'effet duquel elle vomit sur les Canaries une partie de ses entrailles embrasées. L'intérieur de Ténériffe n'est qu'un amas de matières combustibles : nous venons de voir que le cratère du pic fume encore. Depuis 1707, le volcan n'a pas ébranlé la terre ; mais c'est en cette année qu'eut lieu sa dernière éruption mémorable, et que sa fureur s'assouvit sur Garachico.

Destruction
de la ville de
Guarachico.

Garachico, ou Guarachico, était une ville agréable, entourée de champs fertiles, et de riches vignobles dont Clavijo nous donne l'idée la plus charmante ; elle avait en outre un port très-bon et des plus commodes. Dans la nuit du 5 mai 1706 (2) on entendit sous terre un bruit semblable à celui de l'orage, et la mer se retira. Quand le jour vint éclairer le phénomène qui épouvantait les

(1) *Gerusalemme liberata. Cant. decimo quinto. XXXIV.*

(2) On trouve dans Macartney que l'éruption dura deux mois, et eut lieu en 1704.

malheureux habitans de Garachico, on aperçut le pic couvert d'une vapeur rouge et effroyable. L'air était embrasé, une odeur de soufre suffoquait les animaux épouvantés, qui poussaient des mugissemens lamentables, ou des bêlemens plaintifs. Les eaux étaient couvertes d'une vapeur semblable à celle qu'exhalent des chaudières bouillantes : tout-à-coup la terre s'ébranle et s'entr'ouvre ; des torrens de laves, échappés du cratère de *Teyde*, se précipitent dans les plaines du nord-ouest. La ville, moitié engloutie dans les fentes du sol, moitié recouverte par les laves vomies, disparaît en entier. La mer rentrant bientôt dans son lit, inonde les débris du port qui s'est affaissé ; des vagues et des monceaux de cendres occupent la place de Garachico, et l'on retrouve aujourd'hui les restes des maisons, parmi des fragmens de laves ou aux lieux dans lesquels les navires mouillaient autrefois (1).

Les habitans tâchèrent de se sauver par une prompte fuite, mais la plupart firent des tentatives inutiles : les uns furent engloutis dans des fentes qui, en se comblant, les enterraient tout en vie ; d'autres, étouffés par les vapeurs sulfureuses, tombaient asphixiés au milieu de leur course chancelante. Une grande partie de ces infortunés avaient cependant échappé à tant de périls, et, se voyant loin de leurs toits embrasés, se berçaient de l'espoir d'échapper à la mort, quand ils furent presque tous écrasés par une grêle de pierres énormes, dernier

(1) Glats, *History of the Canary isl.* p. 244.

effet de la fureur du Pic , qui , après avoir lancé ces innombrables rochers , s'appaisa en grondant.

On vit alors les malheureux Espagnols de Garachico , qui quelques jours auparavant jouissaient des biens de la fortune , revenir au lieu où avait existé leur ville , et répandre des larmes sur ses débris. Tout avait été détruit , jusqu'aux embarcations de la rade qui avaient disparu. La charité publique vint au secours du petit nombre de malheureux échappés au désastre. On leur donna , aux environs d'Icod , des champs à cultiver ; et c'était , dit - on , un spectacle touchant que de voir arriver sur une nouvelle terre ces victimes d'un volcan : les hommes chargés de ce qu'ils avaient eu le temps d'emporter de plus précieux ; les femmes , toujours mères tendres , conduisant par la main leurs enfans encore épouvantés.

Sans doute les Canaries ont beaucoup souffert de pareilles catastrophes , mais le temps en a effacé le souvenir. On cite , depuis la conquête , deux mamelons assez élevés , formés à Ténériffe par des éruptions , dont l'une détruisit en partie la ville de Guimar. Quelques savans ont pensé que le pic lui-même n'avait été formé que par de pareils événemens.

Eruption
volcanique de
Lancerote en
1730.

En 1730 , un volcan se déclara à Lancerote ; il sortit d'une montagne qui se trouve au lieu nommé *Tymafaya* , depuis un des anciens rois de l'île , qui l'habitait : c'était l'endroit le plus fertile du pays , c'est aujourd'hui le plus aride et le plus solitaire. Un tremblement de terre , une chaleur étouffante , devan-

cèrent cet événement ; le sol s'entr'ouvrit , une nuée de pierres fut lancée par cette ouverture , et retomba en forme de monticule , que des coulées de scories élevèrent et réunirent bientôt en un corps solide. Des courans de laves se répandirent ensuite au loin , et détruisirent plus de dix hameaux. Un sable fin , qui retombait en pluie continuelle , couvrit tous les lieux circonvoisins (1). Le bruit qui accompagna l'éruption s'entendit distinctement de Ténériffe ; et ce que cet événement offre de remarquable , c'est qu'en un lieu où un des torrens de laves sortis du volcan arrivait à la mer , on en vit d'abord s'élever une fumée épaisse , à quelque distance dans l'eau ; une pyramide de pierre , qui s'éleva subitement du sein de l'Océan , succéda à cette fumée , et s'incorpora ensuite à l'île (2) , sans doute par l'interposition de quelques autres matières volcaniques. Je suis bien fâché de n'avoir pu me rendre sur les lieux ; le théâtre de cette singularité , ainsi que les autres volcans des Canaries , mériteraient bien qu'on les visitât : il me paraît toujours surprenant que personne ne se soit donné la peine de faire connaître la minéralogie volcanique d'un archipel qui est si près de nous , et dont les nombreux cratères doivent offrir des choses rares.

Ce qui particularise l'éruption que nous venons de mentionner , n'est pas sans exemple , et peut servir à l'appui de l'opinion du savant Dolomieu , relativement à la formation des îles *Farriglione della Trizza* , auprès

(1) *Not. gen. de las islas Canarias* , liv. X , §. XLIV.

(2) *Glats* , *Hist. of the Can. isl.* p. 200.

de Catane : ces îles paraissent avoir été poussées du fond de la mer, et avoir été formées par un jet de laves qui s'est fait jour à travers le sol en s'élevant verticalement à la surface de la Méditerranée : « Elles auraient » jailli, dit-il, à la manière de l'eau, par la pression » d'une grande quantité de matières fondues dont le » réservoir placé dans le corps de l'Etna, mais beaucoup plus haut, aura par des canaux de communication trouvé moins de résistance dans cette partie, et » fait sa percée dans la mer (1) ». Cette théorie convient à la formation de la pyramide de Lancerote : j'ai cru qu'on me saurait bon gré de faire parler lui-même un illustre minéralogiste. M. Faujas fait aussi mention d'un rocher de laves qu'on peut comparer à ceux dont nous venons de dire un mot, et qui paraît être élevé comme eux, verticalement et tout-à-coup en soulevant du granit au travers duquel il s'est fait jour (2).

Éruptions de
Palme.

La plus ancienne éruption dont on ait conservé la mémoire depuis la conquête des Canaries, est celle qui eut lieu le 15 avril 1588 à Palme, et qui, après avoir bouleversé l'île, qu'elle semblait devoir dissoudre, forma un piton.

Corneille nous apprend qu'en 1677, une montagne nommée *des Chèvres*, vomit des flammes le 13 de novembre durant cinq jours, et s'entr'ouvrit en dix-huit endroits. Le 20 du même mois, elle s'ouvrit en un autre point et poussa du feu, des pierres et sur-tout

(1) Voyez Saint-Non. *Voyag. de Naples et de Sicil.* t. IV, p. 75.

(2) *Volc. éteints du Vivarais*, p. 365.

des cendres, jusqu'à sept lieues au loin ; ce qui obligea les habitans à quitter cette étendue de pays (1).

En 1446, le 13 novembre, Palme avait été ébranlée par des feux souterrains qui s'étaient fait jour dans une autre partie, et produisirent des matières fondues en si grande quantité, qu'un courant de laves qui coula vers la mer, forma une espèce de pointe ou de cap.

Le fameux volcan de Bourbon a produit, en 1776, une éruption dont les résultats sont à peu près les mêmes, mais encore plus étonnans ; le volume de matières fondues que la montagne vomit alors, peut être évalué à plus de sept millions de toises cubiques. On trouvera d'autres faits pareils et plus circonstanciés dans mon voyage en quatre îles des mers d'Afrique, qui s'imprime en ce moment.

On dit aussi qu'il y a un petit volcan à Fer, qui s'est ouvert plusieurs fois et a donné des éruptions plus ou moins destructrices.

Depuis le commencement de ce siècle, les montagnes ignivomes des Canaries paraissaient appaisées. Les fumées que quelques-unes continuaient de jeter n'alarmaient plus personne, et l'on semblait avoir oublié qu'il existât des feux souterrains, quand dans la nuit du 8 au 9 de juin 1798, on entendit dans tout Ténériffe un bruit épouvantable, et l'on éprouva dans la partie de l'ouest quelques secousses, que suivit l'éruption volcanique de la montagne de Cahorra, dont nous

Dernière
Éruption à
Ténériffe en
1798.

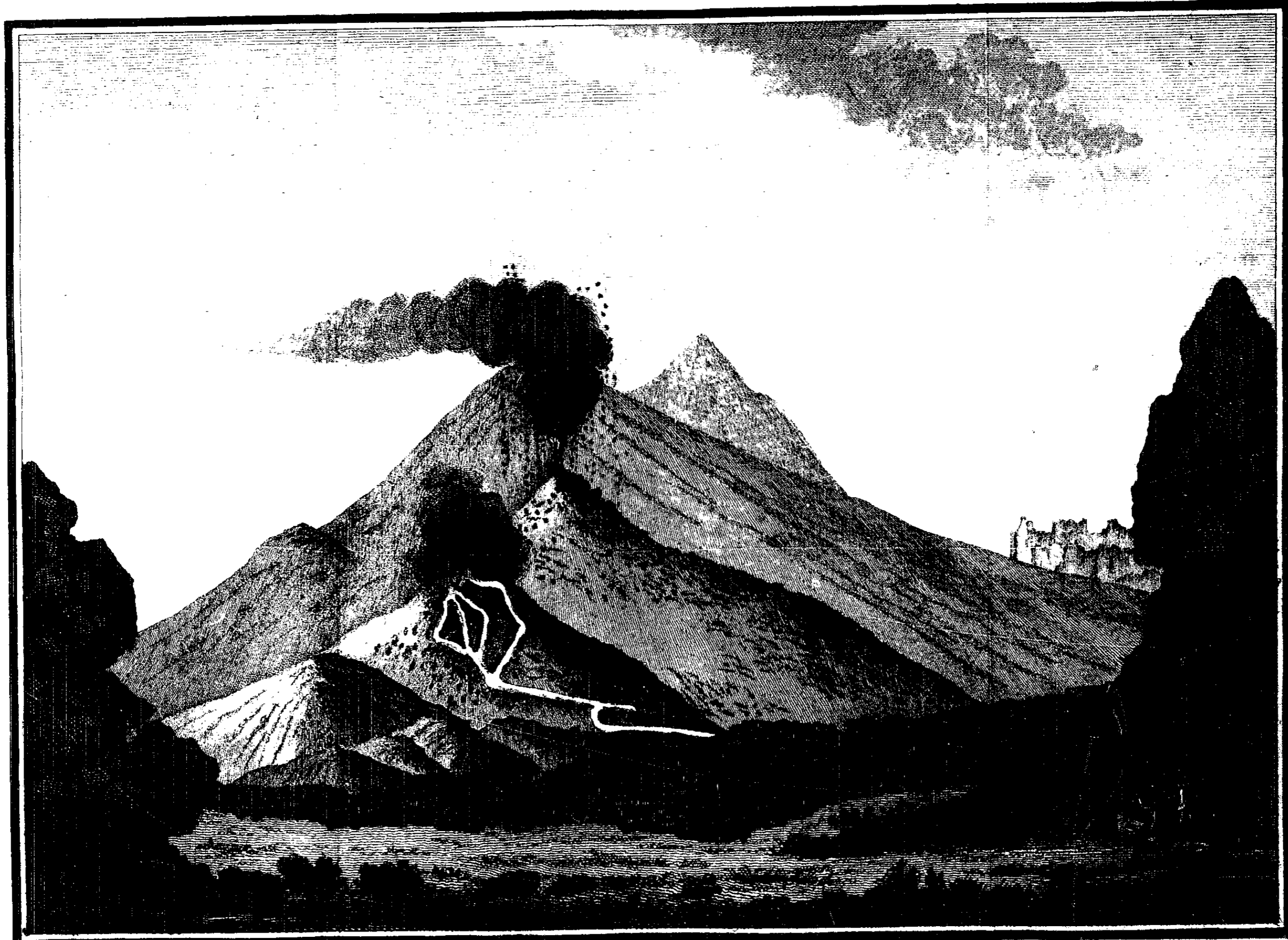
(1) Grand Dictionnaire, au mot *Palme*.

avons déjà dit deux mots. Le Cⁿ. Gickel, officier de marine, revenant en France, et passant par Sainte-Croix, apprit cet événement du citoyen Legros, alors vice-consul de la république aux Canaries, et en donna les détails au citoyen Labillardière, qui en a fait mention dans la rédaction de son intéressant voyage (1). Nous devons à M. Bernard Cologan, de plus amples détails sur ce nouveau volcan : nous les transcrivons à peu près dans les mêmes termes que la relation qu'il a faite lui-même sur les lieux, et qu'il a bien voulu nous communiquer en nous permettant de la traduire.

Description
de Cahorra.

Il se transporta à Cahorra le 18 juin, c'est-à-dire neuf jours après le commencement de l'éruption, et dans le temps où elle paraissait à son plus haut degré de violence. Il y avait alors un peu plus bas que le sommet de la montagne, une dépression sur laquelle se trouvait la plus grande bouche, d'où sortaient une fumée noire et épaisse, des flammes, des pierres, ou autres substances rougies et scorifiées. Une seconde ouverture qui se trouve plus bas lance les mêmes matières ; un troisième soupirail plus éloigné, répond à la base de la montagne de l'autre côté (qui est celui dont nous donnons la vue *Pl. III*), et a l'apparence d'une forge. On y distingue à une certaine distance, au travers d'une fumée continue, un ruisseau de matières fondues se divisant en trois branches, qui se réunissent ensuite en une seule ;

(1) Il dit qu'au moment de l'éruption on comptait jusqu'à quinze bouches, qu'elles se réduisirent ensuite à douze, et qu'au bout d'un mois il n'en restait que deux, qui jetaient continuellement des flammes et des pierres rougies.



Dessiné par Bory de Saint-Vincent l'an IX.

Gravé par E. Collin, l'an XI.

Vue du Volcan de Chahorra, prise du Sud-ouest du Pic de Teneriffe.

il serpente en différentes directions sur près d'une lieue de pays.

Il y a bien une quatrième bouche ; mais actuellement elle donne à peine quelques flammes, quoiqu'elle fume assez par intervalles : elle donnait d'abord, comme la troisième, des matières fondues, mais on ne la distinguait pas de loin.

D'abord les vomissemens de Cahorra étaient accompagnés d'un fracas terrible, qui fit trembler les monts et les rochers circonvoisins. Le bruit n'était plus aussi fort ; cependant, depuis une heure jusqu'à trois heures du matin, le mugissement fut si épouvantable, qu'on eût dit que ce bruit, répété et prolongé par les échos et les gorges de ce séjour de désolation, annonçait que le volcan allait s'entr'ouvrir.

Il semblait qu'il y eût trois temps dans le bruit de l'éruption. Le premier, sourd et étouffé, ressemblait au grondement d'un tonnerre lointain. Le second, plus fort, avait quelque rapport avec celui d'une matière mise en ébullition. Le dernier imitait une décharge d'artillerie. Ce bruit plus fort précédait les flammes, que suivaient les vomissemens des substances fondues : comme si, après l'explosion, il fallait encore un certain temps pour que les laves s'élevassent des profondeurs du volcan à ses bouches ardentes.

Le cratère supérieur ne vomit rien de liquide ; il lance une grande quantité de pierres rougies à une hauteur considérable, et dans une direction perpendiculaire, ou à peu près au plan de l'horizon. Le volume

de ces pierres les fait distinguer de très-loin; trois d'entre elles que leur énormité fit facilement reconnaître, demeurèrent dix et quinze secondes pour s'élever presque à perte de vue, et retomber à terre.

La seconde bouche produit à peu près le même effet, mais d'une façon moins forte, et dans une direction quelquefois oblique à l'horizon.

Sur le sable
volcanique.

Avec ces pierres, les soupiraux lancent encore des nuées d'un sable noir, qui ressemble à de la poudre à canon, et qui obscurcit l'air. M. Cologan paraît penser que ce sable est formé dans les cratères par le choc des roches poussées perpendiculairement, et qui retombant sans cesse les unes sur les autres, se brisent et se réduisent ainsi en fragmens aréniformes. M. Faujas paraît avoir été de la même opinion sur la formation de ces sables volcaniques (1), qui, rejetés par les éruptions et se mêlant avec ce qu'on appelle cendres, retombent en pluie, ou s'abandonnent aux vents, qui de l'Etna les ont portés jusqu'en Grèce, et de Cahorra jusqu'à Fer, Gomère et Canarie.

Je ne doute pas que les chocs des pierres lancées par les volcans ne puissent former et ne forment réellement de ce sable dont nous parlons (2); mais je doute

(1) *Journ. de phys.* an. 1780.

(2) D'après diverses observations que j'ai faites à ce sujet, j'ai cru remarquer que les lançemens et les chocs des blocs de laves, poussés par les soupiraux ou les cheminées des cratères, contribuaient à la production des fragmens qui composent une espèce particulière de mamelons volcaniques. J'ai développé cette idée dans un mémoire lu à l'Institut national lors

qu'ils en produisent assez pour couvrir, comme cela arrive souvent, des espaces de terrains considérables. On sait que le Vésuve en 1631, et le pic, lorsqu'une de ses éruptions détruisit Garachico, absorbèrent les eaux du rivage. Ils durent en même temps attirer du fond de la mer une grande quantité de sable et autres corps marins, qu'ils vomirent ensuite. On a vu d'autres fois les volcans rejeter des choses propres à l'Océan, sans en avoir absorbé une quantité d'eau sensible; je serais donc porté à croire que le sable vomé par la montagne de Cahorra, très-voisin de celui des rives de Ténériffe, par la ressemblance que lui trouve M. Cologan avec des grains de poudre, venait en grande partie du fond de la mer des environs.

Quant au troisième soupirail qui rejette le ruisseau de laves liquéfiées, il fait ses vomissemens sans bruit et sans que les flots de matières fondues renversent ce qui se trouve sur leur passage, ou se surmontent tumultueusement. Au contraire, ces matières fondues coulent avec lenteur, cèdent d'abord aux obstacles qu'elles rencontrent, mais s'accumulent peu à peu de manière à envelopper tout ce qui se trouve sur leur route. A une certaine distance de leur source, elles semblent avoir perdu leur fluidité, sans que pour cela elles cessent de gagner du terrain. Par exemple, quand l'extrémité du courant paraît fixée, il arrive d'autres

de mon retour à Paris; elle sera reproduite avec toutes ses preuves, et les planches à l'appui, dans la Relation de mon voyage dans quatre îles des mers d'Afrique.

laves qui se superposent ou brisent la croûte figée superficielle; et les endroits où ces superpositions et ces brisemens se sont opérés, sont d'un aspect sinistre. En ces endroits, certaines couches ont jusqu'à six et huit varres d'épaisseur, et augmentent continuellement. A l'extrémité du courant, dans un lieu où M. Cologan apposa une marque, trois heures après environ, la lave avait acquis quatre varres de plus en hauteur, sans que le ruisseau qui l'avait portée eût éprouvé un changement sensible dans ses dimensions, et il ne paraissait qu'à peine fluide.

Aux environs de la montagne, on ne sentait ni cette chaleur étouffante, ni cette odeur de soufre qui accompagnent souvent les éruptions. Cependant, je dois à quelqu'un, dans les mains duquel j'ai vu aussi de très-beau soufre sublimé, venant de Cahorra, des blocs de cette substance, ainsi que des fragmens de différentes laves qui en sont imprégnés et qui venaient du même lieu. M. Cologan en a aussi trouvé des morceaux aux environs des bouches, et quelqu'un de sa société s'étant brûlé les doigts en voulant ramasser un éclat de lave qui avait jailli du ruisseau, trouva autour de la brûlure de petites parcelles de cette production volcanique.

L'éruption dont il est question alarma d'abord beaucoup les habitans de Ténériffe; mais le volcan qui l'a produite effraie bien moins aujourd'hui, depuis qu'on a réfléchi que la montagne de Cahorra est entourée de *roca coralles*, *el Tiro del Guencha*, et autres rochers

et barancos qui arrêtent le cours des laves, et doivent en être recouverts ou remplis, avant qu'elles puissent s'étendre sur Guya, qui était le lieu le plus menacé.

M. Cologan termine son intéressant mémoire, en remarquant que toute l'île est volcanique, que d'autres feux souterrains se feront encore jour sur sa surface; mais qu'heureusement ils paraissent ne devoir plus exercer leur tyrannie que dans le canton qui est situé à l'ouest du pic, canton qui, par sa solitude, sa stérilité et l'horreur de son aspect, paraît avoir été destiné par la nature à être le théâtre de pareils événemens (1).

Nous venons de parler de bien des volcans; il ne faut pas en conclure, comme nous l'avons déjà recommandé, que Ténériffe a été formée seulement par les feux souterrains; il est bien vrai que nous n'y avons rien trouvé de pierre calcaire. Macartney croit qu'on n'y rencontre pas de pierre à chaux, et que cette substance y est transportée d'ailleurs; mais le docteur Guillen, cité dans l'Ambassade des Anglais à la Chine, et dont j'ai vérifié des observations, remarque qu'à Laguna le sol n'est pas du tout volcanisé; que dans la plaine, composés de terre végétale, on ne rencontre que quelques fragmens de lave, que les eaux pluviales y entraînent nécessairement du sommet de certaines montagnes voisines. Dans des

Ténériffe est-elles due aux seuls volcans ?

(1) Il y aurait quelques observations à faire, quelques développemens à donner, et quelques comparaisons à établir d'après ce mémoire; mais le chapitre de la Géologie est déjà long, et, pour ne pas le rendre trop considérable, nous renverrons au Voyage que nous publions, et dans lequel nous n'oublierons rien pour satisfaire l'intérêt des lecteurs.

endroits où l'on a fait des creux de plus de trente pieds de profondeur, on trouve, au-dessous du sol, des couches de terre plus ou moins pure, ensuite un lit d'argile, et enfin un dernier lit au-dessous où l'argile est mêlée avec du sable fin quartzeux.

Certaines montagnes qui ont la forme de chaînes auraient-elles toujours été couvertes de laves ? Il est prouvé que dans plusieurs, à une certaine profondeur et dans des crevasses, on trouve la continuation de noyaux granitiques, qui ont à la base des lits d'argile compacte et ferrugineuse. Rien n'annonce que ces matières aient été altérées par le feu, ou soient des laves décomposées (1). Nous avons déjà rencontré des couches de véritable sable coloré par du fer, au pied de certains monticules maritimes des environs de Sainte-Croix. Le docteur Guillen va jusqu'à dire qu'il a évidemment reconnu à Ténériffe des montagnes primitives, très-différentes des volcaniques.

Clavijo rapporte qu'en faisant des fouilles dans un baranco de Candelaria, on trouva des bancs calcaires et des coquilles pétrifiées (2). A la Rambla, on rencontre dans les carrières des lits de corps marins fossiles, qui contiennent non seulement des testacées, mais encore des poissons, et des pierres empreintes de feuilles, parmi lesquelles celles d'oranger, de citronnier, de châtaignier, de vigne, de mûrier et de ronce sont les plus reconnaissables.

(1) *Amb. à la Chine*, t. I, p. 157.

(2) *Not. gén.* etc. t. I, liv. 11, §. XIII.



Designé par Bory de Saint-Vincent en mer. l'an IX.

Gravé par E. Collin. l'an IX.

CLAVAIRES DU LAURIER. N° 1.

B O T A N I Q U E (1).

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une Flore des Canaries. Nous nous sommes borné au catalogue des végétaux que nous avons trouvés à Ténériffe, et que la saison nous a permis de reconnaître. Nous avons rangé les plantes selon la méthode du savant M. de Jussieu.

Les naturalistes ont déjà décrit beaucoup d'espèces sous le nom de *Canariennes*, et je ne crains pas d'avancer qu'ils n'ont pas connu la moitié des végétaux propres aux îles dont nous nous occupons. M. Broussonnet, membre associé de l'Institut national, connu de toute l'Europe par ses excellents ouvrages, et ses connaissances dans les diverses branches de l'Histoire naturelle, réside maintenant à Ténériffe. Il serait à souhaiter qu'il eût le temps de publier la Flore du pays qu'il connaît très-bien. Nous pensons que son travail serait d'autant plus intéressant, qu'on ne se fait pas d'idée de la quantité de choses nouvelles que renferme un pays si voisin et si fréquenté.

1. Clavaire (*du laurier*) C. ligneuse, droite, rameuse, brune.

Clavaria (Lauri) solida, erecta, ramosa, fusca. N.

Pl. IV. A. Coupe de la plante jeune. — B. C. Jeunes individus. — D. E. La plante adulte.

Sa substance est ferme, presque ligneuse, verdâtre ou blanchâtre dans sa jeunesse, devenant dure,

(1) Les plantes qui, dans le catalogue suivant, sont précédées d'un astérisque, sont les plantes cultivées.

sèche et cassante avec l'âge. Cette clayaire acquiert de six à douze centimètres de hauteur, son écorce est brunâtre.

Elle croît sur les plus grands lauriers de la forêt de Laguna, ou elle forme, sur leur tronc, des touffes très-épaisses, composées d'un grand nombre d'individus diversement contournés.

2. Auriculaire réfléchie. *Auricularia reflexa*. Bul.
3. Bolet faux-amadouvier. *Boletus pseudo-igniarius*. Bul.
4. — oblique. *Boletus obliquatus*. Bul.
5. Varec épineux. *Fucus spinosus*. Mant. 313.

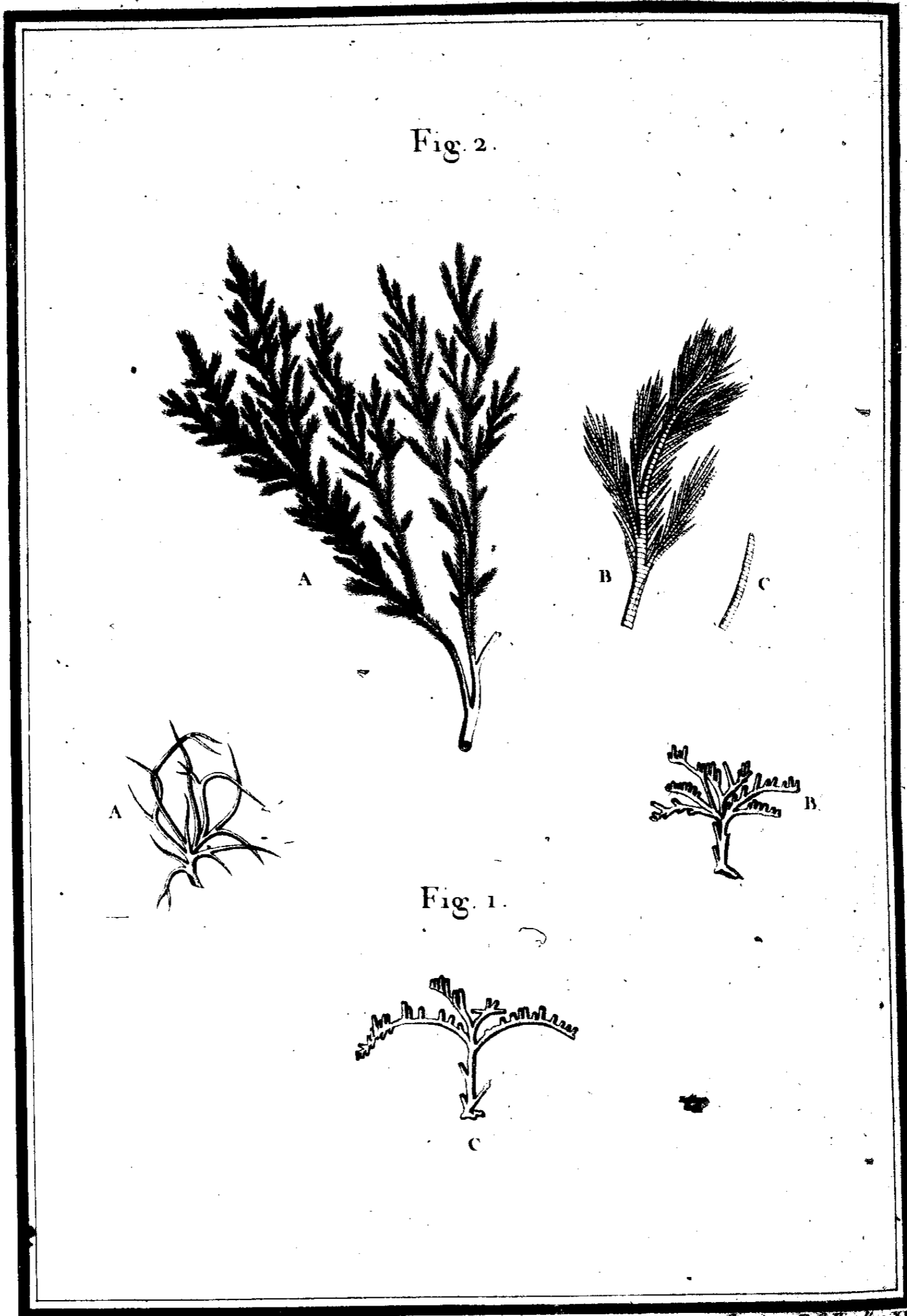
Dans les trous des rochers de la rade de Sainte-Croix.

6. — à feuilles d'abrotanum. *Fucus abrotani-folius*. Syst. veg. 816.
7. — versicolor. *Fucus versicolor*. Gmel. *Fuc.* t. 17. f. 2.
Fucus cartilagineus. Spec. plant. 1630.

Très-commun sur toutes les pierres et les roches de la rade de Sainte-Croix.

8. — plumeux. *Fucus plumosus*. Mant. 134.
9. Varec.
10. — éricoïde. *Fucus ericoïdes*. Gmel. *Fuc. t.* 11. f. 2.
11. — lycopodioïde. *Fucus lycopodioides*. Flor. Dant. 357.
12. — rougeâtre. *Fucus rubens*. Reich. in Spec. plant. IV, 1579.
13. Varec.
14. — en grappes. *Fucus uvarius*. L.
15. — à siliques. *Fucus siliquosus*. L.

Ces trois derniers sont jetés au rivage par la lame du large.



Dessiné par Bory de Saint-Vincent, l'an IX.

Gravé par E. Collin, l'an XI.

FIG. 1. VAREC PERFORÉ N° 17. — FIG. 2. CONFERVE PÂLE. N° 25.

16. Varec corné. *Fucus corneus*. L.
 17. — (*perforé*) rameux; à rameaux ronds, entremêlés; petits rameaux courts, tronqués, perforés à l'extrémité; ouverture terminale presque dentée.

Fucus (*perforatus*), *ramosus* : *ramis teretibus intricatis; ramulis brevis truncato perforatis extremitate, ore subdentato*. N.

Pl. V, fig. 1. A. La plante très-jeune, comme on la trouve entremêlée aux figures B. C. qui la représentent adulte.

Les roches de la rade de Sainte-Croix.

Formant des couches rigides, très-serrées, comme verruqueuses et brunâtres. Tige droite, rameaux partant souvent du même endroit en divergent, ou fourchés, ronds, charnus et recourbés. Petits rameaux insérés en dessus, montans, formant des angles droits avec ceux qui les supportent, tronqués à leur extrémité qui est perforée, et à de légères crénelures imparfaites sur les bords du petit trou.

18. Ulve (*Uvoïde*) rameuse, transparente; rameaux obtus, un peu en massues, ramassés.

Ulva (*Uvoïdes*) *ramosa pellucida* : *ramis obtusis, sub clavatis confertis*. N.

Espèce singulière, entremêlée à d'autres productions marines, formant sur les rochers de petites grappes vertes. Elle est composée de petits rameaux verts, fastigiés, transparens sur-tout à l'extrémité, qui est pâle, arrondie, obtuse, plus grosse qu'à la base. Ces rameaux sont pleins d'eau qui les rend fermes, et les fait éclater

quand on les presse. Ils se couvrent de grains de la même nature, de la même couleur, et souvent assez gros, qui donnent à la plante l'aspect d'une petite grappe.

19. Ulve pruniforme? *Ulva pruniformis*? L.
 20. — laitue. *Ulva lactuca*. L.
 21. — plume de paon. *Ulva pavonia*. L.
 22. Conferve des ruisseaux? *Conferva rivularis*? L.
 23. Conferve.....
 24. — œrugineuse. *Conferva œruginosa*. L.

En gazons verts serrés, souvent entremêlée à l'ulve uvoïde, sur les rochers de la rade de Sainte-Croix.

25. — (*pale*) très-rameuse, à filamens très-fins, très-pâles. *Conferva* (*palescens*) *ramosissima*, *filamentis tenuissimis*, *pallescentibus*. N.

Pl. V. fig. 2. A. La plante de grandeur naturelle. B. Rameau grossi. C. L'un des filamens encore plus grossi.

Les trous des rochers de la rade à Sainte-Croix. Elle acquiert de six à douze centimètres de longueur.

Elle est très-flexible, divisée en cinq ou six rameaux principaux, qui se ramifient à l'infini, et finissent par des filamens très-fins et pâles, qui donnent à la plante une teinte blanchâtre tirant un peu sur le roux. Les articulations sont des sections très-rapprochées, égales et sans étranglement, les entre-nœuds sont transparens, à peu près carrés. Les grosses tiges fistuleuses.

26. Conferve.....

27. — en plume. *Conferva* (pennata), *ramis duplicato pinnatis fuscis*. Huds. Flor. Angl. 486.

La *sertulaire plume*, qui ressemble beaucoup aux petits rameaux de cette conferve, se mêle souvent avec elle (1).

28. Bysse.....

29. Bysse.....

30. — velouté. *Byssus velutina*. L.

31. — des grottes. *Byssus septica*. L.

32. — odorant. *Byssus jolitus*. L.

33. — pourpre. *Byssus purpurea*. Lam. Encyc. méth. Dic.

34. — jaune. *Byssus candellaria*. L.

35. *Lichen pertusus*. L.

36. — *subfuscus*. L.

37. — *limitatus*. Scop.

38. — *fusco ater*. L.

39. — *viridiater*. Lam.

40. — *ater*. L.

41. — *candellarius*. L.

42. — *parietinus*. L.

43. — *ocellatus*. Villars.

44. — *omphalodes*. L.

45. — *saxatilis*. L.

46. — *perlatus*. L.

47. — *fraxineus*. L.

48. — *tremelloïdes*. a. L.

49. *Lichen*

50. — *fascicularis*. Lam. Encyc. méth.

51. — *calicaris*. L.

(1) Il paraît que les parties occidentales des îles offrent plus de plantes marines que les côtes que j'ai visitées.

52. *Lichen farinaceus*. L.
 53. — *prunastri*. L.
 54. *Lichen caninus*. a. β. L.
 55. *Lichen*
 56. — orseille. *Lichen roccella*. Lin. Spec. plant. Lam. Enc. Dic. (Vulgairement l'orseille des Canaries.)

Ce lichen croît en abondance sur les rochers maritimes de Madère et des Canaries. On en faisait autrefois un tel commerce dans ces dernières îles, qu'on avait uni leur nom à celui de cette plante. On se sert de l'orseille dans la teinture, ainsi que d'autres plantes du même genre, et elle donne, après avoir été macérée quelque temps dans l'urine, une belle couleur pourprée. Les teinturiers faisaient un mystère de sa préparation; mais Micheli (1) nous a appris les procédés qu'on y employait: on les trouve aussi dans le *Traité* de M. Hellot *sur la teinture des laines*.

On a cru que les Phéniciens avaient employé l'orseille; ils venaient la chercher dans les îles de l'Océan Atlantique, qu'on nommait alors *Purpurariae*; et la pourpre que nous cherchons dans un murex, n'était peut-être que le *lichen roccella*.

Dolomieu nous apprend que cette plante croît aussi dans l'île de Pantellaria, où, depuis quelque temps, on s'est avisé de la ramasser et d'en

(1) *Nov. gen. plant.* p. 78.

tirer parti. On l'a rencontrée à Candie, et sur quelques parties des côtes d'Afrique. On en trouve aux îles du cap Verd, d'où, en 1736, un navire anglais en rapporta à Sainte-Croix. Les Espagnols et les Génois équipèrent aussitôt des barques pour en aller chercher, et en rapportèrent de Saint-Antoine et de Saint-Vincent plus de cinq cents quintaux, qui ne payèrent chacun qu'une gourde de sortie sur les lieux. J'avais déjà trouvé l'orseille sur les côtes septentrionales de Bretagne. Je l'ai revue depuis à Belle-Isle-en-mer, au lieu nommé Kdonis.

On pourrait établir plusieurs espèces, ou au moins plusieurs variétés, dans le lichen qui nous occupe. Il y a des différences qui me paraissent essentielles entre des plantes qu'on a regardées comme l'orseille.

57. Lichen des rennes. *Rangiferinus*, L.
58. Lichen (*chevelu*) : Usnée ; lacinié, filamenteux ; à filaments comprimés, linéaires, ciliés marginalement ; scutelles terminales, à bords ciliés.
Lichen (comosus) : *Usnea* ; *laciniatus*, *filamentosus* ; *filamentis compressis*, *linearibus*, *marginibus ciliatis* ; *scutis terminalibus ciliatis*. N.
59. Jongermane viticuleuse. *Jongermania viticulosa*. L.
60. — lancéolée. *Jongermania lanceolata*. Veis. crypt. 114.
61. — dilatée. *Jongermania dilatata*. L.
62. — délicate. *Jongermania pusilla* ?
63. Marchante
64. Riccie ?

65. Bry pomiforme. *Bryum pomiforme*. L.
 66. — des murs. *Bryum murale*. L.
 67. — rural. *Bryum rurale*. L.
 68. Hypne aplénioïde? *Hypnum aplenioïdes*? Swart. Nov. plant. gen. et spec.

.. Cette phrase de Dikson (*Crypt. Brit.*) : *Hypnum fronde subramosa, erecta, lineari; apice pedunculifera; capsulis incurvatis*, convient à tout ce que nous avons vu de notre plante, que nous n'avons pas rencontrée en fructification.

69. Hypne crépu. *Hypnum crispum*. L.
 70. *Hypnum triquetrum*. L.
 71. — *velutinum*. L.
 72. — *gracile*. Lam. Encyc. Dic.
 73. Hypne des rives? *Hypnum riparium*? L.

Celui-ci est une belle variété qu'on trouve dans les fontaines : ses jets sont très-entremêlés, très-long, capillaires ou plutôt *confervoïdes*. Ses feuilles sont ouvertes, très-distances, et extrêmement petites.

74. *Hypnum alopecurum*. L.
 75. Hypne soyeux? *An hypnum sericeum*? L.
 76. Hypne
 77. Hypne
 78. Mnie hygromètre. *Mnium hygrometricum*. L.
 79. — pourpée. *Mnium purpureum*. L.
 80. Lycopode denticulé. *Lycopodium denticulatum*. Lin.
Muscus terrestris lusitanicus. Clus. hist. 2. p. 249.

Sur les rochers et les côtes sèches, où il y a des broussailles.

81. Ophyoglosse de Portugal. *Ophyoglossum lusitanicum*. L.
 82. Acrostique lanugineux. *Acrostichum lanuginosum*. Flor.
 atlant. tom. II, p. 400. Pl. 256.
 83. Polypode de Virginie. *Polypodium virginianum*. L.

C'est Labillardière qui l'a trouvé dans les environs
 de l'Orotava.

84. Polypode commun. *Polypodium vulgare*. L.
 85. — aiguillonné. *Polypodium aculeatum*. L.

Plus grand que dans nos départemens.

86. Polypode fougère mâle? *Polypodium filix mas*? L. *An
 filix ramosa, villosa, major, crenis rotundatis dentata?*
 Plum. Plant. Amer. Pl. XXIII.

Dans la forêt de Laguna.

87. Polypode ptéryoïde? *Polypodium pteryoides*. Mant. 307.

Sur certains vieux murs. On le trouve aussi à
 Funchal, capitale de Madère.

88. Polypode
 89. Doradille
 90. — scolopendre. *Asplenium scolopendrium*. L.
 91. — hémionite. *Asplenium hemionitis*. L.

Le long du canal de Laguna, et dans la forêt.

92. Doradille (à larges feuilles), à frondes pinnatifides; folioles
 alternes, confluentes, un peu aigus.

Asplenium (latifolium), *frondibus pinnatifidis; laciniis
 alternis, confluentibus, subacutis*. N.

Pl. VI.

Cette belle espèce croît dans la forêt de Laguna,
 et sur les rochers assez arides des environs de

Sainte-Croix, où nous la trouvâmes toute desséchée : le jardinier de l'expédition nous l'annonça comme un *acrostique*.

Plusieurs auteurs ont mentionné cette espèce, particulièrement Labillardière, qui dit qu'à Ténériffe on rencontre un *cétérach* remarquable par un feuillage plus large que celui d'Europe (1).

Notre doradille croît comme l'*asplenium ceterach*, et lui ressemble si fort, qu'on ne peut établir dans la phrase qui la caractérise d'autre différence que les folioles subaigus, tandis qu'ils sont ronds ou obtus dans la plante d'Europe : mais les dimensions n'ont aucun rapport. L'*asplenium latifolium* acquiert jusqu'à quatorze et quinze pouces de longueur. Ses feuilles sont épaisses, d'un beau verd en dessus. La nervure longitudinale est un peu flexueuse, très-écailleuse. Les folioles, qui sont bien moins confluens que dans le *cétérach*, et presque distincts, sont irrégulièrement triangulaires, tout-à-fait écailleux en dessous, et ont de douze à dix-huit paquets de semence disposés sur les parties latérales de la nervure, plus gros et plus courts à proportion que dans le *cétérach*.

93. Doradille maritime? *Asplenium maritimum*? L.

94. — *Asplenium cultrifolium*? L.

(1) *Voyag. à la recherche*, t. I, p. 24.

95. Doradille
96. — noire. *Asplenium adiantum nigrum*. L.
97. — (gémiaire), à frondes subbipinnées; pinnules cunéiformes, tricuspidées; fructifications deux à deux à l'extrémité des nervures, qui sont dichotomes.
Asplenium (geminaria), frondibus subbipinnatis, etc. N.
98. — polytric. *Asplenium trichomanes*. L.
99. Blechne prolifère. *Blechnum radicans*. Mant. 307.

Les auteurs donnent Madère et la Virginie pour la patrie de cette belle fougère. Elle abonde aux Canaries et particulièrement dans la forêt de Laguna, dans les ravins profonds, et sur les roches humides, qu'elle pare de ses belles frondes, longues de trois à cinq pieds, et même de huit à dix, à ce qu'on m'a dit. Ces frondes ne sont véritablement que pinnées, ont leurs pinnules oblongues, très-grandes, lancéolées, pointues, finement dentées sur les bords, et profondément pinnatifides; à divisions égales, linéaires, lancéolées, très-pointues; elles sont du plus beau verd en dessus, pâles en dessous, réticulées comme les frondes de certaines *marchantes*.

La fructification consiste en lignes brunâtres, disposées bout à bout, alternes sur deux lignes parallèles, et adhérentes aux nervures longitudinales des divisions des pinnules, et des pinnules même: mais dans ces dernières elles sont très-distantes et ne se touchent pas. On trouve, outre ces lignes, de petits corps de la

même nature, irréguliers ou arrondis, répandus autour de la fructification, comme s'ils eussent dû en faire partie, et n'avaient pu y trouver de place.

Les frondes parvenues à leur dernier degré d'accroissement se courbent, deviennent prolifères, et leur extrémité prend racine.

100. Ptéris

101. — à longues feuilles. *Pteris longifolia*. L.

102. — aquilin. *Pteris aquilina*. L.

103. — à queue. *Pteris caudata*. L.

104. Adianthe réniforme. *Adiantum reniforme*. L. *Hemionilis Azarifolia*. Sloan. Jam. 14. Hist. 1. p. 15.

Très-commune dans la forêt de Laguna, sur les rochers au fond du second baranco du nord, derrière Santa-Cruz : elle est aussi à Madère.

105. Adianthe capillaire de Montpellier. *Adiantum capillus veris*. L.

Outre l'espèce européenne, on trouve en divers lieux humides de Ténériffe une petite variété de deux tiers moins grande. Ses folioles sont plus entières, plus cunéiformes, et chargées de beaucoup plus de fructifications qui, au contraire, sont comparativement plus grandes que dans le capillaire ordinaire de Montpellier.

106. Trichomane des Canaries. *Trichomanes Canariensis*. L.

(Cette belle fougère couvre les murs de Laguna, et les arbres de la forêt (1).)

(1) Les fougères, dont nous n'avons pu mentionner que peu d'espèces, sont, à ce qu'on m'a assuré, très-nombrées aux Canaries.

107. Potamogeton nageant. *Potamogeton natans*. L.

108. Pied-de-veau..... *Arum*..... Nouvelle espèce dont je n'ai vu que les feuilles digitées.

Aux bords de la forêt de Laguna, ou croissant avec la suivante aux lieux humides.

109. Pied-de-veau colocase. *Arum colocasia*. L. *Arum acaule, foliis peltatis, ovatis, repandis, basi emarginatis*, Hasselq. It. 485.

On cultive cette plante dans les lieux fangeux, frais et humides, où elle se propage, et se trouve souvent spontanément. On mange ses racines cuites sous la braise ou au four; elle conserve toujours un peu de l'âcreté propre à toutes les plantes de son genre; mais ceux des gens de la campagne qui le peuvent, corrigent cette âcreté par un peu de miel.

La plante dont il est question réussit si bien aux Canaries, qu'elle paraît y avoir été cultivée de toute antiquité. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa belle feuille figurait assez souvent dans les peintures des Guanches; car ce ne peut être que d'elle qu'on a voulu parler, en disant que les anciens insulaires imitaient fort bien une très-grande feuille qui avait un peu l'air d'un cœur, et avait une queue par le milieu.

M. Ventenat a très-judicieusement pensé, le premier, que la colocase devait être séparée du genre des *Arum*.

110. Souchet latéral. *Cyperus (lateralis); culmo teritriscula nudo; spica laterali sessili*. Sup. 102.

Au bord d'un filet d'eau, dans le fond du troisième baranco, au nord de Santa-Cruz.

111. Souchet

Chaume subtriquetre, de quatre à cinq pieds de hauteur, ayant trois ou quatre feuilles; ombelle très-grande, avec les involucre très-grands: ses rayons supportent des ombellules quelquefois prolifères, composées de gros épillets sessiles, formant des espèces de têtes. Les feuilles et les involucre, insensiblement dentés sur les bords, sont d'un gris glauque en dessous.

Au même lieu que le précédent.

112. Scirpe miliacé. *Scirpus* (miliaceus), *culmo triquetro nudo; umbella supra decomposita; spicis terminalibus sessilibus; involucro setaceo*. Burm. ind. tab. 9. fig. 2.

La plante que nous avons trouvée convient si bien à la figure que nous citons de Burman, que nous n'avons pas osé regarder notre scirpe comme différent, quoique les folioles de l'involucre soient plus longs que l'ombelle; ce qui ne paraît pas exister dans la plante de Burman.

113. Alpiste des Canaries. *Phalaris Canariensis*. L.

On lit, dans la compilation intitulée, *Abrégé de l'Histoire des voyages*, qu'on trouve dans toutes les Canaries, l'orseille, plante qui produit la graine des Canaries, mais qui demande beaucoup de soins, tandis qu'elle croît sans peine

dans la Hollande et autres pays de l'Europe. Corneille, dans son grand *Dictionnaire géographique*, avait donné dans le même contre-sens: ce qui prouve que ni Corneille ni ceux qui ont emprunté le nom de M. de Laharpe ne connaissaient ce dont ils parlaient; ils avaient cela de commun avec les deux tiers des gens qui écrivent.

114. Panic glauque. *Panicum glaucum*. L.
 115. — pied-de-coq. *Panicum crus galli*. L.
 116. — dactyle. *Panicum dactylon*. L.
 117. — sanguin. *Panicum sanguinale*. L.
 118. * Sucrier usuel, vulgairement canne à sucre. *Saccharum officinarum*. L.

Cette plante a été transportée aux Canaries par les Européens.

119. — de Ténériffe. *Saccharum* (Teneriffæ), *foliis subulatis, planis; floribus paniculatis, muticis; involucri piloso nullo, calyce villosissimo* Sup. p. 106.

Ses feuilles sont un peu glauques, rigides; le chaume genouillé à sa base; la panicule lâche, composée de rameaux filiformes, chargés de fleurs, dont le calice couvert de longues soies argentées et brillantes, fait un joli contraste avec les étamines qui sont d'un jaune orangé: c'est l'une des plus belles graminées que je connaisse; elle abonde sur les pierres désunies, et aux lieux les plus arides des environs de Sainte-Croix.

120. Barbon velu. *Andropogon* (hirsutum), *paniculae spicis conjugatis, calycibus hirsutis*. Læfl. It. 171.

Couvre les côtes sèches et arides.

121. Cenchrus cilié. *Cenchrus ciliatus*. Mant. 302.
 122. Avoine
 123. * — usuelle. *Avena sativa*. L.
 124. Avoine
 125. Orge des rats. *Hordeum murinum*. L.
 126. * — distique. *Hordeum distichum*. L.
 127. * Blé cérééal. *Triticum aestivum*. L.
 128. * Seigle cérééal. *Secale cereale*. L.

Ces trois dernières plantes étaient cultivées dans les Canaries dès avant la conquête, si nous en croyons le plus grand nombre des auteurs. Corneille dit qu'un grain de blé a produit aux Canaries jusqu'à quatre-vingts épis.

129. Brome stérile. *Bromus sterilis*. L.
 130. — rougeâtre. *Bromus rubens*? Amœn, acad. 4. p. 265.
 131. — à épis distiques. *Bromus distachios*. L.
 132. Paturin annuel. *Poa annua*. L.
 133. — amourette. *Poa œragrotis*. L.
 134. — rigide. *Poa rigida*. L.
 135. Bryse majeure. *Brysa major*. L.
 136. Roseau commun. *Arundo phragmites*. L.
 137. — canevère. *Arundo donax*. L.
 138. * Le maïs. *Zea mays*. L. (1).
 139. * Palmier dattier. *Phoenix dactylifera*. L. *Palma*. Dod. Pemp. 819. J. B. H. 1. p. 351. C. B. P. 506.

Le dattier est, de toute antiquité, cultivé par les

(1) Il paraît, par la grande quantité de chaumes secs et méconnaissables que j'ai rencontrés, que, dans la belle saison, il y a beaucoup de graminées à Ténériffe : ils étaient si brûlés quand j'y étais, que je n'ai pu reconnaître à peu près, comme on le voit par cette liste, que les espèces qui nous sont les plus familières.

hommes de l'Afrique ; c'est le palmier des anciens ; il a existé de tous les temps aux Canaries. Nous avons vu que les insulaires, pour faire remarquer de loin les creux où ils avaient bâti leurs habitations, plantaient un palmier à l'entrée. Pline (1), en parlant des Isles Fortunées, dit qu'elles abondent en arbres à fruits, parmi lesquels on distingue le palmier portant des dattes. *Palma caryotas referens.*

140. Le dragonnier ou sang de dragon. *Dracena draco*. Syst. veget. 275. *Draco arbor*. Clus. hist. 1 p. 1. C. B. P. 305.

Cet arbre se trouve aussi à Madère ; mais, selon la remarque du lord Macartney, les dragonniers de cette île ne sont rien en comparaison de ceux des Canaries. Il cite un sang de dragon non loin de l'Orotava, dont le tronc a dix pieds de hauteur au-dessus du sol, et trente-six pieds de circonférence ; plus haut, il se partage en douze branches qui s'écartent régulièrement dans une direction oblique, comme les divisions d'une ombelle. On dit que lorsque les Espagnols firent la conquête de l'île, cet arbre existait déjà, et servait de bornes à des possessions.

Dès l'antiquité, le dragonnier était regardé comme l'arbre propre des Canaries ; les Guanches faisaient des boucliers de son bois. Nous verrons

(1) Lib. VI, cap. XXXII.

qu'il joue un grand rôle dans les anciennes traditions qui ont rapport aux Isles Fortunées. Nulle part, il n'est plus beau et en plus grande quantité que sur les côtes septentrionales de Ténériffe, et aux racines du pic. On y recueille son suc qui entre, comme on le sait, dans le commerce. On peut consulter, à cet égard, Pomet, dans son *Traité des drogues*, ou Valmont de Bomare, dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.

La plupart des voyageurs de notre expédition de découvertes achetèrent à Laguna, dans un couvent où il y avait des religieuses charmantes, de petits paquets de racines qui n'avaient pas beaucoup de goût ni de vertu par elles-mêmes, mais qui étaient colorées d'une couche de sang de dragon, afin qu'en les mâchant elles conservassent les dents et les gencives. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de cette petite marchandise, c'est que les religieuses qui la vendaient, avaient la bouche fraîche et de toute beauté.

- 141. Asperge à feuilles aiguës. *Asparagus acutifolius*. L.
- 142. Asperge
- 143. Fourgon androgyne. *Ruscus androgynus*. L.
- 144. Fourgon
- 145. Fourgon
- 146. Salsepareille épineuse. *Smilax aspera*. L.
- 147. — élevée. *Smilax (excelsa)*, caule aculeato, angulato; foliis inermibus, cordatis, novem nervis. Mill. Dict., p^o. 2.

148. Salsepareille
 149. Junc congloéré. *Juncus conglomeratus*. L.
 150. Ail pubescent. *Allium subhirsutum*. L.
 151. * *Allium*. Nous réunirons sous ce numéro les diverses espèces qu'on cultive dans les jardins, et qui se trouvent aux Canaries.
 152. Hyacinthe tardive. *Hyacinthus serotinus*. L.
 153. Hyacinthe
 154. * Agave d'Amérique. *Agave Americana*. L.

Les Espagnols en coupent les feuilles, qu'ils font rouir ; ils en composent ensuite des cordages dont j'ai vu faire usage dans les petites embarcations de Sainte-Croix, mais ils ne m'ont pas paru très-bons.

155. * Bananier. *Musa paradisiaca*. L.
 156. Diverses Orchidées méconnaissables (1).
 157. Loréole. *Daphne gnidium*. L.
 158. Laurier d'Inde. *Laurus Indica*. L.

Cette belle espèce de laurier est fort commune dans les montagnes ; on la nomme *vinaticos*.

159. — des héros. *Laurus nobilis*. L.

Les forêts des Canaries contiennent quatre ou

(1) Nous avons vu chez M. Broussonnet plusieurs plantes de cette famille, que nous ne mentionnerons même pas, parce que nous n'y sommes pas autorisés. Il y a aussi dans tous les environs de Sainte-Croix une belle plante, si remarquable, qu'il est surprenant qu'aucun voyageur n'en ait fait mention : je ne l'ai pas vue en fructification ; je laisse donc à ceux qui seront plus heureux que moi le soin de la décrire : je crois qu'elle doit former un genre nouveau. On la nomme *balot* dans le pays : ses feuilles, longues, linéaires, grasses, aqueuses, ont une odeur nauséabonde de chénopode, et passent pour un poison mortel.

cinq autres belles espèces de laurier, qui sont peut-être nouvelles.

160. * Laurier avocayer. *Laurus persea*. L.
 161. Persicaire commune. *Polygonum persicaria*. L.
 162. — des oiseaux. *Polygonum aviculare*. L.
 163. L'oseille patience. *Rumex patientia*. L.
 164. — panduriforme. *Rumex pulcher*. L.
 165. * — des jardins. *Rumex acetosa*. L.
 166. — petite. *Rumex acetosella*. L.
 167. Arroche glauque. *Atriplex glauca*. L.

Sur les murs des forts aux bords de la mer.

168. Arroche rose. *Atriplex rosea*. L.
 169. Soude d'usage. *Salsola sativa*. L.
 170. — muriquée? *Salsola muricata*? L.
 171. Bette maritime. *Beta maritima*. L.
 172. Chénopode fétide. *Chenopodium vulvaria*. L.
 173. — botryde. *Chenopodium botrys*. L.
 174. *Achyranthes aspera*. L.
 175. Polycarpée de Ténériffe. *Polycarpha Teneriffæ*. Lamarc.
 Journal d'Hist. nat., vol. 2, pl. 25.
 176. *Illecebrum*
 177. — *paronichia*. L.

Les rues de Sainte-Croix.

178. Plantain pied de pigeon. *Plantago lagopus*. L.
 179. — Plantain
 180. Statice maritime. *Statice limonium*. L.
 181. Statice
 182. — mucroné. *Statice* (mucronata); *caule crispo foliis ellipticis, integris; spicis secundis*. Suppl. p. 187.
 183. Mouron rouge. *Anagallis phœnicea*. Lam.
 184. Lysimaque nummulaire. *Lysimachia nummularia*. L.

185. Véronique officinale. *Veronica officinalis*. L.
 186. Olivier d'Europe. *Olea Europæa*. L.
 * *a.* *Olea sativa*. C. B. P. 472.
β. *Olea sylvestris*; *folio duro subtus incano*. C. B. P. 470.
 187. Justice à feuilles d'hyssope. *Justicia hyssopifolia*. L.
 188. Justice *an Dianthera*? L.
 189. Jasmin officinal. *Jasminum officinale*. L.
 190 * — des Açores. *Jasminum azoricum*. L.
 191. — humble. *Jasminum humile*? L.

Aux lisières des bois, et sur des côtaux.

192. Verveine officinale. *Verbena officinalis*. L.
 193. — nodiflore. *Verbena nodiflora*. L.
 194. Romarin officinal. *Rosmarinus officinalis*. L.
 195. Sauge des Canaries. *Salvia* (Canariensis) *foliis hastato triangularibus, oblongis, crenatis* Reich. *in sp. plant.* 68.
 196. * — officinale. *Salvia officinalis*. L.
 197. Sauge
 198. Germandrée hétérophyle. *Teucrium* (heterophyllum), *foliis crenatis ellipticis; floribus lateralibus solitariis; corollæ labio exterius lanato; ramis heterophyllis*. Hér. stirp. nov. 4, p. 84.
 199. Sarriette officinale. *Satureia officinalis*. L.
 200. Lavande aspic. *Lavandula spica*. L. *Lavandula latifolia*. C. B. P. 116.
 201. — stœchade. *Lavandula stoechas*. L.

Sur les côtes sèches, autour de la plaine de Laguna.

202. Lavande multifide. *Lavandula multifida*. L.
 203. — pinnée. *Lavandula* (pinnata) *foliis petiolatis pinnatis subcarnosis foliolis cuneiformibus; spica ramosa imbricata*. Lam. Encyc. méth. Dic.

Dans les barancos au nord de Sainte-Croix. Belle espèce blanchâtre.

204. Lavande abrotanoïde. *Lavandula* (abrotanoïdes) *foliis bipinnatis subglabris viridibus; spica ramosa, bracteis nudis nervoso striatis*. Lam. Encyc. méth. Dic.

Commune sur les collines des environs de Sainte-Croix.

205. Crapaudine des Canaries. *Syderitis Canariensis*. L.

206. Crapaudine

207. Menthe des Canaries. *Mentha Canariensis*. L.

Arbuste débile. Les bords de la forêt de Laguna.

- β. *Mentha Canariensis* (minor), *foliis rotundioribus, integerrimis*. N.

208. Menthe

209. — pouliot. *Mentha pulegium*. L.

210. Lamier pourpré. *Lamium purpuræum*. L.

211. Epiaire annuelle. *Stachis annua*. L.

212. Marrube d'Espagne. *Marrubium hispanicum*. L.

213. Origan vulgaire. *Origanum vulgare*. L.

214. Thym

215. Thym

216. Prunelle?

217. Mélisse cathaire. *Melissa nepeta*. L.

Plus grande qu'en France, plus velue. Ses feuilles sont hérissées sur les deux pages. Elles acquiert trois et quatre pieds quand elle trouve à s'appuyer sur les plantes voisines : elle est presque sous-ligneuse.

218. Mélisse frutiqueuse. *Melissa fruticosa*. L. *Calamintha Hispanica pubescens, mari folio*. I. R. H. 194.

Les lieux secs et arides des environs de Sainte-Croix, les bords de la mer.

Feuilles opposées, linéaires, pointues, sessiles, régulièrement dentées, à bords révolus, un peu tomenteuses, blanchâtres; tiges très-ligneuses, sub-tricotomes, avec un grand nombre de rameaux scopariformes très-entremêlés.

219. Mélisse officinale. *Melissa officinalis*. L.
220. Tête de dragon des Canaries. *Dracocephalum Canariense*. L.

Aux bords de la forêt de Laguna.

221. Scrophulaire à feuilles de bétoine. *Scrophularia betonicaefolia*. Mant. 87.

Les rochers humides derrière Sainte-Croix.

222. Digitale des Canaries. *Digitalis Canariensis*. L.

C'est un des plus beaux ornemens de la forêt de Laguna.

223. Jusquiame noire. *Hyoschiamus niger*. L.
224. — dorée. *Hyoschiamus aureus*. L.
225. Sramoine metel. *Datura metel*. L. *Datura alba*. Rumph. Amb. 5. p. 242, n° 87.

Dans les rues de Sainte-Croix.

226. Morelle noire. *Solanum nigrum*. L.
227. — pomme de loup. *Solanum lycopersicon*. L.

Cette plante, d'abord cultivée, croît maintenant d'elle-même aux environs des lieux habités. Dans l'état sauvage, ses feuilles sont plus petites et plus découpées, ses tiges plus dures, moins élevées, et se soutenant toutes seules.

228. * Morelle tubéreuse. *Solanum tuberosum*. L.

229. Piment annuel. *Capsicum annum.* L.

230. Hélotrope d'Europe. *Heliotropium Europæum.* L.

Au bord de la mer.

Plus vigoureux que dans nos contrées, moins haut,
rude au toucher.

231. Viperine géante. *Echium giganteum.* L.

232. — vulgaire. *Echium vulgare.* L.

233. — violette. *Echium violaceum.* L.

234. — argentée. *Echium* (argenteum) *foliis linearibus,*
hirsutis, apice patulis? Mant. 202.

Cette belle espèce croît dans le fond du troisième
baranco, au nord de Sainte-Croix, à droite
quand on y entre par la mer.

235. Oreille-de-souris des champs. *Myosotis arvensis.* Lam.
Flor. franc.

236. — des marais. *Myosotis palustris.* Lam. Flor. franc.

237. * Liseron patate. *Convolvulus batatas.* L.

238. — des Canaries. *Convolvulus Canariensis.* L.

Dans la forêt de Laguna, dont cette espèce couvre
des arbres entiers.

C'est son tronc qui fournit le bois de rose ou de
Rode, si renommé par son odeur, et dont
l'origine a été long-temps incertaine.

239. Liseron

240. — fleuri. *Convolvulus floridus.* Sup. 136.

241. Liseron,

242. — à feuilles de genêt. *Convolvulus genistifolius.*

Dans le premier baranco qu'on traverse pour aller
de Sainte-Croix à Laguna.



Dessiné par Boxy de S^t V^o en mer, l'an IX.

Gravé par E. Collin, l'an XI.

MOCAN.

243. Scamonée à feuilles étroites. *Periplauca* (*angustifolia*),
foliis aveniis, glabris, angusto lanceolatis, perennan-
tibus; folliculis horizontalibus, basi oppositis. Labil-
lardière, Ic. Plant. Rar. Syriæ. Dec. 2. p. 13. tab. 7.

Les lieux secs, pierreux, et peu éloignés de la mer.

244. Mocan. *Mocanera*. Juss. Gen. Plant. *Visnea mocanera*. L.
Pl. IX. A, fleur non épanouie. *B*, pétales. *C*, étamines. *D*,
calice ouvert, et stiles.

Le mocan est un arbuste particulier aux Canaries.

Il n'a jamais été figuré. J'ai donc cru devoir le faire graver, malgré que je ne l'aye pas trouvé moi-même en fleur. C'est aux soins que MM. Ventenat et Labillardière ont bien voulu se donner, que je dois des échantillons beaucoup plus beaux que ceux que j'avais recueillis et qui ont servi à composer notre *Pl. IX*, ainsi que l'article suivant.

Le *visnea mocanera* appartient à la *dodécandrie trigynie* de Linné. M. de Jussieu l'avait placé dans les *Onagres*; mais M. Ventenat l'ayant mieux examiné, le regarde comme étant de la famille des *Dyospiros*, où je l'ai rapporté d'après ce botaniste.

Étamines. 2. Inégales, à filamens glabres, élargis à leur base.

Stiles. 3. Filiformes, plus longs que les étamines, velus à leur base, persistans.

Ovaire. Supérieur, velu, pyramidé.

Noix. Dure, allongée, un peu anguleuse. 2 ou 3-loculaires.

Semences

Pétales. 5. Ovales acuminés, un peu unis à leur base.

Calice. Inférieur, persistant, à cinq divisions dures, velues, dont deux extérieures, plus courtes et plus arrondies, avec une très-petite bractée à l'insertion du péduncule.

Le *mocan* a l'aspect d'un *phyllirea*. Ses rameaux sont pointillés, un peu flexueux et anguleux. Ses feuilles, ovales, lancéolées, oblongues, dentées, polies, pâles en dessous, et assez dures, ont leur pétiole court et un peu velu; elles sont alternes, et un peu distantes. Les péduncules sont accillaires; solitaires, ou réunis jusqu'à trois et quatre, courbes, longs de trois à six lignes.

Il se pourrait que ce fût le *mocan* que les Guanches nommaient *yoya*. On dit qu'ils en recueillaient les fruits, et qu'après les avoir exposés au soleil pendant deux ou trois jours, ils les faisaient bouillir avec de l'eau jusqu'à ce qu'il en provînt une sorte de sirop ou de miel, qu'ils appelaient *chacherquen*. Ils mêlaient ce *chacherquen*, qu'ils aiment beaucoup, à leur *gofio*, et l'employaient aussi comme médicament (1). J'ai consulté, à ce sujet, un homme instruit des Canaries, qui ne croit pas que ce fût le *mocan* qu'on nommait *yoya*,

(1) Clavij. *Not. gen. etc.* L. II, §. VI. *Su frutas.*

mais plutôt le *carroubier* ; cependant d'autres personnes disent que ce sont les Européens qui ont apporté le *carroubier* dans l'Archipel.

245. Bruyère en arbre. *Erica arborea*. L.

246. Bruyère

247. Arbousier à feuilles de laurier. *Arbutus* (laurifolius), *caule arboreo ; foliis oblongis, utrinquè acuminatis ; acutè serratis glabris ; racemis accillaribus, secundis, sessilibus, solitariis*. Sup. 238.

Après les fatigues d'une longue journée d'herborisation, M. Broussonnet eut la complaisance de me conduire, par les chemins les plus âpres, au lieu où croît l'arbre dont il est question. Je ne saurais lui témoigner assez de reconnaissance pour m'avoir fait connaître ce bel arbousier de haute futaie, dont le tronc est poli comme celui de l'*andrachne*, et les fleurs blanches bien plus grandes que celles de l'*unedo*. Ses fruits gros comme des noix, en grappes, et de l'orangé le plus vif, sont d'un goût très-agréable. Les Guanches les aimaient beaucoup. Les jeunes pousses sont rouges et très-visqueuses.

L'arbousier à feuilles de laurier réussirait à merveille dans nos départemens méridionaux : il serait à souhaiter qu'on en enrichît nos vergers. Michaux en a porté du plant à l'Ile-de-France.

248. Myrtil. *Vaccinium*

Les montagnes élevées.

249. Campanule dorée.
- Campanula aurea*
- . L.

Les environs de l'Orotava et du Pic.

250. Lobelie (
- Broussonet*
-), à tige rameuse, à feuilles très-entières, finissant en pétiole; péduncules subuniflores, très-longs, avec une petite bractée.

Lobelia (*Broussonetia*), *caule ramoso; foliis subintegerrimis, in petiolo desinentibus; pedunculis subunifloris, longissimis, bracteatis*. N.

Cette espèce nouvelle croît dans la plaine de Laguna, le long du canal de bois qui conduit l'eau à la fontaine qui est à l'entrée de la ville.

251. Jasionne des montagnes.
- Jasione montana*
- . L.

252. Prenanthe à feuilles découpées.
- Prenanthes*
- (
- pinnata*
-),
- fruticosa; foliis impari-pinnatis, multijugis; foliolis linearibus, integerrimis; panicula composita*
- . Sup. 347.

Les lieux secs et arides, les côtes des Barancos.

253. Laitue des champs.
- Lactuca virosa*
- . L.

254. * — des jardins.
- Lactuca sativa*
- . L.

255. Laitron commun.
- Sonchus oleraceus*
- . L.

256. — frutescent

257. Épervière savoyarde.
- Hyeratium sabaudum*
- . L.

258. Épervière

259. Chicorée endive.
- Chicorium intibus*
- . L.

260. Catananche bleue.
- Catananche caerulea*
- . L.

261. Carline xeranthémoïde.
- Carlina*
- (
- xeranthemoïdes*
-);
- fruticosa, ramosa, tomentosa; foliis lineari-subulatis, serraturis spinascentibus; paniculae terminali radio flavo*
- . Sup. 349.

Sur une côte aride, au nord de la plaine de Laguna, près du lieu où croît l'arbousier, n°. 247.

262. Chardon
 263. — crépu. *Carduus crispus*. L.
 264. Centaurée chaussetrape. *Centaurea calcitrapa*. L.
 265. Centaurée
 266. — hérissée. *Centaurea aspera*. L.
 267. — de Lippi. *Centaurea Lippii*. L.
 268. Tintorette des champs. *Serratula arvensis*. L.
 269. Cacalie
 270. *Cacalia* (albifrons), *foliis cordatis, biserratis, acutis, subtus tomentosis; stipulis oblongis, rotundatis*. Sup. 353.

Très-commune dans la forêt de Laguna.

271. Cacalie de Klein. *Cacalia Kleinia*. L.
Nec cacalia, nec cacaliastrum, an tithymaloïdes pubescens, nerii folio. Burm. ind. 175.

Quand cette plante n'est pas en fleur, elle ressemble un peu à un euphorbe, avec lequel M. Anderson l'a confondue. Cet Anglais dit qu'on pourrait en manger les tiges qui ne sont point lactescentes : il admire la nature dont les ressources sont infinies, et qui offre un comestible dans un genre de plante où l'on ne connaissait encore que des poisons, etc.

La calicie de Klein abonde sur les rochers les plus arides et les plus brûlés. Ses gros rameaux ont, quand on les coupe, un peu la consistance et l'odeur des racines d'ombellifères qu'on emploie dans l'office. Je serais porté à

croire que Pline, Solin, et Juba, roi de Mauritanie, l'ont connue, et que c'est d'elle, avec l'*Euphorbia Mauritanica*, L., que le naturaliste romain a entendu parler, quand il rapporte que les îles Fortunées produisent deux plantes qui se ressemblent pour la forme, dont l'une produit un suc laiteux, corrosif et brûlant, et l'autre un suc moins épais et d'un goût flatteur. (Voy. *Euphorbe*, n^o. 432 et chapitre suivant.)

272. L'inipie des montagnes. *Filago montana*. L.
 273. — germanique. *Filago germanica*. L.
 274. Cotonnière stæchade. *Gnaphalium stæchas*. L.
 275. — jaune-blanche. *Gnaphalium luteo-album*. L.
 276. Cotonnière.
 277. OEil-de-bœuf épineux. *Bupthalmum spinosum*. L.
 278. Bident tri-divisé. *Bidens tripartita*. L.
 279. Conyse chrysochomoïde. *Conysa chrysocomoïdes*. Flor. Atlant. t. 2, p. 269, tab. 232.

Sur les murs des forts, au bord de la mer, dans la rade de Sainte-Croix.

280. Crysanthème frutescent. *Chrysanthemum frutescens*. L.
Chamaemolum Canariense, *ceratophyllum fruticosum*.
 Moris. Hist. p. 35.

Au bord de la mer, dans la rade de Sainte-Croix, plus gras et plus vigoureux que sur les sommets voisins où il croît aussi.

281. Chrysocome. . . *Chrysocoma fruticosa*, *ramis trichotomis; foliis alternis, linearibus, acutis; floribus in pediculo solitariis, umbellatis*. N.

Les lieux arides et pierreux dans les Barancos.

282. Absinthe arborescente. *Artemisia arborescens*. L.
 283. Verge d'or visqueuse. *Erygeron viscosum*. L.

C'est la plante la plus commune des environs de Sainte - Croix. Les tiges , sans fleur , ont les feuilles très-dentées , pointues , plus grandes , comme ondulées , sessiles , et qui ne sont pas aussi épaisses que le ferait croire le mot *crassa* de la phrase de Reichard (*sep. plant.*). Ces feuilles ne sont pas très-réfléchies ; leur nervure longitudinale est très-saillante et blanchâtre.

Dans les tiges devenues panicules de fleur , la feuille est entière , à peine dentée. La plante , qui vient assez haute , n'est positivement ni *stricta* ni *erecta* , comme le dit encore Reichard (*sep. plant.* 778).

284. Scabieuse de gramont. *Scabiosa gramuntia*. L.
 285. Caillelait
 286. Garance ombellifère. *Rubia , caule fruticoso ; foliis oppositis , ovato-oblongis , margine asperis ; pedunculis umbelligeris , oppositis*. N.
 287. * Cafier ou Cafeyer.... *Coffea arabica*. L.
 288. Viorne.

Belle espèce de la forêt de Laguna , en tout semblable au *lantana* , mais double dans toutes ses proportions , et n'ayant jamais ses feuilles dentées.

289. Lierre de Bacchus. *Hedera helix*. L.
 290. Lierre.
 291. Pimprenelle boucage. *Pimpinella magna*. L.
 292. Persil. *Apium petroselinum*. L.

293. Fenouil. *Anethum fœniculum*. L.
 γ *Fœniculum vulgare, italicum; semine oblongo; gusto acuto*. C. B. P. 147.
294. Berle nodiflore. *Sium nodiflorum*. L.
295. Séséli des montagnes. *Seseli montanum*. L.
296. — ammoïde. *Seseli ammoïdes*. L.
297. Cerfeuil. *Scandix cherefolium*. L.
298. — peigne. *Scandix pecten*. L.
299. Carotte. *Daucus carota*. L. α et β.
300. Tordylle.
301. Cocalide âpre. *Caucalis antrischus*. Flor. franc.
302. Buplèvre.
303. Buplèvre.
304. Renoncule parviflore. *Ranunculus parviflorus*. L.
305. Renoncule.
306. — des marais. *Ranunculus* (paludosus), *foliis inferior; tripartito multifidis, incis, superioribus, simplicibus, linearibus*. Poir. Voyag. en Barb. t. 2, p. 184.
307. Anone cœur-de-bœuf. *Anona* (reticulata), *foliis lanceolatis; fructibus ovatis, reticulato-areolatis*. L.
308. Pavot coquelicot. *Papaver rhœas*. L.
309. Chélidoïne glauque. *Chelidonium glaucium*. L.
310. *Hyppocoum procumbens*. L.
311. Moutarde.
312. * Chou oléracé. *Brassica oleracea*.
313. Arabis.
314. * Géroflie maritime. *Cheiranthus maritimus*. L.
315. Sysimbre cresson. *Sysimbrium nasturtium*. L.
316. Sysimbre.
317. Clypéole maritime. *Clypeola maritima*. L.

Sur toutes les pentes arides.

318. Pastel. *Isatis tinctoria*. L.

Les Guanches en tiraient comme nous de la teinture. On l'employait plus particulièrement à Gomère, où on la nommait *tahinaste*.

319. Cochléaria corne-de-cerf. *Cochlearia coronopus*. L.

320. Réséda.

321. Citronnier. *Citrus medica*. L.

322. Oranger. *Citrus aurantium*. L.

Il est question des îles Fortunées, et les pommes d'or des Hespérides jouent, comme nous le verrons, un grand rôle dans leur histoire.

Le botaniste Férari a fait en latin un traité particulier des pommes d'or des Hespérides, qui sont, selon lui, les oranges et les citrons. Ventenat, dans son excellent ouvrage des genres des plantes, a cru devoir conserver à la belle famille des végétaux qui les produisent le nom d'*Hespérides*.

Linné donne pour la patrie du citronnier, la Médie, la Syrie et la Perse; pour celle de l'oranger, l'Inde: d'autres ont été plus loin, ils ont fait venir ce dernier de la Chine; mais il est permis de douter de ces origines, qui ne sont fondées que sur ce que les oranges sont plus grosses en Chine, et que les anciens nommaient le citron *malus medica*.

On dit que ce sont les Portugais qui apportèrent les oranges en Europe, et que l'on voit encore

à Lisbonne, dans le jardin du comte de Saint-Laurent, l'arbre duquel sont sortis tous les orangers qui font l'ornement de nos jardins. Quant aux citronniers, on croit qu'ils ne s'introduisirent à Rome que très-tard, et y conservèrent le nom de leur pays.

Valmont de Bomare (1) dit que les orangers de la Chine, loin d'être de beaux arbres, ont toujours l'air malade; leurs fruits, quoique très-gros, ne sont pas savoureux: conséquemment les orangers de l'Occident ne peuvent venir de cette souche monstrueuse.

Le nom de *malus medica* peut ne pas signifier *pomme de Médie*. Des savans pensent en trouver l'étymologie dans la grande vénération qu'on avait pour les propriétés médicinales de ce fruit, qu'on employait pour prévenir les enchantemens, comme il paraît d'après le deuxième livre des Géorgiques.

Au témoignage de Virgile se joint celui de Théophraste, d'Athénée, etc., qui racontent des choses merveilleuses sur les propriétés préservatives des citrons, et sur la manière dont ces fruits guérissent les personnes empoisonnées, et de la morsure des serpens venimeux.

Nulle part les citrons et les oranges ne sont plus

(1) Dict. d'Hist. nat. article *Oranger*.

beaux que dans les climats chauds de l'Espagne, de l'Italie et de la Barbarie. Ils semblent propres à ce parallèle, ou plutôt à la partie occidentale et chaude de notre ancien monde. Ils ne peuvent être venus aux Canaries par l'Orient, puisque les orangers croissaient dans ces îles avant que nous les connussions.

Dans les bancs calcaires qui furent formés par la nature avant que l'Europe put savoir qu'il existait des îles Atlantiques, on reconnaît distinctement l'empreinte des feuilles de citronnier et d'oranger, de figuier, de mûrier, etc. (1); ce qui prouve que ces arbres qu'on retrouve dans le pays, y croissaient dès la plus haute antiquité, et sans doute naturellement.

On m'objectera peut-être qu'on trouve des plantes étrangères empreintes dans plusieurs des mines de charbon de l'Europe; mais cette objection n'est d'aucun poids, parce que ces plantes ne croissent plus aux environs de leur sépulcre, et que par conséquent une révolution physique les transporta dans nos contrées, ou les en chassa, tandis qu'aux Canaries on rencontre à la surface de la terre les végétaux qu'on retrouve enfouies dans son sein.

Au reste, les orangers et les citronniers, non seulement réussissent à merveille dans les îles

(1) Voy. première partie de ce chapitre, pag. 302

Canaries, mais, comme les *dragonniers* que personne ne s'est encore avisé d'y faire transporter par les Européens, croissent absolument sans culture dans la plupart des îles Atlantiques, particulièrement à Palme, et du côté de l'Orotava à Ténériffe.

Il me paraît très-probable que c'est de l'archipel des Canaries que l'oranger et le citronnier ont passé dans le reste du monde. Cette idée va d'abord étonner, parce que nous la présentons sans y avoir préparé : mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur sa vraisemblance ; on trouvera dans les trois derniers chapitres de cet ouvrage la preuve de ce dont je me bornerai à dire deux mots.

Des botanistes instruits et plusieurs savans ont reconnu dans les pommes d'or des Hespérides, si célébrées par l'antiquité, les fruits dont il est question ; il est donc inutile de s'arrêter à l'opinion de Paléphate et autres, qui disent que ces pommes d'or sont de belles brebis. Nous ne connaissons pas de brebis jaunes dont la couleur ait pu donner lieu à un pareil abus de mots : il n'y a jamais eu que des brebis blanches ou noires, excepté celles d'*el Dorado*, qui ne tirent pas à conséquence.

Mais que veut dire *Hespéride*? On sait que l'*Hespéride* était la contrée du soir, c'est-à-dire celle que le soleil éclaire en se couchant. Pour les Grecs, c'étaient les îles Fortunées, puisqu'ils ne connais-

saient plus de terre après elles ; et que Ptolomée y plaça le premier méridien, parce qu'il les regardait comme l'extrémité du monde. *Pomme des Hespérides*, ou de l'*Hespéride*, signifiait donc *pomme du pays du soir* : or la Médie, et surtout la Chine, dont les Grecs n'avaient nulle idée, n'ont jamais été le pays du soir pour les Européens.

C'est vers l'Occident qu'Hercule, auquel l'Asie doit peut-être les premiers plants des citronniers que l'on en a rapportés ensuite ; c'est vers l'Occident, dis-je, qu'Hercule connut Atlas, et qu'il partagea le poids du ciel avec ce prince qui lui donna les pommes d'or (1).

J'ai vu aux Canaries plusieurs variétés d'oranges et de citrons : 1°. le citron qu'on nomme *limon*, très-volumineux, d'une odeur suave, d'un jaune pâle, ayant la peau solide, blanche, et de deux pouces d'épaisseur. On confit cette peau, quelquefois on la mange ; mais elle n'a pas un goût bien agréable : elle est indigeste. L'intérieur ne contient presque pas de jus, et ce jus n'est guère acide. 2°. Le gros citron ordinaire, *limon vulgaris* (Fer. Hesp. 193). 3°. Une variété plus petite, et contenant encore plus de suc acide. 4°. *La bergamote*, encore moins grosse, obronde, tirant sur la couleur orangée, ayant la peau très-mince et un peu sèche, beaucoup d'un jus moins acide que

(1) Voy. Chap. VI et VIII.

celui des deux variétés précédentes, et qui a assez l'odeur de l'écorce du fruit. 5°. L'orange ordinaire, *aurantium dulci medula vulgare* (Fer. 377). 6°. Une autre espèce qu'on peut manger tandis que l'écorce en est encore verte.

On dit qu'il y a encore une autre espèce de citron à Ténériffe, qui se trouve aussi aux îles du Cap Verd, et qu'on nomme *imprenada*; Sprats l'appelle *prenada*. Il dit que ce citron est double, c'est-à-dire qu'il en contient un autre, et que le contenu est moins oblong que le contenant. Corneille en parle dans les mêmes termes. Je n'ai point vu ce *citrum in citro*, et je crois qu'il mériterait fort d'être examiné de près, ainsi que le citron, *Main de Dieu*, du révérend père d'Entre-Colle. (*Lettres. édif. t. XX, pag. 301.*)

Dès qu'un bâtiment mouille aux Canaries, on voit aussitôt arriver à bord, des paysans en bateaux, apportant des corbeilles pleines d'oranges, dans l'espoir d'en vendre aux étrangers. C'est une chose qu'on ne saurait trop recommander aux voyageurs qui relâchent à Sainte-Croix, que d'acheter en partant beaucoup de citrons et d'oranges. Ces fruits, quand on a la précaution de les envelopper de papier brouillard, de les mettre dans un lieu sec, et de les visiter de temps en temps, peuvent se conserver bien long-temps. L'orange est anti-scor-

butique ; et à bord , où l'eau n'est pas toujours bien bonne, on s'épargne beaucoup de dégoûts en exprimant du jus de citron dans celle qu'on boit.

323. Millepertuis des Canaries. *Hypericum* (Canariense), *floribus trigynis ; calycibus obtusis , staminibus corollâ longioribus ; caule fruticoso.* L.

Très-commun dans la forêt de Laguna.

324. Millepertuis.

325. — oriental. *Hypericum orientale ptarmiscae folio.* Tourn. corol. 18.

326. * Vigne vinifère. *Vitis vinifera.* L.

Cet arbuste fait la richesse des Canaries, qui sont montueuses et chaudes.

. *denique apertos*

Bacchus amat colles.

GEORG. lib. II.

Il s'en faut cependant que la culture de la vigne ait été poussée à un haut degré de perfection dans l'archipel qui nous occupe. Dans plusieurs cantons , on soigne à peine un aussi précieux végétal , qui , livré, pour ainsi dire, à lui-même, laisse ramper à terre ses pampres , dont les lézards gris et les insectes dévastent les grappes. Beaucoup de lieux , où la vigne prospérerait sont incultes, livrés aux ronces , aux cactes et aux euphorbes.

Je suis assez de l'avis de quelques personnes qui pensent que la vigne a crû autrefois naturellement à Ténériffe, puisqu'on en trouve des

feuilles enfouies : mais il n'est pas douteux que le plant qui produit la qualité liquoreuse de vin connue sous le nom de *Malvoisie des Canaries*, y a été apporté par les Espagnols, et est venu par Madère d'une ville de Morée.

327. Géranier Robertain. *Geranium Robertianum*. L.
 328. — mollet. *Geranium molle*. L.
 329. — à feuilles d'alchemille. *Geranium alchemilloïdes*. L.
 330. — musqué. *Geranium moscatum*. L.
 331. Géranier.
 332. Géranier.
 333. — à feuilles de vigne. *Geranium vitifolium*. L.
 334. * — rude. *Geranium scabrum*. L.

Ces deux dernières espèces, qui dans nos serres, où on les cultive, ont une odeur désagréable, en ont ici une très-suave. C'est M. Broussonnet qui me fit remarquer cette singularité.

335. * Capucine majeure. *Tropeolum majus*. L.
 336. Alleluia corniculé? *Oxalis corniculata*? L.
 337. Mauve.
 338. Mauve sauvage. *Malva sylvestris*. L.
 339. Abutilon occidental. *Sida occidentalis*. L.

Dans le baranco qu'on traverse pour aller de Sainte-Croix à Laguna.

340. *Sida*.
 341. * Cotonnier arbuste. *Gossypium arboreum*. L.
 342. Ciste blanc. *Cistus canus*. L.
 343. Ciste.
 344. Ciste des Canaries. *Cistus Canariensis*. L.
 345. — tacheté. *Cistus guttatus*. L.

Variété moins haute que celle qui est si commune dans nos départemens, plus velue, et à poils plus rigides.

346. Ciste débile. *Cistus fumana*. Flor. Atlant.

347. Violette-pensée. *Viola tricolor*. L.

348. Violette.

Labillardière a trouvé sur les hautes régions du pic et pour ainsi dire, la dernière des plantes, cette violette qui a les feuilles oblongues, mais qu'il n'a pas vue en fleur.

349. Herse. *Tribulus*.

350. Fagone de crête. *Fagonia cretica*. L.

351. — d'Espagne. *Fagonia Hispanica*. L.

352. Rhue des jardins. *Ruta graveolens*. L.

353. — pinnée. *Ruta* (pinnata), *foliis pinnatis 3-jugis, foliolis lanceolatis, impari serrato; petalis planis, crenulatis*. Sup. 232.

354. Polycarpe à quatre feuilles. *Polycarpon tetraphyllum*. L.

355. Sagine droite. *Sagina erecta*. L.

356. — apétale. *Sagina apetala*. L.

357. OEillet. *Dianthus caryophyllus*. L.

358. — des Chartreux. *Dianthus Cartusianorum*. L.

359. OEillet.

360. — grêle. *Dianthus virginea*. L.

361. Silène.

362. Silène.

363. Cucubale.

364. Frankaine lisse. *Frankenia laevis*. L.

365. — pulvérulente. *Frankenia pulverulenta*. L.

366. Lin d'usage. *Linum usitatissimum*. L.

367. Crassules.

Il y en a plusieurs espèces ; je n'ai pas eu le temps de les observer.

368. Pourpier des jardins. *Portulaca oleracca*. L.

369. Pourpiers.

Plusieurs autres espèces aux lieux arides, avec les crassules.

370. *Aizoon Canariense*. L.

Je n'ai pas moi-même trouvé cette plante, mais on m'en a apporté des touffes, parmi lesquelles étaient des branches d'une autre espèce d'*aizoon*.

On a dernièrement introduit à l'Isle-de-France des graines d'une plante des Canaries, qu'on disait se nommer *la glaciale*, et que l'on prétendait être celle dont on tire la soude par incinération. Les graines de cette prétendue *glaciale* n'ont guère réussi; et du Petit-Thouars, botaniste très-habile, a reconnu que les plantes qui en sont venues appartenaient au genre *aizoon*.

371. Mésembrianthème.

372. Mésembrianthème.

373. Joubarbe arborescente. *Sempervivum arboreum*. L.

374. — des Canaries. *Sempervivum Canariense*. L.

375. Joubarbe.

Ces trois belles espèces abondent sur les murs de toutes les maisons de Laguna. Cette végétation donne une triste idée de la ville à ceux qui la visitent pour la première fois, et qui, n'étant pas botanistes, ne la regardent pas comme un embellissement.

Dans le pays on nomme ces joubarbes *verdone*,

376. Saxifrage bryoïde. *Saxifraga bryoïdes*. L.

377. — velu. *Saxifraga hirsuta*. L.

378. Épilobe des montagnes. *Epilobium montanum*. L.

Variété très-velue qui croît aux lieux humides derrière Sainte-Croix.

379. * Groseiller rouge. *Ribes rubrum*. L.

380. Salicaire à feuilles d'hyssope. *Lithrum hyssopifolium*. L.

381. Cacte raquette. *Cactus opuntia*. L.

382. — épineux. *Cactus tuna*. L.

383. — à cochenille. *Cactus cochenillifer*. L.

Les deux dernières espèces couvrent les rochers et les lieux arides, et y deviennent énormes ; les articulations de la tige finissent par être ligneuses, presque rondes, et comme de véritables troncs. On ne fait aucun usage de ces plantes ; l'on n'en profite pas pour élever la cochenille, dont l'Amérique fait le commerce exclusif.

On sait que plusieurs cactes donnent un fruit médiocre, qui n'est passable, lorsqu'on a soif, que parce qu'il se trouve dans des endroits où rien autre chose ne peut servir à se désaltérer. Quand on veut manger ce fruit, on le pèle ; car, au centre, il contient un duvet épineux, ou de petits faisceaux d'épines. On le cueille sans risque de se déchirer les mains ; ce qui rend cette épisode, dans le Voyage de lord Macartney, l'une des plus déplacées.

« Le figuier d'Inde, appelé *poirier épineux*, porte
» un très-bon fruit, mais qui n'est pas aisé à
» cueillir et à manger. Un obligeant paysan
» aida M. Hickey à vaincre ces difficultés. Il

» prit une poignée d'herbes, enveloppa sa main
 » afin que les épines ne le piquassent pas,
 » après quoi il cueillit le fruit avec précaution,
 » le pela, et le lui présenta. Il le trouva très-
 » agréable. Ce fruit unit au parfum de la figue
 » le goût de la poire beurrée d'hiver et du
 » melon d'eau ». Ne croirait-on pas, à cette
 description, qu'il est question d'ambrosie, et
 que les pommes raquettes sont défendues par
 des épines aussi redoutables que le dragon qui
 gardait les pommes d'or? Le fruit du cacte est
 mucilagineux, gluant, molasse, fade, un peu
 acide, et n'a aucune espèce d'odeur agréable.

384. Grenadier cultivé. *Punica granatum*. L.

385. Gouyavier. *Psidium pyriferum*. L.

386. Myrte commun. *Myrtus communis*. L.

Myrtus sylvestris, foliis acutissimis. Clus. Hist. 1. p. 66.

387. * *Pirus*.

Nous réunirons sous ce numéro tous les arbres
 fruitiers, tels que pommiers, poiriers, et coignas-
 siers, qui viennent parfaitement aux Canaries,
 et y donnent de beaux fruits.

388. * Rose à cent feuilles. *Rosa centifolia*. L.

389. Rose.

390. Sanguisorbe frutescente. *Poterium* (frutescens), *foliis
 impari-pinnatis; foliolis acuminatis, serratis; spicis
 ramosis, longissimis*. N.

391. Aigremoine. *Agrimonia Eupatorium*. L.

392. Fraisier commun. *Fragaria vesca*. L.

393. Potentille rampante. *Potentilla reptans*. L.

394. Ronce commune. *Rubus fruticosus*. L.
 395. Ronce.
 396. Prunier de Portugal. *Prunus (lusitanica), floribus racemosis; foliis sempervirentibus, eglandulosis*. Mill. ic. 131. t. 196, f. 1.
 La forêt de Laguna.
 397. * *Prunus*

Nous réunirons encore sous ce numéro tous les arbres fruitiers du genre prunier, qui sont aussi cultivés aux Canaries.

398. L'amandier. *Amigdalus communis*. L.
 399. Le pêcher. *Amigdalus persica*. L.
 400. * Mimeuse de Farnèse. *Mimosa Farnesiana*. L.
 401. Carroubier siliquier. *Ceratonia siliquastrum*. L.
 402. * Poincenille. *Poinciana pulcherrima*. L.
 403. Landier d'Europe. *Ulex Europaeus*. L.
 404. Genêt balais des plus hautes régions. *Spartium (supranubium), floribus axillaribus; pluribus pedunculatis; ramis virgatis, sulcatis, incanis; leguminibus glabris*. Sup. p. 319.

Cet arbuste ne croît que sur les montagnes les plus élevées. Labillardière le trouva en allant au pic, et c'est la dernière plante qu'on y rencontre.

On lit dans la relation de l'ambassade des Anglais à la Chine, qu'à la hauteur du pic à laquelle cesse la végétation, on ne trouve plus que quelques *cytises solitaires*. Il ne croît point de *cytises solitaires* à une pareille élévation.

405. Spart. . . . *Spartium complicatum*. L.
 406. — à fruits ronds. *Spartium* (sphærocarpon), *ramis teretibus; foliis lanceolatis sessilibus, subtus pubescentibus*. Mant. 571.
 407. — purgatif. *Spartium purgans*. L.
 408. Genêt des Canaries. *Genista* (Canariensis), *foliis ternatis, utrinque pubescentibus; ramis angulatis*. Syst. végét. 536.

Ce dernier caractère est un peu obscur à cause de la pubescence des rameaux.

409. Genêt blanchissant. *Genista* (candicans), *foliis lanatis, subtus villosis; pedunculis lateralibus subquinque floris, foliatis; leguminibus hirsutis*. Amæn. ac. 4, p. 284.

Quand on ne considère que l'aspect de la plante sans fleur, elle a un peu l'air du *convolvulus cneorum*. C'est une des plus remarquables espèces de son genre.

Dans le troisième Voyage de Cook, M. Anderson assure que le thé croît abondamment aux Canaries. Un agriculteur du pays lui apprit même que cet arbuste était la mauvaise herbe, et qu'on l'extirpait avec soin. Des gens plus instruits que l'agriculteur de M. Anderson m'ont assuré, au contraire, qu'il n'y avait pas de thé aux Canaries; et il paraît que le naturaliste anglais, qui ailleurs a pris les cacalies pour des tithymales, a confondu le genêt dont il est question avec le thé, auquel il n'a pourtant aucune espèce de rapport.

410. Genêt à feuilles de lin. *Genista linifolia*. L.

411. Lupin sauvage. *Lupinus angustifolius*. L.
 412. Ononide.
 413. — d'Espagne. *Ononis Hispanica*. L.
 414. Anthilis.
 415. Psoralée bitumineuse. *Psoralea bituminosa*. L.
 416. Luserne.
 417. Luserne.
 418. Lotier tétraphylle. *Lotus tetraphyllus*. L.
 419. Trèfle méllot. *Trifolium melilotus*. L.

Petite variété inodore. Le long du canal de Laguna.

420. Trèfle.
 421. — fragifère. *Trifolium fragiferum*. L.
 422. * *Phaseolus*.

Diverses espèces cultivées comme graines nourricières, et légumes.

423. Scorpioïde vermiculée. *Scorpiurus vermiculata*. L.
 424. — rude. *Scorpiurus muricata*. L.

Ces deux plantes sont assez communes dans les lieux les moins arides des barancos.

425. Coronille.
 426. Houx. *Ilex* (perado), *foliis ovatis, cum acumine, inermibus, subintegerrimis*. Ait. Hort. Kew. 1, p. 169.

Cette espèce est l'une des plus belles de son genre, et l'un des plus grands arbres de la forêt de Laguna.

427. Buis toujours verd. *Buxus semper virens*. L.
 428. Rhamne.
 429. Rhamne.

Cette dernière espèce est un bel arbre de haute-futaie de la forêt de Laguna.

430. Euphorbe des anciens. *Euphorbia antiquorum*. L.

Je n'ai point vu cette plante aux Canaries, mais on m'a dit qu'elle s'y trouvait : je me souviens même de l'avoir lu quelque part.

431. — des Canaries. *Euphorbia* (Canariensis), caule nudo subquadrangularis ; aculeis geminatis. Hort. Clif. 196.

Tithymaloïdes lactifluus, seu *euphorbiae Canariensis quadrilatera et quinque latera, cerei effigiae*. Pluk. Alm. 370. t. 320, f. 2.

432. — de Mauritanie. *Euphorbia Mauritanica*. L. Flor. Atlant. I. p. 375. *Tithymalus aphyllus Mauritanicae*. Dill. Elth. 384. t. 289, f. 373.

La phrase, *Euphorbia inermis, seminuda fruticosa, filiformis, flaccida, foliis alternis*, employée par Linné, Hort. Clif. 197. Hort. Ups. 140. Amœn. acad. 3, p. 111, et par Miller, Dic. n^o. 16, convient si peu à la plante qu'elle désigne, que je proposerais d'y substituer, *Euphorbia inermis, caule erecto, tereti, ramosa, nuda; ramis cicatrisatis, extremitate floriferis, foliosisque; foliis sessilibus, linearibus, oblongis*.

433. — à feuilles rondes. *Euphorbia chamaesycae*. L.

Il croit dans les rues de Sainte-Croix entre les pavés. Il est plus vigoureux sur les rochers des environs.

434. — peplide. *Euphorbia peplis*. L.

435. — des vignes. *Euphorbia peplus*. L.

436. — verruqueux. *Euphorbia verrucosa*. L.

437. — corallin. *Euphorbia coralloïdes*. L.

438. — en arbre. *Euphorbia dendroïdes*. L.

La Billardièrre rapporte avoir vu cette plante aux Canaries.

Outre ces euphorbes qui sont les plus communs , M. Broussonet nous a dit qu'il y en avait beaucoup d'autres espèces dans le pays , et particulièrement de l'autre côté de Ténériffe qui en possède plusieurs nouvelles et très-belles ; quelques-unes sont presque des arbres.

Entre les euphorbes que nous avons mentionnés , deux espèces nous arrêteront un moment , l'*Euphorbia Canariensis* et le *Mauritanica*.

L'euphorbe des Canaries décore les rochers de tout l'Archipel , sur lesquels on le distingue d'assez loin en mer , à cause de la couleur verdâtre de ses touffes. C'est une plante de toutes les parties de laquelle s'échappe , à la moindre égratignure , une grande quantité d'un suc très-blanc , et si semblable à du lait par sa consistance , et même par son odeur , qu'on est de suite tenté de le goûter. Les tiges qui ont l'aspect de cierges (*cactus peruvianus* . L.) acquièrent jusqu'à quatre pieds de hauteur et cinq pouces de diamètre ; elles sont quadrangulaires , ou quelquefois à cinq angles et à cinq faces. Les angles sont obtus , brunâtres , et munis de spinules géminées. Des rameaux semblables aux tiges sortant de ses faces , s'élèvent dans la même direction , et portent la fructification vers le sommet , ou dispersée çà et là sur les angles.

Clavijo , qui n'était pas botaniste , a cependant

très-bien décrit la plante dont il est question, et a remarqué, dans ses *noticias*, que les souches et les rameaux qui vont en montant, sont toujours courbes vers la base.

L'euphorbe des Canaries est nommé *cardones* dans le pays; on le coupe, et lorsqu'il est bien sec on s'en sert pour brûler; alors il est extrêmement léger: l'intérieur est celluleux et presque vide, tant le lait y occupait de place. Les troncs très-vieux et devenus ligneux, répandent, dit-on, dans la combustion, une odeur agréable.

Anderson dit dans le troisième voyage de Cook, que les habitans des Canaries croient que leur euphorbe est très-dangereux, et que son suc caustique ronge la peau. Il leur démontra, ajouta-t-il, qu'ils avaient tort, et fit couler de ce lait sur sa main, ce qui ne causa aucune altération ni brûlure sur l'épiderme. Cependant c'est une chose que non-seulement les Canariens, mais même les plus savans botanistes et médecins ont toujours pensé, que le lait des *ti-thymales* en général, et sur-tout de ceux des pays chauds, est un des plus violens poisons végétaux, et que ses exhalaisons mêmes sont nuisibles.

Thomas Nicols, dans Purchas, rapporte que, lors de la conquête des Canaries, quelques Européens furent empoisonnés en peu d'instans avec des symptômes funestes, pour avoir avalé du lait de la plante qu'on redoute maintenant à.

si juste titre. Nous-mêmes, moins heureux que M. Anderson, nous y avons été pris ; et malgré qu'à son nom de famille nous nous défiasions du perfide végétal, nous fîmes une cruelle expérience de sa malignité. Le soir de notre arrivée à Ténériffe, quelques personnes ayant été à terre, et en ayant rapporté des rameaux d'euphorbe dont la forme quadrangulaire les avait surpris, plusieurs de nous en goûtèrent du lait. Je voulus savoir si l'âcreté de ce lait était plus grande qu'elle ne l'est dans nos serres où je l'avais déjà éprouvée ; et en ayant pris une teinte avec le doigt, je la posai sur ma langue. D'abord mes compagnons n'y trouvaient qu'une saveur fade et douceâtre ; mais bientôt on compara cette saveur à celle du poivre, puis au piment, bientôt à du feu : j'eus le palais embrasé toute la nuit, je ne pus dormir ; d'autres eurent l'intérieur de la bouche enflé, et même la gorge, quoiqu'ils se fussent épuisés à cracher, et qu'ils se fussent gargarisés avec du vinaigre ou des liqueurs spiritueuses. Le lendemain à midi ils s'en ressentaient encore.

L'euphorbe des Canaries est si vénéneux, qu'il faut, après l'avoir manié, ou quand on a touché de son lait, se bien laver les mains avant de manger ou de porter les doigts aux lèvres et aux paupières, car on s'exposerait aux douleurs d'une violente inflammation. Un

de mes collègues, botaniste, qui avait fait des incisions à l'espèce suivante, avec son couteau, pour en obtenir du lait, et qui se borna à en bien essuyer la lame avec son mouchoir, ayant, le lendemain, à une halte d'herborisation que nous fîmes pour dîner, coupé son pain et du fromage avec le même couteau, éprouva peu après, et pendant plusieurs heures, une cuisson très-désagréable aux lèvres et à la langue, pour avoir porté à la bouche l'acier où se tenaient quelques miettes.

On entend dans le commerce par *Euphorbe*, une gomme-résine âcre, en petites larmes inégales, solides, ou caverneuses, d'un jaune brunâtre, légères et friables, ayant peu d'odeur; on la tire d'Arabie et autres lieux, où, selon Lemery dans son *Traité des drogues*, on l'obtient de plusieurs tithymales arborescens en les piquant pour en faire sortir du lait qui coule sur des peaux de mouton, étendues autour et au pied de la plante; il se durcit et prend la consistance nécessaire.

Pour recueillir l'euphorbe, on se couvre le visage, et l'on fend, avec de longues piques, les tithymales qui le donnent.

Mésué dit que l'euphorbe est la plus subtile des gommes et qu'elle surpasse toutes les autres en chaleur. Mathiole la regarde comme un médicament dangereux, et dit que les apothicaires

la font piler par des pauvres , pour ne pas s'exposer aux vapeurs âcres qui s'en exhalent.

Valmont de Bomare rapporte , dans son Dictionnaire d'histoire naturelle , que les Anglais tirent l'euphorbe des îles Canaries ; mais je n'ai pas entendu dire dans le pays qu'on fit rien des *cardones* , ni de leur suc , et George Glats s'étonnait qu'on laissât perdre un lait dont on eût pu faire , selon lui , de la poix pour calfater les embarcations.

George Glats ignorait sans doute que les parcelles et les vapeurs qui s'élèvent de l'euphorbe , causent des éternuemens violents , l'irritation des nerfs olfactifs , la chaleur et la tension dans la membrane pituitaire , tension et chaleur qui peuvent se communiquer aux membranes du cerveau ; enfin , des hémorragies souvent difficiles à arrêter.

L'euphorbe de Mauritanie a des rameaux verts , ronds , partant presque comme des divisions d'ombelle , d'un même point à l'extrémité d'une grosse tige droite , presque ligneuse , ronde. Ces rameaux sont chargés de cicatrices ou des impressions des feuilles tombées , amincis à leur extrémité où ils sont munis de feuilles alternes , rapprochées , linéaires , oblongues , sessiles , et enfin terminés par trois à huit fleurs solitaires , pédonculées , formant comme

une petite ombelle. Cet euphorbe dendroïde acquiert de trois à cinq pieds de hauteur. En certains lieux aucuns individus n'ont de feuilles, en d'autres ils en sont assez abondamment pourvus : dans le pays on l'appelle *Trabayas*. On confond avec lui sous le même nom la *cacalia kleinia*, n°. 271, parce qu'elle lui ressemble un peu au premier coup-d'œil.

C'est probablement l'*euphorbia Mauritanica* qui est l'une des plantes que Juba, et Pline, d'après ce prince, disent se trouver à *Pluvialia*, l'une des îles Fortunées, plantes qui par leur forme ont un peu de rapport avec la *férule*, dont l'une a l'écorce un peu plus obscure, et l'autre un peu plus blanche. De la première sort un suc très-âcre, mais la seconde en rend un plus agréable (1).

Je conviens que ni l'euphorbe, n°. 432, ni la *cacalie de Klein*, ne ressemblent guère à la *férule*, ou du moins à la plante que les botanistes modernes nomment ainsi, quoique Mathiote (2) nous dise que l'euphorbe est une plante du Thmolus auprès de la Mauritanie, et qu'elle ressemble à *ferula*. Mais qu'est-ce que Juba nommait *ferula*? Ce que Pline, Théophraste et Dioscoride nous en disent n'est guère propre à faire reconnaître ce végétal. Les descrip-

(1) Plin. lib. VI. cap. 32.

(2) Comment. lib. III, chap. 80.

tions des anciens sont si vagues, faites sur des caractères si peu saillans, ou sur des propriétés si imaginaires, que peut-être leur *férule* n'était pas plus une ombellifère que leur *silphium* n'est celui de Linné, que leurs *caryotas* n'étaient les fruits du *sehunda-panna* de Rhéedrer, qu'on nomme pourtant *caryota urens*. Nous nous apercevons à chaque instant que nos noms modernes ne concordent pas du tout avec ceux de l'antiquité : c'est tout au plus si nous nous entendons avec les botanistes qui ont précédé les Bauhins ou ont écrit de leur temps.

Au reste, quand la *férule* des anciens aurait été la nôtre, serait-il surprenant que la forme d'ombelle qu'affectent les rameaux et même les fleurs des *trabayas* eussent engagé Pline à les comparer à la *férule*, puisque Burman, presque de nos jours, ne savait ce qu'il devait faire de la *cacalia kleinia*, et que, depuis Linné, Mr. Anderson, botaniste anglais, l'a prise pour un tithymale.

438. Ricin vulgaire. *Ricinus communis*. L.

439. Bryone blanche. *Bryonia alba*. L.

440. * Nous réunissons ici toutes les cucurbitacées dont on cultive plusieurs espèces, et qui réussissent très-bien.

441. Figuier commun. *Ficus carica*. L.

442. — sycomore. *Ficus sycomorus*. L.

443. Ortie dioïque. *Urtica dioica*. L.

Variété sous-ligneuse, dont les épis sont très-

courts ; elle croît aux bords de la forêt de Laguna : c'est peut-être une espèce nouvelle.

444. Forskale accrochante. *Forskalea tenacissima*. L.

445. Pariétaire frutescente.

Arbuste des environs de Laguna à l'ouest de la forêt.

446. Chanvre. *Canabis sativa*. L.

447. Mûrier blanc. *Morus alba*. L.

448. — noir. *Morus nigra*. L.

449. Peuplier blanc. *Populus alba*. L.

On en a planté des quinconces dans une grande cour à droite en entrant en ville par le môle ; on les distingue d'assez loin en mer.

450. Chêne rostre. *Quercus robur*. L.

451. — verd. *Quercus ilex*. L.

452. Chêne. . . .

Ces trois espèces sont des montagnes ; je ne les ai pas rencontrées.

453. Hêtre. *Fagus sylvatica*. L.

Les monts assez élevés.

454 * Hêtre-châtaignier. *Fagus castanea*. L.

455. * Platane oriental. *Platanus orientalis*. L.

456. *Myrica faya*. Ayt. Hort. Ke

Les fruits de cet arbre, qui abonde dans la forêt de Laguna, sont revêtus d'une petite pulpe vineuse que les enfans mangent et recherchent ; ils les nomment *vicacaros*.

457. Myrica. . . .

458. Genévrier commun. *Juniperus communis*. L.
 459. — savinier. *Juniperus sabina*. L.
 460. Cyprès funèbre. *Cupressus sempervirens*. L.
 461. Pin mélèze. *Pinus larix*. L.

Selon Feuillé, c'est le mélèze qui forme le bois qu'on rencontre en allant au pic, et qu'on nomme *el pino de la Merenda*. Il devient si énorme, qu'on prétend qu'il y a une église dans le pays dont toute la charpente, assez belle, a été tirée d'un seul de ces arbres.

462. Pin à flambeau? *Pinus teda*? L.

Les Guanches se servaient des éclats d'un pin, que je présume être le *teda* de Linné, pour brûler en guise de torches. Les paysans actuels de Ténériffe, comme les Guanches, les habitants de nos landes, ceux de plusieurs des cantons de Suisse, de Suède, de Norvège, etc., se servent, pour s'éclairer, de petits morceaux du même pin, qu'ils appellent *tedes*.

463. Pin maritime. *Pinus maritima*. C. B. P. 494. *Pinus sylvestris*. β. L.

464. Cuscute.

465. Callitric printanier. *Callitriche verna*. L.

466. Globulaire à longues feuilles. *Globularia (longifolia) caule fruticoso; foliis omnibus lineari-lanceolatis, integerrimis; capitulis axillaribus*. Syst. nat. ed. XIII.

Abondante au fond du troisième Baranco, au nord de Sainte-Croix.

467. Tamaris gallique. *Tamaris gallica*. L.

Voilà une notice botanique bien imparfaite, j'en conviens; mais elle remplira mon but, si elle donne une idée de la végétation qui pare les Canaries. Si j'étais arrivé dans une autre saison, si j'avais demeuré à Ténériffe un peu davantage, si j'avais pu visiter tout le pays, j'aurais complété cette partie de mes essais. Je prévient cependant le lecteur que, dans aucun cas, je n'aurais prétendu donner une *Flore*. Il faut, pour entreprendre un pareil ouvrage, fait comme il doit l'être, des lumières supérieures, telles que celles des Leers, des Desfontaines et des Broussonet; à moins qu'on ne veuille se borner à ces catalogues systématiques, qui ne coûtent que la peine de courir quinze fois la campagne dans une année avec un crayon à la main, et de ranger par ordre, et en feuilletant un *Systema*, les plantes qui se sont offertes à chaque pas. Ces ouvrages ne méritent pas le nom de *Flore*.

J'ai vu dans des plantes, tirées de l'herbier de M. Broussonet, beaucoup de choses qui manquent à ma notice, mais je n'ai pas cru devoir en parler. Quelquefois seulement, pour donner une idée plus complète des productions du pays qui nous occupe, j'ai intercalé le nom de genre de quelques-unes, avec des points à la suite, comme je l'ai fait pour plusieurs plantes que j'ai vues sèches dans les champs, lorsque je n'ai pu les bien reconnaître, ou que je n'ai pas osé les donner comme nouvelles.

Il y a plusieurs plantes dans les auteurs, qui portent le nom de *Canariennes*, ou qui sont indiquées comme venant des Canaries, et que je n'ai cependant pas men-

tionnées. Telles sont le *Campanula Canariensis*. *Illecebrum Canariense*. *Stachis Canariensis*. *Glynüs lotoïdes*, un *styrax*, un *zygophyllum*, *Daphne tartonraira*. Mais comme je ne les ai pas rencontrées moi-même, ou que les personnes de l'expédition qui les ont trouvées n'ont pas cru devoir me les communiquer, je n'ai pas osé les citer.

Z O O L O G I E.

La zoologie des Iles Fortunées, c'est-à-dire la partie de l'Histoire naturelle qui concerne les animaux qu'elles nourrissent, peut être fort intéressante ; mais nous devons avouer que de toutes les parties de nos essais, c'est la plus défectueuse. Les productions du règne animal sont bien moins faciles à observer que celles des autres règnes ; les animaux évitent la rencontre de l'homme : les plantes au contraire s'offrent à chaque pas, et égayent ses promenades champêtres.

Il n'y a pas d'animaux féroces dans l'Archipel. Les plus gros mammifères qu'on y rencontre sont le cerf et le chevreuil, qui se trouvent dans les bois de Gomère et de Fer. L'on prétend même qu'il y en avait tant autrefois, qu'ils dévastaient les récoltes ; leur nombre a considérablement diminué par les chasses.

Les lieux âpres et inhabitables du centre de Ténériffe, de Canarie et de Fortaventure, sont peuplés de chèvres sauvages. Ces animaux, ainsi que les précédens, vivent dans ces solitudes de temps immémorial ; on se

souvent au contraire de l'époque où ils ont été introduits dans les autres îles, où l'on n'en trouve que depuis qu'elles sont connues des Européens. De gros animaux qui peuplent des archipels et des continens voisins, ne sembleraient-ils pas indiquer qu'autrefois ces îles et ces continens voisins avaient été ou unis ou très-peu éloignés les uns des autres ? Les animaux domestiques d'Europe réussissent dans les Canaries ; les chevaux y sont petits, mais vigoureux et jolis, les bœufs d'une chair excellente, et les chèvres d'une fécondité merveilleuse.

En soignant l'éducation des brebis un peu négligées dans l'archipel, on pourrait y naturaliser les belles races des divers pays chauds qui, probablement, réussiraient parfaitement ; comme les chameaux, qui y sont déjà si bien acclimatés ; on pourrait ajouter à ces richesses la vigogne : elle ne changerait presque ni de maîtres, ni de climat ; cet animal aime les pays montueux.

On trouve, dit-on, l'outarde, et le faisan sur-tout, à Lancerote et à Fortaventure. La perdrix rouge y est commune ; mais elle diffère beaucoup de celle d'Europe, et forme une variété bien tranchée dans l'espèce ; sa chair est exquise. J'ai vu à Ténériffe le merle, le roitelet, le chardonneret, la linotte, le bruant, le verdier, le serin, des mésanges, des lavandières jaunes et grises ; les vallons sont peuplés de ramiers et de pigeons dont une espèce pourrait être inconnue des ornithologistes ; mais le serin sur-tout fait l'ornement des campagnes. La voix de cet oiseau est peut-être aussi agréable que celle du

rossignol , dont le plumage ne peut supporter la comparaison.

Monte-clara est , dit-on , le lieu où se trouvent les serins dont le chant est le plus mélodieux ; on va les y chercher de Lancerote. Labillardière a vu le canari dans les lieux solitaires au voisinage du pic ; c'est là qu'il célèbre sans cesse de nouvelles amours ; éloigné de l'habitation des hommes et des cris des autres oiseaux , il lui suffit de charmer sa compagne.

On appelle oiseau des Canaries par excellence , ce chanteur des forêts : sa voix et sa couleur l'ont rendu célèbre par-tout ; il est d'ailleurs l'un des plus aimables domestiques , l'un de ceux dont la mémoire et l'entendement sont le plus susceptibles de perfection et dont la docilité se prête le plus à notre société. On raconte des choses presque incroyables des canaris privés : on peut consulter à ce sujet plusieurs ouvrages et particulièrement MM. de Buffon , et Valmont de Bomare qui l'a copié à l'article *serin* , comme en beaucoup d'autres endroits. En liberté , le serin n'est pas aussi jaune que dans l'esclavage ; il a des teintes verdâtres et des plumes absolument brunes , sur-tout la femelle : il n'en est peut-être que plus joli. Il sautille et vole avec une légèreté singulière. Quelquefois , réunis en troupes , des canaris agitent le feuillage des lauriers ou des palmiers , et tout-à-coup on entend sortir d'un arbre un concert ravissant. Ce sont ces concerts qui ont porté certains auteurs à penser que le nom de *Canaries* venait de leur oiseau , *avis canorus* : mais il vaut mieux croire

que le nom de l'oiseau vient du nom du pays, que de penser que celui du pays vient du nom de l'oiseau.

M. Anderson, dans le troisième voyage de Cook, ne dit pas seulement qu'il y a des perroquets à Ténériffe, mais assure en avoir vu; Labillardière, plus véridique, et plusieurs autres auteurs, disent qu'ils ne croient pas à ces perroquets, et des habitans du pays m'ont assuré qu'il n'y en avait jamais eu d'aucune espèce.

On rapporte que les oiseaux de passage et particulièrement les hirondelles sont par fois en très-grand nombre. Je ne me suis pas trouvé en pareilles circonstances. J'ai vu seulement, outre ce que j'ai mentionné, quelques *sterna* et des *barges* sur la rade et la plage de Santa-Cruz; avec les éperviers et les cresserelles des montagnes, je vis encore un assez gros oiseau de proie que nous ne pûmes approcher, et qui me parut être un petit vautour-tout blanc, avec l'extrémité des plumes des ailes et de la queue, noire en-dessus et en-dessous, comme une bande continue.

On prétend qu'il n'y a pas de serpens venimeux dans le pays; je n'ai vu de reptiles que la renette verte, la grenouille des bois, et le lézard gris: ce dernier, infiniment commun, et s'il est possible encore plus agile que dans nos climats.

Je n'ai pas eu d'occasion de voir les poissons du pays, je ne sais pas même s'il doit y en avoir d'eau douce. Corneille, d'après les voyageurs, parle des poissons des Canaries, mais on ne peut rien connaître au peu qu'il

en dit. On trouve à ce sujet une notice très-plaisante dans la compilation intitulée, *Abrégé de l'Histoire des voyages*, où il est dit *qu'on estime assez aux Canaries une sorte d'anguille qui a six ou sept queues longues d'une aune, jointe à un corps et à une tête de même longueur. On ajoute que le calcas, qui est sans contredit le meilleur coquillage de l'univers, croît sur les rocs, où l'on en trouve communément cinq ou six sous une grande écaille, etc.*

On dit dans ce même ouvrage qu'il y a des daims aux Canaries, mais il n'y en a pas plus que de perroquets de M. Anderson.

Quant aux insectes, il n'y en avait plus guère quand j'étais à Ténériffe ; ceux que je trouvai ou ceux que mon collègue Dumon rencontra, ne sont pas en grand nombre. En voici la notice :

1. Scarabé thyphée. *Scarabæus thypheus*. L.
2. Scarabé cylindrique. *Scarabæus cylindricus*. Faun. Suec. 380. sur le *prunus lusitanica*, n°. 396.
3. Scarabé nasicorne. *Scarabæus nasicornis*. Geof. paris. 1, p. 68.
4. Scarabé
5. — espagnol. *Scarabæus hispanus*. Fabr. sp. 1. p. 29.
6. — sacré. *Scarabæus sacer*. L.
7. Hanneton commun. *Melolontha vulgaris*. Fabr.
8. Cétoine limbée. *Cetonia limbata*. Fabr.
9. — bronzée. *Cetonia aeruginosa*. Syst. nat. édit. XIII.
10. Dermeste des fourrures. *Dermestes pellio*. L.
11. Gyrin nageur. *Gyrinus natator*. L.
12. Elaphre sur l'*hypnum*, n° 75.

13. Casside jaune. *Cassida flava*. Fabr.
14. Coccinelle à cinq points. *Coccinella 5-punctata*. Fabr.
15. — à sept points. *Coccinella 7-punctata?* Fabr.
16. Criocère
17. Capricorne africain *Cerambix afer*. Fabr. Drury. T. 1.
Pl. XXXIX. Fig. 4.
18. Lamie pédestre. *Lamia pedestris*. Fabr.
19. Malachie bipustulée. *Malachia bipustulata*. Fabr.
20. Dytique des marais *Dyticus uliginosus*. Fabr.
21. Pimélie scabre. *Pimelia scabra?* Fabr.
22. Pimélie
23. — grande. *Pimelia morsitaga*. Fabr.
24. — (sulcata), *Coleoptris mucronatis sulcatis*. Fabr. sp. 1.
p. 311.
25. *Tenebrio barbarus?* Syst. nat. ed. XIII.
26. Proscarabée. *Meloe proscarabaeus*. L.
27. Staphylin veu. *Staphylinus hirtus*. L.
28. — érythroptère. *Staphylinus erythropterus*. L.
29. Staphylin
30. Forficule
31. Blatte d'Amérique. *Blatta Americana*. L.

A été apportée des Antilles, dans des denrées
qu'elle infectait.

32. Ployère
33. Mante. *Mantis gongylades?* L.

Sur les globulaires à feuilles longues.

34. — mendiante. *Mantis mendica?* Fabr.
35. — superstitieuse. *Mantis superstitiosa*. Fabr.

Sur les orangers,

36. Grillon domestique *Gryllus domesticus*. L.

37. — du Cap. *Gryllus* (Capensis) *niger*, *alis caudatis elytris longioribus, elytris fucis, basi flavis*. Fabr. sp. p. 354.
38. Grillon des champs. *Gryllus campestris*. L.
39. — très-verd. *Gryllus viridissimus*. L.
40. *Gryllus tataricus*. Fabr. sp. i. p. 365.
41. Grillon
42. — jaunâtre. *Gryllus flavus*. Fabr.
43. — criquet. *Gryllus stridulus*. L.
44. Punaise des lits. *Cymex lectularius*. L.
45. *Cymex Rhombeus*? Syst. nat. XIII, avec plusieurs autres espèces parmi lesquelles la verte si commune dans nos jardins.
46. Papillon grand porte-queue. *Papilio machaon*. L.
47. — crysipe. *Papilio crysipus*. L. Cram. Pap. 2. p. 32. Pl. CXVIII. B. C.

Très-commun dans le premier baranco au nord de Sainte-Croix.

48. — du chou. *Papilio brassicae*. L.
49. — Sibille. *Papilio sibilla*. Fab. Drury. T. II. Pl. XVI, fig. 12.
50. — Calypso. *Papilio Calypso*. Fab. Drury. T. II. Pl. XVII, fig. 3 et 4.
51. — Daplidicé. *Papilio daplidicae*. L.
52. — AEduse. *Papilio aedusa*. Fab.
53. — Scylla. *Papilio Scylla*. Fab. Cram. Pap. 1. p. 17. Pl. XII.
54. — Cypris. *Papilio Cypris*. Cram. Pap. 2. p. 5. Pl. XCIX. E. F.

Assez commun dans la plaine de Laguna.

56. Papillon

56. Papillon Chloris. *Papilio Chloris*. Fab. Drury. t. III. Pl. XXX, fig. 34.
 57. — citron. *Papilio Rhamni*. L.
 58. Papillon
 59. — fausse belle-dame. *Papilio huntera*. Fab. Drury. T. I. Pl. V. Fig. 1. Cram. Pap. 1. p. 17. Pl. XII.

Crammer avait reçu ce papillon de la Nouvelle-Yorck. Je l'ai retrouvé depuis à Bourbon. J'aurais été tenté de croire que ce n'était qu'une variété de la *belle dame* produite par le climat, si je n'avais aussi trouvé la *belle dame* à Ténériffe.

60. — belle-dame. *Papilio Cardui*. L. Cram. Pap. 1. p. 40. Pl. XXVI, (Il y a erreur de lettre dans la planche.)
 61. — petite tortue. *Papilio urticae*. L.
 62. Papillon
 63. — AEGÉE. *Papilio aegæa*. Cram. Pap. 1. p. 124. Pl. LXXVIII, D. C.
 64. — Atalante. *Papilio Atalanta*. Lin.

C'est la variété désignée par Crammer, Pap. I. p. 132. Pl. LXXXIV. E. F.

Je l'ai trouvé près de la forêt de Laguna. Il diffère assez du nôtre pour faire une espèce. Crammer l'avait reçu de la Chine.

65. Papillon
 66. — de la vanille? *Papilio vanilla*. Fab. Cram. Pap. 3. p. 34. Pl. CCXII. A. B.

M^{lle}. Mérian dit que sa chenille vient sur la vanille à Surinam. Je n'ai pas vu de vanille à Ténériffe, non plus qu'à Bourbon et à

l'Isle-de-France, où l'on voit aussi le papillon.

C'est le *nacré* des pays chauds.

67. Sphinx tête de mort. *Sphinx atropos*. L. Cram. Pap. 1. p. 123. Pl. LXXVIII. A.
 68. *Sphinx celerio*. L.
 69. Sphinx du caille-lait. *Sphinx galii*. L.
 70. Zygène de la filipendule. *Zygena filipendulae*. Fab.
 71. Zygène
 72. Phalène minime. *Bombix querci*. L.
 73. — mignonne. *Bombix pulchella*. Fab. Cram. Pap. 2. p. 20. Pl. CIX. E. F.
 74. Phalène
 75. Demoiselle rouge. *Libellula rubicunda*. L.
 76. Demoiselle
 77. — déprimée. *Libellula depressa*? L.
 78. — variée. *Libellula variegata*. Fab. Drury. T. II. Pl. XLV, fig. 1.

Le long du canal de Laguna dans la plaine.

79. Hémérobe
 80. Myrméleon fausse demoiselle. *Myrmeleon libelluloïdes*? L.
 81. Evanie. *Evania appendigaster*. Fab.

Sur les oranges. Assez fréquente.

82. Fourmi rouge. *Formica rubra*. Lin.
 83. Fourmi rousse. *Formica rufa*. Lin.
 84. Fourmi
 85. Mouche domestique
 86. Bibion
 87. Pou du Gouelan. *Pediculus Sternæ*. L.

Il doit y avoir plusieurs autres espèces de pous, puisque les Canaries nourrissent plusieurs animaux pédiculifères.

88. Puce pénétrante. *Pulex penetrans*. L.

89. *Acarus coleoptrorum*. Fab.

Il y a beaucoup d'espèces d'araignées ; mais on prétend qu'aucunes ne sont dangereuses.

Je n'ai pas eu le temps d'observer les vers infusoires. Je crois que ces êtres, ainsi que la plupart des productions des eaux, sont à peu près les mêmes partout ; plusieurs faits serviront à confirmer cette observation dans mon voyage en quatre îles d'Afrique, qui s'imprime maintenant.

On trouve aux Canaries les mêmes limaces qu'en Europe, et dans la rade Sainte - Croix les espèces suivantes de vers.

1. Néréide verte. *Nereis viridis*. Syst. nat. éd. XIII.

Cette espèce abonde aussi en Islande et y vit dans les trous des rochers et des laves que vomit l'Hécla.

2. Actinie brune. *Actinia rufa*. L.

3. — rouge. *Actinia crassicornis*. L.

4. Sèche, dont je n'ai vu que les os sur la plage.

5. Méduse

6. — pélagique. *Medusa pelagica*. L.

7. Etoile rougeâtre. *Asterias rubens*. L.

8. Etoile

9. — violette. *Asterias violacea*. L.

10. *Asterias seposita* ? Syst. nat. XIII.

11. Oursin mangeable. *Echinus esculentus*. L.

12. Gland de mer. *Lepas balanus*. L.

13. *Lepas Balanoïdes*. L.
 14. *Lepas testudinarius*. Mull. Lud. Ulr. 467, n° 4.
 15. La porcelaine souris. *Cypræa lurida*. L.

Plusieurs coquilles des autres genres ; mais parmi ce que j'ai vu, il n'y avait rien qui ne fût très-commun et fort connu.

16. Madrépore branchu. *Madrepora ramea*. L.
 17. Eponge
 18. — dichotome. *Spongia* (*dichotoma*), *conformis*, *dichotoma*, *erecta*, *disticha*, *bisaria*, *cylindrica*, *flexilis*, *tomentosa*. Syst. nat. éd. XIII. *Spongia ramosa Britannica*. Ellis. Coral. p. 95. t. XXXII. Fig. F. f.

On rapporte très-mal à propos à cette espèce mal décrite et mal figurée, le *littodendrum littoreum* de Rumphius, dans son Herbar d'Amboine, vol. VI. Tab. 83. F. 3, qui n'y a cependant nul rapport.

L'éponge dichotome qui ne l'est que très-peu, s'élève jusqu'à deux décimètres ; elle est verticale, très-rameuse, molle, jaunâtre, un peu distique, à rameaux longs, ronds, obtus, à tige un peu comprimée, avec de petits trous de chaque côté à peu près à égale distance les uns des autres.

Ellis figure les rameaux trop courts et trop plats ; pour la planche de Rumphius, elle a les rameaux courts, pointus et recourbés, et représente évidemment une autre espèce ; ainsi il

faudrait pour l'éponge dichotome une nouvelle phrase, une nouvelle synonymie, une nouvelle figure et un nouveau nom.

19. Flustre foliacé. *Flustra foliacea*. L.
20. — tronqué. *Flustra truncata*. L.
21. — papyracé. *Flustra papyracea*. L.
22. — velu. *Flustra pilosa*. L.
23. Tubulaire
24. — muscoïde. *Tubularia muscoïdes*. Syst. nat. XIII. *Corallina tubularia, laryngi similis*. El. Coral. 45. Pl. XVI, fig. 6.

Notre zoophyte est bien celui d'Ellis ; mais, dans le *Systema* de Gmelin, il y a pour caractère, *tubis totis, annulo rugosis* : ce qui ne convient pas du tout à la tubulaire dont il est question. Les filamens, qui d'ailleurs ne paraissent pas dichotomes, sont toujours articulés et contournés à la base ; mais ils deviennent assez droits et unis au sommet. Ils sont plus gros que des fils, et acquièrent jusqu'à trois pouces de hauteur.

25. Coralline cactière. *Corallina opuntia*. Hort. Clis. 480.
26. — officinale. *Corallina officinalis*. L.
27. Sertulaire fluette. *Sertularia pumila*. Syst. nat. XIII.
28. — tamaris. *Sertularia tamarisca*. L.
29. — mélésine. *Sertularia melezina*. L.
30. — cupressine. *Sertularia cupressina*. L.
31. — plume. *Sertularia pluma*. L.

Cette sertulaire abonde sur la belle conferve N° 27,

qui lui ressemble, et avec les rameaux de laquelle elle est facile à confondre.

32. Sertulaire antennine. *Sertularia antennina*. L.

On trouve aussi sur la plage de ces matrices de vers testacés, et particulièrement de ces pelotes ou savonnettes de mer, désignées par Ellis, *Cor.* 99. *Pl. XXXIII*, *fig. b. B.*, sous le nom d'*Alcyonium*, sive *vesicaria magna*, et qui sont des amas d'œufs de murex.



CHAPITRE VI.

CE que nous ont dit les Anciens sur les Canaries ; si elles offrent les Champs Élysées, les Hespérides, le vrai mont Atlas de l'antiquité.

Accoutumons-nous à penser que les temps héroïques de la Grèce, ces temps dont elle se glorifie, ne lui appartiennent pas, et sont les premières histoires d'un peuple qui est venu l'habiter.

BAILLY, *Lett. sur l'Atlant.* XII.

JETONS maintenant nos regards derrière nous ; terminons ce que nous avons à dire des Canaries, en rapportant ce qu'en ont écrit et pensé les anciens, et en essayant de découvrir à travers de l'obscurité qui enveloppe le berceau du monde, l'histoire des premiers âges, de l'Archipel dont nous ne nous sommes encore occupé que dans son état actuel, ou seulement depuis que les modernes le connurent. Nous avons déjà trouvé des incertitudes dans des époques voisines de notre temps, combien n'en trouverons-nous pas, à mesure que, nous éloignant des siècles qui fuient, nous remontons vers ceux qui ont fui, et qui sont maintenant si loin de nous !

Nous avons dit que les anciens avaient appelé les

Les Canaries
sont les Isles
Fortunées des
anciens.

Canaries *Isles Fortunées*, et que les poètes leur avaient conservé ce beau nom, mérité par leur climat; que Ptolomée avait regardé les *Isles Fortunées* comme les plus occidentales du monde, et y avait placé son premier méridien. Pline aussi en avait parlé, et on les connaissait avant ce naturaliste: on n'avait pas cependant à leur égard des données bien certaines; on n'avait guère déterminé leur place, que comme se trouvant dans l'Océan qu'on appelait Atlantique, et à quelque distance du détroit de *Gades*. On les confondit sans doute quelquefois avec leurs voisines; aussi l'antiquité, en parlant des *Isles Fortunées*, les a dites au nombre de deux (1), de six (2), et de dix. Le Tasse, presque de nos jours, mais dans un temps où l'Archipel qui nous occupe était peu connu, paraît avoir été de cette dernière opinion (3).

Phéniciens.

Les Phéniciens, peuple commerçant, qui étendirent leurs relations jusqu'en Angleterre, et qui parcoururent les premiers l'Océan Atlantique, durent aussi découvrir, les premiers, les îles dont il baigne les côtes: ils y laissèrent sans doute des monumens de leur venue. Barros, dans son Histoire portugaise des Indes occidentales, rapporte que lorsqu'on retrouva Corvo, la plus septentrionale des Açores, on y rencontra une statue équestre, érigée sur un piédestal, dont les faces étaient chargées d'inscriptions en caractères inconnus, qui étaient peut-être ceux de ces

(1) Plutarque, dans la *Vie de Sertorius*.

(2) Ptolomée et Pline.

(3) *Gerus. liberat. Cant. decimo quinto. St. xli,*

anciens navigateurs. Il est probable qu'ils visitèrent en outre Madère et Porto Santo ; ce sont indubitablement ces deux îles que l'antiquité nommait *Purpurariae* (1), du moins si l'on s'en rapporte au sentiment d'Hardouin (2), que nous tâcherons d'étayer.

Ce nom de *Purpurariae* indique assez que les Phéniciens tiraient leur fameuse pourpre des îles *Purpurariennes*. Il est certain qu'ils faisaient venir la matière première de cette teinture des contrées lointaines, et qu'elle ne se trouvait pas sur leurs côtes, comme l'ont cru ceux qui ont cherché la pourpre dans un coquillage. Nous voyons dans Ezéchiël que le commerce de Tyr s'étendait sur une multitude d'îles (3). Le prophète ajoute que cette ville tire sa couleur d'hyacinthe et sa pourpre de l'île Élysa ou Élysiene (4), et même que ce sont les Syriens qui vendent la pourpre dans les marchés avec de petits écussons d'or et autres marchandises fabriquées, comme pour insinuer que ce sont les Syriens qui mettent en œuvre une chose que les vaisseaux phéniciens se bornent à rapporter brute.

On n'a jamais réussi qu'imparfaitement de nos jours à tirer des vers qui habitent les coquilles, une bien

(1) C'est, je crois, mal-à-propos que Danville, dans sa *Géographie ancienne*, rapporte les *Purpurariennes* à Lancerote et à Fortaventure.

(2) *Purpurariæ*. . . . *sunt eas Mauritaniae littori proximæ, Madera, l'île Madere et Porto Santo.* Hard. *Sup. Plin. lib. VI, cap. XXXII, 22.*

(3) *Insulae multae negotiatio manûs tuas.* Ezéchiël, chap. XXVII, v. 15 et v. 3.

(4) *Hyacinthus et purpura de insulis Elysa.* Ezéc. chap. XXVII, v. 7.

belle couleur solide, semblable à ce que les anciens nous disent de leur pourpre (1), et il me paraît que cette teinture était extraite d'une tout autre substance. Les îles occidentales de l'ancien monde nous offrent l'orseille que les Phéniciens durent y trouver avant nous, et dont ils étaient trop industrieux pour ne pas tirer parti. C'est de cette orseille que se composait sans doute la véritable pourpre (2). On allait la chercher à travers les dangers

(1) Plusieurs coquillages, entre lesquels ceux que Linné a nommés *turbo scalaris* et *turbo clathrus*, ont la propriété de donner une couleur plus ou moins violette; mais cette couleur, malgré ce qu'en disent tous ceux qui ont fait des expériences à ce sujet, n'a rien de bien beau; et si elle eût été semblable à la pourpre des anciens, on ne négligerait pas de l'employer dans la teinture. Pline nous dit: *Laus purpuræ summa, in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu, idemque suspectu refulgens. Unde et Homero purpureus dicitur sanguis.* Liv. IX, ch. XXXVIII.

MM. Duhamel (*Mém. de l'Acad.* 1736, p. 6), Guillaume Cole (*Trans. phil.* an. 1685, n° 178), Templeman, qui a fait une dissertation sur la pourpre des anciens, et le docteur Lister (*Trans. phil.* an. 1693, n° 197), s'accordent tous à dire que les coquillages qu'ils ont examinés, contiennent tous une goutte, ou la valeur d'une coquille de noix, d'une liqueur blanche qui colore les étoffes en violet, après qu'on les en a imprégnées, et qu'on les a fait sécher au soleil. Cette couleur, disent-ils, passe par plusieurs nuances, entre lesquelles le vert et le jaunâtre sont les plus remarquables.

D'abord la couleur violette dont parlent tous ces observateurs, n'a guère de rapport à celle du sang figé; elle ne paraît pas noirâtre quand on la voit en face, et brillante quand on la regarde de bas en haut: d'ailleurs, aucuns des auteurs anciens qui nous ont parlé de la pourpre, ne font mention de ces changemens de couleur très-remarquables qu'éprouve la liqueur des murex, et qu'au contraire les savans modernes que nous avons cités, ont tous remarqués comme une chose singulière et constante.

(2) L'orseille, *lichen roccella*, L. donne une belle couleur pourpre très-employée dans la teinture. Voyez Chap. IV, p. 230; et Chap. V, sec. II, p. 308.

d'une longue navigation , ce qui la fit mettre naturellement au rang des produits de la mer ; et de-là, l'origine des traditions qui font de la pourpre le sang ou l'humeur lymphatique d'animaux marins.

Quoi qu'il en soit, les vaisseaux de Tyr découvrirent et fréquentèrent les véritables *Canaries*, appelées autrement *Isles Fortunées* (1). Il paraît même probable qu'ils venaient particulièrement jusqu'à l'île de Fer ; car ce qu'on dit de *Cerne* convient bien mieux à cette île qu'à toute autre de l'Afrique, ou qu'à un cap de cette partie du monde. *Cerne* des Phéniciens, que l'on a été chercher mal-à-propos dans Madagascar (2), était la dernière terre qu'on pût habiter (3), et après laquelle l'Océan cessait, disait-on, d'être navigable.

Les Carthaginois, colonie tyrienne, avaient appris des Phéniciens à franchir les *colonnes d'Hercule* : ils visitèrent les îles de l'Océan. Hannon, qui, par ordre du Sénat de Carthage, entreprit, 435 avant J. C., une expédition de découverte sur les côtes d'Afrique, dut sûrement relâcher aux Canaries, déjà célèbres sous le nom de *Fortunées*. La relation de cette expédition, hardie pour le temps, ne nous est pas parvenue, ou du moins est arrivée jusqu'à nous trop dénaturée pour qu'on puisse ajouter foi à ce qu'elle contient. On sait seulement, à n'en pouvoir douter, que les Carthaginois firent un mystère

(1) Calm. *Diss.* t. II, pars II : *De Region. in qua Canahon.*

(2) Hardouin, *Sup. Plin. lib. VI, cap. XXXI, 20.*

(3) *Cerne*) *Phœnicibus erat* [כרנא], *Cherna, postremum habitationis, id est ultima habitationis.* Boch. *Phalég. cap. XXXVII, p. 642.*

politique de la véritable position de ces terres qu'ils fréquentaient dans l'Océan, soit qu'ils y trouvassent un objet de commerce dont ils étaient jaloux de se conserver exclusivement l'importation (1), soit, comme le dit Diodore de Sicile, qu'ils se réservassent ces îles riches et fortunées, afin d'y établir leur domination, en cas qu'il arrivât quelque grand malheur à leur république (2).

Quelques-uns ont pensé que c'était de l'Amérique que les Carthaginois voulaient cacher la route, et se réserver le commerce; mais des savans, entre lesquels on peut citer Bochart et Calmet, ont rejeté cette opinion. Le dernier nous dit même qu'on a cru reconnaître les terres mystérieuses dont nous parlent Aristote et Diodore dans les îles Canaries, autrement dites *Fortunées*, que la renommée faisait bien plus grandes qu'elles ne le sont réellement (3).

Néao et Salomon.

Sans nous arrêter à examiner si l'expédition ordonnée par Néao ou Nécho, roi d'Égypte (4), et sortie de la mer Rouge plus de 616 ans avant J. C. pour faire le tour de l'Afrique et doubler le cap de Bonne-Espérance en sens contraire, vingt-un siècles avant Vasco de Gamma, dut relâcher aux Canaries, ainsi que les flottes que Salomon faisait partir des ports d'*Ailath* et d'*Asiongaber* pour aller cher-

(1) Sans doute la pourpre ou l'orseil.

(2) *Lib. V, cap. XV.*

(3) Calm. *Disc. t. I, part. II, sur l'Hist. des Hébreux.*

(4) Hérodote, *lib. IV, cap. XLII.*

cher de l'or au beau pays d'*Ophir* (1) : Nous allons passer de suite à Juba, roi de Mauritanie.

Juba, roi de Mauritanie.

Ce prince philosophe, qui cultivait les sciences avec succès, jaloux de connaître les côtes voisines de son empire, expédia une flotte chargée spécialement d'explorer les îles *Fortunées*, et rédigea lui-même la relation du voyage, qu'il dédia à Auguste, mais qui malheureusement s'est perdue. Par les fragmens qui en ont été conservés (2), nous ne pouvons douter que les îles *Fortunées* de Juba ne soient véritablement les Canaries. Ces îles, selon Pline, ne sont pas éloignées de celles qu'on appelle *Purpurariae* (3), et que nous avons reconnues pour être Madère. La première était celle des Pluies, *Pluvialia*; les suivantes, *Junonia major* et *minor*; ensuite, *Capraria*, *Nivaria* et *Canaria*. Il est très-difficile aujourd'hui de savoir à quelles des Canaries ces noms ont appartenu en propre.

On a d'abord cherché à reconnaître l'île des Pluies dans Fer (4), parce que Pline dit que *Pluvialia* n'a d'autre eau que celle qui lui vient du ciel (5); mais on a ajouté que sur les montagnes on trouvait un lac (6), et comme il n'y en a jamais eu d'aucune sorte à Fer, il faut chercher l'île des Pluies ailleurs. La plaine de Laguna

Pluvialia, ou *Ombrios*.

(1) Livre III^e. *des Rois*, ch. IX, v. 26.

(2) Dans Pline (*livre VI*), et Solin (*Polyhist. lib. LXX*).

(3) *Lib. VI, cap. XXXII*.

(4) C'est l'avis de Bachius, cité par Cornéille dans son *Dictionnaire*, au mot *Ferro*.

(5) *Non habere aquam nisi ex imbribus*. Plin. *lib. VI, cap. XXXII*.

(6) Solin, *Polyhistor. lib. LXX*.

à Ténériffe, qui est souvent inondée, a quelque rapport avec ce lac; mais Ténériffe est plutôt *Nivaria*: elle était habitée, et *Pluvialia* ne l'était point alors. On a encore cherché ce lac à Lancerote, où on trouve un marais qui put autrefois être un étang; l'eau d'ailleurs est très-rare dans cette île; nous avons vu combien celle du ciel y était précieuse: l'antiquité, qui a exagéré quelquefois, aura pu dire de son sol, qu'il n'était arrosé que par la pluie.

En parlant de *Pluvialia*, Pline fait mention de deux végétaux qui lui sont propres, et dans lesquels plusieurs, et particulièrement Hardouin, ont voulu retrouver *l'arbre-saint* (1). De bonne foi, ce que Pline dit de ces plantes ne convient pas du tout au *garoé*, mais bien plutôt à la cacalie de Klein et aux euphorbes. Juba, qui connaissait la botanique, fit un traité sur ces derniers, et leur donna le nom de son médecin, que l'immortel Linné a cru devoir préférer au *tithymalus* des Bauhins et de Tournefort. De l'une des plantes de Pline, on obtenait un suc caustique ou amer; de l'autre, qui avait quelque rapport pour la forme, un suc plus doux.

Par notre opinion sur les végétaux de *Pluvialia*, nous éclaircissons un passage obscur de Pomponius Méla, que l'on serait autrement obligé de regarder comme une fable. Ce géographe nous dit (2) que dans

(1) Hard. Sup. Plin. lib. VI, cap. XXXII, 26.

(2) *Fortunatae insulae abundant sua sponte genitis..... Una singulari duorum fontium ingenio maxime insignis; alterum qui gustavere, risu solvuntur in mortem: ita affectis remedium est ex altero bibere.* Méla, de sit. orb. lib. III, cap. X.

les îles Fortunées se trouvent deux fontaines, dont l'une cause la mort par des accès de rire à ceux qui boivent de son eau, et dont l'autre est le contre-poison. C'est sur cette tradition qu'on a rapporté qu'à Ténériffe on rencontre des sources et des fontaines qui ont le goût du lait (1), et qu'un poète a dit : « Une fontaine » y coule, dont l'onde pure et limpide invite ceux » qui la regardent à se désaltérer ; mais dans le froid » cristal de ses eaux, elle cache des poisons secrets » et funestes : l'imprudent qui en a bu est surpris d'une » ivresse soudaine, son ame nage dans une perfide » joie, un rire insensé le tourmente et le conduit à la » mort (2). »

On a cru reconnaître les fontaines de Méla dans les sources minérales de Palme, de Ténériffe et de Canarie (3) ; je crois plutôt qu'on doit les comparer à celles de *Cléone* et de *Gélone*, que l'on place en Sicile, dont la première fait pleurer, et la seconde provoque le rire. Ces fontaines désignent au figuré des végétaux desquels découlent des sucres âcres, qui, portés imprudemment à la bouche, causent une irritation considérable dans les muscles des lèvres et des joues, et produisent des espèces de convulsions au visage qui ressemblent à des rires forcés : ces accidens sont connus sous le nom de *ris sardoniques*.

Ayant retrouvé aux îles Fortunées des euphorbes

(1) Corneille, *Dict. géog.* au mot *Ténériffe*.

(2) Le Tasse, *Gerus. liber.*

(3) Perez del Christ. *excellent. de las Isl. Can. cap. IV.*

qui produisaient le même effet que les plantes vénéneuses de Sicile, on y a transporté les fontaines allégoriques; ainsi c'est des euphorbes que Méla a voulu parler, et nullement des sources minérales qui ne font rire personne, et qui n'ont pas de rapport au lait.

Capraria. Il est donc presque impossible de retrouver *Pluvialia*. Peut-être serons-nous plus heureux dans la recherche de *Capraria*. On a cru la voir à Palme, dans laquelle existe un volcan qui porte ce nom (1); mais je serais tenté de croire que *Capraria* était la même que Fortaventure: c'est l'avis de plusieurs savans (2). Lors de la conquête, c'était à Fortaventure que les chèvres étaient les plus abondantes, et réussissaient le mieux. Cependant Pline dit qu'on trouvait à Capraria de grands lézards (3): les historiens Bontiers et Leverrier, rapportant la même chose au sujet de Fer, disent que lorsqu'on trouva cette île, il y avait des lézards si gros, qu'on pouvait les comparer à des chats (4).

Junonia major et minor.

On a cherché *Junonia minor* et *major* dans Lancerote et dans l'une des petites îles qui se trouvent à sa partie septentrionale (5). Hardouin voit la première dans Fortaventure (6): d'autres veulent que ce soit Palme et

(1) La montagne des chèvres. Voyez Chap. V, § I, p. 294.

(2) Corneille (*Dict.* au mot *Fortaventure*) croit aussi, d'après Delacroix, que cette île est la *Capraria* de Pline et la *Casperia* de Ptolomée.

(3) *Deinde Caprariam lacertis grandibus refertam.* Pline, *lib. VI, cap. XXXII.*

(4) Il y a des lézards grandes comme un chat; mais elles ne font nul mal, et sont bien hideuses à regarder. *Conq. des Can. ch. LXV, p. 122.*

(5) Eschard, *Dic. géog.*

(6) Hard. *Sup. Plin. note 15 du chap. XXXII.* Ce savant s'explique

Gomère qui répondent à la grande et la petite île de Pline (1). On ne peut rien statuer là-dessus. Pline parle trop imparfaitement de chacune des îles *Fortunées*, et sur des choses trop peu caractéristiques, pour qu'on puisse rien décider à cet égard.

On s'accorde plus généralement à trouver *Nivaria*, qui, dans tous les manuscrits, est écrite *Ninguariam*, dans Ténériffe. Ce nom, dit Pline, vient de la neige qui s'y trouve en tout temps (2) : ce que l'on a rapporté au pic, où l'on en voit effectivement dans toutes les saisons (3).

Quant à Canarie, on ne peut douter qu'elle ne soit la *Canaria* de Pline, et nous avons vu que ce nom lui vient des chiens qu'on y trouva, et dont on mena deux individus à Juba (4). Nous avons vu que ces chiens,

ainsi sur *Junonia minor*. 27. eodem nomine). *Junon. minorem* : forte jam aquis obrutam : aut ea sane fuerit quam Ptolomæus, lib. IV, cap. VP, *Angoires vocat, sive inaccessam*. *Hispani* la non trovada et la intantata vocant. Voy. Chap. IV, p. 260 de nos *Essais*.

(1) Nun. de la Pen. cap. I, p. 2.

(2) *Quas hoc nomen accepit à perpetua nive*. Plin. lib. VI, cap. XXXII.

(3) Voyez Chap. V^e, p. 279, Rudbeck, qui pense que les Isles *Fortunées* sont dans les régions glacées, semble traiter avec mépris l'opinion de ceux qui ont pu penser que *Nivaria* étoit la même que Ténériffe. Peut-il exister, dit-il, de la neige dans toutes les saisons, sous un ciel si ardent? (*Atlant. pars I, cap. XV, §. 1. 4.*) Il cherche ensuite *Nivaria* en Islande; et certes c'est la chercher bien loin.

(4) *Canariam vocari à magnitudine canum ingentis magnitudinis, ex quibus perducti sunt Jubæ duo, apparentemque ibi vestigia aedificiorum*. Plin. lib. VI, cap. XXXII.

plus petits, existaient encore dans l'archipel au temps de sa conquête (1).

Les îles Fortunées confondues.

Les noms que Pline a donnés à chacune des *Fortunées*, ne sont pas tout-à-fait les mêmes que ceux par lesquels les a désignées Ptolomée (2). Suivant les copistes, ces noms ont été défigurés; on les a écrits *Aprositus*, *Hera*, *Pluitana*, *Casperia*, *Canaria*, *Pintuaria*; et les diverses manières dont ces noms ont été traduits, orthographiés et confondus, ont jeté la plus grande obscurité sur cette matière, outre que ne les ayant pas bien distinguées des Açores, des îles *Purpurienes*, et de celle du cap Verd, on a varié sur leur nombre, comme nous l'avons déjà dit (3).

Nous avons vu, dans la donation faite au prince de la Fortune par le saint père, qu'il était question d'îles qui ne se rapportent à aucune.

Les Fortunées de Pline sont les Canaries.

A la rigueur, dans les six îles *Fortunées* dont parle Pline, nous ne reconnâtrions pas les Canaries, qui sont au nombre de sept: mais, outre que les vaisseaux de Juba pouvaient en avoir manqué une, c'est une opinion qui a trouvé ses partisans, que Fortaventure et Lancerote étaient jadis unies, et formaient une seule et même île (4). Peut-être que Lobos, Allégranza, Clara et Graciosa y étaient aussi jointes. Ce ne serait pas la première fois, que la mer, et les éruptions vol-

(1) Voyez Chap. IV, p. 210.

(2) *Lib. IV, cap. VI.*

(3) C'est aussi l'avis du savant Forster, dans les Voyage de Cook.

(4) *Nun. de la Pen. l. I, c. L. Clavij. t. I, l. I, §. 2.*

caniques auraient causé de pareilles fractures de terres : les îles de Lipari nous en offrent un exemple. L'antiquité les dit au nombre de sept ; aujourd'hui on en trouve quatre de plus : non qu'elles soient sorties de la mer tout-à-coup ; mais Dolomieu pense qu'*Evonimos*, l'une des sept îles anciennes, et que l'on ne peut rapporter à aucune des Éoliennes qui existent maintenant, a été divisée par quelque accident, et a produit celles que les anciens n'ont pas connues (1). On peut d'ailleurs avoir remarqué dans le vocabulaire que nous avons donné au chapitre II, que c'est à Lancerote et à Fortaventure qu'on trouve un mot qui signifie *submersion* (2).

Ce qui ne laisse plus aucun doute sur l'identité des Canaries et des *Fortunées*, ce sont les productions que les envoyés de Juba y virent, et que nous pouvons aisément retrouver. Nous avons déjà reconnu les euphorbes, les lézards et les chiens ; Pline ajoute qu'on y trouvait en abondance des fruits et des oiseaux de toute espèce ; qu'il y avait des palmiers portant des dattes et des pommes de pin (3). Il parle, à la vérité, de *silures* qu'on trouvait par-tout. Mais qu'est-ce que les marins de Mauritaine entendaient par *silures* ? ce, n'était sûrement pas, aux Canaries, les poissons

(1) *Voyag. aux îles de Lip.* p. 107.

(2) *Adexamen. Voy. Chap. II,* p. 51.

(3) *Omnes copias pomorum et avium omnis generis abundant, hanc et palmetis caryotas referentibus, ac nuce pined abundare, esse copiam et melis. Papyrus quoque, et siluros in omnibus.* Plin. lib. VI, cap. XXXII et Solin, *Polyhistor.* lib. LXX.

que nous nommons ainsi, les espèces de ce genre assez remarquables par leur taille pour avoir été mentionnées par les voyageurs africains, sont du Nord, et ne se trouvent que dans des fleuves, tels qu'il n'y en a jamais eu dans aucune île (1).

Quant au *papyrus*, on assure qu'il existe encore dans les Canaries; peut-être même, les envoyés de Juba, qui ne paraissent pas avoir été de très-habiles botanistes, ont-ils confondu avec le *papyrus* ce beau *souchet* que nous avons rencontré dans un des vallons derrière Sainte-Croix, le long des eaux. Ces deux plantes, qui sont du même genre, ont une certaine ressemblance pour les yeux qui ne sont pas exercés à classer des végétaux.

Isles Atlantiques de Plutarque.

S'il n'y a pas de doute que les Canaries ne soient les *Fortunées* de Pline, de Solin, de Juba, de Ptolomée, en un mot de presque toute l'antiquité, il n'est pas aussi certain que ce soit d'elles que Plutarque ait entendu parler, quand il dit que des mariniers revenant des *îles Atlantiques* apprirent à Sertorius qu'elles étaient deux, appelées *Fortunées*; que ces îles séparées l'une de l'autre par un petit canal, étaient à environ mille stades des côtes d'Afrique (2). Je reconnais plutôt là les îles *Purpurienes*, qui sont Madère et Porto Santo.

Si les îles Fortunées et les Champs Élysées ne sont pas la même chose.

Les hommes soupirent sans cesse après le repos et le bonheur. Ce dernier terme de toutes leurs démarches

(1) Si ce que Corneille dit (dans son grand Dictionn. au mot *Canarie*), des esturgeons qui abondent autour des îles Canaries est vrai, voilà peut-être les *silures* des marins de Juba retrouvés.

(2) Dans la *Vie de Sertorius*.

est si difficile à atteindre, que l'antiquité, ingénieuse en allégories, doit l'avoir représenté relégué loin de nous, et environné de barrières presque insurmontables. En adoptant le dogme d'une nouvelle vie après le trépas, il était naturel de placer le séjour des justes dans un climat heureux, mais environné de dangers et d'écueils, image de ceux qui remplissent notre courte carrière. L'océan Atlantique était réputé plein de bas fonds, et innavigable. Au milieu de cette mer orageuse, on plaçait les *Fortunées*. Après ces îles, on ne voyait plus rien que le lieu où finit le jour, et où la voûte du ciel s'appuyait sur le globe en s'abaissant vers lui : il était donc impossible qu'on ne supposât pas les âmes bienheureuses dans ces îles *Fortunées*; et plusieurs savans ont pensé que, chez les anciens, les champs *Élysées* et les îles *Fortunées* furent regardés comme une même chose.

Bochard et Pluche nous disent que le nom d'*Elysée* vient du Phénicien *Alizut*, mot qui signifie terre de délices, de plaisirs, d'allégresse. Il fut adopté et modifié par les Grecs pour désigner le lieu où l'on doit jouir des fruits de la vertu. Plusieurs auteurs, parmi les anciens et les modernes, reconnaissent toutes les descriptions qu'on nous a données de ces endroits divins; dans l'heureuse Bétique. Pluche, après Diodore de Sicile, veut que les champs *Élysées* ne soient que le lieu de sépulture des Égyptiens, où l'on n'enterrait que les justes. Malgré la beauté de son climat, je ne saurais reconnaître l'*Elysée* dans l'Andalousie, et j'avoue que je répugne

encore davantage à chercher un jardin de délices dans un cimetière, fût-il le plus beau du monde.

Lorsqu'on veut tout rapporter à une même idée, on s'expose à errer; et c'est ce qui est arrivé assez souvent à l'auteur de *l'Histoire du ciel*, quand il prétend prouver que des signes qu'on exposait aux yeux du peuple dans le Delta, pour indiquer le temps de chaque travail d'agriculture, sont nées toutes les traditions mythologiques de l'antiquité. Pour M. Bailly, qui a voulu chercher l'origine de toutes les fables au-delà du cercle polaire, il soutient avec tant d'esprit le système que Rudbeck avait fondé sur une prodigieuse érudition, que l'on pardonne de bon cœur les légères méprises où il se laisse entraîner, et que souvent, on ne peut résister à l'évidence de ses raisonnemens empruntés de l'auteur suédois.

Où les anciens supposaient l'Enfer.

Je reconnais, par exemple avec Rudbeck et Bailly, l'*Eridan* dans un fleuve du nord; les larmes des sœurs de Phaéton dans le Succin, si fréquent sur les plages de la mer Baltique; enfin dans les arbres des régions glaciales, privés de feuilles et couverts de neige, *les bois de Proserpine remplis d'arbres stériles* (1). Il me paraît encore tout naturel que l'antiquité ait cru que le royaume de Pluton s'étendait vers le pôle boréal. Si les Juifs avaient jamais eu quelque idée d'une autre vie, on pourrait citer en faveur de cette opinion ce qui est dit, dans le livre de Job (2), du méchant, qui passera *de la froidure et de la neige aux plus extrêmes chaleurs*.

(1) *Odyssée*, liv. X.

(2) *Cap. XXVI*, v. 6.

Je trouve avec Rudbeck le fameux fleuve Léthé dans le mot du Nord *Lata* ou *Leta*, qui signifie oubli (1); l'Averne dans un lac de la Suède qui porte encore à peu près le même nom (2); la nacelle du sévère Caron dans *Baren* (3), qui, dans les langues septentrionales, signifie cercueil. Je ne suis pas aussi frappé du rapport que le professeur d'Upsal trouve entre cet entonnoir des mers de Norwège, que quelques-uns ont appelé *umbilicus maris* (le nombril de la mer), et l'Achéron. Je ne reconnais guère ce fleuve dans *α γρονδ*, qui, ainsi composé de l'acception privative d'une lettre grecque, et d'un mot suédois, signifie à peu près *sans fond* (4).

Je n'en suis pas moins porté à croire que l'on plaçait l'enfer dans le nord : c'est une position qui lui convient tout autant que celle que Wiston lui assigne dans les comètes, et beaucoup mieux que le midi de l'Europe où je ne veux voir que le repos et les sentimens doux que fait naître la beauté du ciel. C'est donc mal-à-propos que Virgile, au VI^e livre de l'Énéide, place l'Averne non loin de Cumès; que madame Dacier, dans ses Remarques sur le livre X de l'Odyssée, nous dit que les fleuves des enfers sont en Italie; et que Banier, dans ses Explications des fables, les voit, après les Grecs, en Épire et en Arcadie.

Nous consentons à reléguer l'enfer des anciens

(1) *Atlant.* pars II, p. 561.

(2) *Ibid.*, pars II, p. 463.

(3) *Ibid.*, pars I, p. 561.

(4) *Ibid.*, pars I, p. 306, 310, etc.

sous le pôle ; mais vouloir y placer le séjour des ames justes , nous ne pouvons y consentir. On sait bien que l'antiquité regarde ce séjour comme faisant partie du domaine de Pluton , roi des morts , ou de l'autre monde ; mais l'autre monde peut être fort étendu : et je ne vois pas qu'il soit nécessaire , parce que les îles *Fortunées* où l'on goûte le repos après le trépas sont dans les États du roi des morts , et à la droite du Tartare , qu'il faille les aller chercher en - delà des cercles polaires. Les *champs Élysées* y seraient à mon sens très-mal placés. Un lieu où le bonheur n'est troublé par rien , ne peut point être affligé de nuits de plusieurs mois. On ne doit point y être épouvanté des cris et des grincemens de dents des coupables , dévolus aux brasiers de l'enfer. Ceux qui les ont cherchés en Espagne , près de laquelle on ne supposa jamais le Tartare , se sont prononcés tacitement en notre faveur. Ainsi , quoique Virgile nous dise que l'*Élysée* est une des provinces de l'Empire de Pluton , je trouve la description qu'il en donne trop divine (1) , pour ne pas transporter ce département loin de la métropole.

Où les anciens supposaient les Champs-Élysées.

Peut-être Homère , plus ancien que le poète de Mantoue , et plus près de la source des traditions , nous dira où nous devons nous arrêter. Il fait promettre par Prothée au grand Ménélas , le sort le plus beau après sa

(1) *His demum exactis , perfecto munere Divae ,
Devenere locos laetos , et amaena vireta ,
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.*

ÆNÆID. lib. VI. v.537.

mort : les dieux te conduiront, dit la Divinité marine au roi de Lacédémone, dans ces champs fortunés qui sont à l'extrémité du monde, où le sage Rhadamante donne des lois, où les hommes passent une vie douce et tranquille, où l'on n'éprouve point les rigueurs de l'hiver, et où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des vents, et des zéphirs de l'Océan (1). Hésiode est encore plus précis; le souverain Jupiter a selon lui placé les âmes des héros qui ont péri dans les anciennes guerres, aux extrémités du monde.... dans une demeure également éloignée des dieux et des hommes.... Ce sont les Iles Fortunées situées au milieu de l'Océan (2).

Soit que le Tartare se trouve au centre de la terre, soit qu'on le suppose en Italie, en Égypte, en Épire, ou sous les pôles, voilà l'Élysée qui en est transporté bien loin : car l'extrémité de la terre ou du monde, pour les Grecs, est très-éloignée de tous ces endroits. Les Orientaux ont sans cesse entendu par *extrémité de la terre et du monde*, le lieu où se couchait le soleil, et où Neptune refuse le passage aux navigateurs épouvantés, là même où sont les Hespérides, et où Atlas soutient le ciel, ainsi que le dit Euripide dans Hippolyte (3).

Plutarque dit, après avoir décrit deux îles Atlantiques, que, par leurs pluies douces et réglées, par leur température délicieuse, par la fraîcheur des rosées et des vents

(1) *Odyssée*, liv. IV.

(2) *Les Travaux et les Jours*. v. 170. 171.

(3) *Théâtre des Grecs*. T. II. p. 228.

de l'Océan, qui modère la chaleur de l'été, il n'y a pas, jusqu'aux Barbares, qui n'aient la ferme croyance que là sont ces beaux champs élyséens, et le séjour des âmes bienheureuses, que le poète Homère a tant célébrés (1).

A l'avis de ces auteurs profanes, se joint celui des Esséniens. Ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme, et pensaient que celles des bons, dégagées des liens du corps, allaient jouir de la félicité parfaite dans des lieux de repos, où les saisons ne faisaient pas sentir leur inclémence, et qui sont au milieu de l'Océan (2).

Voilà donc l'Élysée placé aux extrémités du monde dans des îles de l'Océan Atlantique, qui, selon Hésiode et Plutarque, sont les Canaries et Madère. Il n'y a à nous opposer que la distance entre l'Enfer et ce même Élysée, qui font partie d'un même Empire, et par l'un desquels il faut passer pour arriver à l'autre : mais cette distance n'est rien pour des êtres immatériels comme ceux qui peuplent l'autre monde. L'histoire sacrée et l'histoire profane font à chaque instant mention d'âmes, qui en moins que rien reviennent du séjour du repos, jusqu'en Palestine, ou en Grèce.

Il demeure donc démontré que le séjour du bonheur ne peut être voisin de celui de la réprobation. Je ne crois pas qu'il soit sensé de le reléguer, avec Plutarque, dans le soleil où il fait trop chaud, ni dans la lune où il fait trop froid : nous ne le placerons pas non plus avec Camden

(1) Plutarque, dans la *Vie de Sertorius*.

(2) Josep. *De Bel. Jud.* l. II, c. XII.

au nord des Iles Britanniques (1), si nous jugeons du ciel de ces rochers par ce qu'en publient les chants des Bardes; encore moins, avec Bailly (2) et Rudbeck (3), au pays des ours blancs et des cachalots; triste séjour où des nuits de plusieurs mois, et la léthargie de la nature, n'ont jamais pu être compatibles avec ce qu'on nous dit d'un lieu enchanté; d'un lieu partagé entre une lumière et des ombres égales, toujours embellis par une fraîche verdure, et par des fleurs suaves que caressent les zéphyrs de l'Océan, tandis que le chant mélodieux des oiseaux, et le murmure des fontaines, y remplissent l'ame des sentimens les plus agréables.

Outre les îles *Fortunées* et les champs *Élysées*, les Canaries nous présentent peut-être encore le véritable *Mont Atlas* de l'antiquité. Perez del Christo pense que ce nom désignait originairement le pic de Ténériffe (4). Pomponius Mela, beaucoup de siècles avant lui, paraît avoir été du même avis; car ce géographe nous décrivant le mont *Atlas*, le dit situé dans l'*Hespéride*. (Nous prouverons bientôt que l'*Hespéride* était la même chose que les Canaries.) Ce qu'il ajoute ne convient pas du tout aux montagnes de la Mauritanie (5).

On est accoutumé à voir le *Mont Atlas* dans le nord de l'Afrique. Tant d'histoires, de traditions, d'auteurs, de dictionnaires et de cartes géographiques, l'y placent

Le Pic de Ténériffe est-il le véritable mont Atlas de l'antiquité?

(1) *Desc. Ins. Brit.* p. 744 et 745.

(2) *Lettres sur l'origine des sciences et l'Atlantide.*

(3) *Atlantica sive Manheims.*

(4) *Exel. de las Islas Can.* cap. III.

(5) *De situ orbis*, lib. III, cap. X.

par habitude, que beaucoup de personnes se tiendront en garde contre notre opinion. Cependant nous ne sommes pas les premiers qui ayons cru que nulle position ne convenait moins au *mont Atlas* que l'Afrique, où Rydebeck a pensé qu'il était absurde de le chercher (1). L'opinion de ce grand homme serait décisive en notre faveur, si, après avoir dit que l'antiquité n'a pas entendu désigner les montagnes de la Mauritanie par le nom d'*Atlas*, il n'eût été chercher un peu trop loin cette colonne du ciel, qu'il regarde, sur deux métaphores d'Ovide et de Virgile, comme le pôle et l'axe sur lequel tourne la voûte étoilée dont on le représente environné.

Hésiode (2) nous dit *Atlas* auprès des *Hespérides* et gémissant aux extrémités du monde sous le poids du ciel. Ce chapitre nous prouvera que l'*extrémité du monde*, dont les poètes ont entendu parler, n'est ni le pôle, ni l'Afrique, mais la contrée la plus avancée dans l'Ouest du monde alors connu, et cette contrée est évidemment l'archipel des Canaries.

Hérodote (3) décrivant l'*Atlas* nous dit que c'est une montagne comme cylindrique, qui est si haute que son sommet ne se dégage jamais de nuages, dont une grande quantité l'environne sans cesse. Ovide ne le représente pas moins élevé et solitaire : « A l'aspect de » l'horrible tête de Méduse, dit-il, l'énorme Atlas est

(1) *Atlantica*, cap. VIII, §. 4, 2.

(2) *Theog.* v. 516.

(3) *Lib. IV.*

» changé en montagne ; sa barbe et sa chevelure de-
 » viennent les forêts qui la couvrent ; ses bras et ses
 » épaules, les éminences ; sa tête, le sommet sourcil-
 » leux ; ses os, les rochers ; et son vaste corps, accru
 » par cette métamorphose, devient en état de sup-
 » porter le ciel et les étoiles (1) ». Solin, parlant aussi
 du faite toujours neigeux d'*Atlas*, ajoute qu'il brille la
 nuit de feux qui s'en échappent (2), ce qui ne peut
 absolument convenir qu'à une montagne volcanique,
 telle que le pic de *Teyde*.

Sans répéter ce que nous dit Méla (3) sur la position
 d'*Atlas* dans l'*Hespéride*, qui, de l'avis général, est
 une île, nous trouvons dans les auteurs anciens
 des passages qui ne nous permettent pas de chercher
 sur un continent une montagne qu'ils disent être cir-
 conscrite par l'Océan. Maxime de Tyr nous apprend
 « que les habitans de l'*Hespéride* sont dans un pays
 » étroit, étendu en longueur, et dont la mer environne
 » les bords. Là, *Atlas* a un culte et des statues ;
 » *Atlas* semble sortir du sein de l'Océan. *Atlas* est
 » une montagne creuse, au milieu de laquelle est un
 » vallon charmant, rempli d'arbres chargés de fruits

(1) *Métam.* lib. IV, fab. XVII.

(2) *Vertex semper nivalis. Lucet nocturnis ignibus*, etc. Solin,
Polyhistor. cap. XXXVII.

(3) Ce passage de Méla a exercé les commentateurs. N'imaginant pas qu'on
 pût chercher le *mont Atlas* ailleurs que dans le continent, ils ont pensé qu'il
 fallait sous-entendre *minor* après *in arenis mans est Atlas*, etc. En effet,
 Ptolomée parle bien d'*Atlas major* et d'*Atlas minor*, dont l'extrémité s'étend
 jusqu'à l'Océan.

» précieux ; mais la descente du vallon qu'on admire
» est pénible : Atlas garantit ces lieux du courroux des
» vagues qui les menacent de tous côtés (1) ». Ce pas-
sage est formel, et Virgile (2) semble y ajouter plus de
poids par les vers suivans :

« Mercure, dit ce poëte, se disposant à obéir aux
» ordres du souverain des dieux, attache d'abord à ses
» pieds les ailes dorées, à l'aide desquelles il fend les
» airs avec rapidité, et plane à la surface des terres et
» des mers. Il vole, et déjà il aperçoit la cime et les
» flancs escarpés d'Atlas, dont la tête supporte le ciel.
» Son sommet, couronné de pins, battu par les vents
» et les pluies, est sans cesse environné de nuages
» obscurs. Des neiges entassées couvrent ses épaules,
» des fleuves se précipitent de son menton, et sa barbe
» est hérissée de glace. Ici le dieu brillant du mont
» Cylène repose d'abord ses ailes ; il se précipite ensuite
» vers l'immense sein des mers, semblable à ces
» oiseaux aquatiques qui habitent autour des rivages et
» des rochers poissonneux, et qu'on voit raser d'un
» humble vol la surface des vagues. Puis s'élevant entre
» la terre et les cieux, le fils de Maya traverse la côte
» sablonneuse et l'air embrasé de la Lybie. »

Reconnait-on dans l'Atlas de l'antiquité, toujours
environné de vapeurs sombres, dont les épaules sont
couvertes de neige et de glace, dont la tête se perd

(1) Max. de Tyr, *Diss.* XXXVIII, cap. CCXXV.

(2) *Æneid.* lib. IV, v. 246 et suiv.

dans le ciel, et sur lequel Mercure se repose ? reconnaît-on, dis-je, les chaînes montueuses de l'Afrique, qui ne paraissent élevées que parce qu'elles sont assises sur un pays plat et sablonneux, qui ne sont que rarement couvertes de frimas et de brumes ; ce qui les a fait nommer par quelques-uns *montes claros* (1), et du sommet desquelles, pour se rendre à Carthage, Mercure n'eût pas été obligé de descendre vers la mer, ainsi qu'un oiseau aquatique qui vole à la surface des vagues ?

Au contraire, les ramifications alpines de la Barbarie sont si basses en proportion des Alpes de l'Europe, que n'y reconnaissant plus la description des anciens, on en avait conclu qu'ils avaient exagéré la hauteur du *mont Atlas* (2). Pour moi qui n'aime pas à trouver les anciens en défaut, je crois que nous savons fort peu ou fort mal ce qui s'est dit et ce qui s'est fait avant nous.

Voilà les principaux témoignages que l'antiquité fournit à l'appui de notre assertion : cependant, après tout cela, elle paraît placer le *mont Atlas* en Mauritanie ; mais dans combien de cas n'a-t-elle pas bouleversé la géographië, pour rapprocher de la Grèce la scène des faits historiques dont les peuples de ces contrées voulaient s'empârer (3) ? N'avons-nous pas déjà

(1) Monts Clairs, Monts de Clere. *Cong. des Can.* chap. LIII.

(2) Dans ses parties les plus élevées, l'*Atlas* des modernes n'a que 2400 mètres, 1310 de moins que le pic de Ténériffe, 858 de moins que l'Etna, 2374 de moins que le Mont-Blanc, ou presque leur hauteur.

(3) Banier pense que les Grecs, qui anciennement connaissaient peu les pays étrangers, les ont souvent confondus (*Notes sur les Métam.* t. I, p. 96) : de-là les doutes que nous essayons d'éclaircir sur la position du *mont*

vu qu'elle avait détourné le cours de l'*Éridan*, pour le confondre avec celui du Pô, qu'elle dit avoir été jadis témoin de la chute de Phaéton, comme de nos jours il le fut de la chute de l'aigle impériale ? L'antiquité fut même jalouse des ondes amères et bourbeuses de l'Empire des morts ; elle fit descendre du pôle les eaux du Styx et du Cocyte, pourquoi n'aurait-elle pas transporté le *mont Atlas*, célèbre par son énorme hauteur, dans une antiquité plus reculée, le long des côtes de la Méditerranée, comme pour servir de borne au théâtre des hauts faits de ces héros, dont la Grèce voulut s'approprier la gloire (1) ?

La seconde en hauteur de toutes les montagnes de l'ancien monde, avait dû frapper par sa majesté tous les navigateurs qui déployèrent leurs voiles sur l'Océan. On la distingue à cinquante lieues en mer. Les Phéniciens ayant abordé aux Isles Fortunées, auraient au moins dit quelque chose du *pic de Nivaria*, s'il n'eût pas déjà été connu sous un nom plus fameux. Il est clair que la description de l'*Atlas*, donnée par Hérodote,

Atlas de la première antiquité. Le nom d'*Atlas* avait été évidemment appliqué par les Grecs à des montagnes auxquelles il ne convenait pas ; aussi ce nom était-il ignoré des peuples qui habitaient les Alpes de la Mauritanie, comme le prouve ce passage de Plin, lib. V, cap. I : *Dyrin esse Atlanti nomen eorum linguâ* ; et cet autre de Solin, lib. XIII : *Extra columnarum fretum præcedenti, ita ut ad sinistram sit Africa, mons est quem Græci Atlantem nominant, Barbari Dyrin.*

(1) « On sait le penchant qu'avaient les Grecs, peuple très-moderne en comparaison des Égyptiens, de ramener tout à leur histoire ». Banier, *sur les Métam.* t. I, p. 22.

Ovide, Virgile et Méla, ne peut convenir qu'au pic de Ténériffe ; l'on s'en convaincra en la comparant avec ce que nous avons dit de cette montagne dans les chapitres précédens.

Mais les Canaries sont-elles donc une source inépuisable des traditions de l'antiquité ? L'*Atlas* m'y ferait-il retrouver aussi les *Hespérides*, ces *Hespérides* voisines du pays des *Gorgones* et de l'empire de cette Hippolyte, reine d'un peuple de femmes guerrières, dont Hercule enleva le baudrier ? Nous sommes sur le théâtre où Persée et le fils de Jupiter ont acquis un nom immortel, ne sera-t-on pas bien aise de s'y arrêter un moment et d'y suivre ces héros ?

Un savant, dont les veilles ont jeté un grand jour sur la Mythologie, M. Gêbelin, a prouvé que l'antiquité, qui personnifiait tout, fit d'Hercule un mortel redoutable ; tandis que, dans l'origine, Hercule n'était que le Soleil ; ses douze travaux, les douze signes du Zodiaque ; ses colonnes, qu'on appelait aussi frontières ou bornes, les termes de sa carrière : aussi les Grecs et les Orientaux virent-ils toujours les colonnes d'Hercule au détroit de *Gades*, derrière lequel se couchait pour eux l'astre du jour (1).

Diodore de Sicile dit expressément qu'au temps le plus reculé, les Phéniciens franchirent les colonnes d'Hercule, et que proche de ces colonnes, ils fondèrent dans

Si les Canaries sont les îles Hespérides.

Véritable position des colonnes d'Hercules.

(1) *Deinde est mons praecaltus, ei quem ex adverso Hispania attollit objectus : hunc Abylam, illum Calpam vocant, columnas Herculis utrumquē.* Méla, *De situ orbis*. Lib. I, cap. V.

une presqu'île de la côte la ville de *Gadira* (1), aujourd'hui Cadix.

Baer qui, dans ses *Essais sur l'Atlantique*, veut tout rapprocher de la Palestine, trouve un temple d'Hercule à Tyr, où le culte de ce demi-dieu était accompagné de deux colonnes, dont l'une était consacrée au feu, l'autre aux vents et aux nuées. Strabon dit bien qu'il y avait quelques incertitudes relativement à la position des colonnes d'Hercule : mais il ne les voit point avec Baer en Phénicie ; c'est toujours à l'occident qu'il les place (2). On a été jusqu'à les chercher dans les îles voisines du détroit de Gibraltar. A *Gades*, dans le temple du dieu, ces colonnes étaient en bronze, hautes de huit coudées.

Le sentiment de Baer et des savans qui se sont étayés de son opinion, ne tient donc point contre les témoignages de l'antiquité. Quelle signification eussent eue dans les temples de Tyr, ces emblèmes de la fin d'une révolution diurne ? La Phénicie n'est l'extrémité d'aucune terre ; il n'y en a pas, au contraire, de plus reculée pour tous ces climats, du côté où disparaît le soleil. Disons donc que les Tyriens, peuple navigateur, après avoir franchi le détroit de *Gades* et fondé Cadix, rapportèrent chez eux le culte de l'astre du jour sous la figure d'Hercule, et que les colonnes le suivirent.

Nous avons vu qu'on avait quelquefois, dans l'origine,

(1) *Lib. V, cap. XV.*

(2) *Georg lib. III.*

représenté les dieux par des obélisques, des colonnes, ou des pyramides. Nous avons vu que c'était le plus souvent à Apollon que ces monumens étaient dédiés (1); mais Apollon et le Soleil sont la même chose, Hercule n'est lui-même que le Soleil : voilà pourquoi Hercule est représenté par des colonnes, dont l'une est dédiée au feu, et l'autre aux vents et aux nuages, colonnes qui sont par conséquent les emblèmes d'une divinité qui a du rapport au feu et aux ténèbres.

Je me garderai bien de voir, comme plusieurs l'ont fait, les stations d'un héros voyageur par-tout où l'on a trouvé des colonnes d'Hercule : ce sont plutôt celles d'un peuple commerçant qui les a apportées des contrées occidentales, ou d'un peuple qui, voyageant avec ses mœurs et sa religion, aura porté le culte du Soleil sous sa forme primitive, quand l'imagination ne l'avait pas dénaturé, et qu'on n'avait pas essayé de représenter les astres par des statues.

Les Égyptiens et les Phéniciens, qui s'approprièrent des traditions qui appartenaient à l'origine d'un peuple détruit, et duquel conséquemment les réclamations n'étaient point à craindre, qui confondirent les dieux, les rois, les héros, les emblèmes et les faits; les Grecs après eux, qui reçurent ces histoires dénaturées de la troisième main, et les brouillèrent encore davantage, accommodèrent tous Hercule à leur fantaisie. Ces derniers en firent un homme fameux par ses exploits; le fils illé-

(1) Voyez Chap. II, p. 118.

gitime du maître des dieux ; le sujet d'une Eurysthée qui lui ordonnait sans cesse des travaux humilians ; le compagnon de Thésée, l'un de leurs princes très-moderne en comparaison de l'allégorie d'Hercule ; et faisant du cours d'un astre la vie d'un mortel , ils en humanisèrent toutes les circonstances. La carrière que parcourt le soleil dans les cieux , devint un voyage entrepris sur terre ; tout fut défiguré : cependant , à travers le nouveau coloris , on peut encore aisément reconnaître la première esquisse.

Nous ne nous arrêterons pas aux jeunes années d'Hercule ; nous n'avons pas même besoin de nous occuper de ses travaux , ni de l'opinion de ceux qui ont cru , avec Cicéron , qu'il y eut plusieurs Hercules dont par la suite on réunit les histoires en une seule : regardons seulement en quels lieux le héros dirige sa course. Suivant M. Gêbelin, il vient de la Scythie , où, gelé et morfondu , il s'est reposé sur sa peau de lion. Il traverse la Grèce ; tous les rivages de la Méditerranée sont témoins de sa gloire : c'est dans les sables brûlans de la Lybie qu'il rassemble toutes ses forces , et triomphe d'Anthée. Il arrive au jardin des *Hespérides*, où mûrissent les pommes d'or , gardées par un dragon qui vomit du feu : il partage avec *Atlas* le fardeau du ciel. Dans sa course il a séparé Calpé et Abyla , et élevé deux colonnes qui , par l'inscription qu'on y attribue , désignent qu'au-delà il n'y a plus de terres à éclairer , ou peut-être qu'il ne peut les franchir.

Tant qu'Hercule fut le Soleil , ses colonnes repré-

sentèrent également les deux tropiques, ou le terme du monde; quand il fut un homme, elles désignèrent la fin de ses courses. Mais si Hercule n'était pas l'astre du jour, s'il était simplement un mortel protégé par les dieux; pourquoi, à la fin de ses triomphes, eût-il élevé deux colonnes qui n'ont aucun rapport à ses dieux protecteurs? pourquoi, au lieu de les dédier aux divinités qui l'avaient soutenu dans ses pénibles entreprises, comme les monumens d'une éternelle reconnaissance, en eût-il consacré une au feu, et l'autre aux enfans d'Éole qui charrient les nuages? Hercule fut un ingrat, ou ce sont des hommes qui ont élevé les colonnes qu'on lui attribue. Ils ont voulu représenter par celle du feu l'arrivée resplendissante du soleil, ou le tropique méridional, qui, chez les anciens, passait pour embrasé; par celle des vents et des nuages, le tropique du Cancer, sujet aux tempêtes, ou l'Océan, sur lequel règnent les aquilons, duquel s'élèvent les vapeurs, et dans lequel, après sa brillante carrière, disparaît le char lumineux de l'astre du jour.

Il est donc clair que les colonnes d'Hercule furent, dans l'antiquité la plus reculée, des monumens des peuples qui leur furent occidentaux. Les Phéniciens, et les Grecs par la suite, entendirent toujours par elles le terme de la lumière, les limites qui séparent l'empire du feu du domaine des vents et des nuages, plus forts et plus nombreux dans les hautes mers, et quand le soleil est caché sous l'horizon. Ce n'eût pu être que par les hommes de l'Inde ou de la Chine, qui ne connu-

rent jamais ni Phénicie ni Hercule, que les colonnes de ce dieu eussent été établies à Tyr.

Neuvième
travail d'Hercule.

Le neuvième travail qu'Eurysthée impose à Hercule, c'est de lui apporter le baudrier de l'amazone Hippolyte. Il est certain que si Hercule eût été un héros galant, cette conquête eût dû lui être la plus pénible de toutes : il est douloureux de ravir quelque chose par force à la beauté ; mais Hercule était le Soleil : un pareil travail ne lui coûtait pas plus que les autres ; car toutes les fois que son char n'est pas conduit par l'aimable Apollon, il n'a aucun égard pour le sexe, qui occupait si souvent Phébus dans sa route. Dès que c'est au soleil qu'il est ordonné de marcher, nous devons toujours le suivre vers l'occident ; il ne rétrograde pas : et justement Diodore de Sicile nous parle d'*Amazones* qui habitaient dans une île qui est après le *mont Atlas* (1) : les voilà donc au couchant ; qui plus est, cette île se nomme *Hespéride*, c'est-à-dire, pour des Orientaux, *région du soir* ; et qu'est-ce que le pays du soir, si ce n'est celui que le soleil éclaire de ses derniers rayons ?

Les poètes feignent qu'à l'Orient sont les portes du jour, ce sont ces portes dorées qu'ouvre l'Aurore humide ; c'est par elles que sort du palais d'Apollon le char radieux du Soleil, entouré par les Heures : il était naturel que le couchant devînt l'empire de la nuit. Là disparaissait dans l'onde la source de la clarté, quand les ténèbres succédaient à la lumière ; aussi l'*Hespéride*, dans l'antiquité, a-t-elle toujours été la contrée du couchant.

(1) *Lib. III, cap. XXVII.*

L'Italie était l'*Hespéride* de la Grèce ; l'Espagne devint celle des Romains (1).

A la rigueur , il est bien vrai que la nuit nous vient , comme l'aurore , du côté de l'Orient ; mais où les poètes n'ont-ils pas altéré la vérité pour la rendre plus aimable ? et parce que , dans la réalité , l'ombre n'a pas plus de domaine fixe que le jour , et que tour-à-tour la lumière et l'obscurité se partagent le globe , je n'irai pas chercher l'*Hespéride* où règnent d'éternelles ténèbres.

Le dernier des travaux d'Hercule ou du Soleil est d'enlever les pommes d'or des *Hespérides*. AEschyle, cité par Strabon (2), nous dit que Prométhée , délivré par Alcide des serres et de l'appétit dévorant du vautour qui , sur les rochers du Caucase , déchire ses entrailles toujours renaissantes , indiquant à ce héros la route de l'*Hespéride* , l'avertit du combat qu'il aura à soutenir contre les féroces *Ligures* , et dans lequel ses flèches lui deviendront inutiles ; que sur le sol glacé qu'ils habitent , il ne pourra détacher des rochers pour combattre. Dans cette extrémité , Jupiter, touché de sa misère , lui enverra un nuage de pierres rondes , qui , s'étendant sous le pôle , obscurcira le pays ; avec le secours de ces pierres célestes , il détruira aisément ses ennemis barbares. Conclurons-nous par ce passage , avec l'illustre Bailly , que l'*Hespéride* est sous le pôle , et que ce nuage de pierres qui doit descendre de ce point est un nuage de grêle ? Ce serait une singulière manière

Dernier travail d'Hercule

(1) *Erriéides* désigne proprement les Nymphes du soir ou de l'occident. Berg. sur *Hésiode*. T. 2. p. 104.

(2) *Lib. IV.*

de vaincre des ennemis qui résistent aux flèches d'Hercule, que de les combattre avec des grêlons. D'ailleurs Hésiode ne nous dit-il pas que la nuit a enfanté les Hespérides, qui gardent les pommes d'or *au-delà de l'Océan* (1), dans une région qui est aux extrémités du monde, au lieu même où Atlas supporte le ciel, et semble plier sous son poids (2). J'espère qu'on se gardera de conclure que, parce que les *Hespérides* sont filles des fraîches nuits, elles habitent un climat que néglige le jour, et que les anciens croyaient être éclairé par la seule blancheur de la neige (3). Le pôle, dont en aucun temps les Grecs n'avaient approché, et dont nous n'approchons pas nous-mêmes, fut-il jamais l'extrémité du monde pour aucun peuple ? N'est-il pas de notoriété que l'antiquité a toujours nommé terme et fin de l'univers (*ultima tellus*), les lieux qu'éclairent les derniers rayons du jour, les terres après lesquelles on ne trouve plus de terres ?

Hesperus, dont on a fait *Vesper*, l'étoile du soir, se couche au-delà des colonnes d'Hercule ; c'est l'étoile de l'*Hespéride* (4) : elle accompagne le soleil dans son lit ; par conséquent l'*Hespéride* est la contrée derrière laquelle se cache l'astre du jour ; et jamais, pour per-

(1) *Theog.* v. 211 et 215.

(2) *Theog.* v. 517.

(3) *Perpetua caligo ubique, et alieno molliorum siderum aspectu, maligna, ac pruina tantum albicans lux.* Pline, lib. II, cap. LXVIII.

(4) *Hesperia, occidentali : ubi apparet stella sup. Hesperus.* L. Juvencius, *Metam.* lib. IX, n. IX.

sonne au monde , l'astre du jour ne s'est caché du côté du pôle.

Voyons maintenant ce que les anciens nous disent des *Hespérides*. Diodore de Sicile les confond avec les Atlantides , nées d'*Atlas* , et dit qu'elles étaient au nombre de sept (1). Denys d'Halicarnasse dit aussi que ces filles d'*Atlas* qui , selon lui , sont les mêmes que les Pléiades , étaient au nombre de sept. Leur mère était *Hespérie* , fille d'*Hespérus* , frère d'*Atlas*. Elles avaient des biens précieux , et furent enlevées par des pirates. Hercule poursuivit ces derniers , et après avoir délivré les *Hespérides* , les ramena à leur père , qui , touché de ce trait , initia le héros voyageur dans les mystères de l'astronomie : ce qui fit dire qu'Hercule avait partagé le poids du ciel avec *Atlas*.

Ce que les anciens ont dit des Hespérides.

Les poètes disent que les *Hespérides* sont au nombre de trois ou de sept. Leur voix est mélodieuse ; elles entremêlent leurs travaux à leurs chants : elles sont filles d'*Hespérus* , frère d'*Atlas*. Cet *Hespérus* , qui montait souvent sur les montagnes pour observer les astres , fut enlevé de dessus la terre , et occupa dans le ciel une place distinguée (2) , en devenant l'étoile chérie des amans , qui brille sur son ancienne patrie et sur le beau jardin de ses filles , situé dans un séjour fortuné,

(1) *Lib. III, cap. XXXI.*

(2) *Is cum ad explorandos syderum cursus montis Atlantis verticem descendisset, nembo subito abreptus evanuit, ejusque casum plebs commiserat; ut immortalis eum honore adficeret, pulcherrimum in caelo sydus ejus nomine insignavit.* Diod. lib. III, c. XXXI.

le même que le royaume d'*Atlas*, où mûrissent des pommes d'or sur des arbres qui sont du même métal, selon Ovide (1).

On a ajouté que ces arbres rares et ces fruits précieux étaient gardés par un dragon qui vomissait des flammes avec des sifflemens affreux.

Situation
du jardin des
Hespérides.

Après tout cela, il me paraît difficile de transporter le jardin des *Hespérides* ailleurs qu'à l'occident de l'Afrique; on l'a pourtant cherché en Espagne, et même en Suède. Pline a cru le retrouver à Lixie, ville de Mauritanie, et il reconnaît le dragon dans le bras de mer qui serpente autour de cette ville. Varron et Paléphate l'ont placé en Carie; mais ni l'Espagne, ni la Suède, ni la Mauritanie, ni la Carie, ne sont sept îles: le bras de mer qui entoure Lixie de ses sinuosités, ne ressemble pas plus que la Baltique, ou le détroit de Gibraltar, à un dragon qui vomit des feux avec d'horribles sifflemens, et la Carie n'a jamais été le pays du soir pour les peuples de l'Orient.

Mais Pline nous apprend ailleurs qu'il y a deux îles *Hespérides* qui sont sur la côte occidentale d'Afrique, à une journée en-deçà du Cap, qu'il nomme *Hesperu-Ceras*. Nous avons déjà cité Maxime de Tyr, qui dit qu'*Atlas*, montagne creuse, et dont les fertiles vallons

(1) *Constitit Hesperio regnis Atlantis in orbe,*

.....
Arboreae frondes auro radiante nitentes,

Ex auro ramos, ex auro poma tegebant.

Metam. lib. IV, fab. XVII, v. 627, 636.

sont remplis d'arbres et de fruits précieux, est située dans une île *Hespéride*, étroite, toute environnée de mer, et étendue en longueur (1). Si le pic de Teyde est le mont *Atlas* de Maxime de Tyr, ce qui ne paraît plus douteux (2), il est clair que Ténériffe est aussi l'île *Hespéride*, dont la forme allongée est un rapport de plus avec la principale des Canaries. Mais nous voilà revenus au pied d'*Atlas*; et comme tout est emblème dans les fables de l'antiquité, les îles qui entourent ou supportent cette vaste montagne sont ses filles ou ses nièces. Il n'est pas déplacé de remarquer ici que ces îles sont précisément au nombre de sept, ainsi que les Atlantides de Diodore, et les Pléiades de Denys d'Halicarnasse.

Il ne nous importe point ici de rechercher si *Hesperu-Cera* ne serait pas plutôt le cap Bojador que le Cap-Verd, à deux journées en-deçà duquel l'on ne trouve pas deux îles. Nous ne réfuterons pas non plus l'opinion de ceux qui voient l'*Hespéride* dans l'Amérique; qui est à plus de deux journées de navigation d'*Hesperu-Cera*, quel qu'il soit; mais pour donner le plus d'évidence possible à notre opinion sur la situation des véritables îles *Hespérides*, examinons succinctement ce que peuvent être les pommes d'or de leur jardin, et le dragon qui les garde.

Que sont les
pommes d'or
et le dragon
des Hespérides.

De bonne foi, je ne puis voir avec Paléphate et

(1) Max. de Tyr, *Diss. XXXVIII*, cap. CCXXV.

(2) Voyez pag. 398 et suivantes du même Chapitre.

Varron de belles brebis qui appartiennent à des filles riches, et gardées par un berger nommé *Draco*. Quelque belles qu'aient été ces brebis, il ne me semble pas possible qu'on les ait nommées brebis d'or. Ce nom eût été tout au plus supportable, si elles eussent été jaunes, et il n'y a jamais eu de brebis jaunes : d'ailleurs, je suis révolté quand ces auteurs font d'Hercule, dieu du jour, un brigand qui, passant par la Carie qui n'est pas l'*Hespéride*, vole les brebis et le berger de belles filles qui ne lui ont donné aucun motif d'agir aussi mal à leur égard.

Selon les poètes, ces pommes d'or *des Hespérides* étaient d'un si grand prix, qu'elles valurent la peine de constituer la dot de Junon, qui, pour la déesse des dieux, eût eu une singulière dot, si les *Μαλλον* eussent été des brebis.

C'est d'ailleurs avec des pommes d'or de l'*Hespéride* que la légère Atalante fut arrêtée dans sa course par l'amoureux Hippomène ; c'est avec l'une d'elles que la Discorde brouilla toutes les déesses aux noces de Thétis et de Pélée. Il eût été très-plaisant qu'Hippomène lançât des brebis à sa maîtresse, ou que l'ennemie du repos jetât un mouton dans le banquet des immortels. J'aime donc mieux voir dans les pommes d'or, avec le botaniste Férari, un fruit que tout le monde aime, qui plaît non-seulement par le goût, mais encore par la beauté, dont la couleur brillante soit celle du métal le plus précieux. Les oranges et les citrons sont nos pommes

d'or (1). Elles ont de tout temps, comme nous l'avons prouvé, crû au pied du *mont Atlas* (2), dans des climats heureux, que le soleil éclaire toute l'année, et n'ont jamais pu venir sous le pôle, où il fait nuit pendant six mois, quand même la terre, encore brûlante, y aurait exalé une chaleur égale à celle de la zone torride.

Dès que nous reconnaissons, avec les poètes, que les pommes d'or sont des fruits qui mûrissent à l'abri du *mont Atlas*, et, avec Pline et Diodore, que *μηλα* peut signifier ici pomme, ainsi que brebis, le gardien des pommes d'or ne sera plus difficile à trouver : nous n'irons pas le chercher dans un berger obscur appelé *Dragon*, qui n'a aucun rapport avec cet être redoutable. Mais des explications plus naturelles vont se présenter.

Nous avons vu parmi les végétaux propres aux Canaries un arbre renommé des anciens et des modernes, dont le tronc nu et écaillé, a l'air, par sa forme, d'un monstrueux serpent ; son suc, épais et rouge, nommé *sang de Dragon*, a été long-temps regardé comme le sang d'un animal ; sa tige, son suc, des feuilles dures et aiguës, ses fruits, sur lesquels ont dit qu'intérieurement existe l'empreinte d'un monstre ; tout

Qu'est-ce que
le dragon des
Hespérides?

(1) Banier (*Notes sur les Fab. V et VI du IX^e. livre des Métam.*) pense aussi que la seconde explication que Diodore de Sicile donne des pommes d'or, au *Livre IV*, est la plus vraisemblable.

(2) Voyez Chap. V, sec. II, p. 337.

concourt à donner à cet arbre quelque chose de particulier, et même d'extraordinaire : les anciens l'avaient déjà nommé *draco arbor*. Linné a cru devoir lui conserver le nom de *draco*. N'est-ce pas là le dragon qui garde les pommes des *Hespérides*? Il est commun dans le lieu le plus charmant des Canaries, dans celui où abondent les oranges et toute sorte de fruits, à Loro-tava où Macartney en a vu d'énormes.

Si l'on m'objecte que le dragonnier ne vomit pas de feux; si l'on ne veut pas que les poètes, exagérateurs, en aient fait un animal ignivome, comme ils ont fait un arbre d'or de l'oranger; enfin si l'on ne veut pas reconnaître le *dragon des Hespérides* dans l'arbre qui en a les caractères et le nom, de toute antiquité, le cratère du pic de Ténériffe ou d'*Atlas*, qui jetait des laves avec des mugissemens épouvantables, et dont les éruptions étaient autrefois plus fréquentes et plus fortes, peut nous offrir le monstre de l'antiquité. Elle s'est peut-être même plu à composer un être imaginaire, d'un arbre singulier, et d'un volcan devastateur. En réunissant ces idées, qui paraissent d'abord incohérentes, elle a voulu peindre, par une allégorie ingénieuse, les dangers qu'on peut courir en cherchant à ravir dans le jardin des *Hespérides* des trésors défendus par des arbres à feuilles déchirantes, et par des volcans qui vomissent la désolation.

Je sais bien que Rudbeck (1), s'étayant du sen-

(1) *Atlant.* pars I. *Ogygia*, cap. VIII, §. III, p. 346.

timent d'Apollodore, nous dit avec lui que les pommes d'or qu'Hercule enlève par l'ordre d'Eurysthée, ne sont point, comme la plupart le pensent, dans la Lybie, mais dans *l'Atlantide des Hyperboréens*. Il était permis d'imaginer du temps d'Apollodore comme on imagine encore aujourd'hui, et d'avancer des faits démentis par toutes les traditions. Les hommes à systèmes, pour étayer leurs opinions, adoptent seuls de pareilles fables. Où sont donc les preuves à l'appui que nous donne Apollodore ? Il en faut de puissantes quand on fronde une opinion reçue, et qu'on en veut établir une diamétralement opposée. Je dirais, par exemple, pour étayer un système, que les Anglais sont les amis du genre humain, qu'on ne me croirait pas sur parole, et il faudrait le prouver.

Comment se pouvait-il d'ailleurs, qu'après avoir délivré Prométhée qui est sur le Caucase, cette victime de Jupiter dit à Hercule qui est le Soleil, Hercule qui n'est chaud dans cette partie du monde, que quand il est à sa plus grande élévation, et qu'il va redescendre vers le Sud, de monter encore vers le Nord pour achever sa carrière ? Prométhée n'a jamais prétendu dire cela, ou il n'eût pas été écouté : c'est vers le Midi et le couchant qu'Hercule doit, en partant de la Scythie, diriger sa route pour arriver au pays du soir, où l'on nous ramène sans cesse.

Où Hercule
doit trouver
l'Hespéride.

Revenons donc dans cette partie du monde où nous avons laissé les *Amazonès*. Ces *Amazones* ne sont pas, dit-on, les seules qui ayent existé. En parlant de

Amazones.

ces femmes guerrières, on a souvent voulu dire celles qui habitaient aux bords du Thermodon, fleuve de l'Asie mineure. M. Bailly, particulièrement, qui pense que tout vient des régions glacées, et qui regarde généralement Hercule comme un homme du Nord, devait, d'après son système, le conduire aux *Amazones* les plus septentrionales. Mais Diodore de Sicile (1) dit expressément que les *Amazones* de l'Afrique, plus anciennes et plus célèbres que celles du Thermodon, avaient été détruites par Hercule. Ne pouvant consentir à faire rétrograder le soleil, je le suivrai où les Orientaux le voyaient aller tous les jours. C'est là qu'Hercule se rendit véritablement; c'est là qu'il vit les *Amazones* en guerre avec les *Gorgones* leurs voisines, qui eurent une reine nommée *Méduse*, dont Persée coupa la tête. On sait que cette tête fit de grands prodiges, dont l'un des plus célèbres fut de changer *Atlas* en montagne.

Nous voilà encore conduits vers *Atlas*, dont l'Empire s'étendait sur les dernières régions du monde, et sur cette vaste mer où, après avoir fourni leur carrière, les chevaux du Soleil vont se délasser des fatigues du jour (2): il fallait donc que *Méduse* ne demeurât pas loin d'*Atlas*, puisque, peu après l'avoir mise à mort, Persée va présenter à ce prince les restes hideux de la reine des *Gorgones*. Ces *Gorgones*, qui se battent aussi contre les *Amazones*, sont par conséquent du voisinage, et tou-

(1) *Lib. III, cap. XXVI.*

(2) *Ultima tellus*, etc. *Metam.*, lib. IV, fab. XVII, v. 631, etc.

jours à l'occident où le *mont Atlas* est placé , et où certes on aimera mieux le voir que dans les îles Orcades où Hannon ne fut jamais , malgré qu'on en ait dit , et où il n'y a jamais eu de *Gorgones* , ni de jardin des *Hespéries* avec de belles pommes d'or.

D'ailleurs les *Amazones* avaient été puissantes , et si , comme Hercule qui vient enlever le baudrier de leur reine , elles ne sont pas allégoriques , elles ont dû avoir des guerres avec les Atlantes ; elles doivent même les avoir vaincus (1). J'avoue que je crois difficilement à des femmes qui se séparent de notre sexe , et je ne suis pas le seul ; je trouve encore bien fort que ces célibataires se brûlent un sein pour mieux tirer de l'arc , ou pour donner plus de vigueur à un côté , parce qu'il me semble que ce plus bel ornement des femmes ne gêne pour rien , et qu'en le brûlant on manquerait son but. Mais comme nous ne voulons pas ici nous engager dans des discussions qui sont étrangères à notre sujet , nous ne contesterons pas l'existence des *Amazones* ; nous ne chercherons pas si elles ne sont que l'emblème de la saison qui semble avoir fait divorce avec la végétation , et dans laquelle , l'arc et la flèche à la main , on livre des chasses sanglantes aux animaux ; saison que le soleil vient enfin forcer à recevoir la loi qu'impose à la nature la chaleur vivifiante de ses rayons , qu'Hercule , en un mot , vient obliger de produire en enlevant le

(1) Diodore de Sicile , liv. III , ch. XXVII.

baudrier d'Hippolyte , qui serait alors le symbole de la virginité de la terre.

Arrêtons-nous au pied du *mont Atlas* , dans l'heureuse *Hespéride* où Diodore nous a indiqué ces beautés belliqueuses , qui , demi-nues , comme on s'accorde à les représenter , se seraient infailliblement gelées sur les montagnes de l'Asie , et eussent dû se couvrir au moins en hiver , sur les bords du *Thermodon* , où la mauvaise saison ne laisse pas que de se faire sentir. Nous croirons donc , puisque l'antiquité le dit , qu'elles ont parcouru l'Atlantide et une partie de l'Afrique en conquérans ; nous croirons encore qu'elles ont eu des pareilles sur les rives d'un fleuve d'Asie , car il n'y a pas d'usage bizarre qui ne se rencontre sur plusieurs points opposés du globe : mais nous nous garderons de les confondre les unes avec les autres , d'éloigner les *Amazones* occidentales de leurs voisines les *Gorgones* , et des racines du *mont Atlas* ; et , malgré qu'elles aient été long-temps errantes , de les conduire de l'*île Hespéride* ou *du Soir* , où le soleil doit les trouver , jusque dans un pays qui , pour la moitié de l'ancien continent , est celui du matin. Je répondrai donc à ceux qui veulent que , pour enlever le baudrier d'Hippolyte , Hercule et Thésée soient venus attaquer les *Amazones du Thermodon* , que malgré ce qu'ont avancé les mythologistes , le véritable Hercule et Thésée n'ont jamais pu se connaître ; je trouve d'ailleurs dans l'antiquité , que les *Amazones* ont fait la guerre aux Atlantes et aux *Gorgones* , que personne ne s'est encore avisé de transplanter dans l'Asie mineure ,

et qui habitaient indubitablement dans ces régions où le soleil doit terminer sa course, et mûrir pour son dernier travail les pommes d'or au-delà des colonnes d'Hercule. J'ajouterai que la Grèce, qui a fait de ce soleil un simple mortel né dans une de ces provinces, a voulu rapprocher la scène des combats de ce héros, et que, comme en beaucoup d'autres circonstances, elle a brouillé les faits, les temps et la géographie.

D'ailleurs ces *Gorgones* que nous venons de voir en guerre avec les *Amazones*, et qui nous ont aidé à retrouver la véritable patrie de nos premières héroïnes, vont aussi nous fournir de nouvelles preuves; elles habitaient les îles *Gorgades* qui, de l'avis général, sont celles que nous appelons du Cap Vert (1). Hésiode les place au-delà de l'Océan, près du séjour de la nuit, non loin de là même où les Hespéries font entendre leur voix (2); aussi Persée, en revenant des *Gorgades*, fut-il obligé de passer par le royaume d'*Atlas*. Persée est un héros africain: c'est toujours le ciel brûlant du tropique qui est témoin de ses hauts faits. C'est sous le 28^e degré de latitude nord, qu'il a pétrifié le roi de l'Atlantide; c'est aux îles du Cap Vert qu'il a tranché la tête de *Méduse*; c'est en Ethiopie qu'il sauve Andromède de la voracité d'un monstre marin; c'est dans le même pays qu'il triomphe du lâche Phinée. Il

Pays des Gorgones.

Persée.

(1) Voyez Banier sur le Livre IV des *Métam.*

(2) *Theog.* v. 275.

n'est donc pas douteux que Persée ne soit encore un guerrier, dont la Grèce a voulu devenir la patrie.

Gorgones. Il n'y aurait pas d'allégorie mythologique plus difficile à entendre que l'histoire des *Gorgones*, si l'on en jugeait par les explications qu'on en a données; on a fait de ces *Gorgones*, des femmes guerrières, des monstres, des animaux sauvages et féroces, des cavales, des fontaines: ce qu'il y a de plus extraordinaire, on a vu en elles, des navires marchands, et des moulins pour presser les olives; enfin on les a crues des beautés si parfaites, que leurs charmes tenaient en admiration et immobiles comme des pierres, ceux dont elles frappaient les regards. Comme on le voit, il n'est pas de formes contradictoires sous lesquelles on ne nous les ait peintes.

Diodore de Sicile est celui qui dit que, comme les *Amazones*, elles formaient une nation de femmes séparées des hommes, et qu'elles habitaient la Lybie, proche le lac *Tritonide* (1), qu'on ne connaît plus. Pausanias rapporte à peu près le fait de la même manière. Pour les poètes, ils ne parlent que de trois *Gorgones*, *Sthéno*, *Euryale* et *Méduse*. Elles ont, disent-ils, des ailes aux épaules, des défenses de sanglier, un aspect hideux, un seul œil pour toutes trois, des mains d'airain, et la tête hérissée de serpens qui leur tiennent lieu de cheveux. Alexandre de Mynde, dans Athénée (2), veut que ce soit des animaux féroces ayant une longue crinière tombant sur les yeux, pour en cacher les

(1) *Lib. III, cap. XXVIII.*

(2) *Lib. IV.*

regards terribles, qui tuent et pétrifient; il ajoute que leur haleine est infecte, et que dans la guerre de Marius contre Jugurtha, ils firent mourir plusieurs soldats romains. Il est aisé de voir que ces *Gorgones* là ne sont que des hyènes exagérées.

C'est le savant Bochart (1) qui voit des jumens dans les *Gorgones*; car *Pharscha* en phénicien, veut dire cavalier, ce qui s'accorde avec Pégase né du sang de *Méduse*, et *Pag-sous*, qui signifie un cheval bridé. Il appuie ces raisons sur ce que Virgile, dans les *Georgiques*, dit que les jumens conçoivent en se tournant du côté du Zéphire, et qu'Hannon dit que les femmes d'Afrique sont toutes velues. Voilà qui est clair.

On a dit encore que les *Gorgones* furent trois jeunes beautés, dont la plus aimable, la mortelle *Méduse* plut à Neptune, qui en obtint des faveurs dans un temple de Minerve. C'est le sentiment d'Ovide, au livre quatrième des *métamorphoses* (2). Fourmont et Banier pensent que ces singulières créatures sont les emblèmes de certains vaisseaux phéniciens, qui faisaient le commerce des côtes occidentales de l'Afrique, et dont le corsaire Persée s'empara. Le premier de ces savans (3) trouve qu'en phénicien *Euryâle* veut dire chaloupe, *Stheino* dont *Stheno*, une gabarre, *Médusa*, en sous-entendant *Séphina*, vaisseau commandant; il met aussi à contribution le nom de leurs pères et de leurs mères,

(1) *Hierozoïcon*, lib. I, cap. VI.

(2) *Métam.* liv. IV, fab. XIX, v. 792, etc.

(3) *Mém. de l'Ac. des Belles-lettres*, T. VII, p. 220.

pour augmenter les probabilités par étymologie. Il ajoute que ces vaisseaux rapportaient de l'ivoire ou des cornes d'animaux, ce qu'on a exprimé par les défenses de sanglier des *Gorgones*; qu'ils chargeoient aussi des yeux d'hyène, désignés par l'œil commun; enfin, que lorsque Persée s'empara de la flotte, il trouva dans Méduse certaine espèce de Buffles d'Afrique, dont les oreilles sont très-longues et ont l'air d'ailes quand l'animal court; ce qui a donné lieu à la fable de Pégase. Pour Pluche, dans son histoire du Ciel, il traduit très-différemment le nom des trois *Gorgones*, qui, selon lui, désignent les travaux relatifs au pressurage des olives, à Saïs. *Méduse* pétrifiant les mortels qui la regardent, est selon lui l'emblème très-ingénieux de la roue qui écrase les olives, et qui en faisant sortir le noyau semble pétrifier ces fruits. L'avis du docteur en théologie, Bergier, est bien différent de tous ceux que nous venons de rapporter: voici comme il s'explique sur les *Gorgones*. Leur histoire, et celle de Persée, n'est, selon lui, qu'une explication *plate et grossière de quelques fontaines*; car *Medousa* peut signifier coulante comme *Medeia*, et Aigueperse en Auvergne, est une fontaine qui bouillonne (1).

Je ne rapporterai pas d'autres opinions aussi sensées; je ne réfuterai pas même celles que j'ai citées, et qui se réfutent la plupart d'elles-mêmes; j'observerai seulement en passant, que nous ne connaissons pas plus

(1) *Or. des Dieux du Pag. Part. III. p. 133 et 134.*

ces buffles dont les oreilles ressemblent à des ailes, que des brebis jaunès, appelées brebis d'or; que je ne sais trop quel parti on tirait en Phénicie des yeux d'hyène, qui aujourd'hui ne sont plus de défaites dans le commerce, et que les olives ne sont pas pétrifiées par les pressoirs qui les dépouillent de leur pulpe huileuse. Il me suffit de voir, qu'il est incontestable que la source de la fable des *Gorgones* est à l'ouest de l'Afrique, et que personne n'ira la chercher avec Vossius (1) dans les îles Orcades, qui ne sont point voisines du *Mont Atlas*, et sur-tout des *Isles Fortunées*.

On croyait tellement à l'existence des *Gorgones* dans les îles *Gorgades*, qu'Hannon, selon Xénophon de Lampsaque, cité par Plin (2) et Solin (3), rapporta de son voyage, la peau bourrée qu'on pendit dans le temple de Junon à Carthage, de deux ou trois de ces êtres merveilleux qui étaient des animaux velus, ressemblant à des femmes, courant avec vitesse, et qui se défendirent vaillamment à coup de pierres contre les Carthaginois (4). On reconnaît à travers un peu d'exagération que ces *Gorgones* étaient des singes pareils à ceux qu'on trouve encore dans les îles du Cap Vert, et qu'on a regardés quelque part, et à tort, comme des orangs-outans.

Toute l'antiquité, si l'on ne veut pas forcer ce qu'elle

(1) Sur Pomponius *Mela*.

(2) *Lib. VI, cap. XXXI*.

(3) *Polyhistor. cap. LXX*.

(4) Hannon. *Peripl. p. 77*.

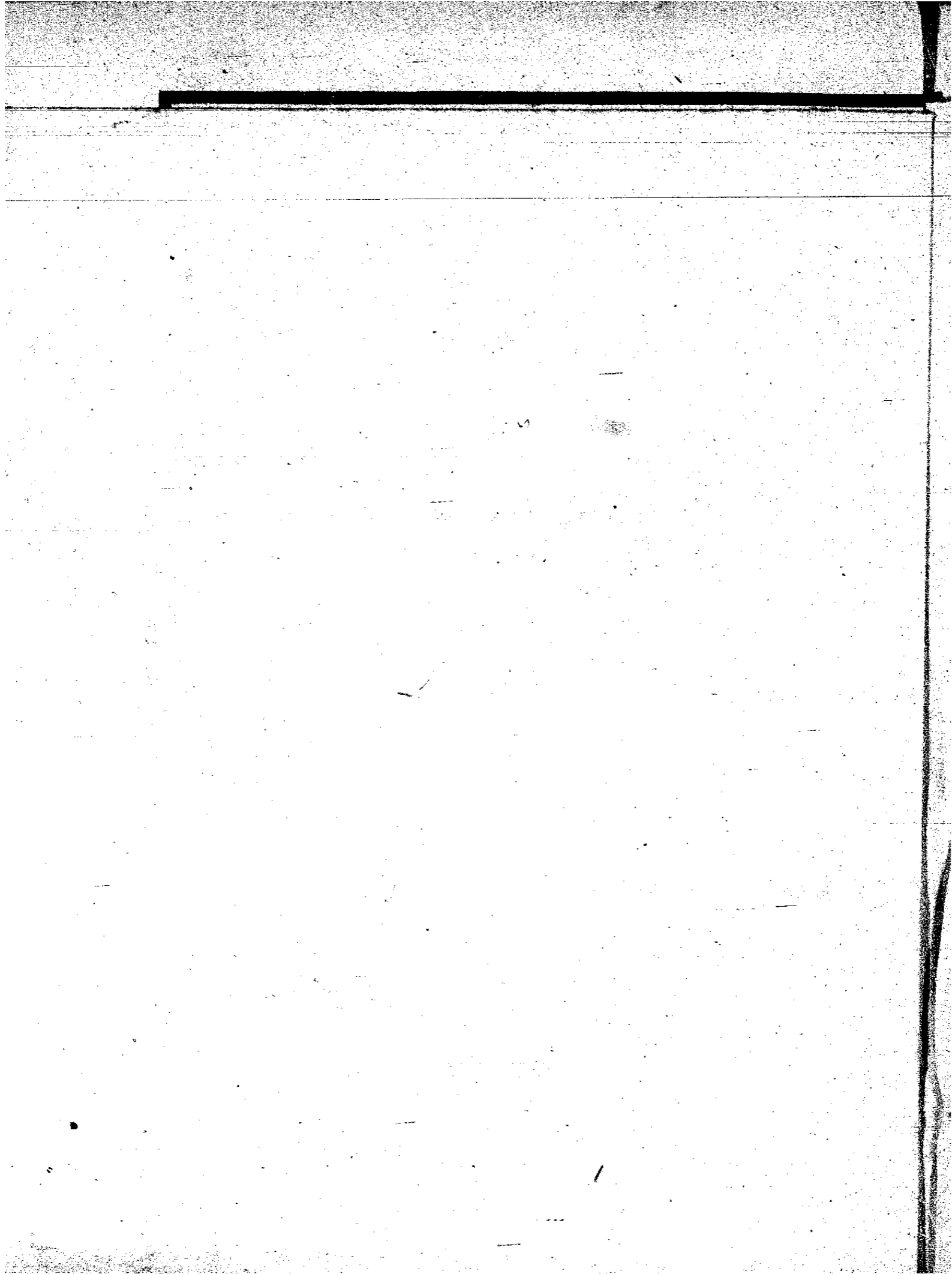
dit, se réunit donc à nous, pour placer le jardin des *Hespéries*, les *Gorgones*, les *Amazones*, et sur-tout le *Mont Atlas* à l'occident de l'Afrique, aux extrémités du monde, c'est-à-dire, dans les îles Canaries, et celles du Cap Verd. Voilà la patrie des Guanches bien plus illustrée que nous ne devions nous y attendre.

On l'a dit, on l'a prouvé, les opinions et les allégories des Grecs ne leur viennent pas d'eux; on a cru en trouver le berceau chez les Egyptiens, qui les tenaient, comme nous le verrons, d'un autre peuple. En passant d'homme à homme, les traditions se dénaturent; en passant de peuple à peuple elles doivent devenir méconnaissables, et c'est ce qui est arrivé chez les anciens, qui ont pris pour très-différentes des choses qui, au fond, n'étaient que les mêmes, qui ont confondu les allégories avec l'histoire, et l'histoire avec les allégories. Mais malgré ces altérations, leur origine ne peut échapper à l'observateur attentif; toutes les fables sont pour lui comme des ruisseaux enveloppés de roseaux ou de glayeuls, qui en cachent les ondes, et qui semblent s'écouler en suivant une même pente.

Non, ce n'est ni en Suède ni au Groënland que nous retrouverons la source des traditions dont la Grèce a orné ses premiers âges, mais bien vers les lieux où le soleil se couche, et au-delà du détroit de Gades.

Nous venons de retrouver, à cette extrémité du monde, les Isles *Fortunées*, les *Champs Elysiens*, le jardin des *Hespéries*, ses pommes d'or, et le dragon redoutable qui les garde; le théâtre des hauts faits de

Persée; le véritable *Mont Atlas*, les *Gorgones*, le terme des courses d'Hercule, et les *Amazones* qu'il vainquit : nous y trouverons bientôt une partie des usages de l'Égypte. Qui peut avoir rassemblé aux Canaries et dans leurs environs tant de choses qu'on s'est plu à chercher ailleurs? C'est ce dont nous allons nous occuper dans les chapitres suivans, à l'aide de l'histoire naturelle, et des plus anciennes traditions qui nous soient parvenues.



CHAPITRE VII.

Si les Isles Canaries et les autres Isles de l'océan Atlantique offrent les débris d'un continent.

O contrée superbe ! qui, par votre grand commerce sur la mer, avez comblé de biens tant de nations différentes ! qui, par la multitude de vos richesses et par l'abondance de vos peuples, avez enrichi les rois de la terre ! la mer maintenant vous a brisée !

Vos richesses sont au fond des eaux ; et toute cette multitude de peuples, qui étoit au milieu de vous, est tombée, et a péri par votre chute.

Vous êtes devenue un sujet de surprise et d'étonnement pour tous les habitans des îles, et les rois ont changé de visage en considérant cette tempête.

EZÉCHIEL, ch. XXVII, v. 33, 34, 35.

C'EST peut-être un travail sans fruit, que celui qu'on emploie à chercher dans la nuit des temps le moment où fut formé un sol dont la structure solide, et l'arrangement régulier des parties qui le composent, semblent attester l'antiquité sans bornes. Dans un tel sol, l'action lente, mais visible, de la nature, prouve qu'un laps de temps considérable, dont nous ne pouvons évaluer la durée, a présidé à une fermentation que n'a pu altérer

d'une manière sensible une suite de siècles, plus longue encore. L'esprit s'abîme dans l'idée d'une succession sans terme, et ne retire d'autre résultat de ses pénibles méditations que la preuve de son insuffisance.

Mais si c'est en vain qu'on cherche à quels instans du passé les monts primitifs commencèrent à se ramifier sur la croute du globe, quand des continens et des montagnes moins sourcilleuses se formèrent au fond des mers, ou descendirent, par l'effet successif des eaux, du sommet des chaînes antiques; ce ne sera peut-être pas sans succès que nous essaierons de connaître la cause par laquelle l'Océan, ému, fut contraint d'abandonner une partie de son ancien lit pour aller mugir dans des nouvelles profondeurs. Ce n'est pas toujours sans fruit qu'on suit, dans leurs divers états, des montagnes et des contrées qui ont dû s'élever subitement sur la surface de notre planète, ou disparaître dans l'abîme des mers.

— Le théâtre des grands évènements physiques, la nature des débris qu'on y voit, et sur ces débris des traces plus ou moins récentes de l'action des feux souterrains qui les dispersèrent ou les réunirent, le souvenir profond que les révolutions de la nature laissent dans la mémoire des hommes, aident à reconnaître les modifications secondaires que notre fragile planète semble avoir éprouvées dans un moyen âge, et peuvent fournir à cet égard des données presque historiques. Il doit cependant se trouver quelquefois entre ces données des lacunes même considérables, qui obligent

de recourir aux conjectures : mais si les conjectures dont il faut être avare, ne choquent aucune idée reçue ; si, pareilles à des flambeaux distribués de loin en loin dans une obscure nuit, elles peuvent frayer une route sûre, qui ne s'écarte jamais de la marche que suivent les évènements, ces conjectures deviendront de nouvelles lumières, et nous conduiront au terme de nos travaux.

Examinons premièrement quel est le sol des îles de l'océan Atlantique? En commençant vers le Nord, nous rencontrons d'abord les Açores sujettes à des révolutions volcaniques : elles paroissent avoir été de tout temps désolées par des feux souterrains (1). Nous trouvons ensuite Madère et les îles de son voisinage. Consultons à leur égard M. Guillen, qui a été sur les lieux, et qui

Sol des îles Atlantiques.

Açores.

Madère.

(1) « Entre le 10 et le 19 octobre 1720, on vit auprès de l'île de Tercère se former une nouvelle île. Elle n'offrait que feu et fumée; la mer des environs était couverte de cendres et de pierre ponce; on entendait successivement des explosions semblables au bruit du tonnerre. La nuit du 7 au 8 décembre suivant, il y eut un nouveau tremblement de terre aux Açores, et la mer parut bouillir l'espace de deux tiers de lieue, etc. *Dic. d'Hist. nat.* de Valmont de Bomare, art. *Volcans*.

» Après un tremblement de terre dans l'île de Saint-Michel, l'une des Açores, il parut à vingt-huit lieues au large, entre l'île et la Tercère, un torrent de feu qui a donné naissance à deux nouveaux écueils. *Hist. de l'Acad.* an. 1721, p. 26. Voyez aussi an. 1722, p. 12.

» On trouve aussi de ces montagnes de soufre à la Guadeloupe, à Tercère, et dans les autres îles Açores. Buffon : *Preuves de la théorie de la terre*, art. XVI.

Voyez aussi, sur la volcanisation des Açores, Kircher : *Mund. subz.* liv. II, cap. XII, XXVI; et Becman, *Historia orbis*, cap. V; *Historia insularum* II.

J'ai vu Flores et Corvo, les plus occidentales des Açores, et elles m'ont paru entièrement volcanisées.

paraît un observateur exact. Par ce qu'il nous apprend, il est facile de voir que Madère est rempli de volcans, mais qu'il s'en faut que son sol soit entièrement volcanique.

« La chaîne des plus hautes montagnes, dit-il, n'a presque rien qui annonce qu'il y ait eu des volcans : les sommets en sont fréquemment enveloppés de nuages ; c'est de là que descendent tous les ruisseaux qui arrosent l'île. . . . Les lits de ces ruisseaux sont remplis de cailloux de différentes grandeurs et de rocs arrondis, pareils à ceux qu'on trouve communément dans les ravins que parcourent les torrens des Alpes. Le sol des champs cultivés et des pâturages, est exactement le même que celui des parties du continent où l'on n'a jamais soupçonné qu'il y ait eu des volcans.

» On doit remarquer que la lave qu'on trouve à Madère n'a aucune partie vitrifiée ni aucune véritable pierre ponce, ce qui indique que les volcans n'y ont jamais été au plus haut degré de chaleur. Il est probable que le rivage qui forme la baie de Fonchal n'est qu'une partie d'un large cratère dont le reste est englouti dans la mer ; car on ne trouve sur la plage que des galets de lave compacte, et on observe, quand la mer est irritée, qu'elle vomit de gros fragmens de cette même lave, ainsi qu'une grande quantité de lave poreuse ressemblant un peu à de la pierre ponce, mais beaucoup plus pesante et sans filets : enfin, le roc de Las, et l'endroit où l'on débarque

» vis-à-vis de ce roc, ainsi que le rocher sur lequel
» est bâti le fort Sant-Yago, sont évidemment les restes
» perpendiculaires d'un cratère, lesquels, quoique très-
» endommagés par le choc des vagues, se sont par
» leur adhérence tenus jusqu'à présent au-dessus de la
» mer; ils n'ont pas la moindre ressemblance avec
» les autres rochers qui sont à une petite distance du
» rivage.

» Autant que permettra de le conjecturer l'aspect
» du sol et l'examen qu'on en a fait jusqu'à une
» certaine profondeur, l'île de Madère doit être con-
» sidérée comme le sommet d'une grande montagne,
» dont furent vomies, à diverses reprises, beaucoup de
» matières volcaniques. La petite île de Porto Santo
» et les désertes étoient sans doute originairement
» jointes à Madère; mais dans les diverses convulsions
» qu'a éprouvées la nature, elles ont été détachées, et
» la mer a rempli le vide qu'a laissé la séparation (1). »

Quant aux Canaries, nous avons déjà remarqué, en
parlant de Ténériffe, sous les rapports de l'histoire
naturelle, qu'il s'en falloit beaucoup que toute l'île
ne fût qu'une production des volcans. Nous y avons
retrouvé des débris de roches primitives, des granites
parfaitement conservés, ou qui, pour avoir éprouvé un
feu violent, n'en existoient pas moins avant les incen-
dies souterrains; des lits de sable ferrugineux qui n'ont
éprouvé aucune altération, des couches d'argile qui ont

Canaries.

(1) *Voyage de l'Amb. à la Chine*, t. I, p. 106.

conservé leur disposition et tous leurs caractères; enfin, des amas de corps fossiles où l'on distingue des productions marines, et des empreintes de végétaux (1).

Isles du cap
Verd.

Enfin viennent les îles du Cap Verd, ces anciennes *Gorgades* qui n'ont plus rien de merveilleux, et dont les volcans méritent seuls de nous arrêter. Les feux souterrains, comme dans les archipels que nous venons de parcourir, y ont exercé la tyrannie la plus absolue. Rien n'y est à sa place, tout est bouleversé; et la cause du bouleversement qui paraît avoir cessé à Madère, existe encore ici (2).

De l'intérieur
de l'Afrique et
de la Méditer-
ranée.

Jetons maintenant les yeux sur les continens voisins de la partie de l'Océan au-dessus de laquelle s'élèvent les îles Atlantiques; nous trouvons d'abord l'Afrique septentrionale, contrée aride, dont le centre sablonneux et mobile n'offre que des débris roulés dans un vaste bassin de trois cent mille lieues carrées de surface. Ce bassin, par-tout de niveau, est borné au nord par l'Atlas des modernes, ou plutôt par le *Dyrin*; à l'est, par les chaînes qui s'étendent du Fezzan jusqu'en Nubie; au sud, par les montagnes de la Lune, de la Guinée et du Sénégal. Pour le côté occidental, dont la mer baigne les bords,

(1) Voyez chap. V, sect. I, p. 270, 278, 302.

(2) « L'une des îles du Cap Verd, appelée l'île de *Fuogue*, n'est qu'une grosse montagne qui brûle continuellement. Ce volcan rejette, comme les autres, beaucoup de cendre et de pierres; et les Portugais, qui ont plusieurs fois tenté de faire des habitations dans cette île, ont été contraints d'abandonner leurs projets, par crainte des effets du volcan ». Buffon: *Preuves de la théorie de la terre*, art. XVI.

il porte par-tout l'empreinte d'un mouvement convulsif : des monts littoraux qui s'élèvent à diverses distances , et que séparent des gorges très - ouvertes , semblent avoir été séparés les uns des autres par un violent effort.

Nous trouvons encore vers le nord un autre bassin intérieur. A l'extrémité d'une profonde excavation de la côte existe un canal resserré , dont les parois solides ont à peine été usées par des courans opposés depuis bien des siècles , et paraissent avoir été séparées brusquement. Ce canal , par lequel les eaux entrent d'un côté et sortent de l'autre , communique à une mer intérieure , qui participe à peine du mouvement des autres mers. Une foule de grands fleuves , descendus des plus hautes montagnes , lui apportent , depuis que ces monts existent , le tribut continuel de leurs eaux.

Le savant Tournefort pense , dans son Voyage au Levant , qu'autrefois la Méditerranée était un grand lac qui s'est dégorgé brusquement dans l'Océan , où l'impétuosité de son débordement a concouru à la ruine d'une grande île (1) dont nous allons bientôt nous occuper. En effet , la même quantité d'eau qui arrive à la Méditerranée , y arrivait avant qu'elle communiquât à la mer Atlantique ; l'évaporation suffisait-elle alors pour en absorber le superflu ? Pourquoi chercher une raison qui ne saurait être étayée , quand nous ne pouvons douter que la Méditerranée a diminué de près de moitié.

(1) *Voyage dans le Levant*, t. II, p. 128.

L'Égypte, la lisière basse et sablonneuse qui s'étend tout le long et au nord de l'Afrique, une partie de l'Italie et de la Grèce, enfin les bassins coquilliers de la Narbonnaise, n'ont-ils pas évidemment fait anciennement partie du domaine des eaux ? Alors la base du mont *Dyrin* bornait au sud la mer intérieure, et les chaînes centrales de la France, dans lesquelles le voisinage des vagues alimentait des feux souterrains, servaient de limite à une partie de son immense lit.

Si les îles
Atlantiques
ont été unies.

Ainsi, de toute antiquité, les mers sujettes à de grandes catastrophes, doivent avoir abandonné ou couvert tour à tour, des contrées plus ou moins étendues. Nous avons remarqué que Fortaventure et Lancerote furent autrefois être unies (1). M. Guillen vient de nous dire que Porto Santo et les désertes avaient été séparés de Madère. Les Salvages, le Steer-Groond, et les Vigies éparses entre les Archipels, offrent encore les squelettes d'anciennes îles que l'eau et le feu détruisirent peu à peu ou tout-à-coup. L'espace qui se trouve entre Madère et les Canaries disparaît donc ; une île énorme se forme de toutes ces îles moins considérables : pourquoi les Açores n'auraient-elles pas été les montagnes septentrionales du continent que nous retrouvons, et les Gorgades les contrées du Midi ? Les productions de toutes ces îles sont presque les mêmes, jusqu'à la Flore de Madère, qui est celle des Canaries, ou y a le plus grand rapport.

(1) Chap. VI, p. 386.

On m'objectera , sans doute , qu'il y a bien de la distance entre les îles Atlantiques , que je suppose avoir été unies ; on pourra ajouter que l'Océan est bien profond autour d'elles : mais que ne peuvent le feu , l'eau et le temps destructeurs ! S'il est donc vrai que les Açores , Madère , les Canaries et les îles du Cap Verd formèrent un seul continent , sans doute après sa destruction et pendant long - temps , des bas - fonds , des bancs et des rescifs nombreux , des flammes même , durent rendre la navigation de la mer difficile en cet endroit ; et c'était l'opinion reçue des anciens , que ces régions de l'Océan embrasées et pleines d'écueils , dont on ne retrouve aujourd'hui qu'un petit nombre , étaient impraticables pour les marins (1).

Dans les archipels qui nous occupent , les monts plus élevés que ceux de toutes les autres îles du monde , Atlas , dont les os sont devenus pierres selon Ovide , ne furent pas formés seulement pour servir de charpente aux Canaries : ils étaient chargés d'un plus vaste emploi. L'immortel Buffon est tacitement de notre avis , lorsqu'il dit que les Canaries sont indubitablement une suite des montagnes d'Afrique. Il paraît penser que ces îles avaient fait partie du continent. Alonso Espinosa (2) cite , à l'appui de son opinion qui est la même , un commentateur du *Tymée* , lequel assure , dans son *Prologue* , que les Isles Fortunées avaient fait partie de

(1) Voyez Platon dans son *Tymée* , et Bochart , *Geog. sacra* . cap. XXXVIII.

(2) *Hist. de la Apar.* etc. liv. I.

l'Afrique; on a même pensé qu'elles en avaient formé un cap dont le nom était la racine du leur. Viera croit qu'elles étaient d'abord jointes au continent, et que le déluge universel les en sépara. De ces opinions, qui ne pourraient que difficilement se prouver, il résulte que je ne suis pas le seul que la solidité de l'antique structure des îles Atlantiques ait frappé, et qui ait vu dans les Canaries des débris de terres plus étendues. En effet, les productions volcaniques ne sont pas des créations du feu, mais simplement des matières qui appartiennent à des terres primitives et préexistantes, que les volcans ont dénaturées.

Personne n'ignore que les volcans peuvent changer la surface du globe, mais on doit savoir qu'ils ne peuvent ni créer, ni anéantir; ils ne modifient donc que des substances. Les matières dont ils s'emparent, fondues, liquéfiées, amalgamées les unes avec les autres, sont ensuite revomies sous d'autres formes, et dans d'autres situations respectives. Des débris incohérens de substances primitives, qui ne se présentent pas dans un ordre naturel, attestent que les volcans, avec les produits desquels on les trouve confondus, n'ont existé que depuis une certaine époque.

Destruction
du continent
Atlantique.

Quand les feux souterrains furent devenus assez forts pour se faire jour dans le continent Atlantique que nous avons trouvé, que les rochers les plus solides ne purent résister aux secousses qu'ils imprimèrent au sol afin de déchirer les flancs qui les avaient nourris, l'eau qui, de toutes parts, environnait cette vaste

contrée; l'eau, qui cherche sans cesse à accroître son domaine, profita de cette crise et des fractures qu'elle occasionnait, pour se répandre sur plusieurs points. Indomtable comme le feu, elle se précipita, se fraya mille routes à l'aide de chaque commotion; bientôt, par les effets réunis du courroux de l'Océan et des éruptions volcaniques, un continent disparut de dessus la surface du globe. Les fragmens, moins unis et sans solidité qui en faisait la masse, échappés en partie au feu souterrain, furent entraînés par les courans et le choc des eaux, qui décharnèrent les rochers brisés par de violentes secousses : ceux-ci n'étant plus recouverts ni soutenus s'abîmèrent dans les flots (1). Pour les veines solides qui formaient une charpente qu'on eût cru devoir être éternelle, envahies par les volcans, et triturées dans leurs profondeurs, elles furent amoncées autour de leurs cratères par des vomissemens réitérés.

Je ne citerai pas en ma faveur les bancs d'Algue qui abondent dans la mer Atlantique, et que Raynal regarde comme les témoignages de l'ancienne existence d'un continent (2) : mais pour achever de prouver ce que

Influence des courans sur le continent Atlantique submergé.

(1) On a, presque de nos jours, des exemples de destruction semblable, l'île de *Sorca* entr'autres. « Cette île, l'une des Moluques, était autrefois » habitée; il y avait au milieu de cette île un volcan, qui était une montagne très-élevée. En 1693, ce volcan vomit du bitume et des matières » enflammées, en si grande quantité, qu'il se forma un lac ardent, qui » s'étendit peu à peu, et toute l'île fut abîmée, et disparut ». *Abrégé des Trans. phil.* vol. II, p. 391.

(2) *Hist. pol. et phil.* t. I, chap. I.

je viens de dire, j'aurai recours aux courans qui existent dans tous ces parages, et qui contribuèrent beaucoup à la ruine de la grande île déchirée par les feux souterrains. On ne peut révoquer en doute leur action ni leur force; plusieurs voyageurs en ont éprouvé les effets (1). Des savans les ont cités comme extraordinaires (2). M. Dapprès rapporte que des navires croyant arriver à Ténériffe, et ne connaissant pas ces courans, se sont trouvés portés jusque sur le cap Non ou Nun en Afrique (3). Nous-mêmes, nous observâmes qu'ils nous entraînaient toujours dans l'est. Il y a long-temps qu'ils durent, ces courans: n'ont-ils pas pu, depuis tant de siècles, creuser une mer qui, selon les traditions et les apparences, ne dut pas d'abord être profonde? n'ont-ils pas dû miner et engloutir des îles et des rochers moins solides que les archipels qui subsistent de nos jours, sur lesquels aussi l'action lente et continuelle de ces courans ne laisse pas que d'être sensible en plusieurs endroits?

Il est donc difficile de douter que les Açores, le Steer-Groond, Madère, les Salvages, les Canaries, les Gorgades, et les Vigies éparses qui existent entre ces îles, n'aient autrefois formé un pays qui dut être fer-

(1) *Fleurieu*, vol. I, p. 278; *Macart*, t. I, p. 214.

(2) « Les principaux courans de l'Océan sont ceux qu'on observe dans la mer Atlantique, etc. Leur mouvement est d'occident en orient. Ces courans sont violens; de sorte que les vaisseaux peuvent venir en deux jours de Moura à Rio de Benin, c'est-à-dire faire une route de cent cinquante lieues, etc. » Buffon, *Hist. nat.* t. II, art. XIII.

(3) *Hydrographie française*.

tile, si nous en jugeons par les débris qui en sont restés. Il s'étendait à peu près depuis le 12^e degré de latitude septentrionale jusque par le 41^e environ ; sa position était conséquemment l'une des plus heureuses. Partie dans la zone chaude, partie dans les plus beaux climats de la zone tempérée, on n'y connaissait pas d'hiver. Sans doute les hommes ne dédaignèrent pas une pareille habitation.

L'Occident, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, fut célèbre chez les anciens ; il serait surprenant qu'ils n'eussent pas connu la grande île dont nous venons de démontrer l'antique existence. Ils la connurent. Voyons ce que nous en ont dit ceux qui en ont parlé d'une manière expresse.

Si les anciens ont connu le continent Atlantique.

Platon, dans son dialogue intitulé *Tymée*, nous apprend, qu'encore enfant il écoutait son aïeul Critias, qui, dans sa jeunesse, avait été instruit par Solon, ami de Dropydas son père : « Solon, disait-il, avait voyagé » en Égypte ; c'est-là qu'il avait puisé ses connaissances » et sa philosophie. Il fut accueilli des prêtres de Saïs, » ville de Delta, dont les habitans se croyaient issus » des Athéniens, et en avaient conservé la lance, » l'épée et le bouclier. L'un de ces prêtres, versé dans » les sciences, et instruit de toute l'antiquité, s'écria : » O Solon ! Solon ! vous autres Grecs, vous êtes encore » des enfans ; il n'y a pas un seul vieillard parmi vous : » vous ignorez ce qui s'est passé, soit ici, soit parmi » vous-mêmes. Nous conservons l'histoire de huit mille » ans, écrite dans nos livres sacrés ; nous pouvons

» même remonter plus haut , et vous parler des actions
» éclatantes de vos pères depuis neuf mille ans. Vous
» n'avez connaissance que d'un déluge que beaucoup
» d'autres ont précédé. Il y a long-temps qu'Athènes
» subsiste , et que son nom est fameux en Égypte.
» Sachez donc comment , résistant à une puissance
» sortie de la mer Atlantique , votre république nous
» conserva la liberté. Cette mer était alors navigable ;
» elle environnait non loin , et vis-à-vis l'embouchure
» que vous nommez en votre langue *Colonnes d'Her-*
» *cule* , une île plus vaste que l'Asie et la Lybie en-
» semble : entre elle et le continent , il y avait encore
» quelques îles plus petites. Cette énorme contrée s'ap-
» pelait l'Atlantide ; elle était peuplée et florissante ,
» gouvernée par des rois puissans qui s'emparèrent de
» la Lybie jusqu'à l'Égypte , et de l'Europe jusqu'à la
» Tyrénie. Ils tentèrent de soumettre toutes les pro-
» vinces situées en deçà des colonnes d'Hercule , et
» nous fûmes tous esclaves. C'est alors que ceux de
» votre république se montrèrent supérieurs à tous les
» mortels. Vous conduisîtes vos flottes contre les con-
» quérans ; vos connaissances dans l'art de la guerre
» vous secondant dans ce pressant danger , vous vain-
» quâtes les ennemis et vous nous délivrâtes de la
» servitude.
» Mais un plus grand malheur attendait les Atlantes ;
» et lorsque , dans ces derniers temps , il arriva des
» tremblemens du globe et des inondations , l'île Atlan-
» tique fut engloutie. Vos guerriers et un continent

» plus vaste que l'Europe et l'Asie ensemble, disparurent dans l'espace d'une nuit. C'est pourquoi la mer qui se trouve là, n'est plus ni navigable, ni reconnue par personne, parce qu'il s'y est formé un limon provenant de la terre submergée. »

Voilà le sens de tout ce que Platon nous dit dans son *Tymée* à l'égard de l'Atlantide; il reprend ce sujet dans le dialogue intitulé *Critias*; et raconte d'abord comment les dieux se partagèrent la terre, comment Neptune eut pour lot l'île Atlantique, comment il la peupla, et la divisa entre ses fils, dont Atlas, l'aîné, eut la plus grande portion. Ce roi donna son nom à tout le pays; jamais prince n'eut plus de science et plus de richesses, ni n'en transmit autant à ses héritiers. L'île qui avait plus de trois mille stades de longueur sur deux mille de large, et qui était d'une forme oblongue, abondait en tout; les forêts fournissaient des bois de construction; la terre nourrissait de toutes sortes d'animaux sauvages et domestiques; elle était terminée au nord par une chaîne de montagnes, qui, ainsi que toutes celles de cette contrée que Platon appelle fertile, belle, sainte et merveilleuse, produisait de toutes sortes de métaux, et sur-tout de l'or et de l'*oricalque* qu'on ne connaissait plus.

Nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit de la magnificence des descendants d'Atlas, de la richesse des temples, de la population du pays, et du sol fertilisé par les travaux de beaucoup de générations et dans une longue suite de siècles. Nous passerons sous silence

le peu qu'il rapporte des mœurs des habitans et des lois par lesquelles ils étaient régis, parce qu'en cet endroit, il est aisé de voir que le philosophe grec a profité de la circonstance pour donner un libre cours à son imagination, et qu'il a mis ses idées à la place de la réalité.

Les états vieillissent, les Atlantes et leur gouvernement se corrompirent, et des hommes les plus vertueux et les plus sages, ils devinrent les plus impies et les plus dépravés; ils irritèrent les dieux par leurs crimes et leurs abominations. Jupiter outré de leurs excès, rassembla les dieux dans les demeures célestes qui sont placées au milieu de l'univers pour . . . Ici finit ce fragment; le reste du dialogue, qui nous eût évidemment entretenu de la submersion de l'Atlantide, n'existe plus; il s'est perdu en venant jusqu'à nous.

« Après avoir parcouru les îles voisines des colonnes » d'Hercule, dit Diodore de Sicile, nous allons parler » de celles qui sont plus avancées dans l'Océan. En » tirant vers le couchant, dans la mer qui borde la » Lybie, il en est une très-célèbre, éloignée du continent » de quelques jours de navigation ». Nous ne répéterons pas tout ce qu'il dit de sa population, des villes et des maisons de campagne qu'on y voyait; etc. Il achève en rapportant que dans la plus haute antiquité, des Phéniciens parcourant la côte d'Afrique, furent surpris par une violente tempête qui les jeta en pleine mer, et les fit toucher à l'île Atlantide (1).

(1) *Lib. V. cap. XV.* Il me paraît évident que l'île dont parle Diodore

Les passages que nous venons de transcrire, ont donné lieu à bien des dissertations, et fait naître bien des idées contradictoires. On sera peut-être étonné de voir agiter de nouveau la même matière; mais l'histoire de l'Atlantide est trop inhérente à mon sujet, pour que je puisse me dispenser d'en parler.

Les traditions de l'antiquité tombent d'accord avec tout ce que nous avons dit de l'état physique des îles Atlantiques, pour prouver l'ancienne existence d'un continent perdu: nous n'accumulerons donc pas les raisonnemens pour démontrer une chose déjà évidente. Ainsi, qu'on ne s'attende pas à nous voir réfuter ceux qui ont écrit que l'histoire de l'Atlantide, n'étoit qu'une fiction et une sorte d'apologue aux Athéniens. D'accord pour ce qui regarde l'histoire des habitans, nous l'avons déjà dit, mais non pour l'existence de la terre; car le témoignage de Diodore, qui n'a prétendu adresser d'apologue à personne, donne un trop grand poids aux récits du philosophe grec.

Si l'Atlantide des anciens est une fiction.

J'ai toujours le plus grand respect pour l'opinion de ceux qui ne pensent pas comme moi; mais cette fois-ci je ne crois pas que leur autorité puisse être mise en parallèle avec celle du divin Platon qui fait parler un des sept sages de la Grèce, avec Homère qui avant lui paraît avoir connu le peuple Atlantique, avec Euripide, Denys d'Halicarnasse, Diodore

est la même que celle de Platon, mais prise à une époque postérieure: c'étoit un grand débris de la véritable Atlantique, dont les Canaries sont les derniers fragmens.

de Sicile, Strabon, Plinè, en un mot, toute la docte antiquité, qui ne fait nul doute qu'un roi savant nommé Atlas, n'ait régné sur une génération d'Atlantes dans une terre qui fut aux extrémités du monde. Le témoignage de plusieurs modernes distingués est encore en faveur de la réalité de l'Atlantide, et nous n'omettrons pas de citer parmi eux Voltaire (1) et M. Mentelle (2).

Où l'on a
cherché le
continent At-
lantique.

Je ne grossirai pas non plus mes essais de toutes les opinions qu'on a émises sur la position de l'île Atlantique; ainsi je ne chercherai pas à réfuter ceux qui ont sérieusement placé le royaume d'Atlas en Amérique où jamais l'antiquité n'a pénétré, mais où l'on trouve le platine, qui pourrait bien être cet *oricalque* qu'on ne connaissait plus du temps de Platon. Baer croit avoir trouvé l'Atlantide dans l'aride Palestine; l'auteur de l'Histoire des Hommes, dans les îles occidentales de la Méditerranée; on peut encore la chercher ailleurs: mais certainement de tous les lieux où l'on a

(1) « L'engloutissement de l'Atlantide peut être regardé avec au moins
» autant de raison comme un point historique que comme une fable;
» le peu de profondeur de la mer Atlantique jusqu'aux Canaries pourrait
» bien être une preuve de ce grand événement, et les îles Canaries pour-
» raient bien être les restes de l'Atlantide ». Voltaire, *Dict. phil. des*
changemens arrivés sur le globe.

(2) « Or, je ne vois rien, dit ce savant géographe, qui physiquement
» s'oppose à ce qu'il ait autrefois existé entre l'Europe et l'Amérique une
» très-grande étendue de terre, dont Madère, les Canaries, les Açores,
» peut-être même les îles du Cap Verd, sont les restes encore subsistans, etc. »
Géog. anc. de l'Encycl. méth. au mot Atlantica.

cru la reconnaître, il n'y en a aucun qui ressemble moins à ce qu'on en a dit, que la Scandinavie qui n'est point une île, que le Spidbeg et la Nouvelle-Zemble qui ne sont point engloutis dans les flots, et qui d'ailleurs ne sont pas situés dans l'océan Atlantique, vis-à-vis du détroit de Gibraltar.

Il est vraiment fâcheux que Rudbeck, l'un des hommes les plus instruits de l'Europe, ait employé tant d'érudition pour établir dans un ouvrage in-folio qui est devenu très-rare, que l'Atlantide exista non loin du cercle polaire, et qu'il reste quelques traces de sa capitale dans les environs d'Upsal. Rudbeck avait-il besoin pour illustrer sa patrie d'y chercher un pays qui n'y a jamais existé, et ne suffit-il pas à la Suède d'avoir produit Linné ?

Un homme aussi instruit que Rudbeck, un des beaux génies dont la France s'enorgueillit, M. Bailly a aussi voulu transporter l'Atlantide loin du lieu où elle fut réellement placée. La nature et l'histoire nous donnent des indices si frappans qu'il faut fermer les yeux pour ne les pas voir. Kircher (1) et Berman (2) qui se sont conformés à la vraisemblance, ont certainement mieux rencontré que beaucoup d'autres. « Pourquoi, dit le premier, les » Canaries et les Açores, îles de l'océan Atlantique, » ne seraient-elles pas les restes de la terre appelée » Atlantique? Elles nous montrent les montagnes les

(1) *Mund. subter.* t. I, lib. II, § III, p. 82.

(2) *Hist. orb.* cap. V; *Hist. insul.* II.

» plus solides des parties, qui furent les plus élevées ;
 » les collines plus humbles et les vallées intermé-
 » diaires furent submergées quand par l'effet des trem-
 » blemens de terre et du déluge, ce continent disparut
 » dans les eaux de la mer. » Buffon semble être du
 même avis lorsqu'il dit : « Il y a des îles qui ne sont
 » précisément que des pointes de montagnes, comme
 » l'île Sainte-Hélène, l'île de l'Ascension, la plupart
 » des Canaries et des Açores (1). »

Kircher a ajouté, à ce que nous venons de rapporter,
 une assez mauvaise figure de l'Atlantide ; nous avons
 cru qu'on ne serait pas fâché de trouver ici une carte
 conjecturale bien plus détaillée, et qui facilitera l'intel-
 ligence des trois derniers chapitres de nos essais (2).

Nous avons vu que la nature du sol des Canaries,
 de Madère, etc., était absolument semblable aux terres
 primitives avant que des volcans ne l'eussent boule-
 versé. On nous a dit que l'Atlantide *était vers l'occi-*
dent, à peu de distance du détroit appelé par les
Grecs Colonnes d'Hercule. Que veut-on de plus ? Si
 l'Angleterre venait à être submergée, et que de toutes
 les traditions de cet événement, il ne parvint à la
 postérité la plus reculée que ce passage : « Les îles Bri-
 » tanniques furent un pays riche et commerçant ; il
 » s'enorgueillissait des trésors amassés par l'insatiable
 » avidité de ses peuples, et du sceptre de la mer qu'ils

(1) *Théorie de la terre*, t. II, art. IX.

(2) Ce qui est en noir dans cette carte désigne l'état de première antiquité, le rouge est l'état moderne, et les noms en bleu sont ceux du moyen âge.

» semblaient avoir usurpé. Les dieux irrités des crimes
 » nombreux dont leur gouvernement s'était rendu cou-
 » pable envers le ciel et les hommes, détruisirent les îles
 » Britanniques en un instant ; elles étaient situées au
 » nord de la France, à une ou deux journées de navi-
 » gation de ses côtes. Leur ciel était sombre et triste
 » comme le caractère de ces habitans »

Que devrait-on penser de ceux qui, pour établir un système, chercheraient l'Angleterre en Judée, qui ne serait pas une île détruite, et où l'atmosphère serait pur et serein, ou encore dans la Sardaigne et les Baléares qui ne seraient ni au nord de la France, ni à une journée de navigation de nos ports ? Voilà cependant l'équivalent des principaux systèmes qu'on a bâtis sur l'Atlantide, et particulièrement de celui de Rudbeck et de Bailly, transporté du sud au septentrion. Ces auteurs pensent retrouver près des glaces du pôle Arctique le plus beau des climats qui aient jamais existé ; pour cela ils veulent que ce soit la mer Rouge qui ait été le véritable océan Atlantique. Avec Baër, ils cherchent à Tyr les colonnes d'Hercule, que nous savons être à Gades, et y avoir toujours existé. Mais quand nous accorderions tout ce qu'établissent ces savans, l'Atlantide remonterait-elle au nord, et ne serait-il pas alors plus sensé d'en chercher les débris dans la mer Arabe que dans la Suède, le Groënland et la Palestine ?

Les lieux voisins de notre Atlantide offrent, par leur état physique, des probabilités de plus en faveur du sentiment que nous adoptons. N'avons-nous pas

Dessèche-
ment de l'in-
térieur de l'A-
frique. Dimi-
nution de la
Méditerranée.

remarqué que l'intérieur de l'Afrique n'était que le lit d'un ancien lac desséché ; peut-être de ce vaste lac Trytonide, que les anciens même ne connaissaient plus, et sur les bords duquel demeuraient les Amazones et les Gorgones, voisines des Atlantes. Diodore de Sicile donne le plus grand poids à notre conjecture, quand il dit que le lac Trytonide avait entièrement disparu par la rupture de tous les terrains qui le séparaient de l'Océan (1).

N'avons-nous pas remarqué aussi que la mer Méditerranée avait diminué d'étendue à une époque reculée ? n'est-il pas frappant que les ouvertures par lesquelles ont dû s'échapper tant d'eaux intérieures, regardent précisément le point sur lequel un vaste pays a été englouti, et où, par conséquent, il y avait un vide à remplir ? On conviendra que la Méditerranée eût trouvé au moins autant de facilité à s'échapper vers la mer Rouge, où elle n'aurait eu à rompre qu'une barrière sablonneuse et fragile (2), que vers l'Océan dont au contraire elle était séparée par des rochers solides. Des secousses volcaniques pouvaient seules déchirer ces rochers, ce qui a fait dire qu'Hercule ou une force supérieure avait ouvert le détroit de Gibraltar (3).

Et dans quel instant s'est-il offert à des eaux intérieures une occasion plus favorable d'échapper à leur

(1) *Lib. III, cap. XXVIII.*

(2) Cette barrière a même déjà été ouverte par un canal, si nous en croyons Hérodote.

(3) Mela, *de sit. orb.* lib. I, cap. V.

captivité, que lorsque leur masse, accrue par le tribut accumulé d'une infinité de fleuves, s'est trouvée plus haute que celle d'une mer contiguë, dont une partie venait de disparaître dans les abîmes du globe. Sans doute alors les côtes sablonneuses de la Barbarie virent le jour pour la première fois, et les plaines de la Provence, ainsi que celles du Languedoc, sortirent du sein des eaux. Dans ce temps les racines de l'Apennin, les heureuses campagnes de la Sicile, et les plaines de la Grèce se couvrirent de véritables plantes qui remplacèrent les varecs et les zoophites jusqu'alors flottans à leur surface. Des rochers, auparavant épars sur une immense nappe d'eau, se trouvèrent les cimes de monts sourcilleux; des coteaux et des vallons sous-marins, dont on n'eût pas soupçonné l'existence, devinrent des parties du continent et des fles plus ou moins considérables; des volcans littoraux qu'alimentait le voisinage des vagues, cessèrent d'être des fournaies ardentés par l'éloignement de l'humidité, tandis que des soupiraux, qui n'étaient plus submergés, devinrent les fléaux des contrées où ils s'élevaient (1).

(1) Il y a des personnes qui, pour ne pas être de notre avis, aimeront mieux croire que c'est l'Océan qui ouvrit le détroit de Gibraltar, et forma la Méditerranée. D'abord nous les prévenons que cela a déjà été dit; ensuite, pour leur répondre, nous empruntons la plume du célèbre Tournefort.

« Que pouvaient devenir, dit ce voyageur botaniste, les eaux qui se ramassaient ensemble jour et nuit dans les mêmes bassins avant qu'elles eussent leurs décharges? Elles formaient des lacs d'une prodigieuse étendue, qui auraient enfin couvert toutes les terres voisines, s'ils n'avaient forcé leurs digues. *Voyage dans le Levant*, t. II, p. 125.

A cette époque donc on peut fixer la naissance du Vésuve, et d'autres petits volcans des Archipels de la Méditerranée, ainsi que l'extinction de ces nombreuses et terribles bouches à feu du centre de la France, que M. Faujas a si bien décrites.

Comme dans une démonstration mathématique les vérités que nous avons déjà reconnues, viennent à l'appui de celles auxquelles nous cherchons des preuves ! Nous avons trouvé le *Mont-Atlas* dans Ténériffe, ses sept filles et leur beau jardin sont à ses pieds : mais qu'était Atlas dans l'origine (1) ? c'était un fils de Neptune, un prince instruit et puissant, qui donna son

(1) Personne ne se doute sûrement que ce roi instruit et puissant n'est qu'un porteur d'eau délivré de sa peine par un aqueduc. M. Bergier, docteur en théologie, croit cependant l'avoir prouvé (part. III, p. 151), dans un ouvrage intitulé, *le Sens des fables découvert*. Voici quelques-unes des découvertes qu'on trouve dans ce commentaire sur Hésiode ; il y en a beaucoup d'autres dans le même genre.

L'enlèvement des pommes d'or de l'Hespéride sont les eaux de trois fontaines, conduites dans un canal par le moyen d'une digue (part. III, p. 150) ; les deux serpents étouffés par Hercule, à l'âge de huit mois, sont les ruisseaux d'Amphytrion et d'Alcmène, grossis par la pluie (part. III, p. 152) ; Persée coupant la tête à Méduse, tandis que les Gorgones sont endormies, est une eau impétueuse mêlée à une eau dormante, et qui rompt les digues de cette dernière (part. III, p. 136.)

Prométhée, attaché au Caucase, est un contre-feu appuyé à une cloison, son supplice n'est que celui du mortier qui cimente *Kamários* ou le foyer (part. IV, p. 14). Il est malheureux que, dans les raisons dont M. Bergier étaye son système, et qui en sont sûrement bien dignes, cet auteur traite trop souvent de plates, de grossières, d'absurdes, de misérables, etc. les traditions et les allégories de l'antiquité. Cette franchise lui met à dos tous les petits esprits, qui ont eu jusqu'à ce jour la bonhomie d'admirer la fécondité prodigieuse du génie des poètes de l'antiquité.

nom à l'empire de son père, qui perfectionna les sciences, et qui avec son frère ou son fils Hespérus observait les astres. Il inventa l'astrolabe (1), et montait sur le pic de Teyde pour suivre le cours des étoiles; ce qui fit dire que l'un des fils de Neptune avait été transporté dans une planète, et que l'autre supportait le poids du ciel. On ajoute qu'Hercule, au terme de ses courses, le soutint aussi pour soulager le roi de l'Atlantide, pendant que ce prince cueillait les pommes d'or que venait chercher le héros voyageur.

Atlas laissa une grande réputation; il fut aussi célèbre que ceux de ses parens qui eurent un culte parmi les hommes, son nom fut attaché au pic sur lequel il avoit eu ses principaux observatoires; et comme ce pic paroissait toucher les astres, on dit qu'Atlas, changé en montagne, soutenait toujours le poids du ciel; et voilà l'origine de toutes les fables qui ont été débitées sur ce puissant monarque (2).

Cependant les Amazones voisines d'Atlas, qui ont été puissantes, qui ont parcouru l'Atlantide en vainqueurs, enfin qui combattent avec les Gorgones des îles du Cap Verd, sont-elles venues attaquer les Atlantes sans objet? pourquoi les voyons-nous en querelle avec les peuples qui les environnent? Quoique leur sexe soit

(1) Pline, *lib. II, cap. VIII*; Diodore de Sicile, *lib. III*; *Odyssée, lib. I, v. 52*.

(2) On a tenté de fixer l'époque du règne d'Atlas; mais c'est sûrement une peine perdue: le temps de l'existence de ce prince et de celle de son peuple, remonte au-delà de toutes les chronologies.

sujet à des caprices, je me garderai bien de croire qu'elles n'eussent pas de motifs sensés pour se déplacer et agir ainsi.

Dimensions
du continent
Atlantique.

Les îles du Cap Verd ont été unies aux autres Archipels de la mer Atlantique; elles sont aussi remplies de traces d'une grande révolution physique: il n'y aurait d'autre raison à nous alléguer que les dimensions que Platon donne à son île. Il nous l'a dit de trois mille stades du nord au sud; ce qui, en prenant le stade égyptien pour cent quatorze toises, la plus forte longueur qu'on puisse leur donner (1), ne serait qu'une partie de la distance qui se trouve depuis les Açores jusqu'aux îles du Cap Verd. Mais le prêtre de Saïs nous a dit, dans le Tymée, que l'Atlantide *était plus grande que la Lybie et l'Asie ensemble*. Voilà le continent perdu, considérablement augmenté; et les deux mesures du pays des Atlantes sont trop différentes pour qu'elles ne pèchent pas l'une par défaut, l'autre par excès. Les Egyptiens d'ailleurs ne pouvaient connaître que très-imparfaitement l'étendue d'une contrée qui n'existait plus.

Il y a tout lieu de croire avec Rudbeck (2), que par l'Asie et la Lybie Platon n'a pas entendu parler des deux plus grandes parties de l'ancien monde, mais simplement de l'Asie mineure, que nous nommons aujourd'hui Natolie, et de la Lybie propre, telle que Ptolomée l'a décrit au livre quatre de sa géographie. Prenons donc à peu près l'étendue de ces deux contrées, et nous

(1) Le stade égyptien, selon M. Leroi, dans ses *Ruines des monumens de la Grèce*, p. 55, est de 114 toises $\frac{13}{100}$.

(2) *Atlant. pars I, cap. VII, §. 2.*

aurons un vaste pays de six à sept cents lieues de longueur, dans la direction du nord au sud.

Les Gorgones habitaient donc la partie méridionale de l'île Atlantide ; et afin de ne plus être embarrassé pour les mettre en guerre avec les Amazones auxquelles il fallait faire passer la mer pour venir attaquer les Atlantes et leurs rivales, nous placerons ces héroïnes dans une province qui était située entre celle du midi qu'on appelait Gorgade, et celle du nord qui était la véritable Hespéride, habitée par les sujets d'Atlas.

Les feux souterrains, nourris dans le sein de ces belles contrées, n'attendaient plus qu'un degré d'accroissement pour faire une explosion terrible ; ils se firent enfin jour dans les lieux moins élevés, dont la charpente moins solide ne leur présentait pas une aussi forte résistance. La province intermédiaire des Amazones, de laquelle il ne reste pas un débris, et qui par conséquent était la moins soutenue par des chaînes montueuses, fut le premier théâtre des éruptions qui, par la suite, ne cessèrent de devenir plus dévastatrices. Par cet événement, les fragmens des provinces du sud formèrent les îles Gorgades, dans lesquelles un guerrier appelé Persée, arrivant dans la suite, acheva, par la mort de la reine de ces îles, la destruction d'un peuple dont quelques débris avaient échappé aux désastres de leur contrée. Le peuple des Gorgones n'eût d'ailleurs pu exister plus long-temps, puisque des femmes seules le composaient ; aussi lorsqu'Hannon aborda aux îles Gorgades, il paraît les avoir trouvées désertées, tandis que les Européens

Dispersion
des Amazones

trouvèrent dans l'Archipel du Cap Verd, des nègres semblables aux Iolofs des terres voisines, et qui conséquemment n'y avaient pénétré que depuis peu.

Les Amazones, sans patrie, se jetèrent sur les provinces du Nord : que ne peut le désespoir ? Il fallait trouver un asile, et, pour en conquérir un, ces femmes guerrières firent des prodiges de valeur. Étonnés d'une attaque si imprévue, les Atlantes plièrent ; et il est venu jusqu'à nous que les Amazones, sous la conduite de leur reine *Myrine*, avaient soumis et tyrannisé l'Atlantide. Mais bientôt les hommes reprirent leur supériorité ; ils défirent les Amazones, qui, chassées de l'Hespéride, furent obligées de se sauver dans le continent, dont les côtes arides n'offraient aucun point sur lequel on pût se fixer. C'est alors qu'elles parcoururent la Lybie les armes à la main pour chercher une patrie. On nous a dit qu'elles avaient d'abord existé dans une île, et au-delà du lac Trytonide, qui, s'il ne fut pas le grand lac intérieur de l'Afrique, était peut-être le bras de mer qui séparait la province des Amazones du continent. Mais laissons voyager ces infortunées ; elles n'ont pas dû tarder à finir, ainsi que les Gorgones, si elles n'ont pas eu recours à notre sexe.

Dispersion
des Atlantes.

Quand l'Égypte et l'Europe virent fondre sur elles une nuée de guerriers sortis de la mer Atlantique, il est évident que le pays de ces guerriers venait d'éprouver quelque grande catastrophe. L'ambition a-t-elle jamais porté un peuple éclairé, bien gouverné, et par conséquent heureux, à quitter un sol fertile, une

patricienne riche et attrayante ? On ne se déplace pas par plaisir ; les hommes tiennent tous à leur pays natal : ils ne quittent une terre que pour une meilleure, à moins qu'ils n'en soient chassés, et alors ils se jettent où ils peuvent. Les feux souterrains opéraient donc de nouveaux ravages dans l'Atlantide, et produisaient de grandes éruptions en divers points. Peut-être dès-lors Madère et les Açores furent séparés du reste de la contrée ; les intervalles furent dissous. Étonnés de ne plus trouver la terre sous leurs pas, les habitans de ces belles plaines se précipitaient, en voulant fuir, dans les eaux qui s'emparaient de leurs demeures, ou dans les cratères qui les renversaient. Le sol s'entr'ouvrit avec fracas, les villes et leurs citoyens furent engloutis. Obligés de monter sur des vaisseaux pour s'éloigner de ces déchiremens, les infortunés qui purent échapper à un si grand malheur laissèrent déserts les débris de leurs campagnes que nous avons trouvés inhabités. Ils vinrent aborder sur le reste de leur contrée qui servait de base à l'*Atlas* : leur nombre concentré sur le quart de l'Atlantide était trop considérable pour y subsister.

Étrangers chez eux-mêmes, sans propriétés sous le ciel qui les avait vus naître, les Atlantes errans, sentirent qu'il était nécessaire d'aller autre part chercher un sol hospitalier : contraints d'abandonner une seconde fois le lieu de leur berceau, ils tournèrent un dernier regard sur leur déplorable pays, et se jetèrent sur les continens voisins.

La Lybie, que le soleil embrase, ne leur présentant aucune ressource, ils en franchirent les déserts; quelques-uns se fixèrent dans l'heureuse Bétique, d'autres gagnèrent la Tyrenie. Il paraît que le plus grand nombre se dirigea sur l'Égypte et la Phénicie, où ils arrivèrent par les monts d'où le Nil découle, et à l'aide des vaisseaux qu'ils avaient sur les lacs intérieurs. C'est alors que ces contrées furent soumises, *et que leurs habitans furent tous esclaves.* Mais les flottes des Athéniens vinrent attaquer et vaincre les conquérans. Poursuivis tour à tour par la fureur des élémens et par les armées ennemies, ces derniers ne jouirent que peu de douceurs de la tranquillité, et de la possession de leurs nouvelles provinces; un instant de bonheur, après tant de calamités, les avait amollis: attaqués tout à coup, et surpris au sein du repos, ils n'opposèrent aux assaillans qu'une faible résistance, et chassés par les Grecs, ils furent obligés de chercher un autre asile.

Mais un plus grand malheur les attendait. Poursuivis par les vaisseaux athéniens, et ne trouvant plus un coin de terre pour y vivre, ils espérèrent que leur ancienne patrie ne leur fermerait pas son sein. Elle éprouvait chaque jour de nouveaux tremblemens de terre, précurseurs de l'événement le plus terrible. Enfin l'instant arriva, où, ayant entièrement bouleversé tous les ponts de l'Atlantide, et rassemblés sous la partie montueuse et centrale, qui était à peu près où se voient les Canaries, les feux souterrains entr'ouvrirent le reste du pays; des laves lancées à d'énormes distances retom-

bèrent en pluie de pierres et de feu sur la terre ébranlée ; l'Océan , agité dans ses plus grandes profondeurs , prit part au mouvement universel , et , selon l'expression du Tymée , *un continent plus grand que l'Asie et la Lybie ensemble disparut dans une seule nuit*, avec tous les guerriers et les vaisseaux d'Athènes , qui furent sans doute culbutés par les flots échappés de la Méditerranée , et du grand lac d'Afrique , dont les parois s'entr'ouvrirent par l'effet des secousses destructrices.

La mer qui avait baigné les côtes du pays submergé , conserva le nom d'*Atlantique* ; les bouches des volcans qui avaient opéré cette révolution , demeurèrent au-dessus des eaux , et continuèrent à vomir ce qu'ils avaient dévoré , pour éterniser la mémoire de la plus surprenante catastrophe qui ait jamais eu lieu. On peut compter dans les suites qu'elle dut avoir , des éruptions qui se firent sentir au loin , et des inondations momentanées ; car les eaux de la mer , s'élevant et s'abaissant tour à tour , selon que l'action plus ou moins voisine des volcans en ébranlait les gouffres , durent , avant de s'asseoir dans un lit nouvellement creusé et encore brûlant , errer sur les parties basses de l'ancien monde , même jusqu'en Grèce et en Égypte , où le sort de l'Atlantide était d'envoyer des fléaux. Aussi quand le prêtre de Saïs raconte à Solon l'histoire de la contrée perdue , commence-t-il en lui disant : *Vous autres Grecs , vous ne connaissez qu'un déluge que beaucoup d'autres ont précédé* ; et il termine par lui parler des *tremblemens du globe qui ont eu lieu dans ces derniers temps*.

Hornius fait mention d'un déluge dont les Américains avaient conservé la mémoire, et on peut le regarder comme un de ceux qui provint de la destruction de la grande île Atlantique.

Victimes de toute la nature, les Atlantes furent donc, pour ainsi dire, anéantis. Le reste de l'univers crut qu'il n'existait pas un vestige de leur terre : ceux de ces malheureux qui eurent le temps et la possibilité de gagner le continent, se dispersèrent dans le monde, et se précipitèrent en fugitifs, dans des pays qu'ils n'étaient plus assez forts pour soumettre ; c'est sans doute alors que quelques familles errantes se fixèrent dans l'Égypte, et dans plusieurs parties de l'Asie, emportant avec elles des fragmens des sciences les plus sublimes, que n'avaient cessé de cultiver les descendans d'Atlas.

Atlantes réfugiés au pied des volcans de l'Atlantide.

Quelques points montueux résistèrent cependant au désastre général, et, comme une arche propice, servirent de retraite à quelques Atlantes de l'intérieur, qui ne purent fuir vers des bords étrangers. Conservés comme par miracle, autour des cratères destructeurs près desquels tout espoir de salut eût dû paraître impossible, ils se transmirent long-temps l'histoire de leurs infortunes, sans cesse retracées par les débris dont ils étaient environnés. Ils durent croire que tout l'univers avait éprouvé le sort de leur île, et avoir échappé seuls à une destruction générale. Cette opinion très-raisonnable dura plus long-temps que le souvenir de la

révolution physique qui avait ruiné l'Atlantide ; aussi les Guanches croyaient-ils être l'unique peuple du monde, quand les Européens arrivèrent aux Canaries, et vinrent achever par l'entière destruction des derniers enfans d'Atlas, ce qu'avaient commencé les feux des volcans, les flots de la mer, et les armes des Athéniens.

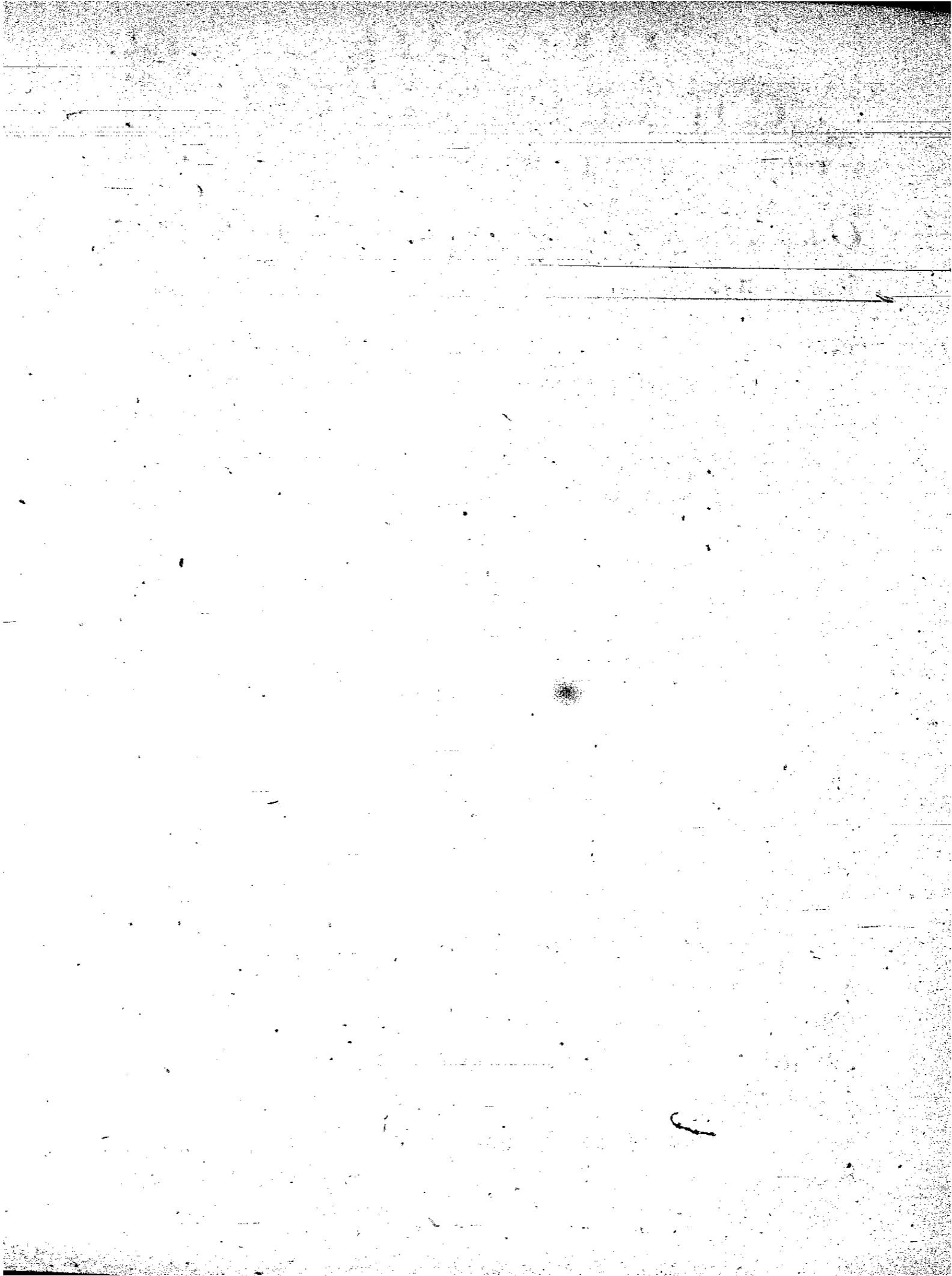
Après un événement aussi épouvantable qui anéantit les établissemens publics, les monumens, les sciences, les villes entrepôts des arts et du luxe ; le petit nombre d'hommes échappé à la destruction, versant des larmes amères sur le sort de leur pays et de leurs parens, durent d'abord, pour conserver une vie misérable, s'occuper de la culture de laves ingrates, dont à peine ils pouvaient retirer de quoi se nourrir ; les travaux pénibles de l'agriculture ; occupant tous leurs instans, ne leur en laissèrent pas pour s'adonner aux arts et aux sciences, qui commencèrent alors à tomber dans l'oubli. Ils ne durent pas chercher à se mettre pour l'avenir à l'abri des grandes révolutions de la nature, qu'ils ne cessèrent pas de craindre, parce qu'ils sentirent l'inutilité de toutes les précautions qu'ils auraient pu prendre ; ils ne s'occupèrent pas de transmettre à la mémoire des hommes, dont ils croyaient le reste de la race éteinte, l'histoire de leur malheur par des monumens qui, d'un moment à l'autre, pouvaient être abimés : ces monumens, d'ailleurs, n'eussent jamais été aussi authentiques que les scories, et le soufre, de leur nouveau sol.

Tout ayant été ravi aux Atlantes par un même événement, il ne leur resta aucun corps de lois ; les lois ne devenaient-elles pas d'ailleurs inutiles à un petit nombre de familles que réunissaient des peines communes, et qu'une mer en ébullition séparait du reste des humains ?

Mais les événemens possibles, de quelque nature qu'on les suppose, en ôtant à l'homme tout ce qui l'entoure, et tout ce qui n'est pas en lui, ne peuvent, dès qu'ils lui laissent la vie, lui ôter ses opinions. Ces opinions lui venant de la manière dont l'éducation a modifié son esprit, ont vieilli avec lui ; il s'y est tellement accoutumé, qu'il n'en change pas, ou qu'il ne les abandonne que très-difficilement : et comme les usages sont conséquens des opinions, et que les opinions se transmettent, les usages se perpétuent aussi chez les descendans d'un peuple, quoique dispersé, et ne formant plus un corps. Aussi, lorsque le souvenir de la gloire et de la destruction de leurs aïeux échappa aux Canariens à force de siècles écoulés, les anciennes coutumes, qui reçurent par le temps et les nouvelles localités quelques altérations inévitables, ne cessèrent ni de se transmettre, ni d'être nationales.

Mais tout ceci coïncide avec ce que nous avons dit des Guanches, à la fin du second chapitre de cet ouvrage. Ces insulaires ne paraissent pas être un peuple neuf. Pour achever de prouver qu'ils étaient les derniers rejets des Atlantes, et que les îles occidentales de l'an-

ancien continent offrent les débris de l'Atlantide , il ne s'agira que de retrouver chez quelques peuples voisins du temps des Atlantes , des choses qui leur soient communes avec l'ancienne nation des Isles Fortunées ; c'est ce dont nous allons nous occuper dans le dernier Chapitre de nos Essais.



CHAPITRE VIII.

ORIGINE des Guanches ; leurs rapports avec les premiers peuples connus.

Les Atlantes, chez lesquels régnait Atlas, paraissent être les plus anciens peuples de l'Afrique, et beaucoup plus anciens que les Egyptiens. La théogonie des Atlantes, rapportée par Diodore de Sicile, s'est probablement introduite en Egypte, en Ethiopie et en Phénicie, dans le temps de cette grande irruption dont il est parlé dans le *Tymée* de Platon, d'un peuple innombrable qui sortit de l'île Atlantique, et se jeta sur une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

BURTON, *Epoques de la nature*, vol. I, p. 170.

C'EST une vieille opinion qu'il a été long-temps dangereux de combattre, mais qui, dans un siècle de lumières et de philosophie, doit être couverte du ridicule qu'elle mérite, que tout ce dont la nature est embellie, a été formé pour l'homme. Tous les êtres ont comme nous une place indépendante dans l'univers, une sphère dans laquelle ils exercent relativement leurs facultés : ils ont les mêmes droits à l'existence, et le Créateur porte à tous un intérêt égal, puisque depuis la *tremelle*, à notre sens presque inorganisée, jusqu'à l'homme qui se trouve si parfait, tout est sorti de ses mains bienfaisantes. Et comme il y a bien lieu de croire, que toutes les espèces d'un

même genre ne sont pas sorties d'un type propre à chacun, il ne serait pas plus fructueux de rechercher s'il fut un premier homme, et où fut sa demeure, que de s'enquérir d'où venaient, et de quelle espèce furent, le premier charanson et le premier varec, desquels sont sortis tous les charansons des campagnes, et tous les varecs de la mer.

Dès que l'homme n'est qu'une créature comme les autres, pourquoi dans son genre n'existerait-il pas plusieurs espèces, comme il s'en trouve dans la plupart de ceux que nous offre le tableau des êtres? Le genre duquel nous sommes peut venir de différentes racines confiées à différens climats. Ce n'est pas la température des lieux qu'ils habitent qui cause seule tant de variétés parmi les hommes; sur le même parallèle où se trouvent les noirs Iolofs, existent aussi des rouges, des olivâtres, et même des blancs purs, qui, de temps immémorial, ont conservé leur teinte et la conserveront probablement toujours. Au contraire, dans les pays les plus froids, l'on voit des peuples entiers plus basanés que des Arabes, et qui n'ont point ces cheveux blonds avec cette fraîcheur vermeille, qu'on regarde généralement comme des caractères propres aux gens du Nord.

Établir quelles purent être les différentes souches du genre humain, le nombre, et les caractères méthodiques des espèces qu'il renferme, n'est pas de notre sujet : ce n'est pas le genre *homo* qui va nous occuper; c'est une de ses races principales, celle qui peupla l'Atlantide.

Tous les peuples de l'Europe, à l'exception de ceux de la petite Tartarie et des Lapons; les hommes de la partie occidentale de l'Asie, même les Mogols, enfin ceux qui habitent le nord de l'Afrique et les sources du Nil, semblent être d'une seule famille. Leur structure est la même, leurs traits se rapprochent, leurs cheveux sont unis; et si l'on trouve quelque nuance entre eux, des habitudes diverses, des alliances ou l'isolement, le climat ou la nourriture habituelle, ont suffi pour les faire naître: ce ne sont que des variétés dans l'espèce, sur lesquelles le naturaliste jette un coup d'œil rapide. Le reste de l'Asie et de l'Afrique est peuplé d'autres nations très-différentes.

De quelle espèce d'hommes étaient les Atlantes.

L'espèce dont nous faisons partie ne doit pas plus tirer son origine des mêmes lieux que les autres; que les sapajoux des Antilles ne doivent venir originairement de l'Afrique où il y a des Papions, et des parties de l'Inde, dans lesquelles on rencontre le orang-outan. Nous ne chercherons donc pas quel fut le berceau du genre humain, mais d'où sortirent celles de ses espèces dont nous allons faire mention.

Nous ne trouverons pas ce lieu sous les glaces du Cercle polaire. Les peuples de ces tristes régions, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, sont hideux et difformes; leur tête est terminée en avant par une sorte de museau; leur nez est aplati, deux narines seulement le rendent sensible; leurs yeux sont prodigieusement éloignés l'un de l'autre: ces hommes ont

enfin une sorte de ressemblance avec l'ours qui leur dispute leur demeure souterraine.

De quelle
partie du nord
sont venus les
hommes.

Mais cependant le Nord devrait nous offrir la première patrie de nos aïeux : on l'a appelé la fabrique du genre humain ou la pépinière des nations (*officina gentium*). C'est du Nord que sont venus ces torrents de peuples innombrables qui, durant plusieurs siècles, ont, sans relâche et sans épuiser leurs forêts, inondé le midi de l'Europe : demeurons-y donc, mais descendons un peu ; nous arrivons vers le 50^e degré de latitude boréale : c'est sous ce parallèle que des savaus ont cru retrouver le point de départ des peuples. Comme nous ne pensons pas que tous les hommes soient venus du même lieu, nous n'y chercherons pas la patrie des Patagons, des Péruviens, des Cafres, des Hottentots, ni des Cuivres de la Nouvelle-Hollande ; mais nous y reconnâtrons le lieu d'où sortirent deux, et peut-être trois des plus nombreuses familles d'hommes : la nôtre en est probablement venue, ainsi que celle qui occupe l'orient de l'Asie. Les Tartares, à l'exception des Calmoucs, les Chinois, les Japonais, les Cochinchinois et les Tunquinois, composent cette seconde race. Ils diffèrent des Occidentaux, parce qu'ils ont le visage rond, l'œil petit et ovale, le sourcil mince et plus arqué, les paupières bouffies par beaucoup de tissu cellulaire, la peau jaunâtre et huileuse, quelquefois la barbe assez lisse, et toujours les cheveux noirs, gros et plats.

Un trait frappant va nous fixer sur le point du cinquantième parallèle, où nous devons nous arrêter. Tous les hommes qui en sont descendus ont dû nécessairement porter avec eux quelque nourriture : quand on entreprend un grand voyage dont on n'entrevoit pas le terme, on n'oublie pas de se munir de vivres ; mais le blé et les céréales sont d'usage chez tous les hommes venus du Nord. Quelques-uns, il est vrai, l'ont abandonné, lorsqu'arrivés dans des pays plus chauds, ils y ont trouvé le riz qui y réussissait encore mieux ; néanmoins la patrie de l'orge et du blé, qui est la même que celle de plusieurs plantes officinales que nous cultivons, nous fera peut-être retrouver celle des hommes qui les ont portés par-tout.

Linné, le plus grand des naturalistes, Linné nous dit que nous devons l'armoise, le houblon et l'épinard, qui croissent naturellement en Sibérie, aux peuples du Nord, qui s'en firent suivre dans leurs invasions. Le blé, le seigle, l'orge distique, se trouvent aussi sans culture dans la même contrée, et les habitans en font du pain. De ce fait vraiment concluant, le Plin du Nord tire cette conséquence, qu'après le déluge les hommes durent venir du pays qui produit les céréales(1). L'ingénieur anglais Perri, employé par le czar Pierre-le-Grand dans la province d'Astracan, dont la partie septentrionale confine à la Sibérie, y trouva, dans de vastes

(1) Buffon pense que le blé n'est pas une plante telle que la nature la

déserts, des légumes croissant sans culture au milieu des pâturages, ainsi que l'amandier, le cerisier, etc. Il y

forma d'abord, mais un végétal que la domesticité et la culture ont totalement métamorphosé. (*Epoques de la nat.*)

Voltaire a dit à ce sujet très-plaisamment et très-judicieusement : « De » grands philosophes dont nous estimons les talens, mais dont nous ne » suivons pas les systèmes, ont prétendu, dans l'*Histoire naturelle du chien*, » p. 195, que les hommes ont fait le blé; que nos pères, à force de semer » l'*ivraie* et le *gramen*, les ont changés en froment. Comme ces messieurs » ne sont pas de notre avis sur les coquilles, ils permettront que nous ne » soyons pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on » ait jamais fait venir des tulipes; nous trouvons que le germe du blé est » tout différent de celui de l'*ivraie*, et nous ne croyons à aucune transmu- » tation, etc. » (*Dict. phil.* au mot *Blé.*) »

J'ai vu, je ne me rappelle pas où, un botaniste très-érudit, qui, sans doute entraîné par la grande autorité de Buffon, pensoit que l'*aegylops ovata* L. avait, à force d'être cultivé, produit le genre *triticum*. Il croyait même avoir, après quelques années de soins, opéré la métamorphose; mais je crois plutôt que son jardinier, pour lui faire sa cour, substitua à propos des graines de blé à celles d'*aegylope*. Au reste, quelques raisons pouvaient, outre le nom de Buffon et la supercherie du jardinier, contribuer à maintenir dans son erreur le savant dont il est question.

Diodore de Sicile, au livre cinquième, nous dit qu'une reine de Sicile, nommée Dio, avait porté le blé aux Grecs. Les poètes, qui veulent que ce cadeau ait été fait par Cérès, s'accordent à dire que cette déesse venoit aussi de la délicieuse vallée d'Enna en Sicile. Or, comme on ne trouve pas en Sicile de blé naturel, et que, d'après de pareilles traditions, on étoit autorisé à y chercher le type de cette plante, il étoit assez ingénieux de porter les regards sur l'*aegylops*, qui a beaucoup de rapport de famille avec les blés, et qui, selon Boccone, croît dans la Sicile. Mais, malgré Diodore et les poètes, il ne paraît guère probable que le blé soit revenu dans la Grèce par la Sicile. Les Grecs, descendus du nord, avoient sans doute porté le blé avec eux. Ce grain aurait aussi pu leur venir par la Phénicie et par l'Égypte, qui se dit encore la patrie de Cérès; et où nous trouvons des traces de l'usage des frumentacées, bien antérieures à cette même Cérès et à Dio. L'auteur

vit aussi des moutons venant naturellement (1). On sait que la race de ces animaux est maintenant dans l'état de domesticité par-tout, et qu'elle l'était chez les Guanches, qui cultivaient aussi les céréales.

Le pays où se trouvent à la fois naturellement tant de choses communes à la moitié des hommes, est justement celui que M. Bailly appelle *le Plateau de la*

de *l'Origine des lois*, etc. confirme à cet égard notre opinion, quand il dit que les Grecs doivent aux princes Titans les grains dont la culture était très-négligée, quand des colonies phéniciennes et égyptiennes vinrent la perfectionner chez eux. Dans cette hypothèse, Cérès ou Dio apprit seulement par la suite aux demi-barbares du Péloponnèse et de l'Attique, à tracer des sillons avec la charrue, à recueillir le grain à temps, à le moulin entre deux pierres, et à en cuire la farine en bouillie ou en manière de gâteaux.

Que ce soit précisément de la Sicile plutôt que d'une autre grande île volcanique que l'agriculture perfectionnée ait été portée aux Grecs, c'est encore un point sur lequel il y aurait beaucoup à dire; mais, pour cela, il faudrait s'écarter du cadre où nous nous sommes renfermés.

La culture et la domesticité changent l'habitude, les propriétés, la saveur et la forme des êtres sur lesquels elles étendent leurs soins ou leur empire; mais les caractères génériques ne se dénaturent jamais au point de devenir méconnaissables pour les initiés. Je conviens que les trois genres *aegylops*, *lolium* et *triticum*, sont voisins: mais, à cet égard, ils sont comme tous ceux de la famille des glumifères, qui, pour être voisins, n'en sont pas moins tranchés. Souvent de simples nuances semblent les séparer; mais ces nuances, toutes légères qu'elles paraissent, sont les démarcations de la nature, que l'art, qui semble opérer des prodiges en apparence plus étonnans, ne pourra jamais changer.

Il n'est pas plus vrai, d'après le témoignage de Linné, cité plus haut, que le blé ne se trouve nulle part dans l'état naturel, qu'il n'est démontré que les chameaux sont bossus, parce que, de temps immémorial, on leur fait porter des paquets.

(1) *Hist. de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand.*

Tartarie. C'est le plus élevé de l'ancien continent. Si, comme la Genèse (1) et plusieurs Pères de l'église (2) l'ont dit, le monde a été tout couvert d'eau, il dut être le premier émergé. Des fleuves énormes en découlent dans toutes les directions; ses grandes pentes sont vers le nord, vers l'ouest, où elles forment les chaînes du Caucase, et vers le sud-est dans une direction à peu près diagonale à l'Asie du nord-est au sud-ouest.

Les hommes du *Plateau* seraient donc descendus de sa cime comme les fleuves qui y naissent. Si la race des Lapons, des Samojédes ou hommes ours en est venue, elle aura suivi les eaux de la Duwina, de la Peczora, de la Genisca, de l'Obi, etc. Ceux de la pente orientale, après avoir peuplé les rives de la Caspienne et du Pont-Euxin, ont franchi le Volga, et sont arrivés de proche en proche dans nos heureuses contrées; ou, en suivant l'Indus directement au midi, se sont répandus dans la Perse et le Mogol, dont les hommes, comme nous l'avons dit, paraissent de la même race que nous.

L'espèce à visage rond, que l'on peut appeler *Tartaro-Chinoise*, est aussi sortie du *Plateau*; elle en est descendue le long des beaux fleuves de la Chine, et dans la presque île orientale de l'Inde. Quelques familles peut-être ont aussi suivi le Gange, ce qui fait que l'Indostan, peuplé d'hommes bien différens de ceux dont nous avons trouvé la pépinière, renferme quelques

(1) Cap. I, v. 2; cap. VII, v. 11.

(2) Saint Ambroise, St. Augustin, St. Basile, Jean Damascène, etc.

castes et hordes qui ne ressemblent pas du tout aux naturels : elles peuvent être originaires du *Plateau de la Tartarie*.

Abandonnons ce *Plateau* avec nos pères , suivons ceux auxquels nous devons le jour : ils voyagent avec le blé qu'ils portent par-tout ; peu à peu ils ont rempli tout ce qui est habitable dans l'Europe , dans la Syrie , dans l'Asie mineure et dans l'Arabie. D'autres essaims arrivent et traversent d'abord les lieux occupés par ceux de leurs frères qui sont descendus les premiers par le Causase ; ils arrivent à l'embouchure du Nil , et remontent ce fleuve jusqu'à sa source , où , s'avançant dans l'ouest , ils peuplent les monts fertiles et tempérés de la Mauritanie. Enfin , le Nord , et une partie de l'intérieur de l'Afrique , dont les hommes sont blancs ou basanés , et ne ressemblent pas du tout à leurs voisins les Nègres des côtes , sont habités par des colonies venues du Septentrion , et qui ne cessent de se succéder.

Les hommes quittent le plateau de la Tartarie.

C'est alors que quelques-unes de ces peuplades durent aussi passer dans la belle île Atlantique. La plus grande partie du voyage était faite ; il n'y avait plus à traverser qu'un petit détroit : des familles du Plateau et du Causase vinrent donc s'établir au pied du fameux pic de Ténériffe , et porter dans ce pays fertile les céréales , et les brebis , que les Canariens conservaient précieusement quand les modernes les connurent.

Soit que les hommes aient pris naissance sur les monts élevés , soit que ces monts leur eussent seulement servi d'asile contre un déluge terrible , dont on trouve la tra-

Respect des premiers peuples pour les lieux élevés.

dition à l'origine de presque tous les peuples, il était naturel que tous les peuples conservassent pour les lieux élevés une grande vénération, inspirée par le respect ou par la reconnaissance : aussi voyons-nous toutes les cérémonies religieuses des premiers hommes exercées sur les montagnes. On se rend sur les lieux découverts ; on y invoque Dieu, en se tournant vers le nord, comme les Chrétiens se tournent vers Rome, et les Musulmans vers la Mecke. En faut-il davantage pour prouver que le Nord et les monts ont de grands droits à la reconnaissance de notre espèce ?

Cette reconnaissance devint une superstition longtemps après que les hommes furent dispersés, et qu'ils oublièrent quel en était le motif. On crut que le culte sur les hauteurs venait de ce qu'à leur cime on était plus voisin de la Divinité ; on pensa même que les montagnes étaient les lieux que les Dieux habitaient de préférence. Les Chinois ont en grande vénération *Chang-pe-chang*, l'une des montagnes de la Tartarie ; les Orientaux révèrent *le Carmel* ; et les Indous, *Pirpangel*. Les Grecs plaçaient la cour de Jupiter sur l'*Olympe* ; les Canariens croyaient que Dieu habitait sur le grand *Yafe* ou sur *Bentayca* (1). Balaam, à la sollicitation du roi des Mohabites, prophétise d'Israël sur la montagne de *Phagor* (2).

(1) Voyez Chapitre II, pag 93 et suivantes.

(2) Nombres, chap. XXXIII, v. 4, 28.

Les Hébreux sacrifient à leur dieu sur les lieux élevés ; Moïse monte sans cesse sur les montagnes pour communiquer avec le Très-Haut (1).

La coutume d'adorer Dieu sur les hauteurs était si naturelle aux hommes, qu'après Moïse, les Hébreux restèrent dans cet usage (2). Ainsi, imitant leurs voisins en cela comme en tout, les Juifs se rendaient sur les monts pour prier, et manger en présence du Seigneur. Les rois d'Israël, toujours idolâtres et enclins au crime, y invoquaient des divinités étrangères, ce que Racine exprime si noblement par ces vers :

Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanés exemples,
Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples ;
Jéhu, sur les hauts lieux, osant enfin offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir.

Les grottes sont fréquentes dans les pays montueux ; elles durent être les premières retraites des hommes nés ou réfugiés dans les montagnes. C'est à cela qu'il faut attribuer le respect qu'on leur conserva quand on fut descendu dans les plaines, respect qui se confondit bientôt avec celui qu'on portait aux lieux élevés.

Respect pour
les grottes.

Chez les anciens, les plus fameux oracles se rendaient dans des cavernes. En Égypte sur-tout, où il n'y avait que peu d'excavations naturelles, on ne

(1) Exode, chap. IX, v. 3, 20 ; chap. XXIV, v. 10, 12 ; chap. XXII, v. 30 ; chap. XXXIV, v. 2, 3. Deutéronome, chap. X, v. 1 ; chap. XI, v. 26 ; chap. XXXIV, v. 1.

(2) Les Rois, Livre I, chap. IX, v. 12 et 13 ; chap. X, v. 35 ; Liv. III, chap. III, v. 2 et 4.

cessait de creuser le sol, et de faire des cryptes. L'auteur des Recherches philosophiques sur les Chinois et les Égyptiens, a pensé que l'architecture des bords du Nil n'avait pas eu, dans son origine, la chaumière rustique pour premier modèle, mais bien une grotte profonde (1). On a dit que les travaux souterrains ordonnés par les Pharaons, avaient été aussi étonnans que ceux qu'ils avaient fait élever à la surface du sol. Les momies étaient déposées dans des caveaux : il eût peut-être mieux valu, pour les garantir de toute humidité, et assurer leur conservation, bâtir pour elles des monumens élevés ; mais il fallait qu'après avoir été la première habitation des hommes, les souterrains fussent leur dernière demeure. Par-la l'idée des cryptes devenait allégorique et si respectable, que le roi Amasis la consacra, en faisant transporter d'Éléphantine un grand rocher creusé intérieurement, que l'on déposa devant le temple de Minerve à Saïs, ville du Delta, cette même Saïs dont l'histoire se lie de si près à celle des Atlantes qui l'avaient conquise, et dont les prêtres conservaient le souvenir.

Pour les insulaires des Canaries, ils n'aimaient pas moins les cavernes, dont ils faisaient leur domicile de prédilection. Les plus belles étaient consacrées aux *xoxo* et aux princes. Ce n'est pas parce qu'ils ignoraient l'art de bâtir que les Guanches se logeaient ainsi sous terre : nous avons vu qu'il y avait des maçons chez

(1) Tome II, sec. VI.

eux, et que les particuliers qui ne pouvaient trouver de grottes ou s'en faire creuser, savaient très-bien se construire des maisons (1).

Voilà des rapports frappans entre les Guanches et les hommes venus du *Plateau de la Tartarie*. Si leur conformation est pareille ; si, quoique à peu près du même climat, ils ne ressemblent point à leurs voisins les Africains couleur d'ébène, il faudra bien les reconnaître pour nos parens. Nous les avons peints spirituels, affables, grands et bien faits : ainsi notre amour-propre n'aura pas à se plaindre de cette parenté, d'ailleurs fort éloignée. On peut consulter le second chapitre de cet ouvrage, et l'on se convaincra que les Guanches et les autres Africains n'avaient entre eux absolument aucun rapport physique ou moral ; il y a donc identité d'origine entre les anciens Canariens, les Européens, les Égyptiens, et les premiers Asiatiques occidentaux.

Cependant, quand les hommes du *Plateau*, extrêmement multipliés, abandonnèrent, par suite des guerres qui durent naître de leur rapprochement, ces climats tristes et froids pour descendre dans des plaines riantes et tempérées, étaient-ils éclairés ? portaient-ils avec leurs graines nourricières des lumières et des sciences ? Ces montagnards étaient trop près de l'enfance du monde, pour pouvoir s'être très-perfectionnés sur des matières qu'il faut tant de siècles pour ébaucher même d'une manière imparfaite. Ils ne quittaient leur patrie

Les hommes
brutes sur le
Plateau.

(1) Voyez Chapitre II, pag. 84.

que parce que l'hiver y était rigoureux. S'ils eussent été aussi instruits et aussi policés que les hommes d'aujourd'hui, ils auraient, pour ainsi dire, su triompher des intempéries des saisons. Il fait plus froid à Edimbourg, à Pétersbourg et à Stockholm, que sur le *Plateau de la Tartarie*, et cependant on vit dans ces villes d'une manière agréable. Les habitans de ces capitales ne quitteraient leur pays glacial pour aucune des contrées de la zone torride.

Si les hommes du *Plateau* eussent été savans, quelle cause eût pu subitement éteindre leurs lumières, et anéantir leur civilisation ? Je ne vois sous ce parallèle aucune marque de déchirement convulsif, aucun affaissement de terres, en un mot aucune trace de ces révolutions physiques qui ont dû changer brusquement la surface du globe, à moins qu'on n'admette avec quelques auteurs le changement subit de son axe (1).

Si les hommes du *Plateau* eussent été savans, il resterait sur les monts de l'Asie des monumens authentiques de leurs lumières et de leur puissance. La tradition de l'événement par lequel ils auraient été dispersés existerait quelque part ; les peuples qui n'avaient pas abandonné la première patrie dans ces âges reculés, et qui en sont descendus par la suite, auraient eu quelques traces de l'ancienne instruction : mais au contraire, toutes les hordes venues du Nord furent d'une igno-

(1) Voyez Pluche, *Spect. de la Nat.* tom. IV, pag. 2, et *Lettre à la fin du tome III.*

rance grossière, et, précédées par l'épouvante, elles menèrent à leur suite la barbarie et la destruction. Attila se vante d'être le fléau des dieux et renverse les monumens des arts. Presque de nos jours les plus belles portions de l'Asie viennent d'être dévastées par un pareil barbare, ennemi des peuples et des talens. Les remparts de Gog et de Mogog, Derbent et les portes Caspiennes, la muraille de la Chine, etc., ne sont pas les ouvrages des peuples du *Plateau*. Ce sont des barrières que ceux qui en étaient descendus les premiers, opposèrent, quand ils furent civilisés dans des climats plus doux, aux invasions de leurs cousins, demeurés ignorans et féroces.

Murailles
pour contenir
les barbares
du Plateau.

Chez tous les peuples de l'ancien monde, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et pendant une longue suite de siècles, c'est une chose assez remarquable qu'on se soit en quelque sorte entendu pour fermer aux hommes du Nord les issues par lesquelles ils eussent pu s'étendre vers le Midi. De tous côtés on éleva de grands retranchemens, dont plusieurs ont duré jusqu'à nous, et dont les restes du plus grand nombre sont ensevelis sous le sol qui s'est exhaussé, ou dans des forêts impénétrables. Non-seulement les empereurs chinois, les anciens habitans du Mogol, de la Perse, les Circassiens et les Grecs, bâtirent de grandes murailles; mais, plus au sud, les Babyloniens, les Juifs et les Égyptiens se couvrirent, par de longs remparts plus ou moins étendus, et toujours insuffisans, pour se garantir des insultes dont ils espéraient se mettre à l'abri. Les princes qui

régnèrent aux Canaries avant que les Européens en fissent la découverte, avaient, à Lancerote et à Fortaventure, séparé leurs royaumes par de grands murs élevés. Dans le Bas-Empire, la Germanie, la Grande-Bretagne, chez les Romains où on connaissait bien la guerre, on avait pourtant conservé une manière si vicieuse de se fortifier. La crainte d'un ennemi puissant, ou la paresse de se défendre, ont-elles pu suggérer en tant de lieux différens, et à des nations d'esprit si divers, une idée si absolument conforme? Peut-être la première construction d'une grande muraille a-t-elle eu lieu dans un pays où cette muraille devait être réellement efficace: par exemple, dans une île allongée, dont un des peuples aurait uni les côtes par une barrière qu'on ne pouvait pas rendre superflue en la tournant.

Les restes
de civilisation
sont d'origine
moderne en
Tartarie.

Le savant Pallas pense, à la vérité, dans son voyage en Sibérie, que les monumens et autres restes d'un grand peuple, les bourgs et les hordes éparses qu'on rencontre dans ces climats glacés, sont les débris ou les membres d'une nation à laquelle il manque une tête. Mais je doute fort que cette nation à laquelle il manque une tête, ait remonté au temps de l'origine des sciences cultivées par un peuple primitif. Un fait qui paraîtra d'abord confirmer la conjecture de Pallas, prouvera contre elle si l'on y réfléchit. En 1720 on trouva chez les Calmoucks, entre la Sibérie et la mer Caspienne, parmi d'autres monumens, une maison souterraine dans laquelle étaient des lampes, des urnes, des statues, etc. Il y avait aussi des rouleaux de manuscrits que le Czar

envoya à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de Paris. On a reconnu que ces manuscrits étaient écrits dans la langue du Tibet. Il faut avouer que, s'ils venaient d'un peuple antérieur, la langue du Tibet serait fort ancienne; le papier qu'on employait sur le Plateau, presque incorruptible; et l'encre d'alors, véritablement indélébile. Les manuscrits d'Herculanum, qui seraient beaucoup moins anciens, ne sont pas venus à nous en aussi bon état que ceux des déserts de l'Asie, quoique les produits volcaniques qui les avaient enfouis les eussent mis à l'abrit de la dégradation.

Il est certain, selon plusieurs écrivains, que quelques princes tartares de la race de Gengis-Kan, furent contraints en 1366 d'abandonner la Bucharie et le Tangut. Ils se retirèrent en Sibérie, où ils fondèrent un Empire qui n'a pas subsisté long-temps: les débris doivent en être cachés sous des monceaux de sable et au milieu de vastes solitudes selon M. Surgy (1). C'est à l'industrie des Tartares de la race de Gengis qu'il faut attribuer les restes que M. Pallas a découverts dans ses voyages, ainsi que les manuscrits envoyés à Paris par Pierre-le-Grand. Quant aux ouvrages du peuple primitif, ils ont été ruinés par les siècles, et eussent-ils été plus solides que les pyramides, ils ne seraient jamais venus jusqu'à nous, puisqu'ils sont antérieurs à tous les souvenirs, et peut-être même à une partie des races d'êtres qui peuplent actuellement la terre.

(1) *Abr. d'Hist. nat.* tom. III, pag. 85.

Où dut être
le berceau des
sciences.

Si nous avons trouvé la première patrie d'une moitié des hommes dans le Nord, cherchons ailleurs celle des sciences et de la civilisation. Jamais les vents du pôle ne furent précurseurs des lumières. Elles prirent donc naissance dans des climats plus doux : c'est la chaleur à peu près égale, et toujours vivifiante du soleil, qui anime le génie. Les sciences et les arts, qui semblent, comme on l'a dit si souvent, faire le tour du globe, sont successivement nés en Egypte, en Chaldée et dans l'Europe la plus méridionale. La Chine, où elles sont aussi en honneur, n'est point sous un ciel froid et nébuleux. Les Brame, autrefois si savans, n'ont pas inventé leur philosophie dans les frimas des ourses. C'est d'entre le quarantième et le cinquantième degré de latitude que notre espèce sortit, mais c'est à peu de distance des tropiques que naquirent les arts, qui, dans ces derniers temps, se sont élevés dans le Nord, où à la vérité on les cultive aujourd'hui de manière à prêter des armes à ceux qui ne seront pas de mon avis.

Partage de
la terre.

C'est environ depuis le douzième degré, jusqu'au quarante-unième, que s'étendait l'Atlantide où nous avons conduit une colonie du *Plateau*. Nous avons peint la beauté de cette île, la douceur de son climat : Platon nous fait entendre que dès long-temps c'était une contrée importante. Lors du partage de la terre entre les dieux, elle échut à Neptune, dont la race y prospéra. Elle était sûrement remplie d'habitans quand ce prince en vint prendre possession, car c'eût été un triste domaine qu'une grande île inhabitée. Il est vrai que

L'Atlantide
échoit à Nep-
tune.

le philosophe grec raconte que le dieu ne trouva dans l'Atlantide et sur une de ses montagnes, qu'un mortel nommé *Evenor*, dont il épousa la fille qui lui donna plusieurs enfans.

Une pareille tradition n'est évidemment qu'un apologue adressé à ceux qui gouvernent, pour leur faire sentir que comme Neptune qui fut un bon prince, ils doivent être les pères de leurs sujets. Comment *Evenor* se serait-il trouvé seul sur une montagne aux extrémités du monde ? comment un dieu tel que Neptune serait-il venu du plateau de la Tartarie pour épouser la fille d'une espèce de sauvage, et régner sur un pays sans habitans ? Un pareil patrimoine n'eût pu convenir qu'à des patriarches de la Genèse, qui, d'une fécondité miraculeuse, ne procréaient pas moins de quinze cents enfans, et, vivant plusieurs siècles, se faisaient, avant leur mort, un peuple dont ils étaient pères et rois tout ensemble.

Il me paraît assez naturel qu'*Evenor* ait été le chef de la colonie asiatique qui vint peupler l'Atlantide. Alors le souverain du Plateau, dont les sujets étaient répandus sur une partie de l'univers, se trouvait comme maître du monde. Qu'on l'appelle *Cœlus* ou *Chronos*, peu importe : il eut trois fils qui partagèrent son royaume, dont ils le dépouillèrent dans une guerre terrible, à la suite de laquelle Neptune régna sur le pays d'*Evenor*. Ce dernier épousa la fille de ce chef, digne par son rang de s'unir au sang royal. Cette manière d'expliquer les fables, où l'on découvre des traces évidemment histori-

ques, vaut bien celle des auteurs qui en cherchent le sens dans l'alchimie, dans l'équivoque des mots de nations qui ne se sont pas communiqué leurs langues, ou dans les ruisseaux et les fontaines de la Grèce.

Comme le pays qui échoit à Neptune était une île où l'on trouvait des ports, et tout ce qui peut être propre à la navigation, l'Atlantide posséda bientôt une marine puissante; et, par métaphore, on appela son roi le *Dieu de la mer* (1).

Par-là nous trouvons un moyen très-raisonnable d'expliquer comment le lot de Pluton, qu'on regarde comme le roi des enfers, n'est ni un lot ridicule, ni un simple cadeau de l'imagination des poètes.

Le nord échoit à Pluton.

Les hommes quittaient un ciel rigoureux pour de plus belles contrées; ils dédaignaient le Nord qui les avait nourris; ils y avaient, comme nous l'avons vu, supposé l'enfer, c'est-à-dire originairement le séjour de la tristesse et du deuil; et comme Pluton fut roi des régions circumpolaires, on l'appela par métaphore Dieu du pays

(1) *Neptūda* est le nom grec de Neptune. Il ne faut pas aller en chercher l'étymologie chez les Phéniciens, quand on peut la trouver avec Bergier dans *Neptūda*, seigneur ou maître, et *Neptūda*, eau, et *humida*, et qu'elle cadre parfaitement avec l'idée qu'on a généralement de Neptune, roi des flots, ou Dieu de la mer. Neptune n'est point un nom grec; et selon Hérodote, qui nous dit l'avoir appris des prêtres d'Égypte, la divinité qu'il désigne était Lybienne; ce témoignage confirme encore ce que nous venons de dire du premier prince de l'Atlantide. La Lybie était comme limitrophe de cette contrée; le nom, le culte, et l'histoire de son premier monarque, se seront nécessairement introduits chez les Orientaux par l'Afrique.

L'hippopotame consacré à Neptune, étant un animal d'Afrique, est encore une preuve à l'appui du témoignage d'Hérodote.

des ombres, soit à cause des longues nuits de ses États, soit à cause des ames qu'on disait habiter son domaine; idée qui s'était conservée chez les Calédoniens et chez les peuples de la Scandinavie, puisque les Bardes nous peignent toujours les ombres des héros pâmourant l'atmosphère sur des nuages. D'ailleurs c'est dans le Nord qu'on adorait *Odin*, qui, de l'avis des doctes, est le même qu'*Ades* et que *Pluton* (1).

C'est sans doute alors que les Titans de la race royale, jaloux de voir l'univers partagé entre les fils de Saturne, qui tantôt est le frère ou l'aïeul d'Atlas, le même qu'*Uranus* ou son fils, ce que nous n'entreprendrons pas d'éclaircir ici; jaloux, dis-je, de n'avoir pas une part dans la succession de leurs aïeux, voulurent attaquer les rois qui excitaient leur envie (2). Ils furent précipités: tout le monde connaît l'histoire de leur chute. Ils étaient forts et redoutables; on les appela *Géans* (3).

(1) *Atlant.* part. II, chap. XXXI, §. 3.

(2) *Banier* explique à peu près de même que nous la défaite des Titans, qu'il regarde sans difficulté comme un fait historique (*Expl. de la fable V du livre I des Métam.*). Il y a toute apparence que cette guerre entre les dieux, désigne un changement de dynastie dans la succession des princes du Plateau.

(3) Quant à la contrée où eut lieu la défaite des Titans, il serait très-difficile de la fixer aujourd'hui, quoique *Ovide* nous indique, dans la fable V du Livre I, les monts qu'ils avaient entassés. *Hésiode*, au contraire, transporte le champ de bataille très-loin de la Grèce, où le dit l'auteur des *Métamorphose*; car, selon lui, les Titans sont avec les géans, *Cotus*, *Gyges* et *Briarée*, dans le Tartare (*Theog.* v. 734). Il ajoute que *Cotus* et *Gyges* sont aux sources de l'Océan (v. 816), et que quand *Jupiter* foudroya *Typhon*, le bruit en retentit aux extrémités de la terre (v. 840), que nous savons être les Isles Fortunées selon le même poète grec.

Quand on défilait tous les princes sortis du Plateau, il fut naturel de penser que les Titans, issus du sang royal, étaient aussi d'une nature supérieure, et qu'ils avaient fait la guerre d'une manière surnaturelle. Les poètes dirent donc qu'ils avaient entassé des montagnes, et qu'après leur défaite ils furent écrasés sous le poids de leurs armes. Les Guanches conservaient un débris de cette fable; ils croyaient qu'autour du pic de Teyde on trouvait des ossemens de Géans. Ils avaient aussi un *Guayota* et un *Yruene* qu'ils croyaient ensevelis sous leurs volcans. Les Grecs voulant tout naturaliser chez eux ou dans des pays voisins du leur, ont aussi eu leur *Encelade* couvert par l'*Étna* dans la Sicile (1).

Guayota,
Yruene, En-
celade.

(1) Ovide n'est pas ici d'accord avec Virgile; et au lieu d'*Encelade*, c'est, selon lui, *Typhon* dont la main droite est sous le promontoire de Pélors, la gauche sous celui de Pachyne, les jambes sous le cap de Lilibée, et la tête dans les flancs de l'*Étna*. Il y a tout lieu de croire que *Typhon* n'était pas plus un prince Titan qu'*Encelade* et *Guayota*, avec lesquels on a pourtant confondu les deux premiers par la suite, à cause des ravages surnaturels qu'on attribua aux uns et aux autres. *Typhon* est par-tout un mauvais principe. Hésiode nous dit que lorsque Jupiter eut chassé du Ciel les Titans, la Terre et le Tartare eurent pour dernier fils *Typhon*, dont les pieds et les mains avoient une force plus qu'humaine, dont les cent têtes, semblables à celle d'un serpent ou d'un dragon horrible, laissaient échapper de leur gueule une langue noire, jetaient le feu par les yeux, et vomissaient les flammes..... Tantôt elles poussaient des mugissemens comme un taureau en fureur.... *Typhon* faisait souvent un bruit dont les montagnes retentissaient au loin, etc.

Qui ne reconnaît pas là l'image poétique et frappante d'un volcan véritable enfant de ce Tartare, qui signifie les profondeurs du globe? Il suffit d'avoir été témoin d'une éruption pour être convaincu que les dragons *Typhon*, *Yruene*, *Guayota*, *Encelade*, etc. sont les symboles de montagnes ignivomes. Cette idée mériterait bien d'être examinée; mais il suffit ici d'entrevoir quels étonnans rapports on trouve entre les commotions des lieux souterrains et plusieurs des traditions mythologiques.

Les Phéniciens et les Juifs, qui ont eu communications entre eux, ont d'abord exprimé la guerre des Titans, par les géans nés du commerce des enfans des dieux avec les filles des hommes, ensuite par l'histoire des anges déchus et précipités dans l'enfer, qu'ils peignent comme un séjour de flammes, ressemblant assez aux gouffres sulfureux d'un volcan.

Dans le shaster et les traditions orientales, on peut reconnoître le croquis d'un même événement à travers un autre coloris.

Nous ne voulons pas établir ici que des traces de l'Atlantide se sont rencontrées jusqu'en Amérique; mais nous ne pouvons omettre de faire remarquer que chez les Péruviens on conservait la tradition d'une race énorme et redoutée, que le ciel avoit exterminée pour ses crimes⁽¹⁾. Ce qui me frappe le plus dans cette tradition, c'est que les Péruviens plaçaient l'ancienne demeure de leurs géans dans un canton qu'on nomme aujourd'hui *el pueblo quemado*; ce canton est tout volcanique, et de puissantes éruptions l'ont autrefois ravagé: par-tout donc l'idée de géans se lie avec celle d'iniquité, de châtimens, et de volcans destructeurs.

Nous ne nous appesantirons pas sur l'histoire des Atlantes; ce n'est que leur affinité avec les Guanches qui doit nous occuper dans ce chapitre: il nous suffit donc d'avoir démontré que les hommes de l'Atlantide étoient venus du *plateau de la Tartarie*, et qu'ils en étoient

(1) Garcil. *Hist. du Pérou*, liv. IX, ch. VIII.

Regne de
Neptune.

venus brutes. Arrivés dans une contrée fertile, dont les productions remplissaient tous leurs desirs, il leur resta du temps pour se perfectionner; car leur vie ne se passa plus à poursuivre, le javelot à la main, leur nourriture fuyant à travers les rochers du Caucase, ou à obtenir à force de peines quelques grains d'un sol aride et glacé. Neptune fut un bon prince; il ne négligea rien pour le bonheur et la civilisation de ses sujets. Il creusa des ports, construisit des vaisseaux; et la reconnaissance lui ayant élevé des statues, on le représenta avec un trident à la main, parce que de tout temps le trident semble avoir désigné le sceptre de la mer.

Comme Neptune est roi d'un pays dont les Gorgones occupent le Sud, nous ne serons pas obligés de lui faire entreprendre un long et pénible voyage pour plaire à leur reine, appelée *Méduse*, qui ne doit pas être la même que celle dont Persée trancha la tête par la suite, mais que les poètes, qui ne sont pas tenus d'observer l'ordre des temps, ont confondue avec elle (1).

(1) Si l'on ne doit pas dans l'Orient l'usage des chevaux à Neptune ou à ses descendans, il est au moins certain que les premières notions des chevaux ont un rapport direct avec ce roi de l'Atlantide, et les contrées voisines de son empire; car la création du cheval était attribuée à

Neptune qui, d'un coup du trident redoutable,
Fit sortir de la terre un coursier indomtable.

Dante, *Georg.*

On a dit que pour séduire Cérès, le même dieu prit la forme d'un cheval. Pégase, qu'on supposait être un vigoureux coursier, fut ainsi nommé, selon Hésiode, parce qu'il était né près des sources de l'Océan; et c'est aux extrémités du monde que Persée monta cet animal merveilleux. On sait,

Le fils aîné de Neptune règne après lui sur la plus grande partie de ses Etats et leur donne son nom ; il habite aussi sur le mont où avait résidé son aïeul maternel : ce mont porte encore le nom d'Atlas, c'est là qu'il élève des observatoires. Il sent combien il est nécessaire de s'occuper d'astronomie pour perfectionner la marine créée par son père, et aussitôt on le représente soutenant le ciel. Son frère l'aide dans l'étude des astres ; on feint qu'il est placé dans une brillante étoile qui est celle de son pays. Ses filles sont belles, riches, recherchées par des princes puissans dont on a fait des dieux : on les appelle *nymphes Hespérides*, par allusion à leur demeure occidentale.

Regne d'Atlas.

Les Hespérides habitaient un palais orné de jardins magnifiques, qu'enrichissaient des végétaux rares, et si nouveaux pour des peuples venus de la Tartarie, qu'on les crut d'or. L'épouse du grand roi Jupiter desira posséder des fruits de ces arbres précieux pour les lui offrir au jour de quelque grande fête. Elle les envoya chercher par Hercule, prince de sa cour, qu'elle était peut-être bien aise d'exposer par un long voyage, mais il réussit ; et nous avons vu qu'Hercule prit auprès d'Atlas, inventeur de l'astrolabe, d'autres disent de la sphère céleste, les premières notions d'astronomie qu'il rapporta en Grèce avec les pommes d'or. Quoique Hercule ait été l'emblème du soleil, il fut peut-être dans l'origine

Voyage d'Hercule.

d'ailleurs, quelle célébrité ont eue depuis les cavales de l'Afrique occidentale, et quelles fables on a racontées sur ce qui concerne leurs amours.

un prince instruit, que les Orientaux, en reconnaissance des lumières astronomiques qu'il avoit rapportées de l'Hespéride, placèrent dans le char du soleil, qui tous les jours paraissait se rendre où Hercule avoit puisé ses connaissances (1).

L'astronomie dut naître dans l'Atlantide.

Il faut convenir que nul pays du monde n'étoit aussi bien situé que le royaume d'Atlas pour s'occuper d'astronomie. Dans le Nord les nuits étoient à peu près de seize heures pendant une partie de l'année; et c'est dans le climat de seize heures, selon Bailly, que doit être née l'astronomie. Dans la partie septentrionale de l'Atlantide, on voyoit toutes les constellations de l'hémisphère boréal; dans la partie méridionale au contraire, c'étoit le pôle austral qui étaloit la plus grande partie de ses richesses. Jamais, dans toute l'étendue de cette contrée, des brumes froides ou des nuages épais ne vinrent troubler les recherches de l'astronome; le ciel étoit sans cesse beau et serein: aussi tout concouroit à faire naître chez les peuples Atlantés, des Cassini, des Lalande et des Delambre, beaucoup plutôt que parmi les pasteurs caldéens, auxquels cette science sublime, dont on a voulu leur faire honneur, étoit de l'inutilité la plus

(1) Les gens de goût aimeront mieux cette manière d'expliquer la belle histoire d'Hercule, que celle du docteur en théologie Bergier, qui ne voit dans ce héros qu'une digue de terre bien battue, et dans tous ses grands travaux que les ruisseaux et les marécages de l'Argolide enlevés par des gouffres profonds, ou tournés par des berges, ou desséchés par des canaux. « C'est un scène grotesque, dit-il, qui s'est passée dans les environs de

absolue. Car on peut très-bien tondre et conduire des troupeaux sans savoir que les fixes, par leur précession, s'éloignent tous les ans d'un soixante et dixième de degré du point équinoxial; au lieu que lorsqu'on a des vaisseaux, et que l'on fait de longs voyages sur mer, il faut de toute nécessité perfectionner l'astronomie, la plus sublime et la plus étonnante de toutes les choses qu'aient osé entreprendre les hommes.

Quand on ne nous dirait pas qu'Atlas fut en quelque sorte le père de l'astronomie, on ne pourrait pas douter que cette science n'eût pris naissance dans son royaume si bien situé, ou du moins qu'elle n'y eût été portée au plus haut point de perfection. Il y a donc lieu de croire que ces fragmens de science qu'on trouve dans la plus haute antiquité, et qu'on reconnaît avoir appartenu à un corps plus complet, sont venus de l'Atlantide détruite, et non de la Tartarie à laquelle la civilisation ne doit rien, et où l'on avait placé les ténèbres cymériennes, qui sont comme un voile jeté sur le berceau de l'espèce humaine.

Prouvons maintenant sans réplique que lorsque le monde fut peuplé, et qu'après une longue suite de siècles de gloire, l'île Atlantide fut engloutie dans l'Océan, ceux de ses habitans qui furent assez heureux pour se sauver chez les nations qu'ils avaient autrefois soumises, y portèrent leurs connaissances et leurs usages, que les

Ce sont les Atlantes qui ont propagé les sciences.

« Tirynthe » M. Bergier a beaucoup torturé Hésiode pour n'y voir que des sources, des fontaines, des lacs, en un mot pour le mettre tout en eau.

temps qui se sont depuis écoulés, ont altérés d'une manière plus ou moins sensible.

Je verrais avec peine que les Atlantes fussent regardés comme des brigands avides, qui ne seraient sortis de leur île que pour combattre et conquérir; ils furent malheureux, à ce titre mon cœur me porte vers eux. Leur terre fut détruite; ils durent en chercher une autre: ils étaient savans; ils ne détruisirent donc ni les arts, ni leurs monumens, qui d'ailleurs étaient peu ou point connus chez les autres hommes. Ainsi nous ne pensons pas du tout, avec l'auteur des lettres sur l'Atlantide, que le système de connaissances auquel appartiennent les débris qu'on trouve dans l'antiquité, ait été lacéré par les Atlantes: ils le propagèrent au contraire; et ce qui l'atteste, c'est que jamais les anciens n'ont parlé d'Atlas et de sa race sans une sorte d'admiration. On dirait que l'histoire, qui nous entretient sans cesse de guerriers et de conquérans, et qui mentionne à peine les hommes justes et paisibles qui n'ont pas comblé les tombeaux, a rendu justice aux peuples de l'Atlantide, et qu'elle a oublié une partie du ravage que causèrent leurs armes, pour ne se souvenir que des services qu'ils rendirent à l'univers. Voici les propres mots de Diodore de Sicile (1), qui confirment ce que nous venons de dire. « Les provinces maritimes étant échues par le sort à Atlas, ce prince donna son nom aux Atlantes, ses sujets, et à la plus haute montagne de son pays: on dit qu'il excellait

(1) Lib. III, cap. XXXI.

» dans l'astrologie et qu'il représenta le monde par une
 » sphère.... Il eut plusieurs enfans.... Atlas fut aussi
 » père de sept filles qui furent toutes appelées Atlantides....
 » Elles furent aimées des plus célèbres d'entre les dieux
 » et les héros; elles en eurent des fils qui furent aussi
 » célèbres que leur père, et qui furent chefs de bien des
 » peuples.... Des enfans des Atlantides donnèrent l'ori-
 » gine à plusieurs peuples, et les autres bâtirent des
 » villes. C'est pourquoi, non seulement quelques bar-
 » bares, mais même plusieurs Grecs, font descendre leurs
 » anciens héros des Atlantes.... Les hommes regar-
 » dèrent les Atlantides comme des divinités, et après
 » leur mort les placèrent dans le ciel sous le nom de
 » Pléiades, etc.

Les quatre âges qui, dans l'origine des peuples an-
 riens, suivent immédiatement la création, ne sont-ils pas
 évidemment l'histoire de l'Atlantide au figuré? Le pre-
 mier, appelé d'Or, est celui où les hommes, ayant
 quitté un pays si triste, qu'ils en firent depuis l'enfer,
 trouvèrent une riche contrée où l'on ne ressentait point
 la rigueur des hivers, offrant des fruits, qui, quoique
 sauvages, paraissaient exquis pour des palais accoutumés
 à des baies âpres. L'âge d'argent est l'image des temps
 où les Atlantes, perfectionnés et réunis en sociétés po-
 licées, goûtaient toutes les douceurs de la civilisation,
 douceurs qui ne sont pas aussi exemptes d'inquiétudes
 que celles qui font le charme d'une vie plus simple.
 Enfin l'âge d'airain et l'âge de fer sont évidemment ces
 derniers siècles de corruption, que le prêtre de Sais dit

Les quatre
 âges sont l'his-
 toire allégori-
 que de l'Atlan-
 tide.

aussi avoir été ceux des déluges et des tremblemens de terre ; âges qui contraignirent les Atlantes à prendre les armes, d'abord pour se défendre contre les Amazones, ensuite pour s'expatrier, et attaquer des peuples tranquilles.

Preuves que les connaissances sont venues de l'Atlantide.

Puisque nous avons trouvé la source de l'astronomie sur le mont Atlas, ce que nous avons à établir est déjà évident, car des savans dont les ouvrages sont dans toutes les mains, ont prouvé que tout ce que les Chinois, les Indiens, les Chaldéens et les Égyptiens savaient en astronomie, avait appartenu à un même corps de science, et n'était que des lambeaux épars çà et là, arrachés d'un même tableau, dispersés dans plusieurs nations où on les admirait, où on les imitait, sans savoir à quel tout ils avaient appartenu, et quelles mains l'avaient composé.

C'est des bords du Nil que les Grecs, les Juifs et d'autres peuples ont tiré leurs fables et leur philosophie; leurs sages et leurs législateurs s'y instruisirent à l'école des prêtres, qui lisaient seuls dans la langue sacrée, et, dans ce sens, l'Égypte serait, comme plusieurs l'ont pensé, particulièrement le chevalier Marsham dans son excellent ouvrage intitulé, *Règle des temps*, l'Égypte serait, dis-je, le berceau des anciennes traditions. Mais il est aisé de voir que ces traditions lui viennent d'ailleurs. Ce qu'on nous dit d'Osiris, d'Isis, d'Orus, et de tous ses dieux, est à peu près la même chose que ce qui nous est parvenu des rois du *Plateau de la Tartarie* et de l'Atlantide, confondus et transportés dans le fameux Delta. « L'histoire des Atlantes, dit le savant

« Bailly, est liée de si près à l'origine des Grecs et des
 » Égyptiens, qu'on serait tenté de croire, en voyant le
 » prêtre de Sais commencer l'histoire de son pays par
 » celle de l'Atlantide, que c'est un aveu formel qu'ils
 » tirent leur origine de cette île (1). »

Arbre appelé
 Perséa.

Les figures hiéroglyphiques, et les statues des dieux de l'Égypte, sont souvent accompagnées du *perséa*. Ce *perséa* est un arbre respecté ; il joue un grand rôle dans le culte égyptien ; il n'a cependant jamais été d'une utilité absolue aux peuples qui le révèrent : il faut donc chercher ailleurs que dans la reconnaissance, le respect qu'on lui porta. Strabon et Pline nous apprennent que c'est un très - bel arbre toujours verd, qui a la feuille aromatique en forme de langue ; que son noyau le distingue du *lotus*, qu'on place aussi sur la tête d'Isis. On ne retrouve guère le *perséa* dont il est question ; cependant, s'il eût été indigène aux bords du Nil, il y existerait encore par-tout. Le chêne et le gui des Druides leur ont survécu dans nos climats. On ajoute que c'est Persée qui l'apporta à Memphis, et qu'il lui donna son nom ; mais d'où l'apporta-t-il ? Persée était un héros africain ; il venait des extrémités du monde et du pays d'Atlas ; c'est donc dans l'Atlantide qu'il trouva le *perséa* dont il enrichit l'Égypte, ainsi qu'Hercule avait enrichi l'Orient des pommes d'or cueillies dans la même pays.

L'Égypte reçut le cadeau de Persée comme un bienfait précieux, et comme un symbole de son rapport avec les

(1) Bailly, *Lettres sur l'Atlant.* let. XII.

peuples de l'Hespéride ; elle en orna les dieux qu'elle avait aussi tirés de la même contrée, et qu'elle s'appropriâ tout-à-fait dans la suite.

Le *perséa* est évidemment un laurier. Frappé de cette ressemblance, Linné a appelé *laurus perseæ* un arbre de ce genre. L'histoire et la poésie ont célébré le laurier ; il fut révéé par-tout peut-être comme les montagnes, parce que le pays dont il était venu avait influé sur l'origine des nations. On le consacrait à la divinité, particulièrement à Apollon ou le Soleil, qui tous les jours allait se coucher derrière l'Hespéride, dont Persée avait rapporté l'arbre symbolique. Ne pourrait-on pas retrouver dans les Canaries le véritable *perséa* de l'Égypte et de l'île Hespéride ?

Les rois Guanches, au jour de leur avènement au trône, ornaient leur tête d'une couronne de ces beaux lauriers qui remplissent les forêts des Isles Fortunées et de Madère ; c'est dans ces forêts qu'il faut retrouver quelque chose qui convienne à la description que nous a laissée Pline, et il me paraît qu'elle cadre mieux avec plusieurs des arbres que j'ai vus dans la forêt de Laguna, qu'avec l'arbre que les botanistes nomment *perséa*, d'après Linné, et qui, nous étant venu du Nouveau-Monde, ne peut être celui des anciens (1).

La *colocase* accompagne aussi les dieux de l'Égypte.

(1) *Prunifera arbor, fructu maximo pyriformi viridi, etc.* Sloane. *Jam. Hist.* II, p. 132, f. 2. *Arbor Americana, amplissimis pergamentis foliis superficie nitidissima, etc.* Pluk. *Alm.* t. CCLXVII, f. 1.

Nous avons vu que la *colocase* était une plante dont on mange encore les racines aux Canaries, et dont les Guanches représentaient quelquefois les feuilles dans leurs peintures. Ce fut un des comestibles des premiers peuples, que les Atlantes portèrent vraisemblablement par-tout où ils furent, comme leurs aïeux avaient apporté les céréales du *Plateau*; aussi la *colocase* est-elle répandue sous presque tout le parallèle des Canaries et de l'Égypte (1). Par reconnaissance pour une plante nourricière qui leur venait du même pays que leurs dieux, les Égyptiens en placèrent les feuilles sur le front de ces dieux, comme pour exprimer l'identité d'origine (2).

Mais c'est ici qu'un usage qui nous fournira des résultats bien plus frappants doit nous arrêter. Les Égyptiens conservaient les morts; leurs momies sont célèbres: l'histoire ne nous parle d'aucun autre peuple chez lequel cet usage ait été national, je veux dire commun à toutes les classes de la société. Nous avons vu que cette coutume, née de la tendresse et de l'amour, prouvait, dans le gouvernement qui l'avait encouragée, des vues éclairées et sages (3). Nous avons retrouvés ex-

Eubaume-
mens.

(1) M. Ventenat m'a appris que la *colocase* ne fleurissait jamais en Égypte; ce fait est très-concluant en faveur de mon opinion, et prouve que cette plante est étrangère aux bords du Nil, où elle a été évidemment portée et multipliée par bulbes, et par plant en racines.

(2) Dans la Table isiaque, on peut reconnaître sur différentes figures qui en sont couronnées les feuilles du *persée*, de la *colocase*, et du *musa* qui est encore un végétal qu'on trouve dans notre Catalogue des plantes, au cinquième chapitre.

(3) Voyez Chapitre XI, pag. 117.

clusivement chez les Guanches ; car je ne regarde pas plus comme des embaumemens d'usage général ceux qui avaient lieu au Pérou, que ceux qu'on pratique en Europe pour les cadavres des rois. Acosta et Garcilasso de la Vega, qui nous ont parlé des momies péruviennes, nous disent qu'il y avait des Incas et des Mamas parfaitement conservés ; mais, malgré les yeux d'or qu'on leur avait mis, il me paraît, à la description qu'ils en donnent, que ces cadavres n'étaient pas très-bien préparés, et qu'ils étaient durs comme du bois. La manière dont on les avait embaumés n'était plus connue.

En Égypte et chez les Guanches, ce n'étaient ni les rois seulement, ni les Mamas qu'on embaumait ; c'était généralement tout le monde. Hérodote, qui nous a dit de si bonnes choses sur l'Égypte, est entré au sujet des embaumemens dans des détails. Il nous apprend qu'il y avait trois façons d'embaumer, et qu'il y avait des hommes qui en faisaient exclusivement métier. Après être convenu avec eux du prix qu'on voulait mettre à la préparation, on laissait le cadavre dans la maison, et on se retirait ; les embaumeurs opéraient alors. Dans l'embaumement le plus cher, on faisait sortir avec un instrument particulier le cerveau par les narines, et on le remplaçait par des drogues ; ensuite on pratiquait sur les flancs une incision avec une *pierre d'Éthiopie*, très-affilée, et, par cette incision, on retirait les viscères qu'on lavait avec du vin de palmier ; on remplissait après cela le ventre de mirrhe, d'encens et autres aromates broyés ; on plaçait ensuite le cadavre dans du natrum, qui n'était

point du nitre. Au bout de soixante et dix jours, on l'en retirait. Alors on lavait le mort, on l'enveloppait de bandelettes enduites de gomme, et on le plaçait dans une boîte de forme humaine, d'une seule pièce, faite au ciseau, et tirée d'un arbre appelé *sycomore*, dont le bois passait pour incorruptible.

Dans la seconde espèce d'embaumement, on introduisait avec une seringue dans le ventre du cadavre, une composition très-âcre tirée du cèdre : on ne lui faisait aucune incision ; on le mettait simplement dans le natrum pour soixante et dix jours. On le rendait plié d'une manière peu somptueuse, après en avoir tiré le suc de cèdre qui entraînait avec lui tous les intestins dissous.

La troisième façon d'embaumer se bornait à l'injection de la liqueur âcre, et à laisser le mort dans le natrum durant le temps prescrit (1).

On a fait quelques observations sur ce qu'a dit Hérodote, et que nous venons de rapporter succinctement ; je crois assez volontiers qu'il ne nous a laissé effectivement que des notions imparfaites. Il paraît d'abord probable qu'on ne retirait pas toujours, même dans la première sorte d'embaumement, la matière cérébrale par les narines ; car M. Lech, cité par M. Daubenton, a remarqué que, dans certaines momies d'Égypte, les os ethmoïde et sphénoïde étaient demeurés intacts. J'ai eu occasion d'observer la même chose dans deux têtes de Guanches que j'ai examinées, et dans

(1) Hérodote, liv. II.

lesquelles les dents étaient usées de dedans en dehors, d'une manière bien remarquable, et absolument comme elles le sont dans les têtes égyptiennes.

On a encore cru avec raison que ce n'était pas du suc de cèdre qui, introduit dans le bas-ventre, pouvait consumer ou dissoudre tous les intestins : ce devait être une composition bien plus mordante que le suc de cèdre. Les Guanches, comme nous l'avons dit, devaient employer du lait d'euphorbe à cet usage. Au reste, Hérodote n'était point embaumeur. De ce qu'il s'est trompé sur le nom des matières employées, il ne s'ensuit pas qu'il se soit trompé sur les procédés, et nous devons lui tenir grand compte de ce qu'il nous a appris, puisqu'il fournit des preuves en faveur de ce que nous avançons dans ce Chapitre.

Diodore de Sicile (1) nous dit qu'il y avait plusieurs employés qui travaillaient successivement à la préparation des cadavres. L'un d'eux marquait le lieu où devait se faire l'incision, un autre la faisait ; c'était proprement le coupeur, et celui-là était abominable à tous : le peuple le chargeait de malédictions et d'injures, on lui courait même après à coups de pierre. D'autres opérateurs ôtaient et nettoyaient les entrailles, les lavaient ensuite avec du vin de palme, préparaient le cadavre, le remplissaient de matières conservatrices, l'oignaient, durant trente jours au moins, avec de la résine de cèdre, de la mirrhe, de la cinnamome et plusieurs

(1) Livre I.

autres aromates; et quand on le rendait aux parens, on le déposait dans un cercueil debout contre la muraille.

Ce n'est donc pas seulement les momies, c'est encore la manière de les préparer, qui nous offrent des rapports frappans entre les Guanches et les Égyptiens. Chez les uns et chez les autres, ce sont des gens odieux qui dissèquent les cadavres. On a plusieurs sortes d'embaumemens; l'incision pour les riches, l'introduction d'une liqueur corrosive pour les gens moins aisés, et pour les pauvres. Les Égyptiens sont, comme les Guanches, obligés, selon le sentiment manifesté dans l'Encyclopédie, de faire encore sécher les cadavres à l'air ou dans une étuve, qui remplace le soleil. Le terme de la préparation est fixé. Au bout du temps nécessaire, les parens redemandent la momie, parce que chez les Égyptiens le natrum l'eût consommée; et que chez les Guanches, qui n'avaient pas de natrum, le soleil l'eût trop desséchée. On met les gens en état de payer les embaumemens les plus chers dans un cercueil d'une seule pièce, et d'un bois réputé incorruptible (1). Les embaumeurs ont différentes fonctions dans la préparation des corps; et ce que je vais tâcher de rendre frappant, c'est qu'en Égypte, où le fer fut connu dès long-temps, c'est une pierre d'Éthiopie qui sert à faire l'incision.

Dans les pratiques qui tiennent à la religion, (et la

Pierre d'Éthiopie.

(1) Nous avons vu que les Guanches employaient pour remplir les grandes cavités du corps, des plantes aromatiques. Dans l'ancienne Encyclopédie, il est question d'une momie d'Égypte, dans laquelle on trouve une branche de romarin à peine desséchée.

préparation des cadavres pouvait être en quelque sorte regardée comme telle), il existe souvent des circonstances accessoires, produites par certaines localités, et qui, quoique indépendantes du fond de l'usage, ne le quittent jamais. Les premiers ancêtres des Guanches, qui n'avaient pas de fer, se servaient à sa place de pierres aiguisées. L'embaumement, apporté par un peuple qui se sert de pierre dans cette opération, est adopté comme on l'apporte : on se sert de la méthode qu'emploient les inventeurs ; et comme elle se lie à la religion, et à un sentiment de vénération profond, on n'a garde d'y rien changer : on conserva donc la pierre coupante dans un cas où l'acier eût été plus commode.

On m'objectera peut-être que les Atlantes, peuple commerçant, riche, magnifique par ses monumens, et redoutable par ses armes, devait connaître le fer : cela peut être ; mais il ne serait pas impossible qu'ils ne l'eussent pas connu. L'or et d'autres métaux pouvaient abonder chez eux ; le plus important de tous pouvait y manquer. On peut inférer d'ailleurs, d'après les plus anciennes traditions, que le fer n'a pas été le premier des métaux employés : il était inconnu au Pérou, où l'on travaillait les mines. Pallas a trouvé en Sibérie les travaux très-considérables d'un peuple qui n'existe plus, dont le nom n'est pas même parvenu jusqu'à nous, et dont aucun des outils conservés jusqu'à ce jour dans les galeries des mines, n'est en fer. Quand les Atlantes auraient employé le fer, cela ne prouverait rien dans ce cas-ci. L'usage des embaumemens dut être antérieur à

celui du métal chez ce peuple, où on conserva, comme les Égyptiens le firent par la suite, la pierre tranchante employée aux incisions. On retrouve la preuve d'un même asservissement à l'antique usage, dans la mutilation des prêtres Phrygiens de Cybèle, qui s'opérait avec un caillou tranchant, et dans la circoncision des Juifs, faite selon l'ordre que Dieu donna à Josué (1).

Ce qui prouve le plus le rapport de la *Pierre d'Éthiopie* et des *Tabonas* guanches, c'est que cette *Pierre d'Éthiopie* n'est rien autre chose qu'un basalte excessivement dur et compact. Greaves (2) nous dit que la petite pyramide est bâtie en basalte, *espèce de marbre d'Éthiopie plus dur que du fer*. Il est bien vrai que ce voyageur ne s'accorde pas sur la couleur de son prétendu marbre, avec Pline et Strabon; mais ces derniers n'en disent pas moins que la petite pyramide est bâtie, jusqu'à la moitié de sa hauteur, en *marbre d'Éthiopie* couleur de fer, tirant sur le noir. Pline ajoute ailleurs que les Égyptiens trouvent en Éthiopie une pierre nommée *basalte*, qui a la couleur et la dureté du fer, etc. (3). La statue de Memnon, qui est, selon le même auteur, dans le temple de Sérapis, et qui rend des sons aux premiers rayons du soleil, est de ce même basalte qu'on emploie par conséquent aux usages sacrés. Voilà le ba-

(1) *Fac tibi cultros lapideos, et circumcide secundò filios Israël.* Jos. cap. V, v. 2.

(2) Dans *Thévenot*, t. I, p. 21.

(3) *Invenit eadem Egyptus in Æthiopia, quam vocant basalten, ferrei coloris atque duritiae.* Hist. nat. lib. XXXVI, cap. VII.

salte comparé à du fer qui vient d'Éthiopie, et la *Pierre d'Éthiopie* employée dans les incisions au lieu d'acier, transformée en *tabona* , qui n'est lui-même qu'un basalte très-dur et à grain serré.

Pyramides

Les tombeaux de Canarie vont peut-être nous offrir de nouveaux rapports avec l'Égypte. Nous avons vu que dans cette île on ne se bornait pas aux grottes sépulcrales ; elles étaient pour le peuple : les rois et les grands avaient des monumens particuliers. On plaçait leurs corps embaumés et vêtus sur une planche de pin, qui est un bois résineux et par conséquent peu susceptible de corruption, la tête tournée du côté du nord (1) ; et c'est précisément la position des plus belles momies, et des principales tombes égyptiennes. La bière de Chéops ou Chemil, auquel Diodore attribue l'érection de la plus grande des pyramides, et dans laquelle on la voit encore, regarde exactement le nord et le midi (2). Dans une autre pyramide éloignée de la plus fameuse d'environ vingt milles, et qui est aussi très-belle, l'entrée, qui se reconnaît aisément, est du côté du nord (3). « On trouve les momies, dit M. Daubenton (4), couchées sur le dos, la tête du côté du nord, les deux mains sur le ventre ». N'est-ce pas ainsi que nous avons trouvé celles des Canaries ; et cette direction,

(1) Abreu Galind. *Mss. lib. II, cap. V. Voy. Chapitre II, p. 62.*

(2) Greaves dans *Thév. t. I, p. 18.*

(3) Graves, *ubi sup. p. 23.*

(4) *Encyc. mét. Introduc. à l'Hist. nat.*

toujours la même , qu'on leur donne , ne revient-elle pas à ce que nous avons déjà dit de l'origine des peuples Atlantes , et de l'Empire des morts qu'on plaçait dans le septentrion ?

Mais ce qui est encore plus concluant , c'est ce monument de pierres sèches en forme de pyramide , souvent considérable , qu'on élevait sur les cadavres dans l'île de Canarie. Il ne manquait plus que ces pyramides pour que les funérailles de cette île fussent absolument les mêmes que celles de Memphis , aux modifications près qu'y devait apporter chez les deux peuples la différence des ressources. On peut conjecturer que les Atlantes bâtirent les premiers des pyramides , sans doute aussi étonnantes que celles des Pharaons , monuments qui eussent échappé aux ravages des siècles , s'ils eussent été placés sur une terre solide. Avec leurs armes , leurs lumières , leurs arts et leurs autres usages , les Atlantes portèrent celui des embaumemens et des pyramides sur les rives du Nil. Si la préparation des corps eût été en vogue sur le *Plateau de la Tartarie* , on la retrouverait chez tous les peuples qui en sont descendus ; mais elle ne se rencontre que chez deux nations , dont , au rapport de l'antiquité , l'une a envahi l'autre. Elle y est accompagnée de circonstances si pareilles , que le hasard ne produit pas de telles ressemblances , et qu'on ne peut douter que les hommes qui la pratiquent , n'aient eu communication , et ne la tiennent les uns des autres.

Voyons maintenant si d'autres peuples de l'antiquité nous offriront quelques rapports avec les Guanches.

Comme tous les hommes du Nord, ces derniers se transmettent l'histoire par des chants : mais est-ce-là une ressemblance à citer en notre faveur ? cette manière de retracer les événemens passés ne tient-elle pas de la barbarie ? Les Atlantes écrivaient sans doute l'histoire : l'usage de la chanter dut s'introduire chez leurs descendants, seulement quand les arts furent oubliés, et peut-être parce qu'on avait écrit l'histoire en vers, comme le faisaient les Égyptiens et les Grecs avant Hérodote.

Vestales.

Les vestales de l'Italie sont célèbres ; elles furent instituées dans l'enfance de Rome. Par une singularité qu'on a regardée comme très-difficile à expliquer, un grand nombre de peuples ont eu leurs vestales, ou du moins des femmes qui consacraient leur virginité à la religion.

Strabon nous dit que chez les Gaulois il y avait des femmes qui faisaient vœu de chasteté, et que plusieurs vivaient réunies sur une île des côtes de France (1). Des chroniques du Nord nous apprennent qu'on voyait la même chose dans des îles d'Angleterre et de Suède. Les Bataves et les Germains eurent leurs vierges sacrées. Ce n'est pas seulement dans notre hémisphère qu'il y eut de ces célibataires inutiles à la société qui les protégeait ; les Espagnols en rencontrèrent au Pérou et au Mexique, quand ils en firent la découverte et la conquête.

Qui peut avoir porté les peuples à instituer des ordres de célibataires, que les lois naturelles et civiles

(1) Géog. liv. IV.

doivent également condamner? quelles durent être les causes de ces prérogatives, et de ce respect qu'on accorda à des êtres qui se séparent de la société pour ne la plus servir? pourquoi les lois, qui doivent tout rapporter à l'augmentation du nombre des citoyens, protégèrent-elles une institution destructive, et veillèrent-elles à l'observation du serment témérairement juré de ne plus se reproduire? On serait tenté de croire que la contradiction est le propre de la race humaine, si une explication toute simple ne venait justifier l'origine du célibat religieux. Cet usage a dû naître chez un peuple que la nature avait circonscrit dans une île, et séparé du reste des nations par une mer que l'on ne savait pas encore maîtriser. Après avoir couvert la surface de leur sol, et avant d'avoir imaginé de fonder des colonies, les insulaires déjà serrés, et pressentant que bientôt la terre ne leur suffirait plus, ont dû imaginer l'établissement des vestales comme une entrave à la population future; et ils ont fait de ces victimes les épouses du Dieu qu'ils servaient, afin que, redoutant la jalousie d'un être puissant qui est censé lire dans tous les replis de l'ame, elles n'osassent jamais enfreindre un vœu réprouvé par la nature, et par le besoin d'aimer, qui se fait tôt ou tard sentir impérieusement chez tous les êtres organisés.

La reconnaissance qu'on dut accorder à des femmes qui, pour l'intérêt général, renonçaient aux douceurs d'être épouses et mères, est la source des grandes prérogatives dont elles ont joui par-tout. La stupide admiration

qu'ont toujours eue les hommes pour ceux d'entre eux qui font vœu de chasteté, n'a pas d'autre origine.

Il me paroît on ne peut plus frappant que les Guan-ches, descendans des Atlantes qui habitaient une grande île, aient aussi eu des vierges sacrées, qui ressemblent en tout point à celles de l'Europe et de l'Amérique (1). Les hommes de ces deux continens n'ayant jamais manqué de terre pour s'étendre, n'ont pas eu besoin d'inventer le célibat religieux pour mettre un obstacle à leur accroissement. Au reste, il faut bien que dans l'Atlantide on eût été autrefois dans l'usage d'arrêter les progrès de la population, puisque nous avons retrouvé sur la surface de cette contrée deux peuples de femmes séparées des hommes, avec lesquels elles ne communiquaient qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas s'éteindre.

Le célibat religieux serait-il passé en Europe et dans l'Amérique, d'un point intermédiaire ? c'est ce qui paroît probable et ce que néanmoins je n'affirmerois pas. Mais ce qui ne peut être révoqué en doute, c'est qu'autant les peuples de l'ancien continent ont eu de respect pour l'Occident, autant en Amérique, et particulièrement au Pérou, on en eut pour les lieux où le Soleil se lève. Chez nos aïeux on célébrait le pays du soir ; dans le Nouveau Monde c'était de la région du matin et par de prétendus enfans du Soleil qu'étaient venus le culte religieux, et l'ébauche de la civilisation. Ces enfans du

(1) Voyez Chapitre II, pag. 96. *Magades.*

Soleil, selon ce qu'en disent les historiens espagnols, étaient plus blancs que le reste des Péruviens ; plusieurs avaient de la barbe : ce qui prouve qu'ils n'étaient pas originaires du sol de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes *glabres*. C'était enfin une tradition dans le nouveau continent, avant sa conquête, que des êtres d'une race puissante, ayant des cheveux dans le visage, vivaient au-delà des mers, et viendraient tôt ou tard subjuguier l'Amérique avec des armes formidables.

Les peuples de la Grèce qui sont maintenant plongés dans l'ignorance la plus honteuse, ont été libres et instruits ; leurs pères sont probablement venus du Nord, et ils ont transmis à leurs descendants un grand respect pour ce point, et pour les montagnes ; mais leurs lumières leur sont venues du Sud. Cécrops égyptien leur porta la civilisation ; Cadmus phénicien, l'écriture et sans doute quelques autres connaissances : bien avant, les vaisseaux de l'Atlantide avaient communiqué avec tous ces peuples. Les Athéniens, par leurs combats contre les Atlantes, avaient d'ailleurs eu des rapports avec eux : les traces de ces insulaires doivent donc se rencontrer dans tout l'Orient, et nous devons trouver chez les Grecs quelque chose des Guanaches.

Les Grecs

Nous ne tirerons aucune conséquence des exercices du palet et de la lutte, jeux favoris de la Grèce et des Canaries, astreints à des règles dans ces deux pays, et donnant une grande considération à ceux qui excellaient dans leur pratique.

La Lune, dont la lumière tranquille est célébrée par

tous les poètes, a fixé, par sa révolution, la durée des mois de beaucoup de peuples. Les Guanches se servaient de la même mesure du temps. Ils appelaient les mois lunaires *Sel*; les Grecs, l'astre dont le cours les établit, *Céléne*. Notre satellite paraît sous plusieurs aspects; il ne présente pas toujours un disque lumineux, et il a souvent la figure d'un croissant, que les peuples des Canaries nommaient *Fé*. Je trouve en Grèce une divinité chaste et silencieuse. Elle porte un croissant sur la tête, et préside aux paisibles nuits; on la représente assise sur un char en forme de croissant, qui est la Lune elle-même. Cette divinité, montée sur un *fé*, est nommée *Phébé* (1).

Nous avons dit que le manteau des Guanches était appelé *tamarco*; ce nom lui était venu de ceux qui le fabriquaient. Ces fabricans s'appelaient ainsi, parce que dans l'origine ils ne travaillaient que sur des feuilles de palmier qu'on nommait *tamar*; et *tamar* est le nom que les Orientaux ont souvent donné au palmier (2).

La Perse.

En nous éloignant de l'Atlantide, en suivant ses citoyens errans jusqu'en Asie, la Perse s'offre à nos recherches. Ici, c'est une doctrine particulière, ce sont des traditions qui au premier coup d'œil paraissent dif-

(1) O. 167. Hésiode, *Théog.* 409.

(2) Si nous étions versé dans la grec et les langues orientales, nous eussions sûtement trouyé un grand nombre de mots dans le Vocabulaire guanche, qui ont du rapport à d'autres mots des idiomes de l'antiquité: quelques lecteurs plus instruits pourront s'adonner à ces recherches, s'ils les croient dignes d'occuper leurs instans.

féder de toutes les autres. Quand on approfondit ces traditions, on ne laisse pas cependant que d'y entrevoir des ressemblances si frappantes avec celles du reste de l'antiquité, que le hasard n'a pu les produire. Si dans nos diverses provinces on rencontrait quelques végétaux, qui fussent d'un tout autre climat dans lequel un seul homme eût pénétré, ne serait-on pas forcé d'avouer que c'est cet homme qui en a apporté les semences?

Les Guèbres adorent *Mithras* ou *Mithra*; mais *Mithra* n'est que le Soleil : c'est au fond le même qu'Osiris, qu'Apollon, qu'Hercule, à qui l'Orient doit les pommes d'or, appelées depuis *pommes de Médie*. Les prêtres de *Mithra* se nommaient *Mages* : d'où vient ce nom? Nous ne grossirons pas ces essais de toutes les étymologies qu'on en a données : nous suivrons à ce sujet l'avis manifesté dans un excellent ouvrage. « Ceux qui tirent, » y est-il dit, le mot *Mages* de l'ancien mot qui, en » Persè et en Médie, signifiait adorateur, ou prêtre du » feu, ont trouvé l'étymologie la plus raisonnable (1). » Un *Mage* est donc un adorateur du feu, symbole du Soleil chez les anciens, et qu'aux Canaries on nommait *mag* et *magec*.

Les vierges sacrées des Guanches se nommaient *magades*, ce qui pourrait faire soupçonner qu'elles avaient été d'abord consacrées au culte du feu. C'est un rapport de plus avec les vestales, dont la fonction principale était d'entretenir le feu sacré.

(1) Ancienne *Encyclopédie*, au mot *Perse*.

Alphabet.

L'alphabet Guanche, comme nous l'avons vu, ne dut être composé que de dix-neuf ou de vingt lettres. Soit qu'on adopte l'une ou l'autre réduction, il se trouve le même que l'ancien alphabet persan, qui, selon M. Geblin, n'avoit que vingt caractères, ou que le *hanscrit* langue savante des Brames, qui n'en avoit que dix-neuf.

C'est ici le lieu de remarquer que les pyramides des Canaries et d'Égypte, qui dans l'origine ont représenté des divinités, servent dans certains cas au même usage chez les Brames. *Jagrenat*, la septième incarnation de *Brama*, est adoré sous la forme d'une pyramide sans pieds et sans mains, qu'il avoit perdus en voulant porter le monde pour le sauver (1).

Dogme des deux Principes.

Le dogme des deux principes est général chez presque tous les Asiatiques. Il se retrouve à la Chine, au Pégu, sur-tout en Perse. Où cette croyance a-t-elle pu prendre naissance? Que signifie ce génie bienfaisant, qui n'est occupé qu'à réparer le mal qu'opère sans cesse un génie destructeur? Écoutons à ce sujet l'opinion d'un philosophe dont le témoignage se trouve pour nous, quoique son système soit bien différent du nôtre. « Peut-on se » dissimuler, dit-il, que ce dogme ne soit l'enveloppe » d'une vérité physique? Le premier coup-d'œil jeté sur » la nature y découvre un état de guerre. Hommes, ani- » maux, tous se combattent et se dévorent; les plantes, » les arbres, les fruits, sortis du sein de la terre par

(1) Voyez Kircher, *China illustr.*

» les mains de la nature, sont moissonnés et détruits
» par elle. Si d'un côté la douce influence du printemps,
» la saison de l'amour, le renouvellement de la végé-
» tation, annoncent le soin de conserver les êtres et de
» réparer leurs pertes, de l'autre les volcans sortis des
» entrailles du monde, les ouragans qui parcourent
» l'atmosphère, les vents impétueux qui annoncent le
» dépérissement et menacent de la mort, sont-ils des
» présens de la même main, et peuvent-ils partir de
» la même source? C'est cependant toujours la nature
» qui agit; elle a des forces pour créer, elle en a aussi
» pour anéantir; il y a donc en elle deux principes
» qui se balancent : voilà ce que l'observation a fait
» remarquer, et ce qui a donné naissance au dogme
» des deux principes (1). »

C'est donc dans l'île Atlantique qu'est né le dogme fondamental des religions asiatiques; car nul pays n'offroit un sol plus fécond, un printemps plus riant, une nature plus belle : tandis que des vents brûlans, et des éruptions volcaniques, venaient de temps à autre troubler l'harmonie générale. Les Guanches eux-mêmes avaient, en conservant le souvenir d'un dieu seul, conservé dans l'idée de ce dieu celle de plusieurs principes. Ils l'appelloient *créateur, conservateur, et tout-puissant*, comme pour indiquer qu'il pouvait aussi tout détruire. Ici je trouve, outre l'idée du dogme des deux principes, la source de cette vénération de tous les

(1) Bailly, *Lettre II sur l'Atlant.*

Respect
pour le nom-
bre trois.

peuples pour le nombre *trois*. Ce nombre fut symbolique par-tout ; on ne trouvait rien de parfait comme *trois* : c'est au point que le divin Platon a dit la terre et l'eau soutenues par deux triangles, parce que les triangles ont trois angles et trois côtés.

C'est le résultat d'une profonde philosophie que la croyance d'un seul dieu : des nations instruites ne se sont pas élevées jusqu'à elle. Dans les sociétés chez lesquelles on la trouve, elle indique qu'on avait long-temps réfléchi sur la divinité, sur ses attributs, et sur sa nature. Tant d'objets frappans s'offrent aux premiers regards de l'homme qui ouvre les yeux à la lumière, qu'il est tenté de rapporter à tous son existence : c'est ce que nous voyons chez le peu de sociétés sauvages qui ont une idée de religion. C'est rarement à une cause première qu'ils adressent leurs vœux et leur reconnaissance, mais le plus souvent à des créatures comme eux, qu'une longue expérience seule peut leur apprendre être sorties des mains dont ils sortirent eux-mêmes.

Après le grand pas que l'esprit a fait vers la vérité, en reconnaissant l'existence d'un seul premier agent, que, si l'on veut, on appellera *Jupiter, Theos, ou Alcorac*, on se gardera bien d'imaginer cet être incompréhensible, sujet à nos passions, et parlant notre langage ; on n'en fera pas un tyran soupçonneux, jaloux et vindicatif ; on lui reconnaîtra, au contraire, une immensité sans bornes, une sollicitude paternelle pour tout ce qui est sorti de sa pensée, et un pouvoir absolu qui renferme

celui de tout anéantir , ou de tout modifier. De-là trois grands attributs de la Divinité , *le pouvoir de créer , la volonté d'entretenir , et la faculté de détruire.*

Dieu dut donc être représenté dans l'origine , et chez le peuple assez philosophe pour l'avoir deviné , par les trois grands caractères qui lui sont propres. Les Atlantes portèrent cet image respectable par-tout ; et quand les hommes avec lesquels ils avaient communiqué , tombèrent dans l'idolâtrie , en oubliant la signification des emblèmes et ceux qui les avaient répandus , ils adorèrent les emblèmes eux-mêmes. On vit les Perses , les Indiens , les Égyptiens , tous les hommes en un mot , sacrifier aux dieux à trois têtes ; et cette identité de trois et d'un , passant dans presque toutes les religions , fait encore aujourd'hui le mystère fondamental de la croyance d'une partie de l'Europe.

Les Chinois qui ont aussi des emblèmes à trois têtes , de grandes murailles , et du respect pour les lieux élevés , n'embaument pas les cadavres comme les Égyptiens ; ils peignent seulement avec soin la figure des morts dans leurs tombeaux , et sur-tout celle de leurs princes. Nous ne tirerons aucune conséquence de cet usage , quoique MM. Pingré et de Borda nous apprennent que les Guanches peignaient les portraits de leurs rois morts , et conservaient précieusement ces portraits avec leurs momies , dans un temps où en Europe les peintres écrivaient au bas de leurs tableaux , *Portrait d'homme ; cecy est sa teste.* Il est certain que l'on ne connaît aucun peuple sauvage qui fasse ce

Chinois.

qu'on entend par des portraits ; ils se bornent tous à de mauvais barbouillages qui ne ressemblent à rien , ou du moins à très-peu de chose.

Les Chinois ont une tradition obscure de l'ancienne existence , et de l'ancienne destruction d'une grande île abîmée à l'extrémité du monde , qui , par ce qu'ils en disent , ressemble fort à l'Atlantide. Un moine indico-pleustes avait recueilli à ce sujet plusieurs traditions de l'Asie. Les Occidentaux ont été jusqu'à penser qu'au-delà de l'Océan était une terre qui touche aux murs du ciel après une grande montagne , derrière laquelle se couchent les étoiles : ils ajoutent que l'homme avait été créé dans ce lieu , où ses descendants avaient vécu jusqu'au déluge universel ; que Noé , en étant parti , aborda sur l'Ararat avec son arche , et qu'ainsi les humains avaient changé de patrie. J'avoue que je suis tenté d'ajouter foi à une partie de cette tradition , contre laquelle on ne trouveroit pas un argument solide , même dans la Genèse ; il me semble que le patriarche Noé ressemble beaucoup à un cultivateur atlante fugitif , abordé avec son vaisseau au fond du Pont-Euxin , sur-tout quand il plante la vigne , dont l'éducation est déjà un art fondé sur l'expérience , et qui ne s'invente pas tout-à-coup.

Tradition
sur Noé :

Sur les pre-
miers législa-
teurs.

Je ne sais s'il en fut de même de tous ces premiers législateurs , comme l'ancien *Zoroastre* , *Oannes* , etc. la plupart arrivés sur des montures merveilleuses , dans lesquelles on finit toujours par retrouver des navires. Il ne faut pas oublier de remarquer ici , que les peuples de la plus haute antiquité avouent tous que les sciences

ne leur sont pas venues d'eux, et qu'ils n'ont pas tiré leurs lumières de leur propre génie : ce sont toujours des étrangers qui leur ont appris ce qu'ils savent, et ces étrangers sont toujours venus de loin, tous instruits, et avec des connaissances profondes, qui ne peuvent avoir été acquises que dans plusieurs générations successives. Ces étrangers ne sont-ils pas des fugitifs? Aux Indes, c'est *Brama*, suivi d'un système social évidemment inventé par un homme, qui a vécu dans une société absolument corrompue par une longue civilisation. A la Chine, c'est *Fo-hi* qui trace le *Koa*, dans lequel Leibnitz croit voir le type de l'arithmétique binaire, mais auquel dans ce pays on ne comprend rien, non plus qu'aux caractères de ce temps qu'on dit avoir conservés. C'est encore une princesse *Nanca* qui arrive d'un pays élevé après le déluge, pour fonder le ville de Nankin.

Kircher retrouve en Chine les pyramides et les obélisques de l'Égypte, avec plusieurs caractères hiéroglyphiques des bords du Delta, tels que celui qu'il prend pour une croix, et qui n'en fut jamais une. Ce signe, chez les Égyptiens et les Chinois, signifie le nombre dix : on le voit dans la main de plusieurs figures symboliques qui sont représentées sur la table Isiaque. Pluche, dans son Histoire du ciel, regarde cette prétendue croix comme ayant servi dans l'origine à mesurer les crues du Nil. Voilà donc, à l'extrémité de l'Asie, des traces certaines des Égyptiens, et par conséquent des Atlantes.

Il faut cependant avouer que nous ne trouvons pas

Ignorance
des Guanches
en astronomie.

chez les Guanches ces lumières astronomiques que leurs aïeux ont portées ailleurs. Pourquoi, me dira-t-on, ne leur en ont-ils rien laissé? C'est que ceux qui possèdent les sciences et les arts habitent en général les villes capitales, les ports, qui le plus souvent sont des cités florissantes, où tout ce qui a quelque rapport à la marine reçoit des encouragemens puissans. Dans les ports de l'Atlantide, il y avait des navires : les habitans des lieux maritimes s'y jetèrent, et furent porter ce qu'ils savaient où l'on voulut les accueillir, comme le firent les protestans après la révocation de l'édit de Nantes. Les Guanches ne nous offroient au contraire que les petits-fils des agriculteurs moins éclairés, habitant les ruines des volcans, échappés à la mort presque entre ses doigts, et qui ne connaissaient en astronomie, comme les campagnards de nos provinces centrales, que la révolution très-apparente du soleil qui marque midi, et de la lune qui détermine à peu près la durée des mois; mois et jours que les Canariens avaient conservés, qu'ils faisaient très-bien coïncider avec leur année solaire (1), outre qu'ils avaient deux noms différens pour l'astre du jour, en-deçà ou en-delà de l'équateur (2).

Je ne crois pas que toutes ces choses aient été retrouvées chez aucun peuple sauvage, et les Guanches qui n'avaient pas une idée du mouvement des corps célestes, n'avaient

(1) Voyez Chapitre II, p. 92.

(2) *Ibid*, pag. 50.

pu les inventer. Mais si l'on continuait de douter qu'ils descendissent d'un peuple astronome, nous citerions en témoignage la secte des *Éfénèques*, qui existait à Lancerote avant la conquête. Les *Éfénèques* adoraient Dieu sous le nom de *Créateur*, en répandant des offrandes sur une pierre ronde, enfermée dans plusieurs murs circulaires, et cette pierre était appelée *fayra* (1).

Éfénèques.

Qui ne reconnaît pas là l'image de la terre sphérique, ouvrage de Dieu, et qui lui sert d'autel? Dans les enceintes concentriques, la figure des cercles de la sphère, et jusqu'au mot grec *Σφαίρα* dans *fayra*. Le culte des *Éfénèques* étoit sublime, et le trait est trop évident par lui-même pour que je m'y arrête davantage.

En considérant les rapports étonnans qui se trouvent entre les Canaries et l'Égypte, quelques-uns paroissent avoir pensé qu'un peuple intermédiaire pouvoit avoir fleuri en Afrique. Ceux qui seront de cet avis pourront s'étayer du sens, pris à la lettre, de quelques anciens, qui ont désigné les sujets d'Atlas par le nom d'*Atlante de l'Afrique occidentale*. Mais ils ne persisteront pas long-temps dans leur opinion, s'ils considèrent que le centre de l'Afrique est, depuis les siècles de mémoire d'homme, un désert aride et mobile, dans lequel il ne croît qu'à regret peu de végétaux péploïdes ou lactescens; enfin, qui, privé d'eau, passait chez les anciens pour un pays de feu absolument inhabitable (2).

D'un prétendu peuple intermédiaire entre les Canaries et l'Égypte.

(1) Voyez Chapitre II, p. 95.

(2) *Media verò terrarum, quæ solis orbita est, exusta flammis et cre-*

Pour que l'antique population de l'Afrique centrale fût soutenable, il ne faudrait pas que l'antiquité eût regardé cette contrée comme elle regarda celle des pôles, c'est-à-dire comme un séjour de désolation. Il faudrait que les peuples des côtes eussent dans leurs usages quelques traces des mœurs de leurs pères supposés, ou qu'ils offrissent quelques rapports avec les antiques Égyptiens et les Guanches, qui ne ressemblaient à aucun de leurs voisins (1). Il faudrait de plus que, dans leurs divers langages, il y eût des mots communs, évidemment dérivés d'un langage primitif intermédiaire.

Il me paraît remarquable que dans les divers vocabulaires africains, donnés par les voyageurs, il n'y ait pas un mot pareil à ceux de notre vocabulaire des Guanches; tandis que ces derniers avaient des mots semblables à ceux d'autres peuples éteints, et qu'ils connaissaient les caractères hiéroglyphiques (2), qu'aucun peuple d'Afrique n'a jamais connus, mais qui en

mata, cominus vapore torretur circa duae tantum, inter exustam et rigentes temperatur; caeque ipsae inter se non perviae, propter incendium siderum.
Plin. lib. II, cap. LXVIII.

*Utrâque duæ dextrâ cælum, totidemque sinistrâ
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis;*

.....
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu.

Ovide, *Métam.* lib. I, fab. II, v. 45, 49.

(1) En parlant des Guanches, Mercator dit : *Incolae olim rudes..... Vitae institutis et moribus à cæteris Africanis discrepabant.* Atl. nov. pars tertia. Canar. insul.

(2) Voyez Chapitre II, p. 54.

revanche furent en vogue chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Étrusques, les Indiens, les Chinois, les Samojedes, et peut-être même au Mexique et au Pérou.

Plusieurs personnes ne réfléchissant pas aux temps interposés entre nous et des peuples primitifs, temps qui sont pour nous et pour ces peuples ce qu'étoit l'Océan pour les deux continens, lorsqu'on ne pouvait le franchir; plusieurs personnes, dis-je, demanderont comment il ne nous reste pas plus de traces des Atlantes, que je suppose avoir été si instruits. Il paroît en effet difficile que dans une partie du globe on ait porté les sciences et les arts au plus haut point de perfection, sans que dans les lieux voisins on se soit assez civilisé, pour conserver parfaitement le souvenir d'une catastrophe capable de dissoudre un vaste Empire; mais pour opérer le terrible événement que nous avons retracé, des mers abandonnèrent leur ancien lit, et furent couvrir des espaces auparavant occupés par des terres. Qu'on cesse donc de s'étonner si le souvenir des Atlantes nous est à peine arrivé. Quelles lumières eussent pu percer les brouillards épais et fétides, qui durent s'élever de tant de vases profondes, abandonnées tout-à-coup aux rayons du soleil? Les êtres vivans ne purent résister à l'horrible infection qu'exhalèrent bientôt tant de monstres, et d'animaux marins, délaissés par les flots. Les vapeurs marécageuses sorties d'un sol si long-temps noyé devinrent, en se répandant dans l'atmosphère, une cause générale de mort, à laquelle on peut attribuer la destruction de beaucoup d'espèces

Pourquoi il n'est pas parvenu plus de traces des Atlantes.

d'animaux qui n'ont plus d'analogues vivans, et la barbarie dans laquelle nos contrées et les parties occidentales de notre hémisphère ont été plongées pendant tant de siècles. Elles étaient encore malsaines, sauvages, et presque inhabitées, du temps même de ces anciens très-modernes, qui célébraient cependant le pays du soir, si peu digne d'être célébré dans l'état où il était alors.

Rapports
auxquels il
est inutile de
s'arrêter.

Pour finir ce chapitre, je ne comparerai pas plus longtemps les Guanches, qui n'ont aucun rapport avec les peuples de notre être, à d'autres nations antiques et éteintes comme la leur; il n'en résulterait que des preuves surabondantes, et des pages de plus. Nous ne nous étendrons donc pas sur le bouclier, l'épée, et la lance, dont on se servait aux Canaries, à Saïs, à Athènes et par toute l'Asie; ni sur la manière dont les Guanches préparaient le gofio, et qui est la même que celle dont les anciens préparaient leurs grains :

. *Frugesque receptos,
Et torrere panem flammis et frangere saxo* (1).

Nous ne rappellerons pas les épreuves qu'on fit subir à la reine Ico, et dont on trouve l'usage depuis le Malabar, jusque chez nos aïeux (2). Nous ne reviendrons pas sur le prétendu baptême usité aux Canaries (3), qui n'étoit qu'une espèce de purification par l'eau. Cette

(1) *Æneid.* lib. I. Voyez Chapitre II, p. 72.

(2) Voyez Chapitre III, p. 137.

(3) Voyez Chapitre II, p. 97.

purification avait été pratiquée dans l'Inde, et chez beaucoup d'autres peuples, avant que la religion chrétienne qui l'emprunta n'en ait fait un de ses sacremens. Nous finirons en remarquant que les libations si usitées chez les Guanches (1) se retrouvent chez tous les hommes, depuis les Chinois, les Grecs et les Romains, jusque chez les Tartares et les Juifs.

Les Archipels occidentaux de l'ancien continent nous offrent donc les débris de cette célèbre Atlantide, dont l'avare Océan a englouti les villes, les monumens, et les richesses. Les Guanches qui habitaient le principal de ces Archipels, furent, n'en doutons pas, les descendans de ces Atlantes qui éclairèrent le monde, tantôt en conquérans, tantôt en fugitifs; ainsi nul peuple n'eut une origine plus respectable que celui dont les Européens n'ont pas laissé de vestiges.

Conclusion

Il n'existe plus de l'Atlantide que des rochers et des volcans épars sur une mer orageuse; il ne reste des Atlantes que le nom qui retentit dans l'antiquité, et quelques traces incertaines qu'enveloppent des ténèbres toujours croissantes. Il en sera sans doute de même des nations d'aujourd'hui; les peuples, ainsi que les générations, vieillissent, cessent et s'effacent. Une de ces grandes révolutions physiques qui bouleversent de temps à autre la surface du globe, pourra renverser ces dominations où notre orgueil n'en-

(1) Voyez Chapitre II, pag. 96 et 97.

ne voit pas de terme : à peine restera-t-il dans le
passé d'alors un souvenir confus de notre gloire.
De nouveaux peuples à leur tour méditeront sur des
ruines.

F I N.

E R R A T A.

- Page 20, ligne 15, la longitude d'Allégranza et Graciosa, *lisez* la longitude d'Allégranza et de Graciosa.
- Page 22, lig. 23, ne s'éloigna pas beaucoup, *lisez* ne s'éloignât pas.
- Page 25, lig. 8, est à environ 31 lieues, *lisez* est à environ 21 lieues.
- Page 40, lig. 7, en 1645, *lisez* en 1545.
- Page 42, lig. 22, n'influe sur la température de Fortaventure et Lancerotte, *lisez* n'influe sur la température de Fortaventure et de Lancerote.
- Page 57, lig. 20 et 21, l'effroi, l'horreur qu'inspire un cadavre s'étendent peu à peu sur eux, *lisez* l'effroi et l'horreur qu'inspirent les cadavres s'étendent peu à peu sur eux.
- Page 65, lig. 18, à Lancerote et Fortaventure, *lisez* à Lancerote et à Fortaventure.
- Page 83, lig. 12, Les femmes ne dérobaient aux regards qu'une faible partie de leurs charmes, *lisez* Les femmes ne dérobaient aux regards qu'une partie de leurs charmes.
- Page 106, lig. 12, comportait la peine, *lisez* comportaient la peine.
- Page 132, lig. 11, du roi Guimidafe, de la belle, *lisez* du roi Guimidafe et de la belle.
- Page 159, lig. 12, d'Herrer : ale premier, *lisez* d'Herrera : le premier.
- Page 168, lig. 24, et des propositions de paix, *lisez* et de propositions de paix.
- Page 169, lig. 15, que le souvenir, *lisez* qu'un souvenir.
- Page 173, lig. 17, qui les gouvernement, *lisez* qui le gouvernement.
- Page 180, ligne dernière, de l'est, *lisez* dans l'est.
- Page 204, lig. 17, et Ténériffe, *lisez* et à Ténériffe.
- Même page, lig. 22, d'en épuiser Canarie, *lisez* d'épuiser Canarie.
- Page 229, lig. 10, telle que du lin, *lisez* telles que du lin.
- Page 283, lig. 24, dix milles etaliens, *lisez* dix milles d'Italie.
- Page 301, lig. 16, rien trouvé de pierre calcaire, *lisez* rien trouvé de calcaire.
- Page 304, n° 11, Flor. Dant., *lisez* Flor. Dan.

Page 305, n° 17, *ramulis brevis*, lisez *ramulis braevibus*.
Page 307, n° 34, *candellaria*, L., lisez *candelaris*, L.
Page 309, n° 59 et suivans, *Jongermania*, lisez *Jungermannia*.
Page 315, n° 110, *culmo teritrisculo*, lisez *culmo teretiussculo*.
Page 322, n° 178, pied de pigeon, lisez pied de lièvre.
Page 323, n° 198, hétérophyle, *hétérophille*.
Page 331, n° 271, *la calicie de Klein*, lisez *la cacalie de Klein*.
Page 332, n° 272, L'inipie, lisez L'impie.
Page 333, n° 283, *Erygeron*, lisez *Erigeron*; et *sep. plant.*, lisez *sp. plant.*
Page 334, n° 297, *cherefolium*, lisez *cerefolium*.
Même page, n° 310, *Hyppocoum*, lisez *Hypecoum*.
Page 366, n° 19, *Malachia bipustulata*, lisez *Malachius bipustulatus*.
Même page n° 20, *Dyticus*, lisez *Dytiscus*.
Même page, n° 23, *morsitaga*, lisez *mortisaga*.
Page 372, n° 25, Hort. Clis., lisez Hort. Clif.
Page 373, lig. 12 du texte, nous remontons, lisez nous monterons.
Page 408, à la note 4, *ubi apparet stella sup. Hesperus. L. Juvencius. Metam.*,
lisez *ubi apparet stella Hesperus. L. Juvencius sup. Metam.*
Page 427, ligne dernière, une fermentation, lisez une formation.